

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
REMY BELLEAU

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE D'APRÈS LES TEXTES PRIMITIFS
AVEC VARIANTES ET NOTES

PAR A. GOUVERNEUR.

TOME II.



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK, 67, RUE RICHELIEU.
NOGENT-LE-ROTRou
A. GOUVERNEUR, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

M D CCC LXVII.

159086-A

THE

THE

THE

LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV,

DIVISEE

EN VNE PREMIERE ET SECONDE IOVRNEE.



AVERTISSEMENT

POUR LA BERGERIE.

Le lecteur voudra bien ne pas oublier que « LA BERGERIE » est un recueil de divers Poèmes que Belleau avoit faicts la » plus part en sa grande ieunesse, et d'autres en son aage plus » meur. » (V. Avert. t. I, p. xlvj.)

Plusieurs de ces pièces furent imprimées d'abord séparément, puis réunies en 1565 sous le titre de LA BERGERIE, et enfin coordonnées, complétées et définitivement mises au jour dans une première édition datée de 1572. Mais en les réunissant, le Poète voulut leur donner l'attrait de l'actualité, changeant parfois jusqu'aux noms des personnages de la scène primitive. C'est ainsi que le même poème s'appliquera, suivant la date de l'édition, à des événements souvent distants de plusieurs années. Le CHANT DE LA PAIX, par exemple, composé en 1557, ne fut publié qu'en 1559, à propos de la paix de Cateau-Cambrésis; nous y voyons Henri II, Philippe II et leur entourage; modifiées de nouveau en 1572, les allusions sont à l'adresse des Guise et des Condé, et le CHANT DE LA PAIX célèbre l'une des nombreuses trêves qui caractérisent la lutte fratricide des catholiques et des protestants; nous sommes alors avec Charles IX, François de Guise, etc. Parfois le titre et la couleur des compositions primitives disparaissent entièrement: la VÉRITÉ FUGITIVE se retrouve sous le titre de CHASTETÉ; l'INNOCENCE PRISONNIÈRE, l'INNOCENCE TRIOMPHANTE, hommage du Poète nogentais au seigneur de sa ville natale, reparaissent sous forme de COMPLAINTÉ et de CHANT DE TRIOMPHE, dépouillées de leur couleur originale et d'un éloge devenu peut-être périlleux.

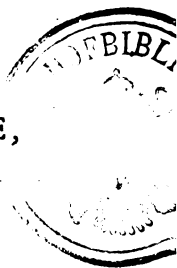
Nous nous sommes efforcé de reconstituer chacun de ces poèmes d'après les versions primitives; cependant pour ne pas rendre la lecture des textes fatigante et confuse, nous avons dû reculer devant l'indication des nombreuses transpositions que présente l'édition de 1565 avec celles qui ont suivi, nous étant assuré toutefois, par une minutieuse collation, que nous ne négligions aucune variante importante. La rareté de cette édition (qui a échappé aux savantes recherches de

M. Brunet) nous engage à en donner sommairement une analyse : Elle porte pour titre : LA BERGERIE de Remy Belleau, à Paris, pour Gilles Gilles, petit in-8° de 127 ff., avec titre encadré dans un frontispice au bas duquel se trouve le chiffre de l'imprimeur MP. (Maurice de La Porte). La dédicace est adressée à monseigneur le marquis d'Elbeuf, comme dans les éditions suivantes. La 1^{re} églogue, dont les interlocuteurs s'appellent Francin et Charlot, se termine après le 6^e vers de la page 24 de notre édition. La description reprend à « Ces Bergers », page 33, puis continue par l'ODE A LA ROYNE, intitulée ODE A LA PAIX « Laisse le ciel, belle Astree », sans variante. L'ODE AU DUC DE GUISE ne commence qu'à la 7^e strophe de notre texte (p. 39) pour finir après la 17^e. Les vers qui suivent se retrouvent dans l'ÉTÉ, les VENDANGES, etc.; le TOMBEAU DU DUC DE GUISE n'offre non plus nulle variante. LA CHASTETÉ ne consiste qu'en quelques vers, sans titre et commençant au 14^e vers de notre page 72 pour finir au 15^e de la page 74, avec même quelques suppressions. Le joli poème des Vendanges ne comprend que les 40 premiers vers de notre version. La chanson, *Faites-vous la sourde Macée*, est sans autre différence que celle du nom de Francine, substitué à celui de Macée. L'épithalame est sans variante, puis viennent plusieurs sonnets, le portrait de sa maîtresse, disséminés dans la 1^{re} et la 2^e journée de l'édition de 1572. Le CHANT sur la naissance de monseigneur le marquis du Pont n'offre aucun changement. Puis vient le CHANT DES TROIS PARQUES, à la suite duquel est imprimée une mascarade composée par Ronsard à Bar-le-Duc (circonstance qui en motiva sans doute l'insertion) et que le lecteur trouvera au tome IV, page 134, des Œuvres de Ronsard, édition de M. P. Blanchemain. Quelques sonnets que nous avons pris le soin de collationner, puis la chanson de LA VIGNE (telle que nous l'insérons page 170), termine la Bergerie de 1565, qui, on le voit, présente une foule de regrettables suppressions, notamment celles des gracieuses chansons d'AVRIL, du PRINTEMPS, de l'ODE A LA ROYNE, etc., n'offrant en résumé qu'une confusion qui eût surchargé notre texte d'une foule de renvois, sans bénéfice pour le lecteur.



A MONSEIGNEUR
CHARLES DE LORRAINE,

MARQUIS D'ELBEUF.



MONSEIGNEUR, si la meilleure part de la France porte aujourdhuy plus de faueur à la calomnie qu'au bien dire, au mensonge qu'à la verité, au vice qu'à la vertu, & qu'on ne remarque par escrit, par memoire, ny par exemple des anciens, siecle ny prouince, où le faux se soit plus librement deguisé en apparence de vray, qu'en la faison & qu'au païs où nous sommes, qui est celuy qui ne s'efforçast à faire voile en ceste mer, & qui ne s'employast en si beau subiect? Chose toutesfois qui ne sert que pour trauailler les grands, rabaisser & fouller l'autorité des moindres, diuiser la commune obeissance des

petits, degouter la posterité, bref qui ne fert qu'à nous faire fauourer plus aigrement le mal, que doucement le bien. Aussi n'ayant deliberé de puifer la gloire de ce ruisseau, ny espier tant soit peu de reputation par ce moyen, encores que ie sçache que rien ne plaist à l'vn qu'il ne desplaie à l'autre, i'ay bien osé prendre la hardiesse sous vostre benigne faueur, de donner iour à ce petit ouurage, fait & recoufu de telles pieces & basti de telle estoife, qu'il ne peut offenser que celuy qui forge en son cerueau nouvelle occasion de s'alterer foy-mesme.

Doncques, Monseigneur, ie vous suppliray tres-humblement receuoir de bonne main ce petit discours, comme auant-coureur de quelque meilleure fuitte, m'asseurant qu'il vous plaira, tant pour la faueur que vous me portez, que pour la diuersité & meflange des nouuelles inuentions, & nouvelle façon d'escrire qui n'a encores esté pratquee ny recogneue en nostre France.

A Paris, ce dix-neufiesme Iuin, M. D. LXXII.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur

REMY BELLEAY.



IN OVILE R. BELLÆI.

CONTINUIT *bijuges, Bellæi carmina Phœbus
Et pastorales hausit vt aure modos,
Et memor Amphrysi, assiduas pertæsus habenas
Admeti optauit pascere rursus oues,
Carole, pastoris, si te hæc afflarit auena,
Nomen, & in titulos ambitiosus eris,
Pastor vt Atrides, magno gratatus Homero,
Et fieri & dici tu quoque iure voles.
Inuidia infœlix Stygis irremeabilis vndam,
Cocyti, nigras & Phlegethontis aquas
Vicit, Trinacrium ad vatemque enauit, & ipsum
Mantua pascendos cui dedit alma boues,
Laude vtrumque vrens Bellæi, heu pectora sancta,
Tam dira carpi quæ potuere Dea.*

P P. (1)

IN REMIGII BELLAQVEI POEMATA.

IO. AVRATVS, POETA REGIVS.

CARMINA qui posset grandi resonare cothurno
Ronsardum Gallis Regia musa dedit.
Carmina qui tenui saltantes mollia focco,
De bellis facerent cantica bella iocis,

1. Initiales de M. de Pimpont.

*Bella puellarum mille oscula, bella canentes
 Iurgia paſtorum, furta, & amicitias,
 Bella cicadarum & præconia papilionum,
 Et quæ præterea ludicra mille iuuant.
 Bellos bella ambos qui carmina ludere poſſent,
 Nominibus bellis bella Camæna dedit.
 Bellaium primum, te Bellaquee antè ſecundum,
 Nunc etiam primum, dum prior ille iacet.
 Muſa duos dederat bellos, Parca abſtulit vnum :
 Unus enim viſus poſſe, quod antè duo.
 At vos non bellæ iam bella vorare tenebræ
 Parcite, ſit vobis vna rapina ſatis.
 Occiderit bellus Bellaius : at iſte ſuperſit
 Bellaqueus, bellæ qui fluat vber aquæ.*

SVR LA BERGERIE

DE R. BELLEAV.

Voicy ce bon Luteur non iamais abatu,
 Qui pour raur le prix compaignon de la peine,
 Des Muſes champion ſe planta ſur l'arene,
 Et pour elles cent fois en France a combatu.

Voicy celuy qui fut des premiers reueſtu
 Du harnois de Pallas, qui de nerfs & de veine
 Et de bras recourbez terraiſſa ſur la plaine
 L'Ignorance, & ſacra ſon nom à la Vertu.

Ma France eſcoute-moy, voicy l'vn de ces peres,
 Qui cherchant par trauail des Muſes les repaires,
 Beut Permeſſe & s'emplit de fureur tout le ſein,
 En chef noir & grifon deſireux de les ſuiure.

Donc, Lecteur, si tu peux entre les Muses viure,
 Achete-moy Belleau : mais si Phebus en vain
 En naissant t'aduifa, n'achete point ce liure,
 Autrement tu n'aurois qu'un fardeau dans la main.

P. DE RONSARD.

QUAND ie lis, tout rai, ce discours qui soupire
 Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur
 (Pardonne-moy, Belleau) de t'en dire l'auteur :
 Car un homme mortel ne sauroit si bien dire.

Amour qui tient les Dieux au ioug de son empire,
 A contraint de rechef Phebus d'estre pasteur,
 Qui pour charmer sa peine, & l'œil son enchanteur,
 Doit auoir fait ces vers tesmoins de son martyre.

O Phebus, ô grand Dieu des Poëtes inuoué,
 Parmy nos champs François si tu as remarqué
 Quelque herbe ou quelque fleur qui les cœurs peut
 contraindre,

Change cil d'Hippolyte, & le rends enflammé,
 Ou bien s'il faut que j'aime & ne sois point aimé,
 Fay qu'en si beaux regrets mon mal ie puisse plaindre.

PH. DES PORTES. (1)

1. Né à Chartres en 1545. Abbé de Thiron au Perche, puis de Josaphat, de Bon-Port, au diocèse d'Evreux, pourvu d'un canonicat de la Sainte-Chapelle, Desportes fut encore honoré du titre de lecteur de la chambre de Henri III. Toutefois, les faveurs dont il était comblé ne semblent avoir altéré ni son excellent cœur ni les qualités de son esprit :

Il estoit franc, ouuert, bon, liberal et doux.

Des Muses le sejour, sa table ouuerte à tous

Chaque iour se bordoit d'une sçauante troupe.....

(J. de Montereul. *Tombeau de Ph. Desportes.*)

Ses poésies ont été réunies et imprimées pour la première

QUEL démon t'enseigna de tout la cognoissance,
 Belleau, diuin esprit, l'un de ces vieux guerriers
 Qui poufferent l'honneur du François les premiers,
 L'esgalant à la Grecque & Latine eloquence?

Qui peut mieux imiter d'Homere l'excellence
 Pour bien chanter Amour, armes & cheualiers,
 Pasteurs, pefcheurs, nochers, & tous autres mestiers,
 Dorant tes doctes vers de toute experience?

Courage bon Entelle au labeur indonté,
 Tu ne feras iamais des Darés furmonté,
 Bien qu'ils soyent chauds d'un sang que la ieunesse
 donne,

Ains vainqueur gaigneras la palme & le toreau,
 Et viuras désormais tel comme un grand ormeau,
 Lequel de maint trophes honore son autonome.

A. IAMYN.

LE Peintre est le mieux né, qui plus naïfement
 Sçait imiter l'objet des formes naturelles,
 Et les faisant reuiure en ses couleurs nouvelles,
 En tire les beaux traits plus qu'autre nettement.

Le Poete est plus diuin, qui plus diuinement
 Represente à l'esprit toutes choses mortelles,

fois à Paris (in-4°, 1573), par Robert Estienne; et cette édition a été suivie de plusieurs autres, datées de Paris, Rouen, Anvers, etc.

Philippe Desportes mourut le 5 octobre 1606, dans son abbaye de Bon-Port.

Les myſteres du ciel & les ſciences belles,
Comme on voit en ces vers baſtis ſi doctement.

Venus fut ſi bien peinte en vn tableau d'Apelle,
Qu'il ſembloit qu'il euſt veu le corps de l'immortelle :
Et le diuin Belleau en ſa docte peinture

Depeint ſi bien Neptun, Venus, Diane, Mars,
Qu'il ſemble auoir cogneu enſemble tous les arts,
Tous les meſtiers du monde & ſecrets de nature.

A. IAMYN.

Soit que ta voix hardie aille ſonnant l'aſſaut
Et le ſanglant eſbat de l'horrible Bellone :
Soit que te complaignant de la Parque ſelonne,
Tu pleures les grands Ducs que la cruelle aſſaut :

Soit que laiſſant la terre & te guindant plus haut
Aux campagnes du ciel qui ce monde enuironne,
Tu nous contes, diuin, comme Iupiter tonne,
Comme il fait la froidure & comme il fait le chaud :

Soit que d'un plus doux vers ores Bacchus tu chantes,
Ores le traître Amour & ſes fleches poignantes,
Et ores des Bergers le champêtre deuis :

Tu es tout merueilleable, & ta diuerſe Muſe
En te liſant, Belleau, tient mes ſens ſi ravis,
Qu'il n'eſt poſſible apres qu'aux autres ie m'amuſe.

R. GARNIER.



IL n'estoit ia besoin que tu prinfes la peine
 D'amasser en vn corps tant & tant de beaux vers,
 Pour nous donner plaisir du changement diuers
 Dont agreablement ta Bergerie est pleine.

La France auoit assez de quoy louer la veine
 De tes braues escrits dignes de lauriers verds,
 Au moindre des discours qui nous font descouuerts
 En ce liure excellent puisé dans Hippocrene.

Il suffisoit de voir pour ceste heure l'audace
 Ou de ton Ixion ou de ton Promethee
 Que tu nous as, heureux, si doctement chantée.

Car s'il faut mesurer & bien peser la grace
 Qui peut malgré le temps faire les escrits viure,
 Vn seul de tes feuillets vaut autant qu'un gros liure.

EST. TABOVRT, DIJONNOIS. (1)

1. Né à Dijon en 1549 et procureur du roi au baillage de cette ville. Bayle assure que Tabourot *donne trop dans les bagatelles*, et ses œuvres justifient assez cette opinion. Ses *Bigarrures* ont un caractère original et se ressentent, comme le reste de son bagage littéraire, d'une joyeuseté satirique.





LA PREMIERE IOVRNEE
DE LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV.

LE Soleil ayant chassé la brune espaisseur de la nuit, accompagné de la troupe doree des Heures, desia commençoit à poindre, estendant ses tresses blondes sur la cyme des montagnes, faisant la ronde par les plaines blanchissantes de l'air, visitant les terres dures, & rechauffant les flots escumeux de la mer: lors que la fortune & le destin, qui de long temps auoyent coniuré mon malheur, m'ayans faict sentir combien leur contrainte forcee a de pouuoir sur les hommes, lassez & recreus de me tourmenter, me presterent tant de faueur, qu'ils me conduirent en vn lieu, où ie croy que l'Honneur, la Vertu, les Amours, & les Graces auoyent résolu de suborner mes sens, enyurer ma raison, & peu

à peu me dérober l'ame, me faisant perdre le sentiment, fust de l'œil, de l'ouye, du sentir, du gouster, & du toucher. Et quant à l'œil :


C'estoit vne croupe de montagne, moyennement haute, toutesfois d'assez difficile accez : du costé où le Soleil rapporte le beau iour, se descouuroit vne longue terrasse pratiquée sur les flancs d'un rocher, portant largeur de deux toises & demie, enrichie d'appuis & d'amortissemens de pierre taillée à iour, à petites tourelles, tournées & massonnées à cul de lampe, & auancées hors la courtine de la terrasse, pauee d'un paue de porphyre bastard, moucheté de taches blanches, rouges, vertes, grises, & de cent couleurs différentes, nettoyée par des esgouts faits à gargouilles & mufles de Lyon. L'un des bouts de ceste terrasse estoit vne gallerie vitree, lambrissée sur un plancher de carreaux émaillez de couleur : le frontispice, à grandes colonnes canelées & rudentes, garnies de leurs bases, chapiteaux, architraue, frise, cornice, & mouleures de bonne grace & de iuste proportion. La veüe belle & limitée de douze coupeaux de montagnettes, ruisselets, riuieres, fontaines, prez, combes, chasteaux, villages & bois : bref, de tout cela que l'œil sçauroit souhaiter pour son contentement⁽¹⁾. Or dedans ceste gallerie couuerte se monstroient vne infinité de tableaux, faits de la main de quelque gentil ouurier : entre autres i'en remarquay trois, le premier estoit un paisage si bien & si naïfement rapporté au naturel, que la nature mesme se tromperoit s'elle osoit entreprendre de faire mieux : au milieu se découuroient deux Bergers, assis & appuyez du dos contre le tronc

1. Description du domaine et château de Joinville, berceau de la maison de Guise.

de deux ormes : ils estoient si pensifs & de si triste contenance, qu'on iugeoit aisément qu'ils se lamentoyent sur les miseres de nostre temps. Et à la vérité ils portoyent l'œil baissé, le visage palle & chagrin, toutesfois inespérément découurent vn Berger, qui leur annonce nouuelle de la paix : & si i'ay bonne memoire, ie vous diray leurs complaints que ie vey si mignonement tracees, & contrefaites au pinceau, sur le tronc de ces arbres, qu'il sembloit qu'elles fussent de relief, cruës & engrossies avec leur escorce. Le premier qui estoit vers le Soleil leuant, souspiroit en ceste façon.

TENOT, BELLOT, PEROT. (1)

BELLOT.

EST de long temps, Tenot, Tenot, que la fortune
Est comme par destin entre nous deux
commune,
Vn miserable soin tousiours sur nostre chef,
Importun, amoncelle vn monde de mechef.

1. *Tenot*, c'est Antoine de Baïf; *Bellet*, c'est Remy Belleau lui-même; *Perot* désigne Pierre de Ronsard. Tous trois amis, élèves de Daurat :

..... Chez lui premierement
Nostre ferme amitié print son commencement,
Laquelle dans mon âme à tout jamais et celle
De nostre ami Baïf sera perpétuelle.

(RONSARD, élégie à Remy Belleau.)

L'édition du *Chant de la Paix* (André Wechel, 1559) porte : Bellin, Thoinet, et Perot. C'est à cette édition que nous empruntons les variantes citées.

TENOT. (1)

Hé qui feroit heureux quand en nostre province
 Cité contre cité, & prince contre prince,
 Le noble, le marchand, le soldat, l'artisan,
 Le Iuge, l'Aduocat, le serf, le courtifan,
 Le maistre, l'escolier, l'orateur, le poëte,
 Le prestre, le reclus, la simple femmelette,
 S'arment contre leur fang, & pris d'ambition,
 Dedans leur estomac font la sedition?

BELLLOT.

Aussi ne vois-tu pas, que depuis que la France
 Couue dedans son sein le meurtre & la vengeance :
 La France enforcelee & furprise d'erreur (1),
 De guerre, de famine, & de peste & de peur,
 France le petit œil & la perle du monde,
 Est maintenant sterile, au lieu d'estre feconde?
 Et comme maugré foy, dépite elle produit,
 Par colere & dedain, son herbage & son fruit? (2)

a. Var. (1559):

*Hé qui feroit heureux? quand dessus la campagne,
 Nous voions les soudars & de France & d'Espagne
 Tous armez s'esbranler, & pour quelque bon-heur
 Cherement acheter vn miserable honneur.*

*Ne voy tu des le tems que nostre pauvre terre
 Supporte sur le dos les meurtres de la guerre,
 Qu'a peine & maugré foy depite elle produit
 Comme par vn desdain, son herbage & son fruit.*

1. Dans l'édition de 1559, le dialogue n'est coupé qu'après les 84 premiers vers, où Thoinet reprend : *Il est vray.....*

2. Allusion à la propagande protestante.

TENOT.

Ne vois-tu des forests le plus épais feuillage,
 Qui ne porte finon à regret son ombrage?
 Les Faunes, les Siluains, de tous costez espars,
 Se muffant, ont quitté leurs forests aux foudars. *... en passant*

BELLLOT.

Il n'y a dans ces bois lieu tant soit solitaire,
 Qui ne sente de Mars la fureur ordinaire :
 Vous le sçaez taillis, & vous coustaux bossus,
 Prez, monts, iardins, & bois, & vous antres mouffus,
 Qui mille fois le iour respondex à mes plaintes,
 Plaintes qu'on list au flâc de ces ormes empreintes : (a)
 Nymphes vous le sçaez, & vous qui habitez,
 Satyres, dans les creux de ces obscuritez,
 Mesme le beau crystal de ces viues fontaines,
 Le murmure en coulant par ces herbeuses plaines.

TENOT.

N'as-tu pas veu, Bellot, machotter les brebis
 L'herbe demi-brulee, au milieu des herbis?
 Briser nos chalumeaux? & de mille ruïnes
 Saccager les rouseaux de nos pauvres cassines?
 Au lieu d'espiz crestez naistre sur les fillons
 Des chardons herissez en poinctes d'aiguillons?
 Les porcs dans les ruisseaux, & troubler dans la préé
 L'eau que tous les Bergers tenoyent comme sacree?
 De carmes (1) enchantez la Lune enforceler?

a. Var. :

*Vous mons, rochers & bois, & vous antres mouffus
 Qui mille fois le iour respondex à mes plaintes,
 Plaintes qu'on list au front de ces arbres empreintes.*

1. Vers, carmen.

Faire tarir le lait, & les pis defenfler
 De la vache laitiere, & de mauuaife œillade
 Rendre tout le troupeau & galeux, & malade?
 Bref, i'estime celuy trois & trois fois heureux
 Qui mourant n'a point veu vn ciel si malheureux./

BELLLOT.

On ne fait plus aux champs l'annuel sacrifice
 A Palés ny à Pan, tout gaillard exercice
 A perdu son honneur, dessus l'herbe luter,
 Outre les clairs ruisseaux d'une course sauter,
 Et comme dans ces champs, on ne void dans la ville
 Qu'un piteux defarroy, Galate & Amarylle
 De leur propre sejour à tous coups s'estranger,
 A fin de n'estre proye au soldat estranger :
 La pucelle est forcee, & la courbe vieilleffe
 Fuit d'un pié chancelant de peur et de foiblesse.
 Que pleust à Dieu, Tenot, que de simples rouseaux
 Le ne me fusse au col pendu des chalumeaux,
 Mais qu'en me façonnant, comme soldat pratique,
 L'eusse appris à creuser le long bois d'une pique,
 A piquer un cheual, le manier en rond,
 A dextre & à fenestre, à courbette & à bond,
 A le mettre au galop, à luy donner carriere,
 A rompre de droit fil une lance guerriere,
 A monter courageux sur le flanc d'un rampart,
 Rapportant le harnois faussé de part en part,
 Et d'une noble playe acheter une gloire
 Plustost que par mes chants une sourde memoire.

TENOT.

Qu'y ferons-nous, Tenot (1)? ie ne puis viure ainsi.

1. C'est Bellot qui doit être mis; l'erreur se trouve dans toutes les éditions posthumes.

Le Dieu Pan ny de toy, ny de moy n'a souci,
 La misere nous fuit de si pres qu'à grand' peine
 Pouuons-nous librement dérober nostre haleine
 Pour enfler la mufette, & mouiller seulement
 L'anche de nos pipeaux, qui se moisist au vent.

BELLLOT.

Mes doigts sont engourdis, ie pers la cognoissance
 D'estouper du flageol l'inegale ordonnance :
 Mais ta loure est entiere & le ventre en est bon,
 L'anche, le chalumeau, le soufflor, le bourdon,
 Ne perdent point le vent, sa petite languette
 Comme il te plaist, Tenot, fait parler ta mufette
 Aux taillis cheuelus, aux rochers & aux bois,
 Mais entre les rochers se dérobe ma vois.

TENOT.

Il est vray, mon Bellot : mais que seruét nos plaintes ?
 Toufiours auec les vents elles s'en vont estaintes ?
 Nous les chantons aux rocs, mais hélas ils sont fours,
 Au murmure des eaux, mais begues sont leurs cours :
 Nous les grauons assez és rides de l'escorce
 Des faules verdoyans, mais ils n'ont pas la force
 De les pouuoir conter, & me desplaist vrayment
 D'auoir iamais tenté d'enfler premierement
 La mufette Françoisse & reueillé la Muse
 Qui muette dormoit és bois de Syracuse.
 [Il m'en desplaist, Bellot, & si i'eusse pensé,
 Par vn autre labeur ie me fusse auancé.] (1)
 Car lors que ie l'enflay, ie deuois estre sage
 Par les signes certains d'un malheureux presage,
 (Ie tremble en y pensant) car ie vey de mes yeux,
 Sous vn air embrouillé le haut d'un cheſne vieux

1. Ces deux vers n'existent pas dans l'édition primitive.

Soudain frapé du Ciel, & si vey la plus belle
 Des cheures de Colin, auorter deffous elle
 De deux petits cheureaux : i'en porte encore au flanc
 Vn ceinturon couuert de la peau du plus blanc,
 Qu'alors il me donna pour noter l'auanture
 Et remarquer le iour d'vn si mauuais augure,
 Qu'à force i'entailay deffus ces arbrisseaux,
 Et fur le verd tapy de ces prochains ruisseaux.

BELLLOT.

C'est trop se lamenter, cesson de nous complaindre,
 Auffi bien nos soupirs ne peuuent pas atteindre
 Aux oreilles des Dieux, laiffon là ces regrets,
 Et chanton ie te pry fous ces ombrages frez :
 L'amoureuse faison à chanter nous conuie,
 Puis de chanter à toy i'ay de long temps enuie.
 Voy ces prez non foulez d'autres piés que des Dieux
 Faunes & Cheure-piez, hostes de ces beaux lieux :
 Voy le tendre bourgeon qui s'enfle & qui découure,
 S'esbourrant peu à peu, vne gemme qui s'ouure
 D'vn œil à demi-clos : voy les arbres pouffer,
 Voy les boutons éclos en poignant s'auancer :
 Au bord de ce ruisseau voy ces deux colombelles
 Qui font bec contre bec, & tremouffant les ailes
 Se baifent tour à tour, & vont faisant l'amour.
 C'est presage certain de voir quelque beau iour.
 Voy l'email bigarré de ces fleurs nouuellettes,
 Encore non touché des pillardes auettes :
 Escoute parmi l'air les petits oisillons,
 Voy le fable menu qui fautelle à bouillons
 Et tremblotte au dedans de ceste pierre viue :
 Voy ces bords couronnez d'vne mouffe naïue
 Qui feutre tout le creux, & à le voir rouler
 On diroit que son eau s'efforce de parler.
 Mais oy comme elle iase : Ha c'est vne eau prophete,

Perot la fait parler au vent de sa musete,
 Perot ce grand Berger, il m'en souvient fort bien :
 Car enfant l'autre iour vn chalumeau tout sien,
 Fait de canne de ionc, au bord de la fontaine
 Qui prèd son nom d'Hercule (1), & les bois & la plaine,
 Les herbes & les fleurs, les antres & les mons,
 Enchantez respondoyent à ses douces chansons.

TENOT.

Or puis qu'il faut chanter, allon fous le fueillage
 De ce large fouteau qui rend si doux ombrage,
 Zephyre animera les fleutes de nous deux.
 Mais ie voy, ce me semble, vne troupe de bœufs
 Au fond de ce vallon : ceste vache abaissée
 Qui a l'échine blanche & la corne emoussée,
 C'est la vache à Perot, c'est elle ie la voy.
 Encor par ce taillis vn Berger i'apperçoy
 Qui accourt droit à nous : à voir sa panetiere,
 Ses gueftres, son flageol, son chien, & sa louuiere,
 C'est Perot, c'est luy mesme, il auance le pas,
 Il nous a recogneuz, il estend ia les bras
 Pour nous saisir au col. Pan ce iourdhuy nous montre
 Qu'il nous veut quelque bien par si douce rencontre.

PEROT.

Pan le Dieu des forests, & des Bergers aussi,
 Vous maintienne en sa garde, & de vous ait souci.
 Que dites vous, Bergers ? à voir vostre visage,
 Vous estes tous pensifs, & semble qu'un orage,
 Ou quelque autre malheur soit tombé dessus vous.
 Sus mettez fous le pié le foin & le courrous,

1. Arcueil, qui s'appelait alors Hercueil. C'est une allusion au voyage d'Hercueil. (V. Œuvres inédites de Ronsard, publiées par M. P. Blanchemain.)

Il se faut esgayer, enfans, il faut s'ébatre,
Il faut prendre la fleute, & de cire molaistre
Rafuster promptement les trous de vos pipeaux,
Le loup n'a plus la dent sur nos petits troupeaux :
Il faut en cent façons marquer ceste iournee
Sus l'escorce des bois, la Paix est retournee,
La Paix fille de Dieu, abandonnant les cieux,
Pour estre à tout iamaïs garde de ces bas lieux.
On en fait ia les feux, i'en ay veu la fumee
Estant sur ce coustau, & la terre semee
D'un grand nôbre de gens qui vont ioignant les mains
Pour louer ce grand Dieu qui prend soin des humains,
Et qui assoupissant des pasteurs la querelle
A tourné leur discord en amour mutuelle.

Sus donques, mon Tenot, embouche ton flageol,
Qui d'un cordon de laine est pendu à ton col,
Bellin (1) t'escoutera : quant à moy ie retourne
Du saint horreur de l'autre, où mon pipeau feiourne
Pendû sur le portail, puis dedans moy ie sens
Cent deitez encor', qui m'ont rauï les sens :
Ie m'en vay reposer sur ces fleurs nouuelletes
Pour entendre de pres le son de vos musettes.
Commence donc, Tenot, il n'y faut plus penser,
La Paix est descendue, il te faut commencer.

Le Berger plus deuôt mit le genoil en terre,
Dresse les yeux au Ciel, & ses cheueux enferre
D'un tortis de veruaine, & deuers l'Oriant
Estendant les deux bras, alloit ainsi priant.

1. Bellin pour Bellot.

CHANT DE LA PAIX. (1)

TENOT.

LE te salue, ô Paix fille de Dieu,
 Fille de Dieu, tu sois la bien venuë,
 La belle Astree & Themis la chenuë
 Sont maintenant de retour en ce lieu :
 Ne cherche plus dans le Ciel ta retraite,
 Icy les vents qui souspirent en l'air
 Te font honneur, la terre t'est suiette,
 Et ce qui court d'escaillé dans la mer.

Je te salue, ô Repos eternal,
 De l'vniuers l'alliance premiere,
 Qui debrouillant la confuse matiere,
 Sus deux puiots fis rouler ce grand Ciel :
 Et surpendis de main industrieuse
 La pesanteur des plus lourds Elemens,
 Et en bornant la marine écumeuse
 Tu l'asseuras sur le milieu des vents.

Je te salue, ô Paix, souuerain bien
 Du peuple bas, leur appuy des prouinces :
 Je te salue, ô Garde de nos Princes,
 Et des citez le fidelle entretien :
 Le clair Soleil qui de sa pointe entame
 Le iour poignant, & qui le ferme au soir,
 Nous monstre assez par les rais de sa flamme
 Le grand plaisir qu'il reçoit de te voir.

Donc que l'on voye à ton heureux retour,

1. Publié à l'occasion de la paix de Cateau-Cambrésis, qui mit fin à la guerre entre la France et l'Espagne.

Rire les champs, verdoyer les campagnes,
 Le ciel sans nue, & le haut des montagnes
 Toufiours doré des rayons d'un beau iour :
 Que les replis de la Seine ondoyante
 Portent ton nom iufqu'aux flots écumeux
 De la grand' mer, & puis la mer bruyante
 Le pousse aux vents, & les vents iufqu'aux cieux.

Et qu'en marchant à l'ombre de tes pas
 Le fein fecond de la terre floriffe,
 Sur les buiffons la rofe espanouiffe,
 Et le doux miel pleuve toufiours çà bas,
 Tant que l'on voye vne faifon poussee
 De tout bonheur redorer nostre temps :
 Si que le ciel, & la terre engrossée (a)
 Soit à iamais d'un eternal printemps.

C'est toy, c'est toy qui fais parler les ports
 Diuers langage, & qui permets encore
 Que l'Efpagnol, le Barbare & le More
 Puiffent furgir feurement à nos bords.
 C'est toy qui fais que les champs se heriffent
 D'espiz crestez, & qu'au bras des ormeaux
 Les beaux raisins fuspendus se noirciffent,
 Et dans les prez se heurtent les toreaux.

C'est toy qui tiens en cent chaifnes d'airain
 L'Inimitié, le Discord & la Guerre,
 Guerre qui fait que le fruit de la terre
 S'esuanouift si tost de nostre main.
 C'est toy qui fais que les bourgs & les villes

a. Var.:

Et que le ciel & la terre honoree...

Courbent le chef sous le ioug de la loy :
C'est toy qui fais que les citez tranquilles
Vont honorant CHARLES (1) nostre grand Roy (a).

Par toy chacun vit & libre & gaillard,
Par toy l'on fait tournois & mariages (3),
Par toy Venus allume nos courages
D'un feu secret qui doucement nous ard :
Quand par les yeux d'une face diuine (b)
Ce petit Dieu se glisse dedans nous
De veine en veine, & dans nostre poitrine
Verse, mechant, son venin aigre-dous.

Et bref, c'est toy qui de plaisirs diuers
Nous fais iouir, nous relachant la bride :
C'est toy qui fers de secours & de guide
A ce qui roule en ce grand Vniuers :
Et bref, tu es la nourrice feconde,
Le feur rampart des plus foibles citez,
Ton cher tetin alaitte ce bas monde,
Le bien-heurant de cent felicitez.

a. Var. (1559) :

Vont honorant la magesté d'un Roy (s).

b. Var. :

Quand des beaux yeux d'une beauté diuine... (4)

1. Charles IX.

2. Henri II.

3. Ces allusions, conservées dans les éditions posthumes, s'appliquent fort bien à Henri II : on sait son goût pour les tournois, dont il fut victime ; quant aux mariages, la paix de Cateau-Cambrésis fut cimentée par l'union de Philippe II avec Elisabeth, fille de Henri II, et celle du duc de Savoie avec Marguerite, sœur du roi.

4. Diane de Poitiers.

Le moissonneur par toy librement dort
 Dans sa moisson, la main sur la faucille :
 Par toy l'humeur du vin nouveau distille
 Dedans la tonne, écumant iusqu'au bord.
 Reste sans plus, France, que l'on enferme
 De lauriers verts ce grand Roy des François,
 Roy le plus grand (a) de ceste basse terre,
 Soit en vertu, en armes ou en loix.

Doncques à fin que iamais n'esperions
 Guerre ici bas, que l'estendart fleurisse
 En verts rameaux, & que l'araigne ourdisse
 Sa fine trame és vuides morions :
 Que des brassarts & des corps de cuirasse
 Le fer s'allonge en la pointe d'un foc :
 Le coutelas, la pistolle & la masse
 Dans le fourreau se moisissent au croc.

Et s'il restoit encor dessus les murs
 De nos citez, de rancœur quelque trace,
 A coups de pié pousse-le dans la Thrace,
 Ou sur le chef des Scythes, & des Turcs :
 Tant qu'à iamais on ne sente l'orage
 Ny la rigueur de ce Mars furieux,
 Aumoins la France, & ceux qui font hommage
 A ce grand Dieu qui nous promet les cieux.

a. Var. :

*De lauriers vertx le front de ces deux Roys, (1)
 Roys les plus grands.....*

1. La modification se continue : *grand Roy*, dans l'édition posthume, s'applique à Charles IX; *ces deux Roys*, du texte primitif, désignent Henri II et Philippe II, unis par une récente alliance.

Sus donc, Bergers, qu'il n'y ait arbriffeau,
 Dessus le tronc qui ne porte engrauee
 De ceste Paix la saison retrouvée
 Et de ce iour le bienheureux flambeau :
 Que tous les ans, ô Pan, on te nourrisse
 Pour ce iour mesme vn petit aiglelet
 A la peau blanche, & que chacun emplisse
 Pour te donner, vn grand vaisseau de lait.

Et quant à moy, sous les ombres mollets
 De ces coudriers, pres cette eau qui iargonne
 Dessus le sable, il faut que ie façonne
 De gazons verts deux petits autelets :
 L'vn à ce Roy (1) dont les vertus entieres,
 Et la vaillance (a) ont rendu pour iamais
 De tout bon-heur nos terres heritieres,
 Tirant du ciel la bien-heureuse paix.

Pour sa grandeur, croissez herbes & fleurs,
 Et en croissant faites croistre la gloire
 De ce grand Roy, à fin que sa memoire
 Y soit viuante en cent mille couleurs.
 L'autre, à celuy dont la sage ieunesse (1),
 Le meur conseil, la vaillance & le bras,
 A du haut ciel tiré ceste deesse

a. Var.:

*L'vn à celuy (2) dont les vertus entieres
 Et la faconde.....*

1. Charles IX.

2. Le cardinal de Lorraine, l'un des principaux instigateurs de la paix.

1. François de Guise.

Pour la loger entre les peuples bas (a).

L'autel premier d'un verdoyant lierre
 Tout à l'entour aura les fronts couuerts,
 L'autre sera entaillé d'une pierre,
 Où tous les ans ie chanteray ces vers :
 Deffous leurs pieds & la manne, & le miel
 Naissent tousiours, & la fresche rosee,
 Tant que leurs prez & leur terre arrosée
 Soyent à iamais d'un printemps eternal.

D'un mois d'Auril la pluye se répanche
 Deffus leur chef, puissent dans leurs pourpris
 Tousiours fleurir le thym & la paruanche,
 Puissent fuer leurs chesnes l'ambre gris,
 Que de nectar & de vins estrangers
 Soyēt iusqu'aux bords leurs cuues tousiours pleines,
 De lait caillé blanchissent leurs fontaines,
 En sucre & miel se fondent leurs rochers.

Que de Cerés la tresse blondissante
 Puisse cresser leurs fillons abondans,
 De leurs buissons l'épine herissante

a. Var.:

*En son honneur croissent herbes & fleurs,
 Et en croissant, faites croistre la gloire
 De son merite, à fin que sa memoire
 Y soit viuante en cent mille couleurs.
 L'autre à celui dont la sage vieillesse, (1)
 Le meur conseil esproué de noz Roys,
 A du haut ciel tiré ceste Deesse
 Pour la loger au milieu des François.*

1. Le connétable de Montmorency.

Puisse rougir de beaux raisins pendans :
 Puis que pour nous ils ont tant trauaillé,
 De mille biens fortunant nostre terre,
 Que pour auoir en armes bataillé (a)
 Par vne Paix ont furmonté la guerre.

PEROT.

Le sommeil n'est si doux sur l'herbe rofoyante
 Aux bergers trauaillez, ny la source ondoyante
 D'un argentin ruisseau, pour leur soif allenter,
 Que m'est doux & plaissant ton amoureux chanter :
 Pan m'en soit à tesmoin, les monts & les vallees,
 Les forests & les rocs, & les voix redoublees
 De Menalque & Daphnis, i'en iure par ces eaux,
 Et par les cornichons de mes ieunes bouueaux.

Mais ia l'ombre plus grād du sommet des mōtagnes
 Deualle redoublé sur les brunes campagnes,
 Garçons il s'en va tard, allon trouuer mes bœufs
 Au fond de ce vallon : ie vous loge tous deux,
 Point ne nous defaudra la chastaigne mollette,
 Ny le fourmage gras, & puis ma Cassandrette (1)
 Dressera promptement nostre petit repas :
 Le iour s'en va brunir, enfans, haston le pas.

Ces Bergers se complaignoyent en ceste forte
 sur les miseres de nostre temps : ie sçay qu'il y
 auoit encore quelques vers, mais ie ne vous
 puis reciter ce qui restoit, parce que ie ne sçay
 par quel malheur on auoit autresfois laissé vne

a. Var.: *Que sans auoir en armes bataillé.....*

1. Nom de la maitresse que Ronsard a célébrée dans le Premier Livre de ses Amours.

fenestre entr'ouuerte, qui frapport droit sur ce tableau, & le vent auoit donné à l'endroit où estoient ces vers, de façon qu'il ne me fut possible d'en retirer d'auantage. L'autre tableau estoit vn paisage, où se monstroient vne troupe de pauvres Bergers, le genou en terre, les mains jointes, la face vers le ciel, où paroissoit à demy corps par le trauers d'une espesse nuee, vne Deesse tenant vn espy flamboyant en sa main : pour vous la faire cognoistre, ie vous diray les prieres de ces pauvres Bergers. Elles commencent ainsi.

ODE A LA ROYNE (1)

POVR LA PAIX.

LAISSE le ciel, belle Astree
En France tant desirée
Vien faire ici ton sejour,
A ton tour :

Assez les flammes ciuiles
Ont couru dedans nos villes
Sous le fer et la fureur :
Assez la palle famine,
Et la peste & la ruine
Ont esbranlé ton bon-heur.

Le rocher ne la tempeste
Toufiours ne pend sur la teste
Du pilote pallissant,
Fremissant :

La nuë, espesse en fumee,
Toufiours ne se fond armee

1. La reine mère, Catherine de Médicis, régente à l'avènement de Charles IX, âgé de dix ans.

De feu, de foulphre et d'esclair,
 Quelquesfois apres l'orage
 Elle fourbist le nuage,
 Et le rend luifant & clair.

Monstre-nous ta face belle
 En ceste saison nouuelle,
 En pitié regarde nous
 D'un œil doux :
 Fay vn cœur de tous nos Princes,
 Et rassure nos prouinces,
 Nous découurant ton beau fein,
 Et ton bel œil que i'honore,
 Et l'espy qui se redore
 Toutes les nuits en ta main.

Que ton feu, gente Deesse,
 Nous apporte d'allegresse!
 Mon Dieu que d'heur pour iamais,
 Douce Paix,
 Porte ta face honorable,
 Ta face plus venerable
 Et plus gracieuse encor
 Que n'est l'estoile qui guide
 Le Soleil, quand par le vuide
 Il estend son crespé d'or!

Je voy desia nostre France,
 Qui fouspire l'esperance
 De se reuoir en faueur
 Du bon-heur :
 Je la voy dessus les traces
 Et des Vertus & des Graces,
 Si tu veux guider ses pas,
 Loing bannissant la querelle

Qui s'estoit mise contre elle
De flanc, de teste, & de bras.

Que le ciel à ta venuë,
Espanche vne douce nue
De parfums & de senteurs,
Et d'odeurs,
De miel, de manne sucree,
Tant que la France enyuree
Soit grosse d'un beau printemps,
D'un printemps qui tousiours dure,
Et qui surmonte l'iniure
Et les eschanges du temps.

Hà, que ie t'estime heureuse
Fille du Ciel gracieuse !
Hà que i'estime icy bas
Tes saincts pas,
Ayant choisi pour hostesse,
Vne tant sage Princesse,
Qui te fait tant de faueur,
Qu'à iamais elle t'asseure
De t'ouurir pour ta demeure
France, son œil, & son cœur.

Sois donc, Seigneur, la défense
Et le rampart de la France,
Nourrissant nostre grand Roy,
En ta loy :


Et que sous ta main maistresse
Croisse sa tendre ieunesse,
Luy seruant de guide encor
Pour le dresser en la voye,
Comme Apollon deuant Troye
S'auançoit deuant Hector.

Le troisieme tableau estoit tout guerrier : d'un costé c'estoyent sieges & prises de villes, comme de Mets, de Calais, & de Theonuille, c'estoyent camps assemblez, camps partis, escarmouches, faillies, embusches, entreprises, approches, batteries, camifades, sappes, mines, sentinelles, & escalades. De l'autre costé se voyoit le voyage d'une ieunesse Françoisse en Italie, sous la conduite de ce vaillant Cheualier, qui s'y porta heureusement (1).

A MONSEIGNEVR

LE DVC DE GUYSE. (2)

ODE.

OMME l'oiseau, qui modere
Le foudre bruyant par l'air
Dessous sa griffe, heritiere
Du tonnerre, & de l'esclair,
Se monstra braue & fidele,
Quand sur le bat de son æle
Il enleua iusqu'aux cieux
Le choisi mignon des Dieux.

Ainsi les forces guerrieres
De ce Prince, dont le nom
Par les bouches estrangeres
Fait bruire assez le renom,

1. Allusion aux principaux faits d'armes dont François de Guise fut le héros et à son expédition d'Italie, dont Remy Belleau faisait partie.

2. François de Lorraine, duc de Guise. Cette ode lui fut adressée après la prise de Calais, en 1558. Elle fut imprimée cette même année (Paris, André Wechel, in-4°).

Mises foudain en campagne
Ont fait sentir à l'Espagne
Que c'est d'offenser l'honneur
D'une Royale grandeur.

D'une secousse legere
Ce grand Hercule élançé
S'opposant à la colere
De l'Ocean courroucé,
Empiette, rauist, atterre
Le vieil laurier d'Angleterre,
Et braue l'a replanté
Au sein de la Maïesté.

Bourraissant de telle audace
L'orgueil du superbe Anglois,
Qu'il l'a fait en peu d'espace
Proye du soldat François,
Qui ia s'efforce de rendre
Les honneurs deuz à la cendre
De nos peres soupirans
Le long silence des ans.

Le plongeant en frayeur telle
Qu'en tormente le Nocher :
Ou le Cheureau qui broutelle
Deffus les flancs d'un rocher,
Decourant la dent meurdriere
Ou d'une Louue terriere,
Ou d'un Lyon foudroyant,
Qui va sa mort aboyant.

Si bien que l'œil de la France
Morne & bas sous le danger
De quelque fraisle esperance,

Qui chatouilloit l'estranger,
A tost reueillé la gloire
De l'immortelle victoire,
Ceignant ses temples guerriers
Du chaste honneur des lauriers.

Par ce Prince, dont la dextre
A fouillé dedans le sein
De l'Itale, & fait parestre
Au braue Napolitain,
Comme estoyent braues les forces
Du François, sans les entorces
De ces peuples destournez
Et des astres mutinez.

Encor que l'eau doux-coulante
Dedans les bornes du Tront,
Porte à iamais rougissante
La vergongne sur le front,
D'auoir sur sa riue molle
Receu la graue parolle
D'un César, se declarant
Sur l'ennemy conquerant.

D'un César, dont le courage
En cent guerrieres façons
A fait sentir son orage
Et aux rochers & aux monts.
Tu le sçais bien Tourterelle,
Iule-noue, & toy Nucelle,
Campoly, Terme (1), & cent forts
Mis au ioug par ses efforts.

1. Noms des places fortes tombées au pouvoir du duc de Guise.

Guidant ses vaillantes troupes
Par les sommets orageux,
Et par les gelantes croupes
Des monts entez dans les cieux (1),
Par torrents espouventables,
Et par destroits non passables :
Sans plus au Prince Lorrain,
Pour faire vn braue dessein.

Que les rigueurs eternelles
Du froidureux Aquilon,
Que les tempestes cruelles
Contre un François bataillon
N'eurent iamais leur force,
Plustost luy seruant d'amorce
Pour l'animer au danger
Que des armes l'estranger.

N'est-ce acte vaillant & braue
Digne d'un Prince François
Rendre vne conquête esclau
Et aux armes & aux loix?
L'outrepasser de puissance,
La repasser d'assurance,
Affronter son ennemy,
Et mettre en paix son amy?

M'en soit tefmoin Pallienne,
Le Romain & l'Ascolan,
Et la demeure ancienne
Des délices d'Adrian :
Tous voisins d'une famine,
D'un sac ou d'une ruine,

1. L'armée française passa les Alpes au cœur de l'hiver.

Sans le fidelle recours
Qu'ils auoyent en ton secours.

Hà combien d'Ombres errantes
Se plaindroyent dessus tes bords,
Combien de playes coulantes,
Hà, Tybre, combien de morts,
Combien de brassarts, de crestes,
D'armets comblez de leurs testes
S'entrehurteroyent roulans
Es flots Hetrusques bouillans?

Or ie remets en la dextre
Des fauoris d'Apollon
Ces traits, pour au ciel les mettre,
Encor que sur le sablon
Des replis Adriatiques,
l'aye veu croiser les piques
Et froncer les estendars,
Comme l'vn de tes souldars.

Mais, las! ma Muse est trop basse
Pour dresser le vol si haut,
Pour animer la cuirasse
D'vn Prince allant à l'affaut,
Pour bien chanter les brauades,
Les desseins, les embuscades,
Forts tenus, fleuues fondez,
Murs battus, & murs gardez.

O le grand heur de noblesse
Naistre d'vn pere vaillant,
Heritier de sa proteesse
Et de son bras assaillant!
Le cœur, la bouche & la grace

Du cheual, vient' de la race :
 Iamais l'Aigle genereux
 Ne couue vn pigeon peureux.

Puis la montaigne fatale,
 La montaigne au blanc coupeau
 Qui de sa hauteur egale
 Les flancs de vostre chasteau,
 En armes ne fauorise
 Que vostre race DE GUYSE,
 Race qui tire apres soy
 Les honneurs de Godefroy (1).

Or fus donq', que lon cordonne
 Cent Lauriers courbez en rond,
 Sus France que lon couronne
 Ce tant sage & vaillant front,
 Ce front tané de poudriere
 Halletant sus la frontiere
 Pour toy, France, & pour ton los
 Et pour l'heur de ton repos.

Or le pendant de ceste terrasse n'estoit point
 tant sur le roc, qu'il fust demeuré sterile : car
 si iamais le bon pere Bacchus respandit large-
 ment de sa feconde & liberale cuisse ses douces
 liqueurs, ça esté en ce vallon, que ie vey si
 à propos, & en si belle saison, que la vigne
 commençoit à ébourrer le coton delicat de son
 bourgeon, allongeant entre ses feuilles ten-
 drettes deux petites manottes, tortillees &
 recourbees comme deux petites cornes de Li-
 maçon. En quelques lieux se voyoit le pampre

1. Les Guise descendaient de Godefroy de Bouillon.

verdissant qui commençoit à defueloper ses
 feuilles largettes decoupees, vn peu iaunif-
 santes sur les bords, & emperlees de rosee,
 comme de petit duuet, qui les rendoit argen-
 tees quand le Soleil rayonnoit sur ce coustau.
 Je vous diray quelques petits vers sur la des-
 cription du mois d'Auril, que ie trouuay tout
 fraichement grauez avec la pointe d'vn poin-
 çon, sur les appuis de ceste terrasse, riche de
 cent chiffres, deuises & entrelas, estant le
 receueur ordinaire de telles refueries & coleres
 passionnees de l'Amour. Ils commençoient
 ainsi.

A V R I L.



VRIL l'honneur & des bois

Et des mois :

Auril la douce esperance

Des fruiçts qui sous le coton

Du bouton

Nourrissent leur ieune enfance.

Auril, l'honneur des prez verds,

Jaunes, pers,

Qui d'vne humeur bigarree

Emaillant de mille fleurs

De couleurs,

Leur parure diapree.

Auril, l'honneur des soupirs

Des Zephyrs,

Qui sous le vent de leur aëlle

Dressent encor és forests

Des doux rets,

Pour raurir Flore la belle.

Auril, c'est ta douce main,
Qui du sein
De la nature defferre
Vne moisson de fenteurs,
Et de fleurs,
Embasmant l'Air, & la Terre.

Auril, l'honneur verdissant,
Florissant
Sur les tresses blondelettes
De ma Dame, & de son sein,
Tousiours plein
De mille & mille fleurettes.

Auril, la grace, & le ris
De Cypris,
Le flair & la douce haleine :
Auril, le parfum des Dieux,
Qui des Cieux
Sentent l'odeur de la plaine.

C'est toy courtois & gentil,
Qui d'exil
Retires ces passageres,
Ces arondelles qui vont,
Et qui font
Du printemps les messageres.

L'aubespine & l'aiglantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis, & les roses
En ceste belle saison,
A foison,
Monstrent leurs robes écloses.

Le gentil roffignolet
Doucelet,
Decoupe deffous l'ombrage,
Mille fredons babillars,
Fretillars,
Au doux chant de fon ramage.

C'est à ton heureux retour
Que l'amour
Souffle à doucettes haleines;
Vn feu croupi & couuert,
Que l'hyuer
Receloit dedans nos veines.

Tu vois en ce temps houveau
L'effain beau
De ces pillardes auettes
Volleter de fleur en fleur,
Pour l'odeur
Qu'ils müssent en leurs cuiffettes.

May vantera ses fraifcheurs,
Ses fruitts meurs,
Et fa féconde rofee,
La manne & le sucre doux,
Le miel roux,
Dont fa grace est arrosee.

Mais moy ie donne ma voix
A ce mois,
Qui prend le furnom de celle
Qui de l'escumeuse mer
Veit germer
Sa naissance maternelle.

Ceste description du mois d'Auril, inuita vn Berger de la compagnie à chanter les louanges du mois de May, aduertissant vn sien amy d'auoir souuenance de ses amours, en si gaye & si belle faison, disant.

M A Y. (1)

PENDANT que ce mois renouuelle
 D'vne course perpétuelle
 La vieillesse & le tour des ans :
 Pendant que la tendre ieunesse
 Du ciel remet en allegresse
 Les hommes, la terre, & le temps.

Pendant que l'humeur printaniere
 Enfle la mammelle fruitiere
 De la terre, en ces plus beaux iours,
 Et que sa face surfemee
 De fleurs, & d'odeurs embafmee
 Se pare de nouveaux attours.

1. Ces vers s'adressent à Jean de la Jessée, poète gascon, né à Mauvaisin en 1550.

Jean de la Jessée vint à Paris dès sa vingtième année, à la suite de Jeanne d'Albret, et se fit promptement remarquer par son goût pour la poésie. A la mort de la reine de Navarre, il entra dans la maison de François de France, duc d'Anjou, dont il devint le secrétaire.

Lié d'amitié avec Remy Belleau, il pleura sur la mort de Claude de Lorraine, duc d'Aumale, tué devant La Rochelle; puis, le cœur brisé des rigueurs de sa *Marguerite* (Marguerite de Navarre), il quitta la cour et même la France. Ses pérégrinations sont racontées dans une pièce intitulée *l'Amoureux errant*. Ses œuvres ont été réunies en quatre tomes, Anvers, Christophe Plantin, 1582. Le poète s'y fait représenter avec une couronne de laurier et y prend le titre de *poète lauréat*.

Pendant que les Arondelettes
De leurs gorges mignardelettes
Rappellent le plus beau de l'an,
Et que pour leurs petits façonnent
Vne cuuette, qu'ils massonnent
De leur petit bec artizan.

En ce mois Venus la sucee,
Amour, & la troupe sacree
Des Graces, des Ris, & des Jeux,
Vont r'allumant dedans nos veines
L'ardeur des amoureuses peines,
Qui glissent en nous par les yeux.

Pendant que la vigne tendrette,
D'une entreprise plus secrette
Forme le raisin verdissant,
Et de ses petits bras embrasse
L'orme voisin, qu'elle entrelasse
De pampre mollement glissant :

Et que les brebis camufettes
Tondent les herbes nouuelettes,
Et le cheureau à petits bons
Eschauffe sa corne & sautelle
Deuant sa mere, qui broutelle
Sur le roch les tendres iettons.

Pendant que la vois argentine
Du Rossignol, dessus l'espine
Degoise cent fredons mignars :
Et que l'Auette mefnagere
D'une aile tremblante & legere
Volle en ses pauillons bruyars.

Pendant que la terre arrosée
D'une fraîche & douce rosée
Commence à brouter & germer :
Pendant que les vents des Zephyres
Flattent le voile des nauires
Frisant la plaine de la mer.

Ce pendant que les tourterelles,
Les pigeons & les colombelles
Font l'amour en ce mois si beau,
Et que leurs bouchettes beffonnes
A tours & reprises mignonnes
Frayent pres le coulant d'une eau.

Et que la tresse blondissante
De Cérés, sous le vent glissante,
Se frize en menus crespillons,
Comme la vague redoublée
Pli sur pli s'auance escoulée
Au galop dessus les sablons.

Bref, pendant que la terre, & l'onde,
Et le flambeau de ce bas monde,
Se resjouissent à leur tour,
Pendant que les oiseaux se jouent
Dedans l'air, & les poissons nouent
Sous l'eau pour les feux de l'Amour :

Qu'il te souuienne, ma chere ame,
De ta moitié, ta sainte flame,
Et de son parler gracieux,
Des chastes feux & graces belles,
Et de ses vertus immortelles
Qui se logent dedans ses yeux.

Qu'il te souuienne que les roses
Du matin iusqu'au soir écloses,
Perdent la couleur & l'odeur,
Et que le temps pille & despouille
Du printemps la douce despouille,
Les fueilles, le fruit, & la fleur.

Souuienne toy que la vieilleſſe
D'une courbe & lente foibleſſe
Nous fera chanceler le pas,
Que le poil grifon & la ride,
Les yeux cauez & la peau vuide
Nous traineront tous au trespas.

Va donc, & que ces charmeresses,
Ces Muses, ces sœurs piperesses
N'enchangent ton gentil esprit.
Boûche tes aureilles de cire
Et fauf de peril te retire
A cet œil qui premier te prit.

Or que la Seine vienne estendre
Ses bras courbez pour te surprendre
Et te nourrir en son Paris
Malgré les faueurs de Garonne,
A ton retour qui te couronne
Comme l'un de ses fauoris.

Or que tu laisses vne plainte,
Vn regret, à la troupe faine,
Qui t'honore & te vante sien,
Et qui iusqu'aux riués barbares
Publira les louanges rares
De tes vertus, & le nom tien.

Va donc, & pren la iouissance
 Des soupirs, qu'une longue absence
 A fait renaître dedans toy :
 Va que Paris ne te retienne,
 Ma chere ame, & qu'il te souuienne
 Des Muses, d'Amour, & de moy.

De ceste terrasse i'entre en vne grande salle
 tapissée d'une tapisserie desia ancienne, mais
 des mieux tissues qui se trouuēt à mon opinion.
 C'estoyent des moissonneurs en chemise, qui
 fciroyent du blé aux plus grandes chaleurs du
 iour, & des faucheurs dedans des prez, vn ber-
 ger & vne bergere qui se faisoient l'amour. Et
 pour mieux vous peindre l'effet de leur trauail,
 ie vous diray quelques vers qui estoyent tissus
 sur les bords de ceste tapisserie. Ils commen-
 çoyent ainsi :

L'ESTÉ. (1)

TOUT estoit en chaleur, & la flamme etheree
 Fendoit le sein beant de la terre alteree,
 Les fruits dessus la branche à l'enui iaunif-
 foyent,
 Et les espiz barbus aux champs se herissoient
 En bataillons crestez, qui de face gentille
 Monstroyēt leurs flancs dorez aux dêts de la faucille.
 L'un coupe, l'autre engerbe, & l'épiant glonneur

1. L'auteur, qui continue à se cacher sous le pseudonyme de Bellot, s'adresse à sa maîtresse Catin, qu'il appelle plus loin Caton et Catelon, sans que « dans tous ses vers amoureux, qui sont fort polis et en fort grand nombre, Belleau ne nous ait jamais décou-vert le nom de sa maîtresse. » (COLLETET.)

Va tallonnant les pas du courbe moissonneur,
Pour amasser l'espy qui de ses mains fuantes
Se defrobe en trompant les faucilles mordantes.
Les vns vont aux ruisseaux de chaud presque taris,
Pour rafraichir leur gorge, & remplir leur baris.
L'un aguise sa faux, & les cornes pointues
De sa fourche nouailleuse, & aux breches moussues
Des rateaux edentez il replante des dents :
L'autre de franc ozier tortille des liens
Pour fagotter le poil, qu'il coupe & qu'il ratelle
Es prez tondus de frais, vn autre l'amoncelle
En pointes le dressant de superbes meulons,
Le iouët quelque fois des venteux tourbillons.
La cigale chantoit, les coulantes riuieres
Inuitoyent les bergers comme d'humbles prieres
Et de murmure doux, à se baigner dans l'eau :
Les pommes en tombant laissoient leur verd rameau,
Sans plus les vents mollets à petites secouffes
Bransloyent leurs ailerons, & d'haleines plus douces
Tiedement soupiroyent des antres mousselus
Par le fueillage espais des hauts pins cheuelus.
L'air estoit si ferain, & la flamme doree
Du Soleil radieux tellement temperee,
Qu'elle sembloit se plaie à voir és clairs ruisseaux
La pastourelle nûe, & nuds les pastoureux :
Bref chacun pour le chaud se mettoit en chemise,
Lors que Bellot sentant vne chaleur esprise
Iusques dedans ses os, tant pour l'ardeur du iour,
Que pour l'autre chaleur qui prouient de l'Amour,
Decouure son beau corps, & dedans l'eau clairette
Se met pour appaiser ceste flamme segrette :
Il boit, pour essayer s'en buuant, cette ardeur
Se pourroit allenter qui luy seche le cœur.
Mais las ! ce rafraichir, ce baigner, & ce boire
Ne scauroit de Catin effacer la memoire.

Il se laue la teste, il se laue les yeux,
Il se plonge dans l'eau, il inuoque les Dieux,
Pauuret, qui ne sçait pas que sous l'onde marine
Ce feu mesme aux Tritons allume la poitrine,
Et que le mal d'Amour est tellement diuers,
Qu'il ne se peut charmer par herbes, ny par vers.
Pour oublier son mal, il pourchasse vne fuitte
De poisson plus petit, qui se sauue à la fuitte
Auec le fil de l'eau, en ondoyans scadrons,
Puis le va pourfuiuant à petits pas larrons :
Et l'ayant reserré se met en eschauguette
En recourbant le dos, puis finement l'aguette,
Et leuant les caillous par dedans le grauois
Il auance la main, & se pert de ses dois.

Or ce pendant Catin, qui de flamme amoureuse
Brusle comme Bellot, n'estoit moins foucieuse
De le voir que luy mesme, & pour l'accompagner
Au coulant argentif se veut aller baigner.
Doncques ayant tiré de ses mains tendrelettes
Le pis deux fois enflé des brebis camusettes,
Chassé les moucherons, & fait prendre le lait
En caillottons petits sur le ionc verdelet :
Laue son teint brunet dans la belle & claire onde,
Dessie ses cheveux, & sur sa tresse blonde
Met vn chapeau tissu du plus tendre rameau
D'un grand Pin verdoyant, seiour de son troupeau :
Despouille son furcot, sa chemise, & descœuvre
Ce que nature employe à faire vn beau chef-d'œuvre :
Prend vne peau de Cerf, la met dessus ses reins,
L'attache d'un cordon fait de ses propres mains.
Que de lis, que d'œillels, que de roses nouuelles,
Quel beau marbre voûté en deux pommes iumelles,
Que de beautez ensemble, hà Dieu ie connois or
Que nature en bas lieu cache bien son thresor !
Comme vn large sentier entre deux montagnettes,

Roulant par le vallon des forests plus segrettes
 De neige reuestu, que le traquant berger
 N'a point foulee encor de son pié passager :
 Tout ainsi deualloit vne fente yuoirine,
 Sa trace finissant sous l'enflure marbrine
 D'un beau ventre arrondi, marqué sur le milieu
 D'un petit œil mignard, miroir de quelque Dieu :
 Je tairay le surplus, car seulement l'enuie
 Qui me tient de le voir, me fait perdre la vie.

De lait avec sa cresse elle emplit vn vaisseau,
 Pour rafraischir Bellot qui brusloit dedans l'eau,
 Elle court pour le voir, Bellot qui trop mieux l'aime,
 Ouy qui l'aime trop mieux mille fois que soy-même,
 Que ses yeux, que son cueur, & qui s'en est fait serf,
 Voyant tant de beautez sous vne peau de cerf,
 Ce tortis verdoyant qui son chef enuironne,
 Ce vaisseau plein de lait, & cette grace bonne
 Dont elle presentoit, soudain se sent surpris,
 Se fond & se distille, & de fureur épris
 Luy prend son chapellet, le met dessus sa teste
 L'ayant baisé trois fois, puis hors de l'eau l'arreste,
 Reprend sa souquenie, & luy monstre comment
 On embouche la fleute, & de combien de vent :
 Mais las ce n'estoit tant pour luy vouloir apprendre,
 Que pour baiser ses yeux, & sa bouchette tendre.
 Car lors qu'ell' commençoit honteuse à l'emboucher,
 Soudain lui rauissoit, à fin qu'il peust toucher
 Et de langue, & de doigts, & de léure sechee
 La part que de la sienne elle auoit embouchee.

Des herbes & des fruits tantost s'entreiettoyent,
 Tantost s'entrepeignant, en grée partissoient
 Leurs cheueux crespeluz, puis d'une œillade douce
 Le visage abaissé, de honte qui les pousse,
 Tous deux restent transis, n'osans presque mouuoir
 Hardiment le visage, & les yeux pour se voir :

Mais en fin ce cruel leur entr'ouure les leures,
 Leur redonne la voix, Bellot pres de ses cheures
 Va doublant ses soupirs, & en telle façon
 Chante de ses amours vne gaye chançon.

« O Pan Dieu des bergers, Pan s'il te souuient ores
 De la belle Pitys, & de Syringue encores (1),
 De qui l'Amour soupire en ces tendres roufeaux,
 Dont ensemble ciras tes premiers chalumeaux,
 Si iamais tu sentis sous cette peau bouquine
 Vne chaleur brullante en ta sainte poitrine,
 Ou s'il te reste encor quelque trait d'amitié
 A l'endroit des bergers, de Bellot pren pitié,
 Et te monstrant benin à ses humbles prieres
 Estein ce feu brullant, que les eaux des riuieres,
 Que le frais argentín des murmurans ruisseaux,
 Que les antres mouffus, que l'ombre des ormeaux,
 Ne sçauroyent allenter, tant son ame est esprise
 De ne sçay quelle ardeur, qui si tost l'a surprise.
 Je sçay que les taureaux poinçts de cet aiguillon,
 Courêt fumant, muglant, comme espoinçts du frellon :
 I'ay veu mesme les boucs à deux cornes poinçtues
 L'un à l'autre luter pour leurs cheures barbues :
 Pour les poustres i'ay veu l'estalon forcener,
 Et pour vne brebis les beliers s'écorner :
 Mais ils ont quelque trefue, & la fureur les laisse,
 Et en moy cet ardeur iamais iamais ne cesse
 De saccager mon cœur, qui se brulle tousiours,
 Puis en riant on dit que c'est le mal d'Amours.

» Catin, si tu sçauois au vray la peine dure,
 Et le mal que pour toy cruellement i'endure,
 Ton cœur est si tresplesin d'amoureuse douceur,
 Que toy-mesme voudrois adoucir ta rigueur.
 Vse doncques vers moy, Catin, de quelques grace

1. Nymphes aimées de Pan et changées en roseaux.

Et de quelque faueur, auant que ie trespasse.
 Car te voyant ie meurs, & mourir ie ne puis
 Librement affranchy de l'erreur où ie suis.
 Et toy Pan, des troupeaux seure garde fidelle,
 Sois cause que m'amour ne me soit si cruelle :
 Et pour domter vn peu la fureur de mon mal,
 Fay que ie baïse au moins ses leures de coral.
 Ie te garde vn trochet de cent noïssilles franches,
 Et de raisins muscats attachez à leurs branches
 Vne moïssine belle, & vn petit oïson,
 Et de mon grand Robin la plus fine toïson :
 Puis ie sçay dans le creux d'vne fouché ébranchée
 De petits estourneaux vne belle nichée,
 Ie prendray au gluaü & pere mere aussi,
 C'est pour toy, grand Cheurier, si me prens à merci :
 Mais si de ton Bellot tu ne fais quelque conte,
 A Dieu troupeau petit, à Dieu Huraut (1) qui domte
 Les loups plus affamez, à Dieu mes chalumeaux,
 A Dieu la panetiere, à Dieu les Pastoureux. »

Catin haussant les yeux vne rougeur se monte
 Sur son visage brun, fursémé d'vne honte,
 Puis va disant ces mots : « Berger à qui ie suis,
 Et qui pour estre aimée autre ie ne poursuis,
 Et pourfuiure ne peux, oncques iour de ma vie
 Ie n'eu tant de plaisir : car ie suis si rauie
 Par les diuins accords de ton chant doucereux,
 Et par les doux soupirs de tes vers langoureux,
 Que toute hors de moi mon ame s'est perdue,
 Et à toy mon Bellot esclaué s'est rendue.
 J'ay ouy chanter Daphnis, j'ay ouy les chalumeaux
 De Perot, de Thenot, & d'autres pastoureux : (2)

1. Le chancelier Philippe Huraut, comte de Cheverny, l'un des protecteurs de Remy Belleau.

2. L'auteur désigne ici les poètes les plus en renom de l'époque : Amadis Jamin, Ronsard, Baïf.

L'ay ouy le rossignol d'une voix argentine
 Degoiser doucement dessus la blanche espine,
 En May tomber la pluye, & le ruisseau glissant :
 L'ay ouy les aignelets qui bêlent en naissant,
 L'ay ouy couler le lait, quand du pis il s'escoule
 Par les doigts du cheurier doucement dedans l'oule :
 L'ay ouy chanter Margot (1), i'ay ouy la douce voix
 D'Annette (2) & de Thoinon retentir dans ces bois :
 L'ay senti par les champs la fleur de l'aubespine,
 La framboise, la fraize, & la rose aiglantine,
 Le thym, le pouliot, i'ay faouré le miel
 Et toutes les douceurs qui distillent du ciel :
 L'ay ouy sur les ormeaux fredonner la Cigale,
 Mais à ton chant, Bellot, tout cela ne s'esgale.
 Cette eau m'en soit tefmoin : mais ie sçay bien aussi
 Que Pan de ton troupeau & de toy a fouci,
 Et qu'il t'a enseigné luy-même la pratique
 D'animer le troupeau au son de la musique :
 Et pourtant, mon Bellot, autant que le devoir
 Que tu dois à Çatin, a sur toi de pouvoir,
 Fay danser, ie te pry', tes cheures amoureuses
 Au son de ton flageol sur ces riues herbeuses,
 Ie te garde vn baïser. » Bellot se sent faïfir
 Soudain à ceste voix d'un extreme plaisir,
 Estimant ce present trop digne recompense
 D'un si plaissant labeur : Il se leue, il s'agence,
 Croisant iambe sur iambe à dos contre vn ormeau,
 Et de sa panetiere il tire son pipeau.
 Or luy donnant le vent, aussi tost les arreste,
 Leur fait bondir le saut, leur fait dresser la teste :
 Or d'un chant doux & mol les sçait si bien domter

1. Marguerite de Navarre, sœur de Charles IX.

2. Anne de Marquetz, l'auteur de l'*Épître à Marguerite*. Ronsard et tous les poètes de l'époque en ont fait l'éloge.

Qu'ils ont le nez en terre auffi toft pour brouter :
 Or renforçant le vent tout le troupeau se ferre
 Corne à corne lutant, puis se couche par terre,
 Et changeant de fredon, au mouvoir de fes dois,
 Comme ayant veu le loup, s'enfuit dedans le bois :
 Puis sonnant le rapeau, ceste troupe fuitive
 Se vient rēdre à fes piés, humble, douce & craintive.
 Il en fait ce qu'il veut, car il entend les tons
 Et les accords diuers de fes douces chanfons.

A tant cessa Bellot, car la trop longue attente
 De ce baifer promis, facheufe le tourmente.
 Ils se baifent cent fois : puis l'ombre de la nuit
 Jaloux de leur plaifir, de fi pres les poursuit
 Qu'il les chaffe tous deux de ces douces allarmes,
 Ne se difant adieu, fans foupirs & fans larmes.

Voyla les vers qui font en ceste tapifferie. Je vous promets que ces oufterons font fi bien faits, & tout ce qui eft contenu en ces vers fi bien rapporté, que rien ne peut eftre mieux. Je n'euz pas fi toft leué l'œil que i'apperçoy vne troupe de Bergeres de bonne grace, qui venoyēt donner le bon iour à leur maiftrefse, pour luy faire compagnie à vifiter vne chapelle, & là faire leurs prieres. Or ceste faincte & venerable Princeffe (1) tire defia fur l'aage, & me desplaift que la courbe & tremblante vieillesse ait prise fur vne si noble & si vertueufe creature, iffue de la grande race de Pan (2) : d'elle font iffus,

1. Antoinette de Bourbon, mariée en 1513 à Claude de Lorraine, duc de Guise et d'Aumale, morte en 1583, à 89 ans.

2. C'est-à-dire issue de sang royal. Du mariage de Claude de Lorraine et d'Antoinette de Bourbon sont nés : François de Lorraine, duc de Guise; les cardinaux Charles et Louis; Claude, duc d'Aumale; François, grand prieur de France; René, marquis d'El-

comme d'une source feconde, & d'une franche pepiniere, de grands & vertueux Bergers, de sages & vertueufes Bergeres, comme ie vous conteray quelquefois. Doncques ces filles ayans fait le deuoir & le feruice à leur maistresse, sortent de la chambre, trauerfent ceste grande falle, vont fur le portail, & entrent dedans vne petite gallerie faite & bastie exprés pour aller en ceste chapelle. Ie les fuy par le chemin ordinaire, là ie vey la noble & memorable fepulture d'un grand Cheualier (1). Ceste fepulture est faite & cizelee de marbre blanc & noir, de iafpe, d'albaftré & de porphyre : au bas le Prince est en fon mort, a deffus viuant & priant auec ceste venerable Dame, fa bonne & fidelle compagne : mais Dieu par fa faincte grace nous l'a gardee iufques à present, & gardera, s'il luy plaift, comme le bonheur, & la faueur du pays, l'exemple & le patron de charité & de douceur, le facraire de bonté, la grâdeur & conseruation des fiens, & l'vnique fecours des pauvres. Ceste fepulture est en figure carree, au lieu de colonnes ce font les Vertus approchantes à la moyenne proportion du colosse : elles foustiennent le vase & taillouer du chasteau deffus leurs testes, enrichies de fueilles d'Acanthe & Branche-vrsine, pour foustenir le plinthe de ce bastiment, si bien conduit, & si bien acheué, qu'il ne fcauroit rougir pour les antiques. Dedans vne table de marbre y a vne Nympe eleuee à demy boffe, le visage palle & maigre, qui porte les cheveux espais & heriffez, flottans fur ses espaules, les yeux cauez & meurdriés de pleurs, les bras croi-

beuf; et quatre filles, dont l'ainée, Marie de Lorraine, épousa Jacques Stuart V, roi d'Ecosse.

1. Le tombeau de Claude de Lorraine, au château de Joinville.

fez, la face vers le Ciel, exploree & dolente,
souponnant la triste mort de ce bon & vertueux
Prince, disant.

EPITAPHE (1).

Ici mon beau Soleil en sa clarté plus belle
De ses iours trop hastez laissa l'ombre en
partant :
Ici ma chere flame à ce grand ciel montant
Ses cendres me laissa par la mort trop cruelle.

Ici morte i'attens allegeance immortelle
Aux plus aigres malheurs que le temps va portant :
Ici de mes trauaux vn doux repos m'attend
Ayant reioint au ciel ceste charge mortelle.

Ici ie tomberay pour m'esleuer aux cieux
Où mon Seigneur m'attend : ici lairray les yeux
Pour voir là sus encor son illustre apparence.

Ici iuste vouloir à demeurer m'induit,
Car craindre ne fault point que la mort nous offense,
Puis qu'en meilleure vie en mourant nous conduit.

Pres de ceste magnifique sepulture gisoit vn
autre cercueil, non autrement enrichy que de
gazons verts, de hauts cyprés, de cent & cent
epitaphes, plaintes, larmes, soupirs : & sans
m'enquerir que c'estoit, ie cogneu assez aperte-
ment que c'estoit le fils aîné de ce vaillât Che-
ualier, duquel i'auois visité le tombeau. Et pour

1. De Claude de Lorraine, né en 1496, mort en 1550.

vous le faire mieux cognoistre, ie vous diray vn epitaphe qu'vn Berger en passant graua avec vn poinçon sur vne petite tablette d'airain. Il commence ainfi.

TOMBEAV

DE

MONSEIGNEVR FRANÇOIS DE LORRAINE,

DVC DE GVISE, ET PAIR DE FRANCE. (1)

DESSOVS l'ombre muet de ce tombeau d'airain
 Gift ce grād Cheualier, ce grād Prince Lorrain,
 François ce grād guerrier, grand & grand Duc
 de Guise,

L'appuy de nostre Roy, le secours de l'Eglise,
 La peur de l'estranger, de France le bonheur,
 Des armes le triomphe, & l'heur & le malheur :
 Bien-heureux en sa mort, bien-heureux en sa vie,
 Bien-heureux en ses faiçts, ayant (maugré l'enuie)
 Le fort, & le destin, & les cieux tant amis,
 Qu'il s'est veu triompher dessus ses ennemis,
 Ne luy restant finon viure vn peu d'auantage,
 Pour mourir le plus grand que Prince de nostre âge.

Mais las! pauvres chetifs, nous sommes non par fort,
 Mais quand il plaist à Dieu, prisonniers de la mort :
 C'est luy seul qui retient, qui conduit, & qui guide
 Ce que dessus la terre, & dedans l'air liquide,
 Et ce qu'au fond des eaux vit, s'oupire, & se meut,
 Puis le tranche & l'allonge, & le rompt quand il veut :

1. Né en 1519, assassiné devant Orléans par Poltrot de Méré, le 18 février 1563.

Et ne sert d'auoir peur des pestes de l'Autonne,
 Des fieures de l'Estdé, puis que sa faux moissonne
 En tout temps nostre vie, & qu'on ne peut charmer
 Les tourbillons rouans de l'escumeuse mer,
 Le foudre ny l'esclair, les vents ny les orages.
 Rien ne sert de sçauoir augures, ou presages,
 Voir trembler le poumon des boucs, ou des aigneaux,
 Ny le vol gauche ou droit des prophanes oiseaux,
 Puis que nos iours, nos ans, nostre mort, nostre vie
 Est de la main de Dieu ou conduite, ou rauie,
 Puis que les feux du Ciel, le fort, & le destin,
 Menteurs ne peuuent estre auteurs de nostre fin.

Quelquesfois la cerchant elle se met en fuite,
 Quelquesfois la fuyant se melle en nostre fuite
 Compagne de nos iours, & en toute saison
 Pend dessus nostre chef mesme en nostre maison.

Qui iamais eust pensé que ce tant heureux Prince,
 Rampart de nostre Roy & de nostre prouince,
 Fust mort comme il est mort? lui qui tous les dangers
 Que le fer & le feu nourrirent familiers,
 Auoit passé soldat, fust à porter les armes
 A cheual ou à pied, fust à donner allarmes
 En faisant vne approche, ou courant au defaut
 D'un bataillon forcé, ou donnant vn assaut?
 Cent coups m'en soyét tesmoins, entr'autres ceste lance
 Et ceste Angloise main, qui faulsa de puissance
 D'outre en outre le test de ce vaillant guerrier (1),
 Ce grand test façonné pour porter vn Laurier.

Or ce grand Prince est mort, ce François de Lorraine,
 Mais non pas mort ainsi qu'une semblance humaine,

1. Au siège de Boulogne, en 1545, François de Guise, qui n'était encore que duc d'Aumale, reçut dans la tête un coup de lance si violent que le fer demeura enfoncé dans la plaie avec un tronçon de bois. Il fut guéri par Ambroise Paré, qui à cette occasion prononça ce mot resté célèbre : « Je le pansai et Dieu le guérit. »

Qui vit, & meurt fans nom : car la vie & la mort,
 La gloire, la vertu, du plus vaillant & fort
 Que l'estoile de Mars fit naistre de nostre âge,
 Siecle en siecle fuyuant porteront tesmoignage
 Qu'il a domté, franchi, fait fendre & fait armer,
 Les fleuves mis au ioug, & les monts & la mer :
 Qu'il a passé, soldat, en Esté les campagnes,
 Aux rigueurs de l'hyuer les bois & les montagnes,
 La Meuse, la Moselle, & le Tronte, & le Rhin,
 Loire, Seine, l'Ardenne, & l'Alpe, & l'Apennin
 Ont tremblé sous ses pas, lors qu'en troupe guerriere
 Morne & transi de froid, & tanné de poudriere,
 Mit bornes à la France, & rangea sous sa main
 Le Messin, l'Espagnol, l'Anglois, & le Germain :
 Lors qu'il sceut dextrement, comme soldat pratique,
 Brandir & recresper le long-bois d'une pique,
 Braquer bien un canon sur le flanc d'un rempart,
 Conduire une tranchee, & iuger quelle part
 Se devoit assaillir de boulet ou de balle,
 S'elle estoit hors de mine, ou de sappe, ou d'escalpe :
 Mesurer bien le cœur du soldat enfermé,
 Ce qu'il peut en campagne armé ou desarmé :
 Piquer bien un cheual en foule ou en carriere,
 Rompre bien de droit fil une lance guerriere,
 Faire marcher un camp, l'avancer, le tarder,
 Battre un fort, un rempart, l'assaillir, le garder,
 Affronter l'ennemy, rompre le fer, & l'ire
 Mesme d'un Empereur plus grand que son Empire : (1)
 Retirer le soldat qui desfiait la mort
 Prodigue de sa vie escarmouchoit un fort,
 Animer la ieunesse aux plus chaudes allarmes,
 Courageuse à bastir un tombeau dans ses armes,
 Et du moindre soldat combatant prendre soing.

1. Allusion aux victoires remportées sur Charles-Quint.

Je l'ay veu de mes yeux le coutelas au poing,
 Corps de cuirasse en dos, le morion en teste,
 Couuert de sa grand' targue, ainsi qu'une tempeste,
 Rouant, pirouettant, épiant un beau fac,
 Qui court de proue en poupe, & de mas en tillac,
 De cordage en cordage, & de flamme enfouffree
 Renuerse & met à fond la nauiure engouffree.
 Et comme vn Apollon dessous sa targue d'or
 Ourage de Vulcan, marchoit deuant Hector,
 Portant ainsi qu'un Dieu sa belle espaulle armee
 De la brune espaisseur d'une nûe enfumee :
 Ainsi marchoit armé ce vaillant belliqueur,
 Courant de son pauois & de son bras vainqueur,
 De courage, de cueur, de teste, & de poitrine,
 De Charles nostre Roy la ieunesse orfeline :
 Bref, leuant ou couchant le clair-voyant Soleil
 Ne pouuoit œillader au monde son pareil.

Et comme vn feu lancé par l'esclat d'un tonnerre
 Dans la blonde moisson, saccage & met par terre
 L'escadron herissé des espiz iaunissans :
 Ou tout ainsi qu'on voit sur les flots pallissans
 De l'escumeuse mer, entre la troupe ailee
 Galloper Aquilon d'une marche doublee :
 Ou comme le débord d'un grand fleuve écumeux
 A cent montagnes d'eau, s'elance furieux
 Dans la plaine voisine, & de fond en racine
 Arrache, froisse & rompt, & renuerse & ruine
 Vignes, iardins & bois, estables & bestail,
 Des hommes & des bœufs le plus riche trauail,
 Et compagnons des flots, escarte; pousse & traine
 Arbres, herbes & fleurs çà & là par la plaine.
 Ainsi ce Cheualier en qui iamais la peur
 Ne fit glacer le sang, mais poussé de l'honneur
 Rompoit les rancs murez, & de force forcee
 Courant & foudroyant sur la troupe enfoncee

La contraignoit, vainqueur, pelle-mesle dedans
La face contre bas mordre la terre aux dents.

Aussi les cieux amis & la sage Nature
Ensemble auoyent basty la noble architecture
De ce corps genereux, corps indomtable et tel,
Qu'en armes il estoit aux hommes immortel.
Mais Mars en fut ialoux, & surpris de colere
De se voir seconder en son art militaire,
Luy ramollit le flanc, à fin que par traïson
Quelque lasche meurdrier ou verfast la poison
En sa noble poitrine, ou de main desloyale
Enfonçast de trois plombs ceste espaule fatale (1),
Si fatale vraiment qu'un barbare estranger
N'eust iamais entrepris de vouloir outrager :
Et me desplaist honteux que l'accuse la France
Moy qui suis né François, d'auoir veu la naissance,
Et d'auoir alaitté sous vn air si clement
Vne si mauuaïse ame. Ha! mourir meschamment
Puisse cil qui premier osa traïstre entreprendre
Forger, fondre, tailler, broyer, & faire esprendre,
A fin de pratiquer en vn si noble lieu,
Le ser, le plomb, la pierre, & la poudre & le feu.
Il est mort toutefois comblé de toute gloire,
Ne pouuant mieux au ciel engrauer sa memoire
Pour faire que son nom puisse à iamais fleurir,
En terre ne pouuant plus noblement mourir.

Mais puis que le malheur, le destin & l'enuie,
Ialoux ont triomphé des honneurs de sa vie,
Et que tout son trophée est remis au tombeau,
Sus, France, qu'on luy dresse vn triomphe nouveau
Maintenant qu'il est mort, & riche qu'on luy donne
De bronze ou de porphyre vne grande colonne :

1. Le pistolet de Poltrot était chargé de trois balles empoisonnées.

Où pendront attachez, enfoncez & forcez,
 Cent & cent corcelets l'un sur l'autre entassez,
 Cent & cent morions tous comblez de leurs testes,
 A moustache tremblant, portant plumes & crestes
 Rouffoyantes de sang, cent brassars dont la main
 Mi-morte cherche prise, & se manie en vain,
 Cent villes, cent chasteaux, cent & cent fortes places,
 Cent fleuves, cent destroits, & cent corps de cuirasses,
 Cornettes & guidons, enseignes, estendars,
 Cent lances, cent épieux, cent targes, cent foudars
 Captifs & desarmez, cent villes renuersees,
 Cent bataillons rompus, cent murailles forcees,
 Itale mise aux piés, & le superbe Anglois
 Repoussé dans sa mer, le Messin, l'Ardenois,
 L'Alemand déconfit, cent batailles liurees,
 Cent bœufs, dont l'un soit blanc ayant cornes dorees,
 Cent couronnes de chesne, & puis cent de laurier,
 Pour orner le tombeau de ce vaillant guerrier :
 A fin que d'âge en âge on remarque la gloire,
 La bonté, la vertu, l'honneur & la victoire
 De ce grand Cheualier, qui surmonta l'effort
 Des Armes, du Tombeau, des Ans, & de la Mort.

Je vous ay recité à mon opinion l'Epitaphe
 entier de ce grand Cheualier, & croy que vous
 n'ignorez plus son nom : ie l'ay retiré, d'autant
 qu'il me sembloit assez bien fait, pour le com-
 muniquer à mes amis. Les prieres finies en la
 chapelle, ceste venerable Dame apres auoir versé
 de ses belles & blanches mains du vin, du lait,
 des lys & des roses, dessus ces deux tombeaux,
 remeine iustement à neuf heures sa troupe en sa
 chambre, laue ses mains, se met à table : ces
 Bergeres rentrent en la salle où elles ont de
 coustume faire leur ordinaire, & y paroissent

fans plus au dîner & au souper : L'un & l'autre repas se trouuant dressé à neuf heures du matin, & cinq du soir, fans iamais y faire faute, de toutes fortes de viandes, de toutes fortes de fruits, selon la saison : & ce, de la liberalité de ceste bonne maistresse. Pendant le dîner ces filles n'eurent autres propos que d'un tableau qui pendoit dessus la cheminee : c'estoit vne Nymphe vestue à l'antique courant escheuelee, rouge en visage de colere, vn Chasseur apres qui la poursuiuoit : en fin elle se sauuoit en vn lieu beau & frais, où ce chasteau estoit fort bien rapporté en perspective. Or pour interpreter ce que c'estoit, il y auoit en la compagnie de ces Bergeres vn bon vieillard, qui leur seruoit de maistre d'hostel, & disoit à ces filles que c'estoit la Chasteté, & que ce chasseur qui la poursuiuoit estoit le Desir : mais que pour se mettre en sauuegarde & en lieu de seureté, elle s'estoit rendue en ce chasteau de Ioinuille (1) : & de fait il monstroit avec vne petite baguette les terraces, les galleries, les salles, les chambres, antichambres, les courts, les offices, le ieu de paulme, l'Eglise, les vignes, les bois, les routes, les montagnes, les valons, les riuieres, les prez, la ville basse : bref il disoit que la Chasteté auoit fait sa retraite en ceste noble maison. Et à la vérité si iamais elle fut honoree & reuerée en lieu de nostre France, ie croy que ç'a esté en ce chasteau, où ceste venerable Dame l'a traittee vniquement, donnant exemple de fait & de parolle à toutes les Dames vertueuses qui furent & qui feront iamais, se façonner à son mirouër, viure chastement & heureusement, & avec telle constance qu'elle, en ses plusque cruelles &

1. Où demourait alors la duchesse de Guise.

plusque misérables fortunes, sur la mort de ces grands Cheualiers ses enfans. Ce bon vieillard importuné de ces filles de pourfuiure le discours de ce tableau, tire de sa gibbeffiere (apres l'auoir retournée deux ou trois fois) vn vieux roulet, qu'il disoit auoir gardé long temps : Et à la vérité il estoit tout crasseux & rongé par les plis, & l'escriture iaunastre & enfumee de vieillesse. Il le donne à l'une de ces filles, disant : Lisez ce papier, & vous verrez ce que dit ce Chasseur en la poursuite de ses amours : ie le garde long temps a, & fut vn ieune Berger qui le fit estant ceans, lors que le peintre traualloit sur ce tableau : l'on m'a dit qu'il estoit assez bien fait. Incontinent ceste Bergere ietta l'œil dessus, & avec vne douceur & modestie honneste commence à lire les poursuites de ce discours, qui commençoit ainsi.

LA CHASTETÉ. (1)

L estoit iour, & la chaleur ardante
 Brusloit le fein de la terre beante,
 Et les Bergers à l'ombre des ormeaux
 Auoyent ensemble amassé leurs troupeaux :
 Quand i'aduifay par l'espaisse fueillee
 Vne Deesse errante & desolee,
 Qui sanglotoit à sounirs redoublez,
 Dont de frayeur mes sens furent troublez.

1. Ce poème fut imprimé pour la première fois en 1561, sous le titre de *la Vérité fugitive*, à la suite de *l'Innocence prisonnière* et de *l'Innocence triomphante*. Ces trois pièces, dédiées à Louis de Bourbon, prince de Condé, seigneur de Nogent, lui étaient adressées à l'occasion de sa captivité.

La Vérité fugitive, devenue *la Chasteté* dans les éditions posthumes, est un hommage rendu à la veuve de François de Guise,

D'un long habit elle estoit reuestuë,
 Blanc comme neige encore non batuë
 Ny du Soleil, ny du pié passager :
 Dedans ses yeux vn astre messager
 D'une douceur & bonté de nature
 Apparoissoit, vne large ceinture
 Serroit ses flancs : bref, sans voile & sans fard
 Vne beauté sous vn chaste regard.

Tout aussi tost que seule fust entree
 Au plus profond de la forest sacree,
 Elle s'égare & ne sçait quel quartier
 Elle doit prendre, & se perd du sentier,
 Plus n'apperçoit ny roches ny montagnes :
 En vain se deult, & huche ses compagnes,
 Puis çà puis là courante par les bois
 Va redoublant sa languissante voix,
 Voix, qui de l'air & d'Echo retenuë
 Se perd au vent tout ainsi que la nuë.
 Puis en courant, & voulant auancer
 Son pié leger, trouue sans y penser
 Le verd tapis d'une plaisante pree,
 D'un bel esmail en cent lieux diapree,
 Riche à la voir d'une moisson de fleurs,
 A la sentir d'une moisson d'odeurs.
 Là les Zephyrs de leurs souefues haleines
 Vont embasmant la fraischeur de ces plaines,
 Branlant par l'air leurs petits ailerons,
 Par les ruisseaux & par les enuirs.
 A costé droit d'une pierre naïue
 Sourd le crystal d'une fontaine viue,

Anne d'Este, fille d'Hercule II et de Renée de France, et l'une des femmes les plus remarquables de son époque.

Ces vers ont été traduits en latin par Florent Chrestien : *Sylva cui titulus Veritas fugiens*, etc. Lutetiæ, in-4, in officina Rob. Stephani, 1561.

Qui d'un murmure & d'un ply serpent
Va desgorgeant un coulant argent
Sur le grauois, qui balotte & sautelle
A petits bonds de la source immortelle :
Puis s'escartant, baigne de sa claire eau
L'herbe tendrette, honneur du temps nouveau ,
Que ny bergers, ny cheures cheueluës
N'auoyent touché de leurs leures barbuës,
N'autre bestail : car l'honneur de ce lieu
Estoit vrayment la demeure d'un Dieu.

Là s'entendoit le celeste ramage
Des oisillons, volans par le fueillage
Des lauriers verds, en arcades plantez,
Et des peupliers aux cheueux argentez.

Là le passant s'arreste pour y prendre
Ou le sommeil dessus l'herbette tendre,
Sous le pendant d'un petit mont bossu,
Ou pour puiser de ce ruisseau moussu
A dos courbé, d'une leure seichee,
Une liqueur fraichement espanchee.

Là dessus l'herbe, encor' aux plus chauds iours,
D'un ombre frais y tremblotte tousiours
Le crespé noir, & n'est iamais subiette
Ceste retraite à l'ardante sagette
Ny aux rayons du Dieu au crin doré,
Tant est ce lieu souefuement temperé.

Or ceste Nymphe errante & fugitiue,
Pleine de peur, & de frayeur craititiue,
Par les attraits de si plaisans appas,
De son erreur va destournant les pas
La larme à l'œil, toute triste & lassée,
Et de trauail se sentant oppressee
Pour le chemin, & pour l'ardant Soleil,
Ses yeux ternis donne en proye au sommeil.

Lors tout foudain un damoiseau champestre

Vient en ce lieu, portant en la main dextre
Vn fort espieu, habillé de la peau
D'un fan de biche ou d'un ieune toreau,
Dessus le flanc la belle panetiere
A tout le poil, la trompe forestiere
Au ventre creux, le brodequin haulsé.
A demi-gréue, & d'un cordon lassé.
Il estoit beau, ieune, dispos, honneste,
Et si ie croy qu'il venoit de la queste
Tout à propos pour sa soif appaiser,
Mais plustost, las! pour son cœur attiser:
Car voulant boire en ceste onde sacree,
Vne autre soif a son ame alteree,
Et en beuvant il beut vne poison,
Qui doucement enyura sa raison.
Il confidere & le front & la grace
De ses yeux clos, & de sa belle face,
Le teint mélé de roses & de lis,
Sa blanche main, & ses membres polis,
Le beau corail de ses léures iumelles,
Les doux soupirs escoulant par-entre-elles,
Et de son sein vn tremblement si doux
Qu'il fait trembler son cœur & ses genoux.
De ses cheveux vne tressure blonde.
A flocons d'or ça & là vagabonde,
Et recrespee en cent petits anneaux,
Où pendilloient mille & mille amoureux.
Portant le trait affuté sur la coche,
Pour traper vn cœur fust-il de roche.
Il sent de foi la raison estranger,
Et tout soudain il donne à saccager
Au feu d'Amour son ame prisonniere.
Dedans les yeux de sa douce guerriere,
D'un pas ou deux il se veut auancer
Pour l'approcher & pour la caresser,

Pour dérober vn baïser de sa bouche :
 Mais d'un costé vne crainte farouche
 Pleine d'erreur, & d'autre part l'amour
 Guerre luy font l'un & l'autre à leur tour.

Amour le pousse, & la peur le retire,
 L'un le conforte & l'autre le martyre :
 Amour le brule, & la tremblante peur
 Gelle son sang, le rampart de son cœur.
 Il tremble tout, il fremit, il chancelle,
 Sur ses genoux vne glace nouvelle
 Se vient assoir, puis son sang peu à peu
 Reprend sa force, & rallume son feu :
 Il peint son front de couleur rouge & blême,
 Puis soupirant va disant en soy-même :

« Ne suis-je pas chetif & malheureux,
 Hors de mon sens, pensif & languoureux ?
 Le temps s'en va & i jamais ne retourne,
 Son vol léger tant soit peu ne sejourne.
 En vn endroit, les heures aux piés mous,
 Sans y penser se dérobent de nous.
 Approche donc, chetif, & pren courage,
 Haste le pas, & baise ce visage,
 Mêle ta bouche à ce beau teint vermeil,
 Mais ie crain, las ! de rompre son sommeil. »

Bref il s'avance avec la hardiesse
 Qu'Amour luy donne, & vient à la Deesse
 Pour la baiser, & de tremblante main
 Serre des fleurs & les iette en son sein :
 Se vient assoir, & soupirant pres d'elle,
 Tout esperdu de sa bouche tant belle,
 Pour son martyre & sa flamme appaiser
 Veut dérober vn amoureux baiser.

Mais en sursaut la Nymphe se resueille :
 La Chasteté, qui i jamais ne sommeille,
 En desillant la paupière & les yeux

Se met en fuitte (a), & d'un pié furieux
 Se leue ainſi que le Serpent qui erre
 En ondoyant, & ſillonant ſur terre
 A longs replis, de colere ſublant
 Dreſſe le col, ſa langue redoublant,
 Et heriſſant ſes eſcailles luifantes,
 Quand par les fleurs aux chaleurs plus ardantes,
 Eſtant tapy, le talon paſſager
 Marche deſſus, & le vient outrager.

De plus en plus la fureur l'eſpoinçonne :
 Et comme vn taon de ſa poincte eſguillonne,
 Et par les champs fait mouſcher les toreaux,
 Il court ainſi par les ſentiers nouveaux :

« Pourquoi (dit-il) me fuyez-vous maĩſtreſſe (b)?
 Venez à moi pendant que la ieuneſſe,
 Le temps, le lieu, & la belle ſaiſon
 Verſe dans moy l'amoureuſe poiſon,
 Qui de mon cœur ne peut eſtre rauie
 Que par vos yeux, qui me donnent la vie.
 Monſtrez-moy donc voſtre viſage ami,
 Regardez-moy, ce n'eſt voſtre ennemi
 Qui vous pourſuit : ainſi les Colombelles
 Fuyent l'Autour de leurs tremblantes ailes,
 Comme ennemi, mais ie ne le ſuis pas.
 Ie ne ſuy point la trace de vos pas
 Pour vous forcer, la cauſe de vous fuiure
 Las! c'eſt Amour qui me veut faire viure

a. Var. (1561):

*Et Chaſteté, qui iamais ne ſommeille,
 Vient deſſiller ſa paupiere & ſes yeux,
 La met en fuyte.....*

b. Var.: *Deeſſe.*

Dedans vos yeux. Mais las! vous tomberez,
 Ne courez plus, vous vous offenserez,
 Et piquerez vos tendrelettes plantes
 Dedans le fort de ces ronces poignantes :
 Ce lieu est aspre, & ce tertre pierreux
 Pour vous, ma Nymphé, & le chemin scabreux.
 Je ne suis pas de la race felonne
 D'une Tygresse, ou de quelque Lyonne,
 Dans l'estomach ie ne porte vn rocher
 Au lieu de cœur, veuillez donc m'approcher :
 Sçachez aumoins, & prenez cognoissance
 De ma maison, du lieu de ma naissance.
 Je ne suis point vn barbare estranger,
 Ny de ces champs quelque pauvre Berger
 Gardeur d'aigreaux par ces campagnes vertes,
 Ny citoyen des montagnes desertes :
 Je ne suis point vn Faune de ces bois
 Au pié bouquin, mal-propre, mal-courtois,
 J'ay dans ceste eau regardé ma figure :
 Mille troupeaux paissent dans ma pasture,
 J'ay le doux miel, & en toute saison,
 Pour vous traiter, du laitage à foison.

» Le iour s'abaisse, & si la nuit brunette
 Dedans ces bois vous rencontre seulette,
 J'ay crainte las! que le Loup bocager
 Sentant vos pas, ne vous vienne outrager.
 Retournez donc ceste lumiere belle
 De vos beaux yeux, d'une viue estincelle,
 Qui vont changeant mon ame en cent façons,
 Tantost en feu, & tantost en glaçons,
 Et si ne puis allenter ceste flame,
 Ny reschauffer la glace de mon ame.

» Si te suiuray-ie, & deussé-ie perir
 Dedans ces bois, j'aime trop mieux mourir
 Entre les dents d'une louue affamee,

Suiuant les pas de toy, ma bien-aimée,
 Donnant ma vie aux dangers perilleux,
 Que de me voir absent de tes beaux yeux.
 Je te fuiuray iusqu'à la mer gelee,
 Par les deserts de l'arene bruslee
 Pres du Soleil, aussi bien i'ay vouloir
 Long temps y a de voir le peuple noir :
 Je te fuiuray, où la neige eternelle
 Loge sans fin, par la trace cruelle
 Des vieux Sangliers, des Tygres & des Ours,
 Ou pour te voir, ou pour finir mes iours.
 Bref, quelque part que le pié me conduise,
 La volonté de ton amour esprise
 Suiura tes pas, & s'Amour est vn Dieu,
 De mesme trait mourons en mesme lieu. »
 Mais en vain, las! par les haleines molles
 Des vents fourdauts il seme ses parolles. (1)

*Pauvre Berger, il fault attendre encor
 Les iours heureux d'un autre siecle d'or :
 La Verité ne veult estre forcee,
 Iacob en eut vne cuisse froisse
 Quand pour tirer du Ciel la Verité
 Il vint en lutte avec la Maïesté
 De ce grand Dieu, depuis la nuit brunette
 Iusques à tant que l'Aube vermeillette
 Du iour poignant le saluaist vainqueur,
 Et le benoïst des graces du Seigneur.
 Simon qui prend le surnom de Magie,
 Pensant rauir ceste grace estlargie*

1. Les vers qui suivent, et que nous imprimons en caractères italiques, n'existent pas dans les éditions posthumes : ils ne se trouvent que dans l'impression de 1561. Leur sens et leur sup-
 pression même prouvent que la *Verité fugitive* était un plaidoyer
 de l'auteur en faveur des protestants.

*Sur Israël, pour la mieux efforcer,
 Au pois de l'or la vouloit balancer :
 Mais un tel bien ne se met point en vente :
 Il faut combattre, & que nostre ame exempte
 De passions, inuoque le Seigneur,
 Avant qu'elle entre & campe dans un cuer.*

*Jay donc Seigneur, jay Seigneur qu'elle sorte
 De ces desers, par la puissance forte
 De ton saint nom, de long temps irrité,
 Pour nous monstrier ta fille Verité :
 Ta fille, las ! au plus creux reclee
 De ces forests, & de nous reclee
 Et de nos yeux, fille d'un noir bandeau,
 Que l'Ignorance a filé au fuseau,
 Et de ses doigts ourdi l'espece trame,
 Pour faire un voile aux desirs de nostre ame,
 De si long temps prisonniere en la nuit
 De faulx Erreur, qui l'aueugle & seduit :
 Mais qui vaincra, car d'autant qu'on s'efforce
 A l'oppresser, elle double sa force,
 Opiniastre, ainsi que le rameau
 D'un vert palmier, sous un pesant fardeau.*


*Doncques Seigneur, monstre toy fauorable
 A ce Berger, & d'un œil pitoyable
 Regarde ceux, qui malgré les peruers,
 Vont confessant ton nom par l'Vniuers,
 Qui de leur sang vont signant la memoire
 Dedans le Ciel, des effets de ta gloire :
 Qui vont fondant leur rampart & leur fort
 En toy, Seigneur, par une heureuse mort :
 Qui vont cherchant par la trace cruelle
 La Verité qui iamais ne chancelle :
 Mais qui s'oppose aux perilleux torments,
 Comme un rocher à la fureur des vents.*

Le vous promets que ceste bergere recita ces vers de si bonne grace, que ses compagnes ne disnerent que bien peu : & parce que l'heure s'approchoit d'aller trouuer leur maistresse, se leuent de table, se retirent en la chambre faisant vne grande reuerence l'une apres l'autre, puis soudain ie les vey toutes en vn troupeau se rallier en vn canton dérobé dedans l'épaisseur de la muraille qui sert de croisee en ceste chambre, qui est tapissée d'une tapisserie faicte & tissue de la main de ces filles. D'un costé c'estoyēt troupeaux de brebis camusettes portans la laine à flocons houpelus, frizez, & pendans iusques en terre, si doucement ondoyans, qu'on eust iugé auoir esté pignez & trespiez de la main de quelque gentille bergere : les vnes païssoient sous l'ombre des ormeaux dedans vne grande prée, esmaillee de bleu, de verd, de pers, de iaune, de violet, & de toutes autres couleurs : deux belliers cossoient & se hurtoient à perte de cornes pour l'Amour : le berger pres d'un ruisseau faisoit danser son troupeau au son de son flageol. Pres de ceste eau s'eleuoit vn rocher ridé, cauerneux, & calfeutré de mousse espaisse & delicate, comme s'il eust esté tapissé de quelque fin coton : là vous eussiez veu les cheures barbues lecher le salpêtre sur les flancs de la roche, les vnes grimper, & à les voir d'embas on eust iugé qu'elles y estoient pendues : les autres broutoyēt le tendre reiet qui ne commençoit qu'à pointeler hors de la terre nouuellement eschauffée : les vnes allongeant les flancs & la teste se haussoyent sur les ergots de derriere, pour prendre & entortiller des leures & de la langue le sommet des petits arbrisseaux, les autres buuoient à petites reprises dedans les clairs ruisseaux, mirant leurs barbes au coulant

de leurs ondes argentelettes. Sous les flancs de ceste roche y auoit vne troupe de bergers, tous se donnâs plaisir d'un doux et gracieux trauail : les vns faisoient des paniers de viorne, les autres des corbeilles d'ozier, autres arrachoyent l'escorce des ioncs pour en tirer la moëlle & en façonner des chapeaux, autres faisoient de petites tresses de paille de seigle batu & mouillé, pour faire des coffins, autres aiguisoient leurs serpettes pour tailler la vigne, autres relimoient les dents de leurs faucilles, autres en retailloient de bois pour enter à leurs rasteaux edentez, autres laçoient des filets, des rets, des lacez pour prendre les oiseaux : autres creusoyent des gourdes & les grauoyent de la pointe d'un couteau : autres recousoient leurs guesres, & filoyent cordes pour faire du bobelin. Entre autres y auoit un vieillard à iambes croisées appuyé du dos contre ce roc, qui tilloient du chambre de si gentille adresse, qu'on voyoit faillir les cheneuottes hors de ses doigts ridez & crochuz de vieillesse, tant ceste tapisserie rapportoit le naturel. Dedans l'autre pan c'estoit un temps d'Autonne, où estoient des vendangeurs les mieux representez que ie vey oncques : & pour vous peindre au vif leur plaisant exercice & l'amour rustique de l'un de ces vendageurs & d'une vendangeuse, ie vous en diray quelques vers qui sont tissus contre le ventre d'une grande cuue dedans ceste tapisserie. Je les voulu bien retirer, parce qu'ils me semblerent assez gentiment faits : & à mon iugement si l'ouurier de ceste tapisserie a industrieusement fuiuy la nature, l'ouurier de ces vers ne l'a moins bien imitée. Ils se commencent ainsi.

VENDANGERS. (1)

L'AMOVR RVSTIQUE.

'ESTOIT en la faison que la troupe rustique
 S'appreste pour couper de ceste plante vnique,
 De ce rameau sacré le raisin pourprissant :
 C'estoit en la faison que le fruit iaunissant,
 Laisse veufue sa branche, & le fouillart Autonne
 Fait écumer les bords de la vineuse tonne :
 Vn chacun trauailloit, l'un apres le pressoir,
 L'autre à bien estouper le ventre à l'entonnoir,
 Et d'un fil empoissé avec vn peu d'estoupes
 Galfeutrer les bondons : les vns lauoyent les coupes
 Et rinsoient les barils, autres sur leurs genoux
 Aiguisoyent des faucets pour percer les vins doux,
 Et piquottans leurs flancs d'une adresse fort gaye
 En trois tours de foret faisoient saigner la playe,
 Puis à bouillons fumeux le faisoient doissiller
 Louche dedans la tasse, & tombant petiller.
 Les autres plus gaillards sur les grapes nouvelles
 A deux piez s'affondroyent iusques sous les aisselles,
 Les vns ferroyent le marc, les autres pressuroyent,
 Les vns pour vendanger sur la pierre émouloyent
 Le petit bec crochu de leurs mouffes serpettes,
 Les vns trempoyent l'osier, les autres leurs tinettes,
 Leurs hottes, leur estrapin dedans les clairs ruisseaux :
 Autres alloient raclant les costes des vaisseaux
 De grauuelle émaillées, & de mouffes couuertes,
 Les autres leur ferroyent les leures entrouuertes,
 D'un cercle de peuplier, cordonné d'osiers francs,
 Puis à coups de maillet leur rebatoient les flancs :

1. *Vendanges*, dans l'édition de 1572.

Les vns buuoyent aux bords de la fumante gueule
Des cuues au grand ventre, autres tournoyét la meule,
Faifant craquer le grain & pleurer le raifin,
Puis fous l'arbre auallé vn grand torrent de vin
Rouloit dedans la met, & d'une force eſtrange
Faiſoyent geindre le bois, & pleuuoir la vendange :
Autres à dos panché entonnoyent à plein ſeau
La boüillante liqueur de ce vin tout nouveau,
Autres alloyent criant de leur puiſſance toute
Qu'au pié des ſeps tortus on fiſt la mere-goute :
Et chancelant de piés, de teſte & de genoux,
S'enuyroyent ſeulement au fumet des vins doux.

Lors qu'un ieune Berger deſſous l'ombre des treilles
Se rendit amoureux des beautez nompareilles
De la gente Catin, bergere de haut pris,
Digne qu'un cœur gentil en fuſt vrayment épris.
Car elle ſçauoit bien de ſes mains meſnageres
Traire le pis enflé de ſes vaches laittieres,
Porter dans ſon giron le petit aignelet
Egaré du troupeau, ſéurer le veau de lait,
Faire le pain de cire, & couler le laitage
Pour faire ſur le ionc cailloter le fromage,
Bien treſſer le ruban, bien tourner le fuſeau,
Faire brouter la cheure, et paître le troupeau.

Or ce ieune Berger, dont la crefpe iouuence
Et l'âge tendrelet à grand' peine commence
De ſa main delicate à luy friſer encor
Le menton reueſtu d'un petit crefpe d'or,
N'auoit iamais ſenti les viues eſtincelles
Des premiers feux d'Amour, qui lui ſeichét les moelles.
Car en voyant Catin au troupeau vendangeur,
Ce petit Dieu commence à vendanger ſon cœur :
Et ſi toſt qu'il la veit d'une grace gentille
Vuider ſon paneret ſur le marc qui diſtille,
Auſſi toſt ce cruel diſtila dans ſes yeux

Je ne sçay quelle humeur qui le rend furieux.
Il brusle, il tremble, il court, et forcé d'une rage
Va baïser de Catin la bouche & le visage.
Mais las! en la baïfant, il baïsa le beau iour
Qu'oncques depuis n'a veu pour le mal de l'Amour.
Il s'en retourne aux champs, iette là la mufette,
La fleute, le flageol, & sur l'herbe tendrette
Commence à dedaigner ses esbats enfantins,
Comme les ioncs mollets dont il faisoit coffins
Et petites prisons à mettre des cigales,
Cages pour les oiseaux, les cannes inegales
Qu'à force il pertuisoit en petits chalumeaux :
Iette la panetiere, & les tendres sureaux
Dont il tiroit la mouëlle, & dessus leurs iointures
Pertuisoit en six parts les rondes ouuertures :
Plus n'a souci de rien, Catin est son souci,
Catin seule a pouuoir d'un regard adouci
De redonner le vent à sa pauvre musete,
De luy remettre en main la fleute & la houlete :
Bref il brusle d'amour, & ne sçait amoureux
La cause de ce mal qui le rend languoureux;
Et languoureux se plaist. O chose trop estrange,
Aimer de nostre bien un si fascheux eschange!
Il se plaint, il se deult, ses soupirs va doublant,
Et de voix douce & lente alloit ainsi parlant :
« Hà, Pan, Dieu de ces bois, quelle étrange auanture,
Quel charme si soudain a changé ma nature?
N'est-ce pas de Catin le trop ardent baïser,
Qui m'allume ce feu que ne puis apaiser?
C'est luy vraiment, c'est luy, c'est sa léure iumelle,
Plus fresche à la presser que la rose nouvelle,
Plus douce que la fleur des petits aubespins,
Que la fleurante odeur des boutons aiglantins,
Plus souefue à la toucher que n'est la fine laine
De mes petits aigneaux, plus que la mariolaine

Son haleine me plaist, plus que la gauffre à miel,
 Ouurage industrieux des fillettes du ciel.
 Hà sauoureux baïser, baïser qui m'esuertue
 Me renforçant les nerfs, mais plustost qui me tue,
 Laissant vn aiguillon au trauers de mon cœur,
 Et sur ma langue morte vne piquante aigreur.
 L'ay baïsé des cheureaux qui ne faisoient que naistre,
 Le petit veau de lait dont Colin me fit maistre
 L'autre iour dans ces prez, mais ce baïser vrayment
 Surpasse la douceur de tous ensemblément.
 Le poulx m'en bat écor, mon sang, mon cœur, mon ame
 Brulle, seiche, & languist à l'ardeur de sa flame,
 Et ne sçay quel malheur, quel defastre, ou mechef
 Fait que ie la souhaitte à baïser de rechef.
 A-t-elle point succé quelques herbes mechantes
 Auant que me donner ses léures rougissantes?
 Non, car i'en fusse mort. » Ainsi la larme à l'œil
 Ce berger amoureux va soupïrant son dueil.

Lors vn vieillard suruient, vestu d'une pelisse
 Faite de peau de loutre, vn beau coffïn d'eclisse
 Tout comblé de raisins luy pendoit dans la main,
 Des sabots en ses piez, vne agraffe à son sein,
 Vn chapeau fait de ionc, les manches reboursees
 Iusques dessus le coulde, & les giestres troussées
 Haut & bas d'un genet, vn ceinturon tout blanc
 D'un poil aspre & rebours herissoit sur son flanc,
 Vne boucle d'airain le ferroit sous la hanche,
 Où pendoit le flageol, la panetiere, & l'anche,
 L'anche de son pipeau, la fleute & le bourdon,
 Troussées à petits nœuds ensemble d'un cordon.
 Il s'assied pres de luy dessus l'herbette molle,
 Car bien le connoissoit, & de douce parolle
 Luy disoit : « Mon enfant, i'ay chanté quelquefois,
 Et ioué de la fleute à l'ombre de ces bois,
 Et si mon chant plaïsoit aux Nymphettes sacrees,

A Palés, & à Pan : i'ay dans ces vertes prées
 Au son de mon flageol fait sauter maint cheureau,
 Mainte chéure, maint bouc, & gardé maint troupeau. »

Ce disant il tira de sa grand' panetiere
 Vne fleute à neuf trous fort belle & bien entiere,
 La canne en estoit grosse, & les bouts de laton :
 Puis se leuant en pié pour luy donner le ton,
 (Après auoir soufflé, si dedans, quelque chose
 Empeſchoit point le vent) tout gaillard se dispose
 A luy donner l'esprit, qui premier fut si fort,
 Si bruyant & tonnant, & d'un si graue accord
 (Tant sa force à souffler industrieux assemble)
 Qu'on eust dit à l'ouïr cent fleutes estre ensemble :
 Puis abaissant le vent il modere la voix,
 Et au ieune berger enseigne par les dois
 Et luy montre comment en l'art de Bergerie
 On embouche la fleute, & de quelle industrie,
 De quel vent, de quel ton, & de quels chalumeaux
 Vient les grâds bergers pour guider leurs troupeaux. (1)

« Des-lors, dist ce vieillard en recourbant les reins,
 Que ie laissé les champs, i'ay de mes propres mains
 Planté un beau verger de si bonne auanture,
 Que le ciel tout benin, & la douce nature
 Ont tant fauorisé, qu'on ne voit rien de beau
 Qu'aisément on ne trouue en ce complant nouveau.
 Là les lis argentez, les roses vermeillettes,
 Les boutons entr'ouuerts de diuerses fleurettes
 Y sont sur le printemps peintes de cent couleurs,
 Embasment l'air serain de leurs souësues odeurs :
 Aux chaleurs de l'Esté à foison y iaunissent
 Les poires de fin or, les pommes y rougissent,
 La guigne, la cerise, & le pautot aussi,
 Propre pour assopir tout ennuyeux fouci.

1. Il y a ici quatre vers masculins qui se suivent.

Puis la chaleur paffée, on y voit fur l'Autonne
L'œillet & le faffran, aux arbres y foiffonne
La grenade, & la figue, aux vignes les raifins,
Et la pomme. efcaillée en pomme fur les pins.

» Là fous les grenadiers i'apperçoy d'avanture,
Hier fur le mi-iour, vn enfant que nature
A fait pour vn chef-d'œuvre : il auoit en fes mains
Des pommes de grenade, & mille petits grains
De murte verdoyant, il auoit des flammeches,
Vn arc d'yuoire blanc, d'or fin eftoyent fes fleches,
Et portoit fur les yeux ie ne fçay quel bandeau,
Des ailes fur le dos, fa delicate peau
Eftoit comme la neige encore non touchée,
Ou le lait cailloté fur la verte ionchée.
Il cueilloit de mon fruit encore le plus meur,
Vollant de branche en branche, & moi tréblant de peur
Qu'en vollant ne rompift quelque fueillage tendre,
Comme trop fretillart, ie cours pour le furprendre,
Mais foudain il efchappe, & fous les grenadiers,
Tantoft fur les pauots, tantoft fous les rofiers,
Il s'efcoule, & fe gliffe, ainfi que fous la gerbe
Le perdriau tapi fe defrobe dans l'herbe.
I'ay couru mille fois apres des ieunes veaux
Qui ne faifoient que naître, & apres des cheureaux,
Mais ce garçon vrayment eft bien toute autre chofe.
Doncques me trouuant las, fur l'herbe me repofe,
Comme vieil & recreu, regardant curieux
Qu'il ne fe dérobaft finement de mes yeux :
Sur vn murte il fe branche, & de fon aile peinte
Rebatoit les rameaux : mais moy furpris de crainte
Qu'il n'en froiffaft quelqu'un, ie me courrouce à luy,
Lui demandant pourquoy dans le verger d'autrui
Venoit fi priuément : luy fans parole dire
Entr'ouurit doucement vn delicat fourire,
Me iettant fur les yeux de fa petite main

Du murte & de ces grains qu'il portoit dans son fein.
Deuant ceste douceur auffi toft ie demeure
Morne, triste & pensif, & promptement ie meure,
Si ce ris delicat ne m'attendrit le cœur,
Me faisant oublier la colere & la peur.

« Pere, dit cet enfant, ceste tendre ieunesse
Que mon visage porte, a trop plus de vieillesse
Et plus grand nombre d'ans que le pere des Dieux,
Que les flots de la mer, que la terre & les cieux.
C'est moy qui rends du ciel les estoiles plus fieres,
Et du forçant destin les ailes plus legeres,
Et n'eus onc tel pouuoir sur tes petits troupeaux
Que i'ay dessus les feux des celestes flambeaux :
Tout ce qu'en l'vniuers la Nature mesnage,
C'est pour moy seulement qu'ell' bastist son ouurage :
Par moy coullent les eaux, & les plus belles fleurs
Du parfum de mon chef empruntent leurs odeurs.
Mais dy-moy, ie te pry, as-tu point souuenance
D'auoir eu quelquefois de mon arc cognoissance?
Et qu'en gardant tes bœufs ie te rendis heureux,
Alors qu'esperdûment tu deuins amoureux
Des plus rares beautez d'une gentille amie,
Au pié de cet ormeau enfant ta chalemie?
La saison estoit lors de te porter faueur,
Maintenant ie la dois à ce ieune pasteur,
A Tenot (1), mon fouci, tu cognois bien son pere
Ianot ce bon fleuteur, & Ianotte sa mere :
Ie l'ay fait amoureux de Catin son fouci,
Et la gente Catin de luy esprise aussi.
Va le dire à son pere, à fin qu'il les assemble,
Et d'un estroit lien ces deux cœurs ioigne ensemble :

1. Remy Belleau met ici en scène Antoine de Baïf et Daurat, son précepteur. Cette allégorie dépeint les soins du maître pour son élève, et l'amour de l'élève pour la poésie.

Car tel est mon vouloir, & tel celui des Dieux,
 Cause que si souuent ie volle en ces bas lieux.
 Puis si tost qu'ay versé la poison alteree
 Botillante en ces deux cœurs, d'une aile bigarree
 Pour lauer mon beau corps ie volle dans ces eaux :
 Et pere, c'est pourquoy la source & les ruisseaux
 N'en font iamais troublez, ains d'une course nette
 Vont espanchant tousiours leur onde argentelette.
 L'herbe n'y est foulée, & les arbres fruitiers
 En leur belle verdure y sont tousiours entiers,
 Puis le ciel tout benin de bon œil les regarde :
 Car moy qui suis son fils les ay pris en ma garde.
 En tout temps la lauande & la rose y fleurist,
 Les lis & les œillets, iamais rien n'y fletrist,
 Tout estant arrosé de la belle & claire onde
 Où ie laue mon corps, corps le plus beau du monde. »

» Ainsi parlant s'enuolle, & se perd de mes yeux :
 Ton pere le sçait ia, il en est fort ioyeux,
 Et dit qu'il te donra faisant le mariage
 Vne paire de bœufs propres au labourage,
 Quatre rûches à miel, vingt piez d'arbres fruitiers,
 Vn cuir de bonne vache à carreller fouliers,
 Douze formages gras, & toutes les annees
 Vn veau prest à séurer, deux chœures affinees
 Dessus tout le troupeau, aux premiers iours de l'an
 Vn gasteau fait au beurre, & iauny de safran. »

Le berger luy rend grace, & bien fort le supplie
 D'en aduertir aussi le pere de s'amie.
 Le vieillard luy promet, mais le vol ombrageux
 Des ailes de la nuit les separa tous deux.

Voyla ce que i'ay retiré de la tapisserie où
 estoient rapportees au vray naturel ces belles
 & gentilles vèdanges. De l'autre part c'estoient
 bergeres en simple cotillon écheuelees, vn cha-

peau de fleurs en leur chef, qui dansoyent en
rond sous vn grand orme, avec des bergers
tous si bien contrefaits, qu'on eust iugé qu'ils
fautassent tous à la cadence d'un de la troupe
qui sembloit chanter ceste chançon.

FAITES-VOUS la fourde, Macee (1)?
Voyez Combaut (2) qui vient à vous,
Pour rauoir ce que vostre œil doux
Luy a tiré de la pensée.

Vous l'auez, & luy ne l'a plus,
Voyez sa couleur iaune & fade,
Et tout le reste si malade,
Qu'il en est demeuré perclus.

M'amour, si vous voulez qu'il viue,
Rendez-luy tost, car vous l'auez :
Regardez ses yeux tous cauez,
Qui de viure n'ont plus d'enuie.

Ou le gardez, si vostre amour
Souhaitte, cruelle, qu'il meure :
Car en plus gentille demeure
Ne sçauroit faire son seiour.

Il vous aime plus que l'Auette
Au mois d'Auril n'aime les fleurs,
Plus que le berger aux chaleurs
L'ombre mollet de la coudrette.

1. Femme galante qu'a célébrée Ronsard :

Ma petite Nympe Macée, etc.

(Ode *A une Fille*, RONSARD, t. 2, p. 147, éd. de M. Blanchemain.)

2. Robert de Combaut, sieur d'Arcis-sur-Aube, est appelé dans
les Mémoires de la reine Marguerite le chef du conseil des Mignons.

Il est brun, mais la terre brune
Toufiours porte les beaux espis,
Et parmi les ombreuses nuits
Il n'est clarté que de la Lune.

Il n'est ny trop laid ny trop beau,
Hier ie regarday sa face
Dedans la fontaine qui passe
Contre le pié de cet ormeau.

Il est riche assez pour vous deux,
Et si n'a bien qu'il ne vous donne,
Aimez-le seulement, mignonne,
Mon Dieu, il fera trop heureux!

Il a ia trois cochons de lait,
Qui sont sous le ventre à leur mere,
Et trois brebis avec le pere
Qui nourrissent vn aiglelet.

Toufiours il a dans sa logette
Du fromage gras à foison,
Et du lait en toute saison
Avec la chasteigne mollette.

Il sçait le train du pasturage,
Et sçait la terre ensemer,
Et si sçait aussi bien danser
Que iouuenceau de ce village.

Il vous aime plus que son cœur,
Que tenez en prison cruelle :
Ne luy foyez donc plus rebelle,
Et le prenez pour seruiteur.

De l'autre costé se represente en plate peinture le superbe appareil d'un mariage, les danfes, les festins, les magnificences, masques, mommeries, entreprises, courfes, bastimens, falles, chiffres, deuises, comedies, tentes, iardinages, fueillees, friscades : & pour vous faire entendre le fuget, ie vous descriray seulement vne broderie qui se voit sur la robe de l'espousee. C'est vn Apollon ieune, beau, avec sa grande perruque iaune comme fil d'or flottant sur ses espauls, ceinte d'une couronne de laurier, vn surplis delié & replié, deuant iusques à mi-iambe, la lyre en la main, autour de luy les Graces & mille petits Amours, inuitant les Nymphes de la Seine & de la Meuse à chanter ce mariage : & commence ainsi.

EPITHALAME

DE MONSEIGNEVR LE DVC DE LORRAINE,

ET DE MADAME CLAUDE,

FILLE DV TRES-CHRESTIEN ROY HENRY II. (1)

NYMPHES qui vos tresses blondes
 Mignotez dessus les bors,
 Des claires & belles ondes
 De la Seine aux plis retors,
 Si quelque flamme amoureuse
 Vous eschauffe sous les eaux,
 Chantez les chastes flambeaux
 De ceste Nuit bien-heureuse.

1. Charles III de Lorraine, dit le Grand, fils de François de Lorraine, duc de Guise, né à Nancy en 1543, marié à Paris en 1558, à Claude de France, septième enfant de Henri II et de

Nymphes, qui dessus la pree
Ballez aux rais de la nuit
D'une danse mesuree
Au doux murmure qui fuit
De Meuse les longues traces,
Venez bien-heurer ce iour
Et ce soir, en qui l'Amour
Fait luire toutes ses graces.

Accouple tes colombelles,
Gente Venus, à ton char,
Dont les deux rouës iumelles,
Le limon, & le branquar
Sont d'or, les cloux, & les boucles
D'un bel yuoire Indien,
Et de roses le lien
Qui tient la bride & les couples.

Branle ton aile emaillee
D'escailles d'un fin azur,
Amour, & pren ta volée
Avec leuneffe ta sœur :
Puis à gaillardes secouffes
Allume d'un petit vent
Le feu qui se va couuant
Dedans le fond de tes trouffes.

Et toy, qui la fleur premiere
De la vierge à l'œil honteux,
Rais du sein de la mere,
Pour la mettre entre les feux

Catherine de Médicis ; née à Fontainebleau en 1547, morte en 1575.

(Imprimé pour la première fois à Paris, in-4, André Wechel, 1559.)

D'une ieunesse inhumaine,
Hymen, chante-moy des vers,
Ayant les cheveux couverts
D'une franche mariolaine.

Serre ta robe ondoyante
D'un long repli blanchissant,
Et d'une agraffe mordante
Ton brodequin iaunissant :
Vien, que plus ne te retienne
Le sommet Parnassien,
Ny le rocher Thesprien,
Ny la grotte Aonienne.

Et toy Ciel, que l'on respande
Par l'air vn fleuve d'odeurs,
Vne moisson de lauande,
De lis, de roses, de fleurs,
Tant que la Terre enyuree
Du Nectar de ces presens
Toufiours grosse d'un Printems,
Face vne faison doree.

Car la belle & douce flamme
De Vesper, qui brille aux cieux,
Ce beau soir deux cœurs enflamme
Du mesme feu que les Dieux
Allument dans leur poitrine :
Et du mesme, qui coula
Des yeux d'Adon, & brusta
Le tendre cœur de Cyprine.

Nymphes des eaux citoyennes,
Nymphettes aux beaux talons,
Aux gorges musiciennes

Dansez dessus vos fablons,
 Pour honorer la journée
 Que ce beau Prince Lorrain
 Eschauffera dans son sein.
 Vne beauté si bien née.

CHANT DES NYMPHES

DE LA MEVSE.

Quand le Soleil se reueille
 Dorant le Ciel d'un beau iour,
 Ou quand au soir il sommeille
 Vers son humide seiour,
 Œilladant la terre basse
 Des rayons de son flambeau,
 Il ne voit rien de si beau,
 Que mon Prince ne surpasse.

HYMEN HYMEN HYMENEE,
 HYMEN HYMEN HYMENEE.

C'est luy, qui ma course humide
 Pouffe en la corne du Rhin,
 C'est luy qui lâche & qui bride
 Mon cours au flot argenté :
 Par luy de gloire j'abonde,
 C'est luy qui braue me fait,
 Par luy mon peuple muet
 Court librement dessous l'onde.

HYMEN (1).

1. HYMEN, rappel des deux vers intercalaires

Hymen hymen hymenee,

Hymen hymen hymenee.

Refrain qui dans l'épithalame se reproduisait après chaque strophe.

C'est luy qui dès son enfance
 Chargea sa petite main
 Du pesant faix de la lance
 Aupres du fleuve Germain,
 Trouuant le fort tant prospere,
 Que sous la chaude fureur
 De Mars, receut en faueur
 Vn Iupiter pour son pere.

HYMEN.

Vn Iupiter, que la France
 Doit cherir comme ses yeux,
 Luy, sa race, & la puissance
 De son bras victorieux :
 Tant ceste bonté royale,
 Bonne, s'estend dessus nous,
 Que la terre en ses deux bouts.
 N'en voit d'autre qui l'égale.

HYMEN.

Comme la poincte orgueilleuse
 Des rochers hautement grands,
 De la riue poissonneuse
 Surpasse les petits flancs :
 Ou comme la cheueleure
 D'un cyprès, ou d'un sapin,
 Surpasse du bois voisin
 La courbe & basse rameure.

HYMEN.

Ainsi la braue hauteffe
 Du Prince qui m'est si doux,
 La beauté, la gentilleffe,
 S'eleuent par dessus tous
 Du Prince que tant i'honore,

Que i'aime, & duquel encor
Le menton d'un crespé d'or
A peine à peine se dore.

HYMEN.

CHANT DES NYMPHES

DE LA SEINE.

Comme la corne argentine
De la Lune en son croissant,
Belle & disposée chemine
Sous le voile brunissant
Parmi la gemmeuse presse
Des autres feux qu'elle fuit :
Ainsi la grace reluit
Des beautés de ma Princesse.

HYMEN.

Ce ne sont que fleurs écloses
Sur son jeune & tendre sein,
Ses lésures ne sont que roses,
Qu'yvoire sa blanche main,
Ses dents petites perlettes,
Ses yeux deux astres jumeaux
Où mille & mille amoureux
Trempent de miel leurs fagettes.

HYMEN.

C'est une douceur benigne
Son ris, & sa bouche aussi,
C'est une voûte ébenine
Le croissant de son sourcil :
Elle retient de son père
Le port & la majesté,

Les vertus & la bonté
Et les graces de sa mere.

HYMEN.

Et comme la branche tendre,
Qui prend racine du bas
Du Laurier, se veut estendre
Et croistre ses petits bras,
Et rien que le ciel n'aspire,
Monstrant son sein verdoyant,
Et son beau corps ondoyant
Aux doux sours de Zephyre.

HYMEN.

Ou comme la grace belle
D'un bouton à demi-clos
Monstre sa robe nouvelle,
Et son pourpre au fond enclos,
Ne luy restant que l'attente
Des rayons d'un beau Soleil,
Pour esandre le vermeil
De sa beauté rougissante.

HYMEN.

Tout ainsi vient en croissance
Ceste vierge, qui de foy
La porte assez d'assurance
Qu'elle est fille d'un grand Roy :
Sans plus reste vne rosee,
Ou quelque douce chaleur,
Pour faire espanir la fleur
De sa ieunesse espousee.

HYMEN.

LES NYMPHES

DE LA MEVSE.

Je voy le Soleil qui lance
 Defia ses rais dans les eaux ,
 Je voy la nuit qui s'auance
 D'allumer ses clairs flambeaux :
 Je la voy qu'elle s'appreste
 De faire luire le feu
 De Vesper, qui peu à peu
 la nous descouure sa teste.

HYMEN.

LES NYMPHES

DE LA SEINE.

Je voy defia la nuit sombre
 Qui sur la terre s'espand ,
 Je voy l'espais de son ombre
 Qui ia par l'air se respand :
 Vien donc, l'heure est opportune ,
 O nuit, & si tu reçois
 Les doux accens de ma voix ,
 Monstre-nous ta face brune.

HYMEN.

Or fus, la nuit est ia close,
 L'auant-courriere est au ciel ,
 Sur ceste bouche declose
 Il vous faut cueillir le miel :
 Il vous faut doucement ioindre
 A ce tetin nouuelet,
 Comme vn bouton verdelet
 Qui ne fait ores que poindre.

HYMEN.

Comme la branche tortiffé
 De la vigne aux verds rameaux,
 Se pend, se colle, & se pliffe
 Aux bras des ieunes ormeaux :
 Ou comme, alors que fleuronne
 La Terre aux rais d'un beau iour,
 Les pigeons se font l'amour
 De leur bouchette mignonne.

HYMEN.

Ainsi l'Estoile qui guide
 Les petits Amours dorez,
 Avec Hymen qui preside
 A ces festins honorez,
 Vous appelle & vous conuie
 Tous deux au col vous saisir,
 Pour fauourer le plaisir
 Le plus doux de nostre vie.

HYMEN.

Sus donc auant, que l'on forte,
 Pages, ostez la clarté :
 Nymphes, qu'on serre la porte,
 Or fus c'est assez chanté.
 Prenez la ceinture belle
 Que vous portez sur le flanc,
 Et ferrez l'yuoire blanc
 De ceste espouse nouuelle.

HYMEN.

Vostre ceinture, où les Graces
 Sont empreintes à l'entour,
 Et les plaisantes fallaces
 Du cruel enfant Amour :
 Vostre ceinture, où sont mises

Les amorces & les traits,
Et les amoureux attraits
De cent & cent mignardifes.

HYMEN.

La boucle est d'or, estofee
De fleches & d'un carquois,
Et l'entour est d'un trofee
Lacé de deux arcs Turquois :
Les bouts sont faits d'une pointe,
Qui porte un nouveau croissant,
D'un lierre verdissant
Autour de ses flancs estreinte.

HYMEN.

A tant les Nymphes sacrees,
Les Nymphettes aux yeux verts,
De leurs bouchettes sucrees
Au lit chanterent ces vers :
Prenant la boucle fatale
De leur belle & blanche main,
La bouclerent sous le sein
De ceste Nymphé royale.

HYMEN.

Couple d'amans amiable,
Que puissiez-vous sans ennui
D'une amitié perdurable
Passer les iours & les nuits,
Sans que jamais ny l'Enuie,
Ny le Soin, ny le Courroux,
Rouille ses yeux dessus vous,
Pour tourmenter vostre vie.

HYMEN.

Dieux, faites que de leur race
Puisse naistre vn enfant beau,
Au front qui porte la grace
Du pere dès le berceau,
Et qui de beauté ressemble
A la mere, & de pouuoir
A ce Roy qui s'est fait voir
Egal à vous tous ensemble.

HYMEN.

Voyla à peu pres vne partie de la tapisserie de ceste chambre que ie vous ay bien voulu descrire, d'autant qu'elle est rare & fort exquise. Ceste chambre est pleine de petits oiseaux, non pas peints ou contrefaits, mais viuans & branlans l'aile. On voit les vns becqueter vne touffe de guis verdoyât, semé de petits grains, comme de petites perlettes : les autres des chardons herissez, les autres voleter par dedans les barreaux de la voliere qui regarde sur la terrasse : les autres emporter soigneusement de leur petit bec crochu les cheueux perdus & tombez du chef de ces bergeres, pour bastir & façonner leurs nids, où ils ponnent & couuēt leurs œufs, & nourrissent leurs petits. Et croy que c'est là qu'Amour couue ses Amoureux changez & transformez en ces petits oisillons, compagnons du labeur de ces bergeres, & fideles secretaires de leurs plus secretes pensees. Entre autres ie vey vn Serin tellement appriuoisé, qu'il venoit dérober les petites miettes de pain broyees & froissees entre les doigts mignards de l'vne de ces filles, pour porter la bechee à ses petits, pepians & ouurans le bec marqué, & frangé d'vne trace iaunissante sur les bords, comme d'un petit ourlet de satin iaune, ou d'un petit

passerment peint de saffran : les autres font leur retraite ordinaire dedans le sein de ceste compagnie, aussi priuément comme dedans leurs aires, puis tremoussant leurs ailes bigarrees autour de leurs gorges se pendillent sur le poil qui se herisse sur leur col, becquetant le bout de leurs aiguilles diligentes, comme si c'estoit vn petit ver. Entre autres ie vey vne Calandre qui semble estre à gages pour mettre en train ces petits oiseaux à chanter leur ramage, les cōtre-faisant l'vn apres l'autre, comme si elle estoit la mere à tous. Or en ceste chambre, mais plustost printemps perpetuel, la paresse engourdie, ny l'oisiuete n'y habitent iamais : Car ces bergeres y trauaillent sans cesse, l'vne apres le labeur industrieux de quelque gētil ouurage de broderie, l'autre apres vn lassis de fil retors, ou de fil de soye de couleur, à grosses mailles & mailles menues, & croy pour seruir de rets & de pantiere à surprendre & empestre les yeux ou le cœur de quelque lāgoureux berger : l'autre à filer la destinee de son amant desespéré, tournant de ses doigts mignards le fuzeau, vuidant & deuidant son fil de bonne grace. Entre autres y en auoit vne qui faisoit vn bouquet de mariolaine, de roses, de giroflee, de serpolet, & de pouliot, & me souuiēt que l'ayant donné à vn certain berger, il la remercia en ceste façon parlant de ce bouquet.

In l'ay tousiours bien dit, qu'Amour baissant les ailes
S'estoit mis à couuert sous quelque belle fleur
De ce bouquet mignon, pour eschauffer le cœur
De quelque langoureux de ses flammes cruelles.

Car en voulant tirer de ses roses nouvelles
Pour rafraichir mes sens, quelque gentille odeur,
L'ay tiré malheureux vne si viue ardeur,
Que ie la sens couler iusques dans mes moëllles.

Cent fois pour esprouuer ce miracle nouveau,
L'ay mis au vent, à l'air, & plongé dedans l'eau,
Pour esteindre le feu qui le faisoit espandre :

Mais l'eau, le vent, & l'air, se meslant par les fleurs,
Eschangez en soupirs, peines, penfers, & pleurs,
Ont mis peines, penfers, fleurs & soupirs en cendre.

Je vous assure que celle-là monstroit bien à son visage, à son parler, & à ses façons gentilles, qu'elle estoit de quelque grand lieu, & quant à ses beautez, hà Muses filles de Iupiter, qui fauorisez les saintes emprises de ceux qui par leur pinceau immortel portent tesmoignage à la postérité des beautez, autrement perissables & enseuelies sous silence perpetuel, faites-moy, Muses, ceste grace, que ie les puisse grossement ébaucher, à fin qu'après ces premiers traits, quelque meilleur peintre que moy vienne à leur donner la derniere main, & les rehausser des couleurs qui luy sont deües : seulement ie diray que les tresses de ses cheueux à couleur de chasteigne, retrouffez & cordonnez autour de son visage, ce sont les retraites où Amour dresse les embusches & les surprises contre les cœurs de ceux qui s'amusent à les contempler : & le vray magasin où il se fournit de liens & de cordage, pour equiper son nauire, à fin de les ietter en haute mer. Il me souuiét qu'un berger de bonne grace, & de bonne race, en deuint chastement & tellement amoureux, qu'il en perdoit tout sentiment : dormant ou veillant, absent ou present, il ne songeoit qu'en elle, brief tous ses penfers ne tendoyent qu'à ce but : ie vous diray quelques Sonnets qu'il me donna sur ce fuget, parlant à ses penfers.

HA penfers trop penſez, donnez quelque repos
 Quelque trefue à mon ame, & d'eſperâces vaines
 Fauoriſez aumoins mes empriſes hautaines,
 Et me faites changer quelquefois de propos!

Vous ſucez à longs traits la moëlle de mes os,
 Vous me ſechez les nerfs, le poulmon & les veines,
 Vous m'alterez le ſang, & d'un monde de peines
 Fertile renaiffant, vous me chargez le dos.

Si ie ſuis à cheual vous vous iettez en croupe,
 Si ie vogue ſur mer vous eſtes ſur la poupe,
 Si ie vay par les champs vous talonnez mes pas.

Hà penfers trop penſez, ſi vous n'avez enuie
 De me laiſſer gouſter les douceurs de la vie,
 Auancez ie vous pry l'heure de mon trespas!

CENT fois le iour ie rebaïſe la main,
 Follattement qui dedans l'eau gliffante
 Toucha de pres ta cuiſſe blanchiffante,
 Ton pied mignard, ta gréue & ton beau fein.

Cent & cent fois ie pry Dieu, mais en vain,
 Et les ſaints feux de la nuit bruniffante,
 Me faire voir ta treſſe blondiffante,
 Tes yeux, ta bouche, & ton viſage plein.

Si i'ay cet heur de les reuoir encore
 Ie chanteray les beautez que i'adore,
 Et les honneurs d'un ſi braue ſuget :

Mais les voyant ma veuë eſt éblouye,
 Ie pers le ſens, la raiſon & l'ouye
 Par les rayons d'un ſi gentil obiet.

O R ie me fuis affranchy de prifon,
 Où me tenoit cruellement en ferre
 L'enfant Amour, ie vay libre fur terre
 Sauué des flots, & repris ma raifon :

L'ay de mes yeux eſtrangé la poiſon
 Gliffant au cœur qui le tue & l'enferre,
 L'ay trouué paix, & repouſſé la guerre,
 Et ſous la cendre étouffé le tiſon :

Reſte vne humeur bouillante dans mes veines,
 Qui fait renaître en moy nouuelles peines,
 Opiniâtre, & reuerdir mes maux,

Ainſi qu'on void vne fouche esbranchée
 A fleur de terre, & ia preſque ſéchée
 Armer ſes flancs de reiettons nouueaux.

I E ne voy rien qui ne me refigure
 Ce front, cet œil, ce cheueu iauniſſant,
 Et ce tetin en bouton finiſſant,
 Bouton de roſe encor en ſa verdure.

Son beau ſourcil eſt la iuſte vouture
 D'un arc Turquois, & le rayon iſſant
 Du poinct du iour eſt ſon œil languiſſant,
 Son ſein, le ſein qui ſurpaſſe nature.

Quand i'oy le bruit des argentins ruiſſeaux,
 Je penſe ouir mille diſcours nouueaux,
 Qu'Amour compoſe en ſa bouche de baſme.

Si c'eſt le vent, il me fait ſouuenir
 De la douceur d'un amoureux ſoupir,
 En ſoupirant qui me vient piller l'ame.

HA déplaisans plaisirs, hà trop aigres douceurs,
Aigres douceurs vraymêt qui les cœurs époisonnent,
Trop déplaisans plaisirs rigoureux qui ne donnent
Pour tout contentement, qu'un monde de malheurs!

La cause c'est Amour, qui sous feintes faueurs
Ouvre les libertez qui serfs nous emprisonnent,
Nous deliure entre amis qui traistres nous raçonment,
Pour nous faire sentir ses cruelles rigueurs.

Tout ainsi que l'on voit les Pardes affamees,
A la suaue douceur des odeurs parfumees
Qui sortent de leur peau, attirer apres soy

Les animaux deceus, pour en faire leur proye :
Tout ainsi ce cruel affamé me desuoye
Par ne sçay quels appas, pour se paistre de moy.

POUR tout iamais ie quitte l'esperance
Qui me païssoit d'un amoureux desir,
Pour tout iamais ie quitte le plaisir
Que i'esperois auoir pour recompense.

Plus ne me plaist vne vaine apparence,
Plus ie ne puis vne amitié choisir,
Que celle-là, seule qui peut saisir
Les Dieux au ciel, tant elle a de puissance.

L'aime trop mieux souffrir cent cruautez,
Et de ses yeux voir les rares beautez,
Que de iouir de quelque autre rebelle.

Car plus me plaist de mourir malheureux
Sous sa rigueur, que viure bien-heureux
Sous la douceur d'une autre moins cruelle.

VŒV A L'AMOUR.

Les fruits versez du giron de l'Autonne,
 Pour l'entretien de l'homme en ces bas lieux,
 Sont consacrez deuotement aux Dieux
 Pour leur partage, auant qu'on les moissonne :

Le laboureur leur pend vne couronne
 D'espiz crestez : l'autre, deuotieux,
 De raisins noirs vn long tortis pampleux
 Tresse à l'entour des flancs d'une colonne.

Et moy, Amour, i'appendray les fruits meurs
 De mon printemps, les plus belles chaleurs,
 Aux piés sacrez de ton image fainte.

Pren-les, Amour, ne refuse mon vœu,
 Ils sont à toy, ils viennent de ton creu,
 Sans plus ils sont arrosez de ma plainte.

Tv demandes, BAIF, qui est ce Souuenir,
 Ce tant doux Souuenir qui cause mon martyre,
 Pour lequel, amoureux, nuit & iour ie soupire,
 Et qui sans souuenir me fait fol deuenir.

BAIF, ie te supply te vouloir contenir
 De plus le demander, d'autant que ie desire
 Ton repos & le mien, contente-toy d'en rire,
 Sage de mon malheur pour le temps aduenir.

Car si le cognoissois, i'ay bien ceste assurance
 Que ce mien souuenir seroit la souuenance,
 Possible à ton grand mal, de ta vieille langueur.

Doncques contente-toy, & plus ne m'importune,
 A fin que la douleur entre nous deux commune,
 Ne te face recheoir en ton premier malheur.

HA bien-heureux dormeur, dont la paupiere close
HA deux boucles d'airain fait vn somme eternal
Sur le mont de Latmie, attendant que du ciel
La Deesse à l'œil brun doucement se dispose,

Secrette pour tirer dessus ta léure close,
Veufue de sentiment, vn baiser perennel,
Sans estre mal traitté sous le bras criminel
D'Amour, qui nuit & iour mille maux me propose.

En dormant tu reçois l'air doux de ses soupirs,
En dormant tu reçois mille & mille plaisirs,
Sans trauailler en vain tes passions esteindre.

Ie vy, ie sens, ie fers, ie me plains & ie voy,
Mais las ie ne voy rien qui cause espoir en moy
De viure, de sentir, ny seruant de me plaindre.

L'autre commençoit ainsi.

QVI n'a veu quelquefois à la chaleur ardante
Les mouchettes à miel laisser leurs pauillons,
Et bruyantes par l'air à poinctes d'aiguillons
Se choquer, se mesler d'une fureur piquante :

L'Arondelle au trauers de famine beante,
Et d'ailes & de bec rompre leurs bataillons,
Puis les donner en proye aux legers tourbillons,
Après ceste gorgee en la troupe ondoiyante :

Vienne voir mes penfers, mes soupirs & mon cœur,
Mes yeux & ma raison tombez en cet erreur,
Pesse-mesle exerçans vne guerre cruelle :

Quand Amour affamé pour se paistre y furuient,
Frappant à coups de traits, tant que vainqueur deuient,
Ainsi qu'à coups de bec la legere Arondelle.

De son front, qui n'a veu sous vn air doux & serain la belle face de Diane, errante par les carrieres du ciel, qu'il le regarde seulement, qu'il regarde vne table d'yuoire, ou d'albastre bien poly, où les Graces à l'enuy ont mis & graué leurs chiffres & deuises, pour marque memorable, qu'elle doit vne fois paroistre l'une des mieux nees & plus accomplies creatures, qui se voyent en ce mode vniuersel. Ses yeux ressembloyent deux astres ou deux flambeaux du ciel, les rayons desquels vont esblouyffant tout homme qui s'en approche. Le berger discourant auecques moy, me fit cet honneur que de me descouurir ses passions, & parlant des yeux de sa maistresse disoit ainsi : Hà trop beaux & trop clair-voyans yeux, seure demeure & vray seiour de ce petit affronteur Amour, la forge & l'affinoir où il forge, trempe & acere ses sagettes : yeux qui donnez le vent & l'air aux ailes amoureuses de mes penſees, les leuant de terre, pour les tirer à la contemplation des choses celestes, & admirer ses vertus : & si la peur ou l'affection ne moderoit quelque peu l'ardeur qui me consume, ou ne glaçoit mon sang alteré & épars dedans mes veines, ie mourrois de mort soudaine, toutesfois douce & desirée, pour l'enuie que i'ay de mettre fin à mes peines lagoureuses. Et quoy ? ouurant ses yeux largement fendus, & grossissans à fleur de teste, il me semble qu'elle promette quelque beau iour. Comme le Soleil apres vn noir & fascheux orage vient à rompre de ses rayons la brune espaisseur de la nuë : ainsi vn seul trait de ses yeux languissans, rend serain & esclairecit la cruelle tempeste, que sa façon rude & farouche fait naistre & foudre dedans mon cœur. Il me recita de mesme haleine vn Sonnet qu'il auoit faict sur ces beaux yeux, & commençoit.

YEVX, non pas yeux, mais celestes flambeaux,
 Seurs gardiens & guides de mon ame,
 Qui déguisez la plus heureuse trame
 De mes beaux iours en cent tourmens nouveaux.

Yeux que ie voy, soit que les astres beaux
 Dorent le ciel, soit que la sainte flame
 Du beau Soleil sa perruque renflame,
 Soit qu'il se plonge au soir au fond des eaux.

Doncques, beaux Yeux, si vous avez enuie
 De suruenir au secours de ma vie,
 lettez sur moy quelque trait d'amitié :

Ou me trouuez dedans vous quelque place
 Pour me guider au sentier de sa grace,
 Ou me niez du tout vostre pitié.

Ses iouës estoient entre-meslees d'un teint
 blanc & vermeil, semblables à vn feston de roses
 trempé dedans du lait, où les gracieux sous-ris,
 les douceurs, les faueurs, & les Graces auoyēt
 creusé deux petites fossettes, arrondies & esgal-
 lement mises. Or ayant ce bon-heur que de la
 voir, i'eus redoublement d'adventure : car ce
 Berger qui en estoit passionné, ne me cela rien
 de son affection, me monstroit quelques Sonnets
 de sa façon, & les chanta sur le Luth fort gen-
 timent. Le premier commençoit ainsi.

AMOVR estant lassé de trainer par les cieux
 Son arc, son feu, ses traits, & son aile courriere,
 Son carquois, son bandeau, promptement delibere
 De donner à son dos quelque repos heureux.

Il voûte en deux sourcils son arc dessus vos yeux,
Il rend à vostre cœur sa flamme prisonniere,
Au rayon de vos yeux sa fagette meurdriere,
Ses ailes il les pend à vos crespes cheueux.

Il cache son carquois sous l'enfleure iumelle
De ce marbre abouty d'une fraize nouvelle,
De son voile couurant vostre visage beau :

Ainsi s'est defarmé, & en vous ont pour place
L'arc, les feux & les traits, l'aile, trouffe & bandeau,
Le sourcil, le cœur, l'œil, le poil, le sein, la face.

VN desir-trop ardent d'un vol libre & hautain
Iusques dedans le ciel me porte sur ses ailes,
Mais approchant trop pres des flammes immortelles,
Il brule son plumage & trebûche soudain.

Son vol pourtant ne cesse, ains trouue vn nouveau train,
Et ratache à son dos plumes toutes nouvelles :
Il reuole, il retombe, ainsi sont éternelles
Les peines que ie sens & que ie souffre en vain.

Car volant mon desir, ma peine ne s'enuolle,
Et tombant il ne tombe, ains plus ferme se colle
Et s'attache à mes nerfs : & d'autant que ce feu

Qui brule son plumage, est plus celeste encore
Que celui d'ici bas, coup à coup me deuore,
Et me brulant tousiours ie languis peu à peu.

Ce pauvre Berger estoit tellement passionné,
qu'à peine me pouuoit reciter ces beaux vers,
s'estimant heureux de m'auoir rencontré pour
descharger son cœur, & moy pareillement d'en-

tendre les discours d'un si gentil esprit : il disoit à tous propos : O terrasse, prez, monts, iardins & bois, fideles secretaires & leurs tesmoins de mes flammes, combien de fois auez-vous receu mes soupirs trenchans dedans vostre branchage espais, appellant la Mort, ou l'Amour, à mon secours ? Hâ condition fascheuse, & trop estrange aduenture ! le demeurer me martyre, & le fuir me passionne : l'esperance me guide, & le desespoir destrouffe mes entreprises : la presence me desesperes, & l'absence me fait esperer : ma petitesse m'eleue, & sa hauteesse amoindrist mon affection : le malheur qui plus me presse, est celuy duquel ie desire plus l'accroissement, ce qui plus me plaist, est ce qui plus me cause de desplaisir :

ET bref c'est vne chose estrange
Qu'il semble qu'un contraire eschange
De plaisir ou de passion,
Nous punisse par le contraire
Du bon-heur qui nous vient attraire
A suivre nostre affection.

Il semble que nostre poursuite
Ne soit seulement qu'une fuite
Du bien que plus nous pourfuiuons :
Ce qu'aimons plus, plus nous trauaille
Pour nous remettre à la tenaille
De cela que plus nous fuyons.

Comme celuy qui se propose
De n'auoir iamais autre chose
Dedans la bouche que l'honneur,
Rien qu'entreprises glorieuses,
Plus souuent s'escoulent venteuses,
S'honorant de son deshonneur.

Mais las! trop importun souuenir, pourquoy
me tires-tu hors du sentier pour me faire four-
uoyer, & confesser ce que plus ie veux taire? &
descouurir ce que plus ay volonté de celer?
permets aumoins que ie soupire où le desir me
poind, ou me laisse mourir : car asseure-toy

QV'APPROCHANT ses beautez ie ne voy qu'une peur,
Qui soudain vient saisir mon ame languissante :
D'autre costé ie sens vne frayeur glissante
D'un fascheux desespoir qui me tient en erreur.

L'Esperance à son tour m'enure de douceur,
Et me faisant aimer le mal qui me tourmente,
A son dos est la Mort qui le trait me presente :
Mais voulant mettre fin par elle à mon malheur,

La Peur me rend vaillant, du Desespoir i'espere,
Et le seul Esperer fait que ie desesperer :
La Mort me donne vie, & suis en cet effort

Vaincu, desesperé, esperant, & sans vie :
A telles passions ont mon ame asseruie
La Peur, le Desespoir, l'Esperance & la Mort.

Puis soupirant disoit : Mon amy, puis que i'ay
commencé à vous discourir des beautez de ma
maistresse, ie vous diray

QV'AMOVR voulant forger, dorer, tremper, & ceindre
Les sagettes de feu, quand il est enuieux
De donner vn beau coup d'un trait qui vole mieux,
Et qui dessus vn cœur puisse mieux mordre & poindre :

Il tire de son cœur le fer pour le contraindre,
Et le battre au marteau, l'or fin de ses cheveux,

Pour le bien affiner, le trempe dans ses yeux,
Et prend pour l'amorcer de ses graces la moindre.

Il estime ce trait plus cruel que les siens,
Ores qu'ils soyent forgez des marteaux Lemniens.
A mon dam ie le fçay : car à la feule trace

De ce trait rigoureux en moy i'ay recogneu
Du cœur & des cheueux, des yeux & de la grace,
La puissance du fer, l'or, la trempe, & le feu.

Plus ie vous diray que le lait caillotté sur la
ionchee, n'a le teint si frais ne si douillet que sa
gorge : elle est languette, grassette, & marquée
de deux petits plis sous le menton : elle est si
blâche, que rien ne le peut estre plus, & semble
qu'Amour l'ait choisie, pour luy seruir de colonne
pour pendre les despouilles qu'il va butinant
sur les hommes. Ceste gorge finist en vn sein
large, blanchissant, sans monstrier ny muscle,
ny iointure, ny apparence d'os. Ce beau sein,
siege de la Chasteté, se renfle en deux petites
montagnettes, taillees à demi-bosse, abouties
d'une petite fraizette rougissante au milieu, tirât
& repoussant mille soupirs mignards d'une iuste
cadence, ainsi qu'on voit les petits flots sur la
gréue de la mer, se renfler & s'estendre sous la
contrainte d'un petit vent mollet. La taille belle,
la façon gentille, de bonne grace, bien nourrie,
bien apprise, de bonne nature, & de bonne
maison : Et loue Dieu (disoit-il en soupirant) de
mon malheur, pour n'auoir descouuert autres
beautez que celles que chacun voit : car si ce
qui paroist me rend malheureux, combien ce
thesor recelé pourroit redoubler de souhaits, &
multiplier de nouvelles affections en ma pauvre

ame? ame qui ne fert que de curee perpetuelle à mes amoureux ennuis, acharnez dessus elle & alterez de son humeur, comme le gourmand Autour des entrailles renaissantes du miserable Promethee. Mais, Amour, tu me fais esgarer du sentier entrepris, pour me precipiter au malheur qui plus me plaist. C'est toy qui es l'argousin de la galere, où ie traîne la cadene comme vn forçat : c'est toy qui m'as dressé le piege pour me faire entre-tailler, puis à teste baissée trebucher en ton erreur : c'est toy qui troubles mon sang, qui charmes & abuses mes yeux, faïfât par là esgarer ma raison de penfers en penfers, pour vne qui n'a, & ne sçauroit auoir cognoissance du martyre que i'endure pour ses beautez. Ayât fini ces discours il tira vn papier de son sein, & me disant : Tenez, voyla le portrait de ma maistresse, que i'ay fait & tracé au pinceau, il n'y a que les premiers traits, mais tel qu'il est ie vous prie le regarder pour l'amour d'elle & de moy. C'estoit veritablemēt le portrait de sa maistresse assez legerement elabouré. Ie le vous liray. Il parle au peintre, & commence ainfi.

LE PORTRAIT DE SA MAISTRESSE.

Sus donc Peintre, fus donc auant
 Peintre gentil, Peintre sçauant,
 A ce tableau que l'on me trace
 Au vif, le portrait & la grace
 De ma maistresse que ie voy
 Maintenant absente de moy,
 Mais comme i'ay la souuenance
 De ses beautez en son absence.

Fay-luy les cheueux houpelus,
 Frisez, retors, blonds, crespelus,
 Que simplement on entreuoye
 Sans coëffe vn beau cordon de foye
 De ses couleurs, pour voir partis
 En gréue leurs anneaux tortis.

Ou bien si tu les veux espandre,
 Laisse-les mollement descendre
 Flotans en ondes librement
 Sur son tetin mignonnement :
 Mi-cachant la maïesté braue,
 La douceur & la honte graue
 De son front, ainsi que tu vois
 De nuit par l'espaisseur d'un bois,
 Ou par le reply d'une nûe
 Rayonner la Lune cornûe :
 Ou sous le pampre verdissant
 Rougir le raisin pourprissant,
 Et prendre couleur sous l'ombrage
 De son frais & pampleux fueillage.
 Et si ton art permet encor,
 Fay, Peintre, que le crespé d'or
 Qui ses beaux cheueux represente
 En ce tableau, souefuement sente
 La mesme odeur que font les siens,
 Lors qu'en embûche tu t'y tiens,
 Amour, pour vider de ta trouffe
 Mille morts tout d'une secousse.

Après, fay-luy le front poli,
 Large, plein, sans ride, & sans pli :
 Et qu'en polisseure responde
 Au crystal reglacé de l'onde,
 Dont l'hyuer aux cheueux rebours
 A bridé la bouche & le cours.

Mais sur tout garde-moy la grace

Du sourcil, laissant bonne espace
 Entre deux, sans les assembler,
 Et qu'on les face ressembler,
 Et si bien courber leur vouture,
 Qu'ils trompent l'œil & la nature.
 Car ie vueil qu'il semble vrayment
 Qu'un filet rare proprement
 Y soit collé, dont l'apparence
 Me porte signe d'assurance,
 Telle qu'Iris ceignant les cieux
 La porte entre nous & les Dieux.

Mais, mon Dieu, ie ne sçauroy feindre
 De quel pinceau tu pourras peindre
 Ses beaux yeux, dont les doux attraits
 M'ont pris & dardé mille traits :
 Et si leur grace est bien pourtraite,
 Et leur force bien contrefaite,
 Je crain, las ! que par ce tableau
 Encor un escadron nouveau
 Qui fort de l'œil qui me maistrise,
 Sorte pour redoubler ma prise.

L'un soit benin & gracieux,
 L'autre felon & furieux :
 L'un trempé de la douce amorce
 De Venus : l'autre de la force
 Du Dieu guerrier, à fin aussi
 Qu'estans tous deux meslez ainsi,
 Œilladant le doux on espere,
 Et craignant l'autre, on desespere.

Sans te mouuoir le nez traitis,
 Trouffé, mignard, & non vouëtis,
 Dont le profil & la iointure,
 Imitent si bien la nature
 Qu'on ne iuge autrement le trait
 Estre sinon hors du portrait.

A ceste ioué, auant qu'on trempe
 Le pinceau, & que l'on detrempe
 D'autres couleurs, pour animer
 Ce beau teint qui la fait aimer :
 Et pour au vif le contrefaire,
 Sçais-tu, Peintre, qu'il te faut faire?
 Il te faut mettre avec les lis
 Des œillets fraichement cueillis,
 Et messier le tout ensemble :
 Ou bien comme la rose tremble
 Nageant dessus le lait caillé,
 Tel & pareil soit émaillé
 Son teint, & sa rougeur encore,
 Telle que la porte l'Aurore.

Mon Dieu, mon Dieu, ie ne sçay plus
 Où i'en suis, & quant au surplus,
 Ie voy, Peintre, qu'il me faut taire :
 Car ta main ne peut contrefaire
 Le trop diuin enchantement
 De sa bouche bien proprement :
 Mais fay-la qu'elle me contente
 Seulement, pour la douce attente
 Que i'ay de baïser quelquefois
 Celle qui me tient sous ses loix.

Pein-la fraichement vermeillette,
 Fort attrayante, vn peu grossiette,
 Bref, si bien la contrefaisant
 Qu'elle deuise en se taisant :
 Et qu'entre ses léures de rose
 Cache la mignardise enclose,
 Et le baïser qu'elle donroit
 Volontiers à qui la priroit.

Hà, Peintre, tu n'as rien encores
 Acheué, si tu ne colores
 Au vif ce menton fosselu,

Poli, grasselu, pommelu,
Frais, douillet, comme sur la branche
Au matin la Congnace franche
Roufoye en son coton nouveau
Par dessus sa iaunastre peau.

Hà, mon Dieu, quelle beauté rare
Le voy, qui le Scythe barbare,
Et le plus cruel nourriçon
De Tygre, ou de roc enfançon,
Flechiroit en la douce peine,
Tant elle est doucement humaine!

Mais, Peintre, pour mieux concevoir
Ces beautez, & faire apparoir
Les traits hardis de ton ourage,
Il te faut enter ton image,
Et la planter dessus vn col,
Où toutes les graces d'un vol
Dressent leurs ailes ébranlees
En mille doucettes volees,
Et qu'à l'enuy facent deuoir
Ce rameux albastre émouuoir :
Soupirant leurs douces haleines
Parmy l'entre-las de ses veines,
D'un doux & mignard tremblement,
Comme on voit sous vn petit vent
Trembloter l'herbe mi-panchee
Du pié passager non touchée :
Ou comme d'un branle inegal,
L'aiguille enclose en vn crystal,
De pierre d'aimant animée,
Court apres l'Ourse enamourée.
Puis que ce col soit finissant
En vn fein large blanchissant,
Où la Chasteté presidente
Y soit chastement rougissante

Auec la Honte : mais i'ay peur
Que ton art dérobe l'honneur
De ces montagnes iumelettes,
De ces roses mignardelettes,
De cet albaſtre ſoupirant,
De ce marbre qui va tirant
De ſes flancs vne haleine douce
Qu'en tirant doucement repouſſe,
De ſa cuiſſe, de ſes genoux,
Comme ie croy, mollement doux,
De la plus graſſette partie
De ſa gréue autour arrondie.
Car oncques ie n'eus ce bon-heur
De les voir, ny ceſte faueur
De baiſer le voile qui ſemble
S'animer quand ſon tetin tremble.

Cache donc ces rares beautez,
Que dy-ie, las! mais cruautez,
Qui tiennent mon ame aſſeruie,
Troublant le repos de ma vie :
Cache-les d'un accouſtrement
D'un creſpe noir, ſi iuſtement
Que parmy ſa ſimple veſture
Les flots de ſa blanche charnure
On entre-voye, que les plis
Monſtrent les membres accomplis
En leur rondeur, & façon telle,
Que ſous la grace naturelle
Soit auſſi bien la maieſté
De ſon port, comme ſa beauté :
A fin de parfaite la rendre,
Si bien qu'il n'y ait que reprendre.

Il ſuffit, Peintre, oſte la main,
Oſte, ie la voy tout à plein.
Hà, mon Dieu, ie la voy, c'eſt elle,

Et possible est que la cruelle
Par la peinture que ie voy
Parlera doucement à moy.

Je ne fais doute que ceste trop longue chāson vous aura ennuyez, mais si ie l'eusse oubliee, possible vous en eussiez esté mal-contens. Ce Berger n'eust mis fin à ces discours, n'eust esté qu'en nous pourmenāt sur la terrasse qui regarde le septentrion, nous apperceusmes vne troupe de Bergeres, chacune portant son ouurage, qui se déroboit dedans vne forest voisine des murailles du chasteau, pour faire l'enceinte d'une croupe de montagne qui est en ce bois. Ceste route est releuee en façon de terrasse, pratquee en rondeur, couuerte d'une fueillee si espaisse & si touffue, que le Soleil en sa plus ardante chaleur ne scauroit transpercer. Or ceste forest est celle mesme où Pan ce grād veneur, les Faunes, Satyres, Dryades, Hamadryades, & toutes les deītez forestieres ont accoustumé de faire leur retraite. Elle est partie de longues & larges routes, pour plus aisément & avec plus de plaisir, courir le cerf à force, le sanglier & le cheureul. En quelques endroits y a des paillons quarrez, faits & massonnez exprés pour relayer, ou pour faire l'assemblée : il y a des petits vallōs, au fond desquels coulent des fontaines fraīches & argentines, & petits ruisseaux, pour rafraīchir les meutes des chiens eschauffez, & le veneur alteré. Or ces Bergeres prindrent leur place à l'ombre d'un grand orme cheuelu, toutes travaillant apres leur ouurage. Et parce qu'elles scauoient fort bien que ce Berger faisoit l'amour à l'une de leurs compagnes, aussi qu'il y auoit

assez long temps qu'elles ne l'auoyent veu, l'appellent. Luy me prie luy faire compagnie. Le vous laisse à penser si cela lui fut agreable, de l'appeller & le prier, pour aller au lieu où il se desiroit le plus. Apres les auoir baisees & fait la reuerence à toutes l'une apres l'autre, il leur conte de son voyage. Puis se tournant dist à son laquais qu'il luy baillast vn papier qu'il luy auoit donné en charge : il prend ce papier, & tire de petits pennaches bien iolis & en donne à toutes ces Bergeres, leur disant la bonne souuenance qu'il auoit eue d'elles, puis leur bailla vn petit escrit où estoient ces petits vers.

VOLEZ, pennaches bien-heureux,
 Volez à ces cœurs amoureux,
 Et saluez leur bonne grace :
 Puis baissant doucement leurs mains,
 Faites tant que dedans leurs seins
 Vous puissiez trouuer quelque place.

A fin que si l'Amour vainqueur
 Leur pouuoit eschauffer le cuer
 De mesme feu dont il m'allume,
 Vous puissiez pour les contenter
 Gentillement les éuenter
 Par le doux vent de vostre plume.

Ne pensez ce present nouveau
 Estre fait de plume d'oiseau,
 Amour de ses plumes legeres
 L'a fait pour ne voler iamais,
 Laisant en vos mains deormais
 Toutes ses ailes prisonnieres.

N'ayez donc crainte que l'Amour,
Qui ne fouloit faire seiour
Icy comme oiseau de passage,
Soit maintenant en liberté,
Puis que vous tenez arresté
Le vol léger de son plumage.

Ces Bergeres furent fort contentes de ces petites nouveautez : mais ayant donné place à les presens, l'une de la troupe luy dist : Vous auez tousiours quelques gentilleſſes pour les Damoyſelles, mais ce n'eſt pas tout, nous ſçavons toutes où tendent vos ſoupirs : & quant à mon endroit, ie croy fermement qu'en fin Amour vous fera grace, vous faiſant iouyr librement de l'heur que vous pretendez. Mais quoy? ſi faut-il que vous nous appreniez quelque bonne chanſon, pendât que nous ſommes ici de loilir : vous n'eſtes iamais deſgarny de telle marchandise, nous vous cognoiſſons aſſez, puis il nous faut meſnager le temps, vous ſçavez l'heure qu'il nous faut retourner. Vrayment, reſpondit ce Berger, ſi Dieu m'a departy quelques graces en cela que vous deſirez, ie ſerois de mauuaife nature, ingrat, & mal appris, ſi aux prieres d'une ſi gentille & ſi honorable compagnie ie reſuſois de vous le monſtrer, pour vous donner contentement en ce que ie puis. Je vous diray quelques Sonnets, & croy que vous ne doutez du ſuget. Non, reſpondirent ces Bergeres, ils feront de l'Amour. Lors ce Berger, ſe hauſſant vn peu & tournant les yeux vers celle qui le tenoit priſonnier dedans les ſiens, commence ainſi.

OËIL, non pas œil, mais esclair qui foudroye
Et va bruslant le rampart de mon cœur :
Ëil qui s'est fait de mon ame seigneur,
La retenant pour en faire sa proye :

Ëil qui me fuit quelque part que ie soye,
Me repaissant quelquefois de douceur,
Et quelquefois d'une telle rigueur,
Que tout confus hors de moy me renuoye.

Comme vn Faucon pendu dedans les cieux
Pour ses appas va pourfuiuant des yeux
Le couleureau dessus l'herbe menue :

Ainsi l'esclair, qui viuement reluit
En ses beaux yeux, m'aguette & me poursuit,
Puis me leuant en ses rayons me tue.

Hé que ne suis-ie ou dessus Erymanthe,
Ou sur Rhodope vn Terme rendurci
En corps de glace, ou d'Heme le sourci
Toufiours couuert de neige blanchissante?

Hé que ne suis-ie vne fleur languissante
Dessus l'espine, ou en bronze transi?
Ou dans la mer vn roc à la merci
Des vents mutins, abois de la tourmente?

Sans sentiment & sans affection,
Veuf de pouuoir, & franc de passion,
Ie ne craindroy la cruauté de celle

Qui tient mon cœur esclauie tellement,
Qu'il n'ose pas dérober seulement
La liberté de soupirer pres d'elle.

IL estoit nuit, & la trace cornuë,
 D'un beau croissant erroit parmi les cieux,
 Et peu à peu se monstroït à nos yeux
 De petits feux vne troupe menuë :

Quand i'aufay vne Nympe cogneuë
 Non des mortels, ains seulement des Dieux,
 Mais las! Amour de mon aise enuieux,
 Pour m'aueugler cent & cent traits me rue.

Si l'aufay-ie au bord d'une claire onde,
 Qui mignotoit sa chevelure blonde,
 Autour d'un front de benigne douceur,

Monstrant à nud vne charnure blanche,
 Vn sein d'yuoire, vne gorge, vne hanche,
 Mais vn œil las! qui me fist playe au cuer.

PLVs soupire mon cœur, plus de soupirs nouveaux
 S'enflët dans ma poitrine, & plus mon œil lamente,
 Plus ie sens de mes pleurs que la source s'augmente,
 Et que de mes deux yeux renaissent deux ruisseaux.

Plus ie pense adoucir de ces astres iumeaux
 La fiere cruauté, plus la sens violente :
 Plus ie tais ma douleur, plus se monstre apparente,
 Plus i'appaïse mon mal, plus ie sens de trauaux.

En tel erreur ie suis, que la troupe Belide
 Qui se trauaille en vain de recombler le vuide
 D'un tonneau pertuisé, ou que ce criminel

Qui tourmente son marbre, ou que ce miserable
 Larron du feu celeste, à l'homme non traitable,
 Qui repaist vn Vautour de son foye eternal.

CET œil de Mars, cet œil tel que j'aimois,
Alloit brûlant mon ame en telle forte
Que le regret de l'esperance morte
Me fait la mort souhaiter mille fois.

Ce port diuin, & ceste douce vois,
Ce doux maintien, & ceste grace accorte,
Me tenoit pris d'une chaîne si forte
Que m'affranchir libre ie ne pouvois :

La Mort le fit, mais Amour ayant crainte
De voir en moy totalement estainte
L'affection, il rallume ce feu

la languissant, & de nouvelle amorce
Il paist mon cœur, luy redonnant sa force,
Et de la chaîne il fait vn nouveau neu.

HEVREUSE nuit qui d'une douce œillade
Me caressas, quand au coulant d'une eau
le vey d'Amour reluire le flambeau,
Dont fus épris, & tout soudain malade.

Mon Dieu, c'estoit vne belle Naiade
Qui m'attira de son vilage beau,
Puis me dressa vn peril si nouveau,
Que ie tombay soudain en l'embuscade!

Que n'estiez-vous, Nymphes aux beaux talons,
A mon secours, quand dessus vos sablons
Tant de beautez en rocher me changerent?

Hà ie sçay bien, les Tritons dépitez
Voyant près d'eux tant de diuinitez,
Tous vergongneux dessous l'eau se plongerent.

IE voy dessus le port vne lumiere belle
Se mourir peu à peu, ie voy vn vent mutin
la menacer le voile, & i'oy l'oiseau marin
Appeler importun la tempeste cruelle :

Le mas & le timon de ma fraisle nacelle
Est ia vieil & cassé, & le cruel destin
Va forçant mon voyage à si mauuaise fin,
Que de peur le nocher en fremist & chancelle.

Desia deux ou trois fois il s'est sauué des flots
Courroucez contre luy, il en a sur le dos
Encore vn souuenir qui meschant l'importune.

Ie m'asseure pourtant que si ces astres beaux,
Vos yeux, dessus le port luy seruent de flambeaux,
Qu'à peine de naufrage il recourra fortune.

HA Barquerol mille fois plus heureux
Que moy chetif, que la fortune vire
Deçà delà sans secours de nauire,
Et dans ceste eau qui peris langoureux !

Tu vas, tu viens, tu cours auantureux,
Cherchant fortune où le vent te retire :
Mais moy ie suis en estrange martyre
Emprisonné dans ces flots amoureux.

Dieux ! ie pensois que ce ne fust qu'un songe
D'auoir pensé qu'Amour se mist au plonge,
Pour faire ardoir les Nymphes dessous l'eau :

Mais ie sçay bien, & à ma perte grande,
Comme sa main dessous l'onde commande,
Et ce qu'y peut son amoureux flambeau.

DIEUX de la Seine aux verdoyans rouseaux,
A dos courbé sur l'arene menuë,
Qui pressurez d'une barbe chenuë
Sur vostre sein mille petits ruisseaux :

Prenez pitié de deux Tritons nouveaux
Qui vont traçant vne trace inconnuë,
Pour retrouver vne Deesse nuë
Qui dans ses yeux porte deux astres beaux.

Si la pitié loge dedans vos cœurs,
Destournez-les de ces vagues erreurs,
Et les guidez sur le port d'assurance,

Puis vous gardez vous mesmes d'estre pris :
Car ses beaux yeux ont quelquefois épris
Vn qui sur vous avoit toute puissance.

Tv n'estois pas ceste barque parlante
Qui conduisoit la troupe de Iason,
Pour conquerir la Colchique toison,
A frizons d'or iusqu'en terre pendante.

Tu n'estois pas ceste barque volante,
Qui découurit l'amoureuse poison
D'une Sirene, allumant le tizon
Au plus profond d'une ame languissante :

Ny celle-là dont les palles nochers
Furent changez en croupes de rochers,
Rochers fugets aux pointes de la foudre :

Mais bien tu fus celle qui au souffler
D'un doux soupir, s'esvanouit en l'air,
Le bois en feu, & les nochers en poudre.

IE n'auray iamais peur de foudre ny d'orage,
 Ny de noir tourbillon qui se brasse dans l'air,
 le n'auray iamais peur des poinctes de l'esclair,
 Ny de la cruauté d'un impiteux naufrage :

Puis que l'enfant Amour m'a sauué de la rage
 Et des vents & des flots dessus la haute mer,
 Puis qu'il n'a dedaigné luy mesme de ramer
 Mon nauire sans mas, sans voile & sans cordage.

Il en est le pilote, & de ses ailerons
 Il arme de ma nef les deux flancs d'auirons,
 Il dresse pour le mas la mieux volante vire,

Pour hune son carquois, pour voile son bandeau,
 Et pour l'astre beffon son amoureux flambeau,
 Hé qui voudroit (ô Dieux!) combattre mon nauire :

IE baïse & baïse & rebaïse cent fois
 Cent fois le iour caste chemise belle,
 Que me donna ma Nymphette cruelle
 Qui tient mon cœur esclaué sous ses loix :

Puis la baïfant, d'une plus humble voix
 le pry des Dieux la troupe non mortelle,
 Qu'ell' ne me soit comme on dit que fut celle
 Qui fit bruser le domteur d'Achelois.

le crain pourtant ma voix n'estre entendue,
 Mais bien plustost qu'elle volle espandue
 Avec le vent : car ie sens peu à peu

Croistre dans moy vne nouvelle flamme,
 Qui fait, cruelle, un fourneau de mon ame,
 Et de mon corps un grand tizon de feu.

T'ESBAHIS-tu si de soupirs ardans
 Vn escadron s'eslance de ma bouche?
 T'esbahis-tu si ie reste vne fouché,
 Deuant les yeux mille morts me dardans?

T'esbahis-tu si de fouscis mordans
 Vn vain espoir l'esperance me bouche?
 T'esbahis-tu s'vne œillade farouche
 Me va naurant le cœur iusqu'au dedans?

Dieux, que ne peut la clarté languissante
 De ton œil brun dessus mon ame errante,
 Pour se muſſer en quelque corps nouveau !

Et puis ta bouche, au flair de son haleine
 Vn glas, vn feu, vn roch, vne fontaine
 Forme de moy, qui soupire au tombeau.

HEVREUSES fleurs, & vous herbes heureuses
 Que ma maistresse en s'allant esgayer
 Presse d'un pié mignardement leger,
 En discourant ses plaintes langoureuses :

Heureux ruisseaux, & vous riués heureuses,
 Qui la sentez, bien-heureux le sentier
 Où en marchant forme le pas entier,
 Dont mille fleurs renaissent amoureuses.

Hà Seigneur Dieu, que n'ay-ie ce plaisir
 Que vous auez, fans le pouuoir choisir,
 L'en suis ialoux, & mon cœur s'en mutine.

Car si auiez quelque bon sentiment,
 Vous ſçauriez bien que vous portez vrayment
 Sur vostre émail quelque charge diuine.

PENDANT que vostre main docte, gentille & belle,
 Va triant dextrement les odorantes fleurs
 De ces prez esmaillez en cent & cent couleurs,
 Par le sacré labeur de la troupe immortelle :

Gardez qu'Amour tapy sous la robe nouuelle
 De quelque belle fleur n'éuente ses chaleurs,
 Et qu'au lieu de penser amortir vos douleurs,
 D'un petit trait de feu ne vous les renouuelle.

En recueillant des fleurs la fille d'Agenor
 Fut surprise d'Amour, & Proserpine encor :
 L'une fille de Roy, l'autre toute Deesse.

Il ne faut seulement que souffler vn bien peu
 Le charbon eschauffé, pour allumer vn feu,
 Duquel vous ne pourriez en fin estre maistresse.

QVICONQUE fut celuy qui premier mit des œlles
 Sur le dos de l'Amour, & en fist le portrait,
 Seulement son pinceau sçauoit peindre le trait
 Des petits papillons, ou bien des arondelles.

Mais s'il eust peint l'ardeur de ses flammes cruelles,
 La force de son arc, la rigueur de son trait,
 Son vol prompt & léger, au vif il eust portrait
 D'un grâd Dieu, tel qu'il est, les forces non mortelles.

Hà Peintres, ie vous pry vsez d'autre couleur,
 A fin de viuement animer sa rigueur,
 Et de ses traits aigus la cruelle poincture.

Vous l'auez peint trop doux, trop léger, & ie croy
 Si le portiez au cœur aussi pesant que moy,
 Que vous le changeriez en quelque autre figure.

LE souuenir du bien, est si tresgracieux
 Qu'il surpasse en plaisir mesme la iouissance,
 C'est luy qui du passé refigure l'absence,
 Bien-heurant le present pour en paistre nos yeux :

Mesme le souuenir du mal nous rend heureux,
 Le soldat d'une playe ennoblit sa vaillance,
 Le nocher sur le port vante l'experience
 Qu'il a contre les flots, & les vents orageux :

Si donc le souuenir du bien nous reconforte,
 Si le plaisir gousté double fruit nous apporte,
 Et si du mal encor la memoire nous plaist :

Pourquoy, en repensant à tes vertus celestes,
 A tes sages discours, à tes graces modestes,
 Tout ce que ie conçois sans te voir me desplaist?

EN cent perles ie vey vne blanche perlette
 Qui fait de sa beauté vergongner l'Orient,
 Et muffer le Soleil alors qu'il va tirant
 Hors du sein de Tethys sa tresse blondelette :

Ie la vey, mais (mon Dieu!) sa grace doucelette
 M'entra si bien au cœur, qu'autre bien soupirant
 Ie ne suis, & mon mal, qui croist en empirant,
 Pour auoir guarison autre bien ne souhaitte.

Si ie la puis auoir, si ne feray-ie pas
 Comme fait celle-là qui n'en fait qu'un repas,
 Pour d'un si grand excès auoir si courté ioye,

Ie l'auray dans mon cœur enclose, & dans mes yeux
 Tout le temps de ma vie: Hé qui voudroit (ô Dieux)
 A si peu de rançon rendre si noble proye?

Que me vaut de tracer par les sentiers diuers
Des rochers & des mōts en mainte & mainte sorte,
Si tousiours pour compagne en mes malheurs ie porte
Vne poison qui brulle & mes os & mes nerfs?

Peu sert le vol hasté d'une secousse forte
De l'oiseau qui nourrist en plume feux couuers,
Peu vaut le pié léger de la Biche au trauers
Des flâcs qui porte vn plôb iusqu'à tant qu'ell' soit morte.

L'oiseau brulle en volant, & tant plus de son aëlle
Il branle les cerceaux, & plus il amoncelle,
Et fait croistre le feu qui le meine au trespas :

La Biche en s'efforçant de s'elancer, elance
La mort qu'ell' porte au flanc : & moy si ie m'auance
le redouble ma mort en redoublant mes pas.

CHER & chaste desir, quand absent de tes yeux,
Morne, triste & pensif, ie repense à tes graces,
A tes rares vertus, dont les autres surpasse,
Ainsi qu'un beau croissant les feux qui sont aux cieux :

Quand il me resouuient des discours amoureux
Riches d'un beau parler que si bien tu compasses,
Quand tu remets les pas dessus les vieilles traces
Du feu qui brulle encor de ton printemps heureux :

Ie quitte dédaigneux les beautez plus exquises
Qu'on souhaitte en vn corps, toutes les mignardises,
Les attraits, les appas, qui charment nos esprits.

Bref, ie dédaigne tout, l'œil qui me souloit plaire,
Le front & le tetin commence à me déplaire,
Et rien que ta vertu ne me peut rendre espris.

Si tost que de te voir ie n'ay plus ce bon-heur,
Aussi tost ce cruel me met à la tenaille
D'un regret importun qui tousiours me trauaille,
Sans donner tant soit peu de tréue à ma douleur.

Il glisse par les yeux au rampart de mon cœur,
Il l'assiege, il l'assaut, luy donne la bataille,
Qui pis est, cruauté! quelque part qu'il m'affaille
Il fait vne grand' breche & demeure vainqueur.

Hà regret importun, si tu veux que ie meure,
Ou que ton prisonnier à iamais ie demeure,
Serf de tes passions en si dure prison,

Donne-moy liberté, qu'aumoins ie puisse encore
Voir ce doux souuenir qui sans fin me deuore,
Et qui de son parler a vaincu ma raison.

Puis que tu n'es en rien à mon mal secourable,
Et que sans ton secours ie meurs en languissant,
Puis que de iour en iour mon malheur renaissant
Redouble mes ennuis d'une peine importable,

Puis que ton œil diuin ne m'est point fauorable,
Ains plustost de ses traits va le mien banissant
Loin de la maiesté de ton front blanchissant,
Et de l'humble douceur de ta face honorable :

Pourquoy, en me flattant d'une vaine esperance,
Prens-ie, mal auisé, vne ferme assurance
De meriter en fin estre ton seruiteur?

Ie la prendray pourtant, & si ie t'importune,
Accuse ta rigueur, l'Amour & la Fortune,
Cause que ie languis vainement en erreur.

Tous mes meilleurs penfers sont confits en l'aigreur
 D'Amour, & toutesfois diuers en telle forte,
 Que l'un me rend vaincu sous sa puiffance forte,
 Et l'autre compagnon de sa force & grandeur.

L'un me fait esperer, me paiffant de douceur,
 Et l'autre plus fascheux vn defefpoir m'apporte,
 L'un me bannist de l'heur, l'autre m'ouure sa porte,
 Et le plus afeuré ne me donne que peur :

Ils tiennent toutesfois tous vne mefme trace
 Pour trouuer la faueur que i'efpere en la grace
 De la Dame pour qui ie foupire & ie vis.

Puis ce gentil efprit va fubornant mon ame,
 Et m'eschauffe le fang d'une fi douce flame
 Que fans les voir à l'œil, viure fain ie ne puis.

Ie n'ay membre fur moy, nerf, ny tendon, ny veine,
 Qui ne fente d'Amour l'amoureuse poison,
 L'ay perdu liberté, i'ai perdu la raifon,
 Doucement enyuré d'une esperance vaine :

L'ay tout le dos courbé de trauail & de peine,
 Je languis sous le faix, ie fuis fait par trayfon
 Hofte perpetuel d'une forte prifon,
 Qui se voit dans les yeux de ma douce inhumaine.

Hà charge trop pefante, hà trop pefant fardeau,
 Vrayment cil qui premier fit Amour au pinceau,
 Et qui dessus le dos luy figura des aëles,

Il estoit ignorant des vertus de ce Dieu,
 Qui iamais ne s'enuole, & ne change de lieu,
 Et ne fcauoit finon peindre des arondelles.

Ces Bergeres fort contentes du discours de ces beaux Sonnets, curieuses de tirer tout ce qu'elles pourroyent de luy, l'importunerent de façon qu'il fut contraint leur confesser ce qu'il auoit rapporté de son voyage. Entre autres nouveutez, ie vous conteray d'un miroir qu'il leur monstra, ie m'assure que vous confesserez que c'est le plus bel ouurage & le mieux parfait qui fut iamais veu. Le pié de ce miroir est en triagle, comme tout le reste, il est de porcelaine eleué en demy-rond, enrichy de mille petits animaux marins, les vns en coque, les autres en escaille, les autres en peau, tous entortillez par le reply des vagues & des flots courbez, & entassez l'un sur l'autre : & semble à voir ces troupes escaillees, que ce soit un triomphe marin. On voit sur l'une des faces, entre ces petits animaux, deux Tritons esleuez par dessus les autres, qui embouchent leurs coques, tortillees & abouties en poincte, mouchetees de taches de couleur, aspres & grumeleuses en quelques endroits, ils ont la queue de poisson large & ouuerte sur le bas. Sur l'autre face est un rocher, où y a un Roy assis en maiesté, couronné d'une couronne de ions mollets, meslez de grandes & larges feuilles qui se trouuent sur la gréue de la mer : il porte la barbe longue & herissée de couleur bleuë, & semble qu'une infinité de ruisseaux distillent de ses moustaches, allongees & cordonnees dessus ses léures : il tient de la main dextre une fourche à trois poinctes, de l'autre il guide & conduit ses chevaux marins galoppas à bouche ouuerte, ayans les piez dechiquetez & decoupez menu comme les nageoires des poissons : ils ont la queue entortillee comme serpens. Les roües de ce char sont faites de rames & d'auirons, assemblez pour fendre & couper la tourmente, &

l'espaisseur des flots, comme à coups de cizeau. De l'autre face est vne Deesse en face riante, belle & de bonne grace : elle a vn pié en l'air, & l'autre planté sur vne coquille de mer, conduisant d'une main vn petit enfant portant des ailes sur le dos. Entre ces colonnes sont mises les graces de ce miroir, enchassées en tableau fort bien elabouré de petites vignettes, lierres, où rampét mille petits animaux, comme freflons, mousches, guespes, sauterelles, cigales, lezars, & mille fortes de petits oisillons.

Ces filles non contentes d'auoir veu vne partie de ce qu'il auoit rapporté, le prièrent de leur dire s'il ne sçauoit point quelque gaye chanson, & qu'elles estoient plus amoureuses de telles gentilleffes, que de toutes autres choses qu'on leur pourroit rapporter. Ce Berger qui ne demandoit qu'à les entretenir, ne se fait importuner d'auantage, seulement les pria d'excuser la rudesse de sa voix, & la mauuaise liaison de ce qu'il châteroit : toutesfois que la chanson n'estoit que chaste & modeste en tout, mais amoureuse, & faite sur les demandes d'un baiser. Elles le prient de poursuiure l'entreprise, & qu'elles s'asseuroient de son honneste & gentil naturel. Il prend le Luth qu'il auoit enuoyé querir, puis mariant la corde & la voix, chante ces vers.

DOUCE & belle bouchelette
 Plus fraische & plus vermeillette
 Que le bouton aiglantin
 Au matin,
 Plus suaue & mieux fleurante
 Que l'immortel Amaranthe,
 Et plus mignarde cent fois
 Que n'est la douce rosee,

Dont la terre est artofee
Goute à goutte au plus doux mois:

Baife-moy ma douce amie,
Baife-moy ma chere vie,
Autant de fois que ie voy
Dedans toy
De peurs, de rigueurs, d'audaces,
De cruautéz, & de graces,
Et de sous-ris gracieux,
D'amoureux, & de Cyprines
Dessus tes léures pourprines,
Et de morts dedans tes yeux.

Autant que les mains cruelles
De ce Dieu qui a des œelles
A fiché de traits ardans
Au dedans
De mon cœur : autant encore
Que dessus la riue More
Y a de fablons menus :
Autant que dans l'air se iouent
D'oiseaux, & de poissons noüent
Dedans les fleuves cornus.

Autant que de mignardises,
De prisons, & de franchises,
De petits mors, de doux ris,
Et doux cris,
Qui t'ont choisi pour hostesse :
Autant que pour toy, maistresse,
L'ay d'aigreur & de douceur,
De soupirs, d'ennuis, de craintes :
Autant que de iustes plaintes
Le couue dedans mon cœur.

Baïse-moy donc, ma sucrée,
 Mon desir, ma Cytheree,
 Baïse-moy mignonnement,
 Serrément,
 Jusques à tant que ie die :
 Las, ie n'en puis plus, ma vie,
 Las, mon Dieu, ie n'en puis plus!
 Lors ta bouchette retire,
 A fin que mort ie soupire,
 Puis me donne le furplus.

Ainsi, ma douce guerriere,
 Mon cœur, mon tout, ma lumiere,
 Viuons ensemble, viuons,
 Et fuiuons
 Les doux sentiers de Ieunesse :
 Aussi bien vne vieilleſſe
 Nous menace sur le port,
 Qui toute courbe & tremblante
 Nous attraine chancellante
 La maladie & la mort.

Ceste chanſon leur fut plus agreable que la premiere, pour les mignardises & le desir passionné d'auoir vn baiſer de ſa maiſtreſſe. Or apres pluſieurs diſcours qui feroient longs à vous reciter, elles tomberent ſur la definition de l'Amour, tout à propos, pour ſçauoir l'opinion de ce Berger. Les vnes diſoyent que c'eſt vn charme, qui vient par les yeux, puis qui coule dedans les veines ayant troublé le ſang, qu'il trouble la raiſon : l'autre, que c'eſt vne humeur pareille qui ſe rencontre en deux perſonnes de ſemblable affection : les autres, la vertu : les

autres, la beauté, la bonne grace : bref chacune en dist sa ratelee, luy donnant fondemēt propre au bastiment de son cerueau. Quand ce vint au Berger à dire son opinion, il recite vn Sonnet qu'il en auoit fait autresfois. Je ne l'ay voulu oublier, pour vous faire iuges s'il est fait à propos.

JE veux dire qu'Amour n'est qu'un fascheux esmoy,
Qu'un desir importun, qu'un obieſt qui déuoye
Le train de la raison, qu'une humeur qui fouruoye
Çà & là par les ſens, & les met hors de foy :

Ou ſi l'Amour eſt rien, c'eſt bien ie ne ſçay quoy,
Qui vient ie ne ſçay d'où, & ne ſçay qui l'enuoye,
Se paiſt ne ſçay comment, de ne ſçay quelle proye,
Se ſent ie ne ſçay quand, & ſi ne ſçay pourquoi.

Comme vn eclair meſlé des poinctes de la foudre
Sans offeſſer la chair, broye les os en poudre,
Ainſi ceſte poiſon ſeche & bruſſe le cœur.

S'il n'eſt rien de cela, c'eſt vn malheur eſtrange
Qui conſomme vn verius l'eſpoir de la vendange,
Et iamais ne permet d'en voir le raiſin meur.

Ce Berger ayāt acheué ſa definition d'Amour,
l'une de ces Bergeres tournant l'œil & la parolle
vers celle pour laquelle il auoit ſi bien & ſi
promptemēt rencontré ſur la nature de l'Amour,
luy diſt : Vrayment, compagne, ſi iamais berger
merita quelque faueur pour ſa bonne grace,
pour ſa bonne façon, & pour ſon gentil eſprit,

cestuy-cy merite bien que vous faciez quelque conte de luy. Lors ceste Bergere toute honteuse, l'œil baissé, avec vne douce modestie : le ne doute point (dist-elle) que l'affection qu'il me porte ne merite beaucoup, & que les preuues que i'ay de son honneste seruice n'ayent gaigné quelque lieu en ma bonne grace : mais estant, comme veritablement ie suis, sous la puissance d'un pere, sous la rigueur d'une mere, & en garde d'une venerable maistresse, il faut qu'il s'assure de n'auoir iamais œil ny faueur aucune de moy, que par leur commandement : & faut qu'il pense que ses passions ont autant de puissance de m'esmouuoir à l'amour, comme si i'estois vne statue de bronze, de marbre, ou de porphyre. Alors ce pauvre Berger doutant quelque fascheux rapport, pour vne si cruelle responce, d'une voix lente & tremblante dist : Puis que la puissance & la contrainte forcee du Destin, puis que la fortune & le malheur ont coniuré contre moy, puis que la source de mes yeux ne scauroit fournir d'eau pour esteindre le feu qu'Amour a fait en mon cœur, ie ne puis moins faire que d'appeller le temps & l'occasion à mon secours : le temps pour adoucir sous le doux vent de ses ailes legeres la rigueur du desastre qui me poursuit : l'occasion, pour quelque douce esperance, qui ce pendant entretiendra mes passions. Puis tournant les yeux vers ceste rigoureuse maistresse, dist :

ADIEU mon cœur, adieu ma chere amie,
 Adieu mon ame, or adieu mes amours,
 Mes amours non, mais las tout le rebours,
 Que j'esperois de toy ma douce vie!

Adieu par qui ma liberté rauie
S'est faite esclau au plus beau de ses iours,
Adieu par qui i'esperois le secours
Qui deust forcer le destin & l'enuie.

Or ie te pry de me faire cet heur
Que tu reçoïue' aumoins mon pauvre cœur :
Tien, le voyla, ie te pry de le prendre.

Si mes soupirs n'ont sceu flechir le tien,
Iette fans plus ton œil dessus le mien,
Tu le verras soudain reduit en cendre.

Le vous promets que ce pauvre Berger dit adieu de si bonne grace, & de telle affection que les larmes vindrēt aux yeux de toutes ces filles. Pendant ces discours cinq heures sonnent, retournent au chasteau le plus legeremēt qu'elles peurent, entrent dedans la salle, font deux grandes reuerences, lauent leurs mains, se mettent à table pour souper : & parce qu'elles auoyent assez legerement dîné pour l'interpretation du tableau, se mettent toutes en appetit. Elles n'eurent si tost acheué de souper, que voyla arriuer vn messager, qui leur annonce l'heureuse naissance d'un petit Prince, issu de la race de ceste venerable maison : elles se leuent de table, louans Dieu de ce tant désiré enfancement. Ce messager, apres auoir fait sa charge à l'endroit de ceste bonne maistresse, accoste les filles, leur conte du grand & superbe preparatif du baptesme de cet enfant, & tel veritablement que l'Europe n'en veit onc vn pareil. Entre autres choses, il leur monstra par escrit vne petite masquarade qui se fist le soir mesme que


ce Prince naquit : elle fut assez legerement faite, & fans y auoir autremēt pensé, toutesfois assez gentille, & assez proprement inuentee. Ce furent les filles qui delibererent de dresser ce masque, à fin que par quelque gentille allaigresse, elles mōstrassent l'enuie qu'elles auoyent de fauoriser leur maistresse en la naissance de ce Prince. Trois s'habillerent comme les trois Graces, non pas nues, comme les ont peintes & grauees la plus part des anciens, mais vestues d'un habit de satin blanc, à grande broderie de canetille d'argent, & argent trait, ceintes iustement sous l'enfleur soupirante de leur tetin, d'une ceinture large & bouclée sur le costé, un accoustrement de teste gentil & promptement inuenté, enrichi de couronnes de laurier. Elles portoyent de grands coffins d'eclisse pleins de roses, de lis, de myrte, de mariolaine, de girofles, & de toutes sortes de fleurs qui se peurent trouuer pour la saison : entrent dedans la chambre, dansans un petit ballet faict à propos, puis verferent les fleurs sur le berceau de ce Prince & sur le lit de l'accouchee, chantans une chanson parlant aux Nymphes de la Meuse. Mais auant que la premiere commençast (disoit ce messager) une petite rougeur entremeslée d'une douce honte, s'espand sur son visage, portant l'œil à demi-clos & modestement haussé, puis entr'ouvrant le coral soupirât de ses léures pourprines, commence en ceste façon.

CHANT D'ALLAIGRESSE

SVR LA NAISSANCE

DE MONSEIGNEVR LE MARQUIS DV PONT

HENRY DE LORRAINE (1).


 vs auant, troupe gentille,
 Qui dormez au fond des eaux
 De la Meuse, qui distille
 En doux & coulans ruisseaux :
 Sus, arrestez, Nymphelettes,
 Vos courfes argentelettes,
 Et bien-heurez ce beau iour,
 En qui le ciel a fait naistre
 Vn beau Prince, qui doit estre
 La fleur d'Armes, & d'Amour.

Vn beau Prince qu'on peut dire
 Trois & quatre fois heureux,
 Race d'ayeulx qui l'Empire
 Ont tenu cheualeureux,
 Et d'un grand Roy (*), dont la gloire
 Eleue au ciel la memoire
 D'un nom qui doit viure, encor
 Que les honneurs se changeassent,
 Et que les ans retournassent
 En l'ancien siecle d'or.

1. Henri de Lorraine, né à Nancy en 1663, du mariage de Charles III, duc de Lorraine, avec Claude de France; mort en 1624.

2. Claude de France était fille de Henri II.

Sus donc, venez faire hommage
 A ce Prince nouveau né,
 A qui le ciel en partage
 A de long temps ordonné
 Que sa fortune auancee
 Sur la contrainte forcee
 Et du Sort, & du Destin,
 Doit vne fois en sa vie,
 Maugré le ciel & l'enuie,
 Rompre les cornes du Rhin.

Et vous Graces immortelles,
 Graces, mignonnes des Dieux,
 Tirez vos rondes mamelles,
 Et de vos doigts precieux
 Posez ce Prince en sa couche,
 Puis luy mettez en la bouche
 Ce petit bout vermeillet,
 Ceste fraize rougissante,
 Sur l'enflure blanchissante,
 Qui iette vn ruisseau de lait.

D'un lait qui le face croistre
 Vaillant, vertueux, & doux,
 Et en croissant apparoitre
 Braue & beau par dessus tous,
 Tant que sa léure mignotte
 A petits soupirs suçotte
 L'Amour, la gloire, & l'honneur
 De ses nourrices les Graces,
 Pour le guider sur les traces
 D'une Lorraine grandeur (1).

1. Les vœux du poète furent exaucés : Henri de Lorraine, surnommé *le Bon* par ses contemporains, peut être placé au premier rang dans cette grande lignée de princes.

Et vous petites mouchettes,
Douce fillette du ciel,
Belles & blondes Auettes,
Venez confire le miel
Dessus la léure pourpree,
Dessus la langue sucrée
De ce petit enfanton,
Qui ia monstre de son pere
Les vertus, & de sa mere
Les graces & la façon.

Que le ciel porte visage
Clair, doux, tranquile, & serain,
Chassant tout espais nuage :
Que les vents rompent leur train
Dedans l'air, & puis que l'onde
De la marine profonde
Mette bas toute rigueur,
Exerçant comme traitable
Mollement dessus le fable
Sa colere & sa fureur.

Que la terre à sa naissance,
Ainsi qu'à celle des Rois,
Verse l'heur & l'abondance,
Et qu'il pleuve à ceste fois
Vn Printemps, vne rosee,
Tant que la plaine arrosée
D'une moisson de senteurs,
S'abreuue, & que son haleine
Embafme l'air & la plaine,
Les bois & les monts d'odeurs.

Que les plaintes importunes
Ne trauaillent plus nos yeux,

Mais que de ioyes communes
S'enflent la terre & les cieux,
Iusques aux larmes roulantes
Et les roches larmoyantes
De Niobe au noir courroux :
Qu'on ne voye qu'allaigresses,
Que graces, que gentilleffes,
Peintes sur le front de tous.

Et vous Nymphettes Lorraines,
Caressez à qui mieux mieux
Dessus vos herbeuses plaines
Ce choisi mignon des Dieux,
Ce Roy vertueux & sage (1),
Ce Roy, le second image
De Dieu, en sa maiesté :
Qu'heureuse en soit l'accroissance
Au doux repos de sa France,
Par sa diuine bonté.

Et que sa grace il luy donne
Chassant de luy tout mechef,
Faisant fleurir sa couronne
Tout autour de son beau chef :
Qu'il augmente, & qu'il benie
Par sa bonté infinie,
Nostre Royne (2), en tout bon-heur,
Nostre Royne, & que sa grace
S'espande dessus la race
Du nostre, & de son seigneur.

Et vous les trois Sœurs ouurieres
A trancher le cours du temps,

1. Charles IX. — 2. La reine mère.

Tirez les trames entieres
 Et le filet de ses ans :
 Puis filez la destinee
 De l'enfance la mieux nee
 Que le Soleil sçauroit voir,
 Soit en sortant de sa couche,
 Soit entrant, lors qu'il se couche
 Tout poudreux dessus le soir.

Filez sa tendre ieunesse,
 Et tournez tant le fuzeau,
 Que les ans, ny leur vifesse
 N'approchent de son berceau :
 Puis luy plantez la victoire,
 L'heur, la vaillance, & la gloire,
 Et l'honneur dedans la main,
 Tant que sa force viuante
 Trompe la pince mordante
 De vostre cizeau d'airain.

Ceste sermone finie par ces trois Graces aux Nymphes de la Meuse, soudain arrivent trois autres Bergeres masquées, cōtrefaisant les trois Parques, filles de la Nuit, pour bien-heurer par leurs souhaits le désiré enfantement de ce Prince. Elles estoient en cottes de turquin violet, frangees & houpees de soye cramoisie, troussées à menus plis dessous la hanche, les bras nuds iusques au noeū de l'espaule, tenant en main vn flambeau noir, & iettant fumee de fort gracieux parfum : ceintes sous les flancs d'une ceinture large d'un bon demi-pié, bouclée sur le costé à boucles d'airain, faites & cizelees de leurs chiffres & deuises, entre-lacees de bonne grace. Mais d'autant que les trois premieres

estoyent belles, ieunes & polies, ces trois sœurs estoyent vieilles & ridees, toutesfois de belle apparence. Elles portoyent les tresses de leurs chevelures pendantes sur les espauls repliees d'une bandelette de foye incarnate : l'une portoit au costé gauche une quenouille de cuiure, garnie de longues poupees de laine blanche, puis à doigts couplez tiroit & retiroit le fil trois fois retors de la vie de ce ieune Prince, puis le tirant elle le pollissoit à petites morsures, puis entr'ouvrant la bouche quelquesfois elle deroboit un peu d'humeur avec le petit bout de la langue pour donner secours à ses léures alterees. L'autre faisoit pirouëtter en rond ce fuzeau fatal, contrôleur de nostre vie. L'autre tenoit un ciseau d'airain, & menaçoit de trancher le fil retors de la vie de ce beau Prince. Deuant leurs piez y auoit trois grands paniers d'eclisse, pleins de molles & delicates toisons, iusques à outrepasser les bords. Or ceste troupe, sans donner tant soit peu de trefue à leur labeur, delibera de chanter les souhaits de ce Prince, en troupe premiere-ment, puis l'une apres l'autre. Dôcques entr'ouvrant leurs léures prophetes, chantent la fatale destinee & les futurs oracles de ce Prince nouvellement né, d'une voix que les ans, ny l'enuie, ny le malheur de nostre temps ne sçauroyent mordre ny reprendre. Or tournant le fuzeau commencent en ceste façon.

TOVTES TROIS ENSEMBLE.

COUVREZ, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,
 L'heur, les iours & les ans du Prince le plus
 beau,
 Et le corps animé de la plus gentille ame
 Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.

LA PREMIERE.

Moy qui domte les ans, & retranche des ælles
 La contrainte forcee, & le vol du Destin,
 Je veux qu'il puisse ioindre aux terres paternelles
 Et Calabre & Sicile (1), & les courtes du Rhin.

LA SECONDE.

Je luy donne en fouhait l'honneur & la victoire,
 La grandeur de sa race & l'appuy d'un grand Roy,
 Le repos & la paix, la vaillance & la gloire,
 La bonté, la vertu, la iustice & la foy.

LA TIERCE.

Je veux par mon fouhait que sa blonde ieunesse
 Voye de pere en fils prosperer sa maison,
 Je veux qu'il puisse voir en sa blanche vieillesse
 Les rides de sa mere, & son pere grifon.

ENSEMBLE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,
 L'heur, les iours & les ans du Prince le plus beau,
 Et le corps animé de la plus gentille ame,
 Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.

LA PREMIERE.

Croissez, Prince, croissez, en croissant ie vous donne
 Cet heur, que sans malheur croissez heureusement:
 C'est l'arrest du Destin, le Ciel ainsi l'ordonne,
 Et les astres, benins à vostre enfantement.

LA SECONDE.

Croissez, Prince bien né, croissez, l'autre lumiere,
 Croissez, l'astre nouveau de ces Princes Lorrains,
 Croissez, Prince, croissez, croissez, race guerriere,
 Aimé de deux grands Roys vos deux oncles parrains (2).

1. Allusion aux droits des princes Lorrains sur le royaume de Naples, comme descendants du roi René d'Anjou.

2. Charles IX et Philippe II d'Espagne, ses oncles maternels.

LA TIERCE.

Croissez, Prince, croissez, gentil, courtois, honneste,
 Bien appris, bien adroit, sage, & vaillant guerrier :
 Par augure certain ie mets sur vostre teste
 Dés le premier berceau ce chapeau de laurier.

EN TROVPE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame, &c.

LA PREMIERE.

Ie loge pour iamais les viues effincelles,
 L'arc, la trouffe & les traits d'Amour dedans vos yeux :
 L'attache au beau coral de vos léures iumelles
 Les baifers, les attraits, & les ris gracieux.

LA SECONDE.

Dessus vostre beau front, de main non violable,
 L'engraue la vaillance, & l'heur & la bonté,
 Le comble des beautez sous vn port venerable,
 Et avec la douceur la graue maiesté.

LA TIERCE.

Ainsi de bouche en bouche on dira les louanges
 De ces Princes Lorrains, iusqu'aux flots de la mer,
 Les flots les pousseront iusqu'aux riués estranges,
 Et les riués aux vents, & les vents dedans l'air.

EN TROVPE.

Courez, fuzeaux, courez, & deuidez la trame,
 L'heur, les iours & les ans du Prince le plus beau,
 Et le corps animé de la plus gentille ame,
 Qui iamais s'allongea dessus nostre fuzeau.

Après la lecture de ceste masquarade, qui fust
 iugee assez bien inuentee, pour auoir esté faicte
 sur le champ, ce messager, homme gentil & bien
 appris, leur fait vn long discours du superbe

appareil de ce baptistère, & de la venue du Roy : entr'autres il fit vn conte d'vn masque le plus estrange qui fust onc. C'estoit vne vieille querelle des quatre elemens, contre quatre planetes, combatans pour la grandeur du Roy, & pour maintenir sa puissance : mais en fin Iupiter descendant de son throne, assis sur son aigle, gardien de sa foudre, les deuoit appointer, faisant le Roy seigneur de la terre vniuerselle, se reseruant le ciel. La Terre, disoit ce messager, est vne grosse masse où coulent fleuves, fontaines, ruisseaux, s'enflent roches, montagnes calfeutes de mousse, de fleurs, d'herbes, d'arbrisseaux : en quelques lieux se descouurent villes, chasteaux : au milieu preside la Nature, descourant vn nombre infini de secondes mamelles, pour donner nourriture & arroser ce lourd element. La Mer est vne autre masse flots sur flots amassée, où se voyent Baleines mouuans la queue, la bouche & les yeux, Dauphins au dos courbé, Marsoüins, & vne infinité de monstres marins : là preside Neptune tenât son trident, commandant en son gouvernement humide. L'air est vne autre masse de nuës repliees & entassees l'une sur l'autre, où se courbe en demi-rond ce bel arc bigarré de couleurs, qui semble faire vne ceinture au ciel quand il veut pleuuoir : là preside Iunon. Le Feu est vn autre amas de flammes ardentes, où Vulcan forge au marteau les poinctes entortillees, & les traits acerez des foudres de Iupiter. Je vous dy grossièrement ce que c'est, laissant vne autre infinité d'entreprises, d'estranges artifices de feu, qui s'y verront, forts assiegez, batailles de sauuages, courses à pié, à cheual, rompre lances, piques, combatre à la barriere, & mille autres gentils exercices. Si ie puis auoir le memoire de ces magnificèces,

difoit ce meffager à ces filles, ie vous l'enuoye-
ray : & pour gage de ma promesse, voyla vne
petite Eclogue que ie vous donne, la lifant vous
en verrez le fuget.

TOINET, BELLIN, PEROT. (1)

BELLIN.

DE viuoter chetif, Toinet, que ie fuis las!
Sans trefue le malheur va talonnant mes pas,
Oncques ie n'esprouuay le repos de la vie,
Le porte sur le dos vne eternelle enuie
Qui va trompant mon heur, & faulfant mon deffain.

TOINET.

Or que i'aïlle à poings clos, le bonheur de ma main
S'enuole avec le vent : i'ay tenté la Fortune
En cent & cent façons, mais la main importune
Coup à coup me renuerse, & me fait trebucher.
Hà peu cruel Destin, que ne vins-tu trancher
Le filet de mes ans, lors qu'aux voix des Cigales
On me fit accorder les fleutes inegales,
Les chalumeaux de canne (a), & quelquesfois auffi
Le flageol amoureux, & d'un vent adouci

a. Var.: *Les chalumeaux d'auoine.....*

1. *Toinet*, Antoine de Baïf; *Bellin*, Remy Belleau; *Perot*, Pierre de Ronsard.

La première partie de cette églogue, jusqu'à la variante de la page 156, formait le commencement d'un poème imprimé en 1560, puis en 1566 (Paris, in-4, Rob. Estienne), sous le titre de: *Chant pastoral sur la mort de JOACHIM DU BELLAY, angevin*. Dans ce Chant figurent : les *Pasteurs Thoinet, Bellin* et une *Nymphe de la Seine*.

Trainer à petits fauts la troupe camufette
Aux fredons animez du fon de ma mufette?

BELLIN.

Toinet mon cher fouci, Toinet, il ne faut point
Se repentir d'avoir si proprement conioint
Les chalumeaux ensemble, & d'avoir mis en bouche
Le pipeau qui si bien en tes léures s'embouche,
Pan fleuta le premier, & les Faunes apres,
Qui firent tressaillir les monts & les forests
Au fon de leur bouquin, & n'eurent iamais honte
De faire des bergers quelque petit de conte :
Puis tu n'as pas appris à manier les dois
Sous vn petit sonneur. Ianot (1) a fait ta vois,
Il t'a monsté comment (& en a pris la peine)
Il falloît retrancher les soupirs & l'haleine,
Comme il faut donner vent, l'allonger, l'accourcir,
Le haster, l'enaigrir, le feindre, l'adoucir :
Comme il falloît aussi dessus la chalemie
Chanter vne chanson en faueur de l'amie.
Puis n'as-tu pas gardé avec les pastoureaux
Et Perot & Bellot (2), les boucs & les cheureaux ?
Et cent fois avec eux dedans les eaux claires
Relaué la toison des brebis camufettes ?
Soufflé dans leur pipeau ? & de tes propres mains
Corne à corne conté leurs chéures & leurs dains ?

TOINET.

Bellin, ces deux bergers ne font plus és montagnes,
Ils ont abandonné les bois & les campagnes,
Les argentins ruisseaux & les tertres boissus,
Et se font dérobez de ces antres mouffus,

1. Jean Daurat.

2. Ronsard et du Bellay.

Loin de leurs compagnons, pour aller à la ville,
 Pour laisser Galatee, & chercher Amarylle,
 Eschange qui leur plaist, pour auoir eu cet heur
 De forger leur fortune (*a*), & tromper le malheur.
 Ils y vont bien souuent, ayant les mains chargees
 De formage & de lait, & de fraisches ionchees,
 Ou d'une peau de chéure, ou de quelque toison,
 Sans rapporter leurs mains vuides à la maison :
 Puis ils ont d'heritage vn troupeau sous leur garde,
 Et tousiours le Dieu Pan (1) de bon œil les regarde,
 Tousiours les fauorise, & nous pauvres chetifs
 Nous languissons és bois entre les plus petits.

BELLIN.

Mais ie te pry, Toinet, laissons-là les complaints,
 Ie veux chanter à toy les cruelles attaintes
 De Caton mon fouci, Caton que j'aime mieux
 Que mon cœur, que ma vie, & cent fois que mes yeux.

Ie gagnay l'autre iour pour iouster à la lutte
 Vne toison de laine, & pour tirer en butte
 Vn arc d'yuoire blanc, la fleche & le carquois
 Recouuert par dessus d'un marroquin Turquois :
 Et riche tout autour de cent peintures belles
 Refigurant au vif les beautez naturelles
 D'un vieil antre mouffu, d'un argentin ruisseau,
 D'un taillis cheuelu, d'un rocher, d'un cousteau,
 Et le dos recourbé d'une haute montagne,
 Sur le ventre applani d'une verte campagne :
 Les Faunes, les Syluains, au rond des chesnes vieux
 Vont talonnant de pres les Nymphes aux beaux yeux.

Puis on voit sur le flanc dans le creux d'une oualle,
 Sur un tapis de fleurs de couleur iaune & palle

a. Var. (1566): De trouuer la fortune.....

1. C'est-à-dire le Roi.

Le pitoyable Adon estendu de son long,
 Venus assise aupres, qui en larmes se fond,
 Versant d'un œil terni plus de pluye nouvelle,
 Que ne coule de sang par la playe cruelle,
 Et ne s'espand en vain : car de luy & des pleurs
 Se naist vne moisson de roses & de fleurs, (a)
 La vermeille en ternist, & la blanche en derobe
 Le beau pourpre vermeil pour les plis de sa robe.
 On voit autour du corps mille & mille Amoureux,
 Les vns la larme à l'œil ébranlent les cerceaux
 De leur dos emplumé, & le sang de la playe
 Roulant à petits flots, deçà delà ondoie,
 Emportant (b) la blancheur de ce marbre transi.

Les autres bauolant, d'un mouuoir adouci
 Le vont lechant du bout de leurs pennes dorees :
 Les autres vont versant de cruches azurees
 De l'eau pour le lauer, & de leurs doigts marbrins
 Nettoient à l'enui les membres yuoirins
 De ce corps englacé, & de face ternie
 Cyprine va meflant sa bouchette blefmie
 A la bouche d'Adon, veufue de l'heureux bien
 Qu'elle souloit baisant mesler avec le sien. (c)

L'un fiche de son arc la corne contre terre,
 Et de bras & de piez tout courbé le tient ferre :
 L'autre de la main dextre à l'autre bout se pend
 Hors de terre guindé, & le pié gauche estend
 Sur le ventre de l'arc : puis en trainant la corde
 Sous le bras dextrement il le plie & l'encorde.

a. Var.:

Se naist vne moisson de cent sortes de fleurs.

b. Var.: *Empourprant.*

c. Var.:

Qu'ell' souloit en baisant tremper avec le sien.

Vn autre est si bien mis sur le corps endormi
 D'un long sommeil ferré, qu'au visage blefmi,
 Et aux membres glacez on voit la couleur belle
 Et l'esprit retourner au branle de son aile :
 Tant doucement & bien il esuente ce corps,
 Qu'on voit presque mouvoir les membres desia morts.

Les autres sont en foule, & de main enfantine
 Branlent contre la dent de la beste mutine
 Vn gros espieu nouailleux, & au lieu de brandon
 S'arment tous à l'enui des armures d'Adon.

Or voyla le carquois que ie mettray pour gage,
 Si tu restes vainqueur, ce sera ton partage,
 Regarde si tu veux accorder à ce point.

TOINET.

Quant à moi ie suis prest, ie ne m'excuse point.
 L'ay du gentil Bougar (1) vne coupe taillee
 D'un fresne bien choisi : cil qui me l'a baillee
 L'auoit receuë en prix, pour auoir quelquesfois
 Vaincu de son flageol vn berger dans ces bois,
 Ie la garde soigneux qu'ell' ne soit point touchée.

Elle est faicte au grand tour, obliquement creusée,
 Cernant vn double rond, en ouale estendu :
 Sur les flancs de la cuue on y voit espandu
 Le tortis raboteux d'une tendre vignette,
 Monstrant tout à l'entour sa feuille verdelette,
 Dont naissent à l'enui, de mille & mille parts,
 Vn escadron mouuant de verdoyans lezards,
 De bourdonnans frelons, & de rouges limaces,
 Et d'autres dans les creux de leurs tendres cocasses.

Le tige est tout courbé de petits oisillons
 Becquetans sur le dos des legers papillons :
 Le pié, bien reuestu de la mesme racine

1. Ce Bougar ou Bongard doit être un sculpteur de l'époque.

Qui fort des entrelas trouffez de branque-vrſine,
Ombrageant tout le bas de ſon fueillage tors.

On y voit ſerpentant & courant ſur les bors
De la patte arrondie, vn tortis de lierre,
Qu'vn filet delié en cent flocons enferre,
Liant ſubtilement la branche tout autour :
Le tout ſi bien poli, qu'en y voyant le iour,
Se flechit doucement de la léure preſſée.

Le couuercle eſt taillé d'vne fueille amasſée
L'vn ſur l'autre en eſcaille, & le bord contrefait
De petits eſcargots, qui monſtrent le refait
Et le deffait auſſi de leur corne craintiue.

De ces fueilles de cheſne vne eſpaiſſeur naſue
De trois glans apparoiſt ſur la poincte dreſſez,
Qui ſemblent ſous le faix d'vne barque preſſez,
Dont le bois figuré en ondes ſe fouruoye,
Et ſemble avec le iour que l'eau dedans ondoye.

Au milieu de la barque il ſe plante vn vaiſſeau
Creuſé du meſme bois, où ſur le renouveau
Il mets du ſerpolet à la fueille nouvelle
Pour ietter dans le ſein de Caton trop cruelle.

L'anſe de ceſte coupe eſt faiſte d'vn leurier
Haulſé ſur le deuant, que le gentil ouurier
A ſi bien labouré, que la teſte arrongee
Et miſe entre ſes piez, eſt ſi bien allongee,
Qu'eſtant ſur les ergots eſtendu de ſon long
Il ſemble s'efforcer à boire dans le fond
De quelque ruiſſelet à la ſource argentine.

Or voyla le threſor de ma pauvre caſſine,
Elle eſt encor pucelle, & ſent encor du bois
La nouvelle fraiſcheur, & les artiſtes dois
De ce gentil ouurier (a), qui tailla l'engraveure,
Et ce vaſe embelli de ſi iuſte emboucheure.

a. Var.: De ce gentil Bougard.....

Le la mets contre toy, pour pareille valeur
 Que l'arc & le carquois : si ton gaigne est meilleur
 le mettray le surplus. Mais ie voy, ce me semble,
 Au bord de ce ruisseau, à l'ombre de ce tremble, (a)

a. Var.: à l'ombre de ce tremble,
*Quelque Diuinité, car vne horreur ie sens
 Qui me fait herisser & chanceler mes sens.
 Vne froide fueur s'escoule de mes veines,
 Qui me glace le sang : les choses ne sont vaines.*

BELLIN.

*Le presage est certain, car ie sens comme toy
 Rouler vne frayeur haut & bas dedans moy :
 L'ay crainte que ce iour ne couue que tristesse.*

THOINET.

*Ha, Bellin, ie la voy, ha! c'est vne Deesse :
 Ie recognoy ses pas, son visage & sa vois.
 Il y a du malheur espandu par ces bois,
 Car elle est des Bergers messagere fidele :
 Mais tousiours apportant quelque triste nouuelle.*

BELLIN.

*Ha, Pan, Dieu des forests, oncques ie n'eus cet heur
 De receuoir de toy quelque douce faueur,
 Contre le ciel despit ta puissance est mal seure :
 Nous auions entrepris de chanter par gageure
 L'un à l'autre à l'enuy, mais tousiours le destin
 Sur le point du plaisir nous coupe le chemin.*

THOINET.

*Approchons mon Bellin : les Dieux sont accostables,
 Nous entendrons au vray ses plaintes lamentables. (1)*

1. Ici commençait la Complainte de la Nymphé, qui se retrouve à la fin de la deuxième Journée de la *Bergerie*. Les vers que nous donnons en variante raccordaient la première partie de l'éplogue

Perot ce grand cheurier : c'est luy, ie l'entreuoy,
C'est le iuge, à propos, & de toy & de moy,
Il luy fouuient encor de l'ancien ramage,
Iamais il n'oublira le train du pasturage.

BELLIN.

Hà, Perot, le Dieu Pan d'un regard adouci
Puisse œillader tes Boucs, & de toy ait fouci.

PEROT.

Hé, qu'avez-vous, garçons?

TOINET.

Il nous est pris enuie
De chanter l'un à l'autre en faueur de l'amie,
La gageure est ia faicte, il ne faut que chanter,
Tu feras nostre iuge, il te faut escouter :
Tu verras vne coupe & vn carquois d'yuoire,
Le loyer de celui qui aura la victoire.

PEROT.

L'ay l'oreille vn peu sourde (1), haulsez vn peu la vois,
Et vous feyez tous deux à l'ombre de ce bois.

TOINET.

Tout est rempli du nom de Iupiter,
S'il faut chanter, par luy seul ie commence :
Par luy la terre & le vague de l'air
Est habité & plein de sa puissance.

BELLIN.

Ie porteray mon front de lauriers verds
Toufiours couuert, c'est l'arbre que ie prise :
Car Apollon a fouci de mes vers,
Il me cherist, il m'aime, & fauorife.

avec cette Complainte, pour former le *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay*.

1. Ce sont toujours les mêmes personnages. Perot est bien Ron-sard, et sa surdité le fait encore mieux reconnaître.

TOINET.

L'eau de la Sarthe, & les riuës du Clin,
 Et l'ombre espais de la verte Gastine,
 Seront tesmoins comme i'ay le cœur plein
 Du nom aimé de ma belle Francine (1).

BELLIN.

Ces lauriers verds, où le vent de Zephyre
 Niche en tout temps, & les oiseaux de l'air,
 Sçauent le nom pour lequel ie soupire,
 Mesmes ces rocs ne le pourroyent celer.

TOINET.

De ces peupliers les escorces empreintes
 Portent son nom engraué de mes dois,
 Toufiours croissant comme croissent mes plaintes,
 Qui de douleur font larmoyer ces bois.

BELLIN.

L'entour poly du flageol que ie porte
 Est engraué des lettres de son nom :
 Si ie l'embouche, il faut que ce nom forte,
 Dieux ! ie ne puis chanter autre chanson !

TOINET.

Sur le Printemps les brebis camufettes
 Dedans les prez ne recognoissent mieux
 Le trefle espais, ny le thym les auettes
 Entre les fleurs, que ie cognois ses yeux.

BELLIN.

Aux fleurs le vent, aux espiz meurs la greffe,

1. *Gastine*, forêt du pays vendômois chantée par Ronsard. *Clain*, petite rivière qui coule près de Poitiers où Baif connut la maîtresse qu'il a célébrée dans *les Amours de Francine*. Une visite de Baif à Francine fournit à Ronsard le sujet de ce charmant épisode du second Livre de ses Amours, *le Voyage à Tours*. (Voir Commentaires de Remy Belleau.)

La grosse pluye au verd bourgeon qui poind
Donne la mort, & à moy l'œil de celle
Quand par courroux ell' ne m'œillade point.

TOINET.

De faule amer se paissent les cheureaux,
Et les bleds verds de celeste rosee,
De thym l'abeille, & d'herbe les aigneaux,
Moy d'un baïser de sa bouche sucree.

BELLIN.

Le petit fan ne cognoist mieux sa mere
Au temps nouveau en luy suçant le pis,
Ny le berger son chien & sa louviere,
Que moy les yeux de celle qui m'a pris.

TOINET.

L'ay de Perot vne toïson houpee
De laine blanche, & la peau d'un cheureau
De mainte marque en rond entrecoupee,
C'est pour Caton, car le present est beau.

BELLIN.

L'ay de Bellot vn tortis d'amaranthe,
De mariolaine, & de passeuelours,
De pouliot, de narcisse, & d'acanthé,
Ce beau present fera pour mes amours.

TOINET.

Au plus matin la gaye sauterelle
Ne se paist mieux de l'appast saoureux
Qui vient du ciel, que des yeux de la belle
Se paist mon cœur doucement langoureux.

BELLIN.

Ma Francine est plus fraïsche que la rose,
Et sa couleur plus blanche que le lis,
Plus beau le teint de sa léure declose,
Que les œillets au point du iour cueillis.

TOINET.

Fuyons, bergers, & menons paistre ailleurs
 Nostre troupeau, & quittons la mufette,
 Le fier serpent est tapy dans ces fleurs,
 Fuyons, bergers, ie voy qu'il nous aguette.

BELLIN.

Comme des prez la parure est vermeille
 Au mois d'Auril, m'amour est tout ainfi,
 Et le miel doux que nous confit l'abeille
 Dedans sa bouche, est en la sienne auffi.

TOINET.

Plus qu'un cheureuil ma Francine est fuyarde,
 Plus que le vent ou le coulant d'un eau :
 Plus dedaigneuse & cent fois plus hagarde
 Que celle-là qui deuint un rouseau.

BELLIN.

Ma Catelon à la course s'esgale
 Au ieune cerf lancé de son repos :
 De cruauté à la Vierge, en Thesale
 Qui en laurier fist reuerdir ses os.

TOINET.

Si le Dieu Pan en rien ne fauorise
 Ny mon flageol, ny ma mufette auffi,
 L'ay mon lanot (1) qui la vante & la prise,
 Et qui de moy a toufiours eu fouci.

BELLIN.

Si le Dieu Pan n'a de moy cognoissance,
 L'ay mon Charlot (2) qui m'oeillade en son lieu,
 C'est mon seul-bien, c'est ma chere esperance,
 Ie l'aime auffi, car c'est un demi-Dieu.

1. *Janot* désigne toujours Jean Daurat, son maître.

2. Le cardinal Charles de Lorraine, « l'Apollon des beaux esprits de son temps. »

TOINET.

Fuyons bergers, fuyons la troupe armee
De ces frellons, que ie voy peu à peu
Passer l'espais d'une nue enfumee
Qui fort d'un cheſne où on a mis le feu.

TOINET.

C'est mon Ianot, qui fait que ie fredonne
Sur mon pipeau à l'ombre de ces bois,
Il daigne bien s'abaiffer quand ie sonne,
Pour eſcouter les douceurs de ma vois.

BELLIN.

C'est mon Charlot qui fait que ie ſoupire,
C'est à luy ſeul que ie dreſſe mon vœu :
Par luy ie vy, ſa faueur me retire
L'eſté ſous l'ombre, & l'hyuer pres du feu.

TOINET.

J'ay mon Ianot qui touſiours me fait place
A l'ombre frais, & fournit de rouſeau,
D'huile & de fil, & de cire mollaffe,
Pour affuter les trous de mon pipeau.

BELLIN.

C'est mon Charlot, qui m'a de ſon laitage
Touſiours fourny, & n'a iamais permis
Que j'euſſe faute ou d'œufs, ou de fourmage,
Et au troupeau des bergers il m'a mis.

TOINET.

De leurs toreaux la tortiſſe ramee,
Leurs paſturons puiſſent iaunir en or :
Leurs eaux, leurs prez, & leur terre ſemee
Soyent de rubis & de perles encor.

BELLIN.

Que de leurs boucs les barbes & les cornes,
Et le long poil ſe changent en or fin,

II.

II

De leurs pastis les caillous & les bornes
En or massif, & leurs ruisseaux en vin.

PEROT.

Bergers, le souuenir d'une maistresse belle
Fait tousiours inuenter quelque chançon nouuelle :
Vous me semblez égaux, & à vostre chanter
Il me souuient de voir corne à corne luter
Deux belliers eschauffez iusqu'à perte d'haleine,
Ne voulant point quitter le troupeau ny la plaine.
Or vous estes amis, vous n'avez pas chanté
L'un à l'autre pour gain, ny pour estre vanté
D'auoir de son ami desrobé quelque gloire,
Il faut partir le gain, & partir la victoire.
Et quant aux gages mis, Toinet merite bien
D'auoir le tien Bellin, & toy d'auoir le sien.

Mais desia le soleil du sommet des montagnes
Peu à peu se desrobe, & dessus les campagnes
On ne voit plus brouter ny chéures ny cheureaux,
Les bouuiers amassez remmenent leurs toreaux :
Bergers, il s'en va tard, ie crains de faire attendre
Trop long temps à souper ma bergere Cassandre.

Pendant ce discours, qui n'ennuya gueres à ces Bergeres, huit heures sonnent, & soudain toute la compagnie sort de la terrasse & donne le bon soir à ceste venerable princesse, chacun se retirant à son logis, ie descens comme les autres ceste fascheuse descente, & perdis ma compagnie. Or à fin que sçachiez l'affiette de ce lieu, comme i'auois entrepris de vous dire dès le matin, il y a au pié de ce chasteau vne petite villette (1) ceinte de murailles, & de la Marne, qui va lechant ses bords : ceste ville est


1. Joinville.

riche de toutes les commoditez que les bergers, cheuriers, bouuiers, laboureurs pourroyent souhaitter, fust pour trouuer panetieres ouurees & taillees au poinçon avec leurs écharpes, colliers herissez de cloux pour les mastins, houlettes tournees, polies & bien ferrees, fust de pince, fust de crochet : musettes au ventre de cerf à grand bourdon, embouchees de cornes de daim, ou de laton, fleutes, flageolets de canne de fureau, d'escorce de peuplier, cages d'ozier & de ronces escarrees & pertuisees avec vne brochette rougie au feu, & eclissees de petits barreaux de troinelle pelee, garnies de cocasses de limas, pour seruir d'abreuvoir & d'augettes pour les oiseaux, couples de crein de cheual, sonnettes, iects, longes, veruelles, petites prisons de ioncs mollets, pour enfermer des sauterelles, ceintures, rubans, bracelets, vans, fleaux, eclisses, oules, bartes, terrines, tirouers, & toutes sortes de vaisseaux propres à la bergerie, vacherie & labourage. Entr'autres ie vey vn Berger, qui manioit le tour si proprement que les petits vases qui se deroboyent de ses doigts estoient si delicatement tournez & polis, que les pressant doucemēt de la léure ils se ployoyent & obeissoient comme le plus fin papier qui se trouue, encore qu'ils fussent de buis, de corneiller, d'yuoire, de corne de buffe, d'ebene, ou d'autre bois. Ce Berger estoit si parfait en son art qu'il tournoit les moleures des chapiteaux de colonettes en quarré, en triangle, en oualle, & en toutes figures. Je vous descriray vn chef-d'œuvre qu'il fist de sa main : C'est vn baston que luy-mesme auoit inuenté, vous iugerez par ce que ie vous en diray s'il est beau : La poignée est de corne de cerf, blanche, polie, & bien arrondie sur le tour; l'en-

tour de ceste poignée est tracé de sept lignes & sept espaces, desquelles y en a six de mesme longueur : la septiesme est plus longuette que les autres, & c'est celle qui monstre & marque les heures, deuant midy en descendant, & celles qui suyuent apres en montant. Les douze signes du zodiaque sont compris dedans les six espaces en montant iusques au solstice d'Esté, & six en deualant. Ces six lignes sont tirées egales en longueur & paralleles, mi-parties d'une ligne plus courte: puis entre ses diuisions, qui sont douze, y a encore deux petites lignes & trois espaces, qui ne sont que marques ou poincts, lesquelles contiennent entre elles l'espace de cinq iours, lesquels multipliez six fois, font trente iours, ou trente degrez, que tient chacune espace, ou signe du zodiaque, lesquels mis ensemble, font le cours solaire, ou vn an entier. Il y a d'autres lignes tortues, qui tournent obliquement, marquees & tirees sur celles qui tombent à plomb : par elles se cognoist la hauteur du Soleil, chaque heure, chaque iour, & chaque signe, selon le cours d'iceluy. Par le mouuement du chapiteau ou pommelle inferieure ouurât vne petite eguille qui s'y emboiste, & l'arrestant au iour & signe du mois, tenant aussi le baston perpendiculairement, on cognoist les heures & minutes par l'ombre du Soleil. La haute pommelle est faite de bois d'ebene, où sont marquees douze espaces contrefaites en petits goldrans, lesquels par le subtil mouuement d'une calamite ou eguille aimantee enseignent les quatre diuisions de la terre, le Leuant, le Ponant, le Midy, le Septentrion. Les huit qui restent descouurent les vents constants & inconstans, & monstrent le chemin que l'on veut tenir par tout le monde. Le tige de ce

baston se met en quatre pieces, qui seruent de quatre fleutes à neuf trous, fort belles & bien cōpassées: ce que me monstrant ce gentil ouurier, se trouuerent quatre ieunes Bergeres, si à propos qui les accorderent, & chanterent ceste chanson.

CHANSON.

 cruel enfant
 Qui vas triomphant
 De mon cœur captif
 Qui tremble & chancelle
 Sous ta main cruelle
 Poureux & craintif :

Trois fois abatu
 Tu m'as combatu,
 Esclaué à tes loix :
 Mais ceste victoire
 Seule a plus de gloire
 Que toutes les trois.

Vaincu des beaux yeux
 Doux & gracieux
 D'une, dont l'ardeur
 Et la chaste flame
 Va brulant mon ame,
 Et seiche mon cœur.

Or que i'apperçoy
 Que ie n'ay de toy
 Ny trefue ny paix,
 Amour, ie deteste
 Ta flamme celeste,
 Ton arc, & tes traits.

Puis que ce doux feu
S'esteint peu à peu,
Qui chaud me bruloit,
Sain ie me retire
Du fascheux martyre
Qui me trauailloit.

Si ta cruauté,
De ma loyauté
Triomphe à ce coup,
Amour, ie despise
Tes pas & ta fuite,
Ta force & ton coup.

Plus ne me deçoit
L'œil qui me forçoit
En mes ieunes ans,
Plus ie ne m'abuse
D'une douce ruse
Qui trompoit mes sens.

Ce bel or frizé
Que tant i'ay prisé
Plus ne me tient pris,
Le lis & la rose
Sur ton sein éclore
Me vient à mespris.

Ie quitte cet heur
D'estre seruiteur
A ta Deïté,
Pour faire vn échange
D'un seruice estrange
A ma liberté.

Tu n'es qu'un trompeur,
Effronté menteur,
Qui traistre seduit
Par douce finesse
La tendre ieunesse,
Qui folle te fuit.

Tant que tu voudras
Tu te vanteras
Estre fils des Dieux,
Mais au vray ie pense
Que telle semence
Ne croist dans les cieux.

Ton arc me desplaist,
Rien plus ne me plaist
Qui vienne de toy,
Tes feux ne me touchent,
Tes fleches rebouchent
Mouffes contre moy.

Mon œil preuoyant,
N'est plus larmoyant
En tes vains plaisirs,
L'ame qui s'appaïse
N'est plus la fournaïse
De nouueaux soupirs.

Va, contente-toy
D'auoir pris de moy
Et sens & raison,
Iamais ton enfance
N'aura de puissance
Sur mon poil grison.

Après auoir chanté & reioint ce baston, ce gentil artizan m'enseigna comme il pouuoit seruir à arpéter, à prédre largeurs, longueurs, & hauteurs : à cognoistre quel chemin fait la Lune en vne heure artificielle, les distances des estoiles fixes de l'une à l'autre : comme le creux de la pommelle peut seruir à mettre crayons & peintures liquides, & celuy des fleutes à mettre plumes, pinceaux, compas, esquierre, papier, pour designer paisages, villes, chasteaux, & bastimens rustiques : pour mettre aussi petits coutelets, pour faire modelles à leuer fardeaux plus à l'aïse, releuer charrettes & chariots versez : engins hydrauliques, pour puiser l'eau subtilement du bas en haut. Il me monstra aussi comme on trouuoit aisément la demy-toise sur le dos de ce baston, qui contient trois piez, chacun pié douze pouces, chacun pouce douze onces ou lignes : les marques en sont d'yuoire sur le bois d'ebene : de ces trois piez on en fait la toise qui est de six, on en fait la coudee qui est d'un pié et demy, la perche doublant la demy-toise huit fois : de l'autre costé on y trouue l'aune, côme de Paris, de Lyon, de Prouins, la canne & la brasse. Au reste il peut seruir pour aller par pays, & pour s'appuyer estât bien ferré par le bout d'embas, & bien encorné d'une belle corne de Daim. Voyla le baston que me donna ce gentil artizan : ce que ie n'ay voulu obmettre pour les commoditez d'un si gentil instrument. Or pour clorre & pour sceller ce beau iour d'un sceau & d'une marque memorable à iamais, ie vey dedans la prairie, sur les bords de la Marne, vne troupe de Nymphes portans le crespé d'or de leur cheuelure, flotant & ondoyant sur leurs espaules, cordonné seulement d'un petit ruban

de couleur, & ferré d'une couronne de peruanche : Je la peu fort aisément discerner du laurier, parce que la Lune lors fauorisoit mon bon-heur, luy ayant fait ceste requeste.

LUNE porte-flambeau, seule fille heritiere
Des ombres de la nuit au grand & large sein,
Seule dedans le ciel qui de plus viste train
Gallopes tes moreaux par la noire carriere :


Seule, quand il te plaist, qui retiens ta lumiere
D'un œil à demi-clos, puis la versant soudain
Monstres le teint vermeil de ton visage plein,
Et les rayons sacrez de ta belle paupiere :

Laisse-moy, ie te pry, sous le silence ombreux
De tes feux argentez au seiour amoureux
De ces rares beautez qui m'ont l'ame rauie,

Et cause que fans peur i'erre dedans ce bois.
Vagabond & seulet, comme toy quelquesfois
Pour ton mignon dormeur sur le mont de Latmie.

Elles monstroyent l'une à l'autre, en toute priuauté (car elles ne me pouuoient appercevoir) leurs gorges, leurs gréues, & leurs seins. Entre autres i'en vey vn large, blanchissant, rehaussé de deux montagnettes soupirantes d'un doux & mignard tremblement, abouties de deux petites fraizettes rougissantes sur le bout : le teint de ceste enfleure mignonne ressembloit vn vase de crystal comblé de lis & de roses, tant estoit naifvement coloré. Toutes estoient en cotillons, l'une le portant iaune, l'autre verd, l'autre d'escarlatin violet, tissus en broderie de leurs chiffres & deuises. Elles auoyent les piez

nuz sans chauffure, descourrant quelquesfois en dansant vn talon qui ressembloit mieux vne rose attachee contre la base d'une colonne, que ce que c'estoit : quelquesfois monstroyent vne gréue longue & droite, semblable à deux colonnettes d'albastre bien choisi, pour le soustien & fondement d'une si noble architecture. Or ayāt donné contentement à mes yeux, de si doux & si gracieux appas, il falloit bien que l'oreille receust quelque plaisir : & pour ne la laisser mal-contente, vne de la troupe commence vne chançon, mais non sans auoir esté importunee de ses compaignes, parce qu'elle asseuroit l'auoir trouuee en la pochette d'une Bergere, qui la tenoit fort cherement, ayant esté composee en sa faueur en la personne de son amy qui souhaittoit la baïser : elle commence ainsi.

OMME la vigne tendre
 Bourgeonnant vient estendre
 En menus entrelas
 Ses petits bras,
 Et de façon gentille,
 Mollette s'entortille
 A l'entour des ormeaux,
 A petits nœuds glissante
 Sur le ventre rampante
 Des prochains arbrisseaux.

Et comme le lierre
 En couleurant se ferre
 De maint & maint retour
 Tout à l'entour
 Du tige & du branchage
 De quelque bois sauuage,

Espondant son raifin
Deffus la cheuelure
De la verte ramure
Du cheſne fon voifin.

Ainſi puiſſé-ie eſtreindre
Ton beau col, & me ioindre
Contre l'yuoire blanc
De ton beau flanc,
Attendant l'eſcarmouche
De ta langue farouche,
Et la douce liqueur,
Que ta léure mignonne
Liberale me donne,
Pour enyurer mon cuer.

Sus donc, que ie t'embraffe!
Auant, qu'on entrelaſſe
Tout autour de mon col
Le marbre mol
De tes longs bras, maiftreſſe :
Puis me baiſe & me preſſe,
Et me rebaïſe encor
D'un baiſer, qui me tire
L'ame quand ie ſoupire
Deffus tes léures d'or.

De moy, ſi ie t'approche,
L'enteray ſur ta bouche
Vn baiſer eternal,
Continuel :
Puis en cent mille fortes
De bras & de mains fortes
Sur ton col me liray
D'un nœud qui long temps dure,

Et par qui ie te iure
Qu'en baifant ie mourray.

Si i'ay cet heur, ma vie,
Ny la mort ny l'enuie,
Ny le fomme plus doux
 Ny le courroux,
Ny les rudes menaces,
Non pas mefme les Graces,
Les vins, ny les appas
Des tables enfucrees,
De tes léures pourprees
Ne m'arracheroyent pas.

Mais fur la bouche tienne
Et toy deffus la mienne
Languiffans nous mourrions,
 Et passerions,
Deux ames amoureufes,
Les riues tortueufes
Par deffus la noire eau,
Courant dedans la falle
De ce Royaume palle,
En vn mefme bateau.

Là par les vertes prees
De couleurs diaprees
En ce royaume noir,
 Nous irions voir
Les terres parfumees,
Qui fans eftre entamees
Sous le coudre tranchant,
De fecondes mammelles
Les moissons eternelles
Sont toufiours épanchant.

Là tousiours y soupire
Vn gracieux Zephyre,
Qui d'un vent doucelet,
Mignardelet,
Se iouë & se brandille,
Se branche, & se pandille
D'ailerons peinturez
Sous la forest myrtine
Et la verte crespine
Des beaux Lauriers sacrez.

Là les lis & les roses
De leurs robes declofes
Font renaistre en tout temps
Vn beau printemps,
L'œillet & l'amarante,
Le narcisse & l'acarde,
Cent mille & mille fleurs
Y naissent, dont l'haleine,
L'air, les bois & la plaine
Embaſme de senteurs.

Là sur la riue herbeuse
Vne troupe amoureuse
Rechante le discours
De ses amours :
Vne autre sous l'ombrage
De quelque antre sauage,
Lamente ses beaux ans,
Mais las ! en ce lieu sombre
Ce n'est plus rien qu'une ombre
Des images viuans.

Ie ſçay bien, qu'à l'entree
Vne troupe sacree

Clinera deuant nous ,
 Et deuant tous
 Nous fera ceste grace
 De choisir nostre place
 Dessus de verds gazons ,
 Tapissez de veruaine ,
 De thym, de mariolaine,
 Et d'herbeuses toisons.

Je sçay qu'il n'y a dame ,
 Non celle dont la flame
 Vint la flame tenter
 De Iupiter,
 Qui s'offençast, cruelle ,
 De nous voir deuant elle
 Nous mettre au plus haut lieu ,
 Ny celle qui la guerre
 Alluma dans sa terre
 Fille de ce grand Dieu.

Ceste chanson finie, ie demeure tout éperdu, tant pour la douceur de la voix larronneſſe de mon ame, que pour les parolles passionnees de l'amour. Et croy que ceste Nymphé auoit choisi ce ſuget propre à ſes paſſions, autrement il n'eust eſté poſſible de ſi bien chanter & de ſi bonne grace, ſans eſtre épointonnée de quelque amoureuse affection. J'ay ouy au mois d'Auril les accens redoublez, & tirez à longue haleine, & les fredons entre-coupez du Roſſignol, j'ay ouy le tin-tin des Cigales au mois le plus chaud de l'Eſté, j'ay ouy doucement gliffer la roſee ſur les herbes emperlees de ſon degout, j'ay ouy entre deux montagnes cauerneuſes les vieilles querelles de la parlante Echo, j'ay ouy couché

dessus vn ruisseau, tapissé de verdure & calfeutré de mousse, le murmure d'une eau roulante à petits flots au travers de petites pierrettes & de gravois menu, j'ay ouy dedans le saint horreur des forests les plus obscures les chansons de Daphnis : mais, pour dire la verité, ceste voix estoit toute autre chose. Or de peur d'estre decouvert, j'euy patience derriere vn saule creux, où ie m'estois tapi, ou de frayeur, voyant tant de diuinitez ensemble, ou de peur d'interropre leur plaisir, ou sous l'esperance d'en entendre dauantage : mais ie ne demeuray gueres que soudain ie ne les veisse toutes au plonge fendre l'eau à coups de bras, puis soudain s'euanouir & se desrober de mes yeux. Enyuré de tant de plaisirs, enuiron les dix heures ie me retire en ma chambre pour prendre mon repos. Je vous laisse à penser si ce dormir me fut plaisant & doux. Car si tost que le sommeil eut couuert de ses ailes humides la lasse & paresseuse paupiere de mes yeux, l'enchanteresse & charmeresse memoire de ce que j'auois veu & entendu ce beau iour, accompagné d'Amour, de plaisir, & possible de quelque passion, tous ensemble viennent suborner mes sens, faisant nouuelle recharge & nouuelle escarmouche à mes apprehensions. Car non seulement il me sembloit voir ce que j'auois veu, ouyr ce que j'auois ouy, entendre ce que j'auois entendu, admirer ce que j'auois admiré, mais ie pensois veritablement auoir tel heur, de continuer le plaisir de mes yeux. Mais las ! Somme trompeur, trop ialoux de mon plaisir, & mortel ennemy de mon aise, vrayment à bon droit les Anciens te faisoient sacrifices, & parfumoyent tes autels d'encens & de pautot : tu n'es qu'une douce fumee qui s'euanouist en l'air, tu n'es qu'une odeur passagere, qui

trauerfant nos apprehenfions charme & enfor-
celle nos fens, tu n'es qu'un masque fantaftique,
trompeur & menteur, deguifant le faux en
apparence de vray. Hâ belle & trop amoureuse
Aurore, tu pouuois bien demeurer écore quelque
temps en ta couche pourpree, frizottant le poil
de ton mary grifon, fans que l'Amour t'époin-
çonnâft de fi toft nous ramener le iour. Hâ
belles & gentilles eftoiles, pourquoy n'avez-
vous repouffé & mis en fuite les cheuaux du
Soleil, fans mettre fin à mes songes fi plaifans?
Que pleuft à Dieu que ceste nuit m'euft esté vne
nuit perpetuelle, fans iamais pouuoir defiller
mes paupieres pour œillader ce beau Soleil, &
qu'un songe tel couuaft eternellement deffus
mes yeux. Et fi me voulois faire tant de grace,
le careffant ie dirois :

V IEN, Somme, vien, ton pouuoir n'est aux cieux,
Rien n'y fommeille, & de l'humeur forciere
De ton pauot, arrose ma paupiere,
Mon front, mon poil, mes tempes & mes yeux!

Charme le mal d'un charme obliuieux
Qui me traueille, & fait que plus n'efpere
Mon pauvre cœur, qui foupirant s'altere
Et qui n'eut onc faueur d'esperer mieux.

Vien donc à moy, & du vent de tes aëles
Euenta vn peu les angoiffes cruelles
Qui fans pitié me minent iufqu'à l'os :

Et tous les ans, fi tu m'es fauorable,
Ce mefme iour i'efpandray fur la table
De ton autel, du miel & des pauôts.

Mais quoy? ie cogneu lors que tout ce qui prend vie, & tout ce qui soupire sous ce grand ciel ne se peut continuer en son estre, & qu'il faut par necessité qu'il prenne quelque fin suyuant le fil ordonné de la main de ce grand Dieu. Ainsi ie passé ce beau iour & ceste douce nuit. Je vous prie, si toute nostre vie estoit dispensée en ceste façon, mesnageant les iours & les heures en tels plaisirs, sans offense, sans malheur, sans apprehension fascheuse, sans alteration de nostre naturel, francs & libres d'auarice, d'enuie & d'ambition, aurions-nous regret en mourant d'auoir vescu si doucement en ce monde?

FIN DE LA PREMIERE IOVRNEE DE LA BERGERIE.



LA SECONDE IOVRNEE
DE LA BERGERIE
DE
REMY BELLEAV.



A MONSEIGNEVR LOYS

MONSIEVR DE LORRAINE. ⁽¹⁾

MONSEIGNEVR, auffi tost que i'eus cet honneur d'estre appellé à la conduite, gouvernement & institution de Monseigneur le Marquis d'Elbeuf vostre cousin, ie me trouue (& presque fans y penser) au chasteau de Ioinuille fans liures, fans volonté d'estudier, & moins d'escire, matté d'vne longue & fascheuse maladie, resolu de ne forger autre meilleure fortune pour l'aduenir, que d'employer ma vie, mon industrie, & mon labour à conduire & guider le gentil & magnanime esprit de mon seigneur & maistre, & faire

1. Monseigneur Louis de Lorraine, cardinal de Guise, archevêque de Reims, fils de François de Guise; mis à mort à Blois, par ordre de Henri III, le lendemain de l'assassinat de son frère Henri-le-Balafré (24 décembre 1588).

seruice tres-humble à vostre tres-noble & tres-illustre maison. Toutesfois comme malaisémēt, & mesme à coups de fourche nous ne pouuons estranger ny bannir de nostre escurie, ceste premiere, ie n'ose dire vaine, affection d'escrire, ie croy, ou que le trop de plaisir & de loisir, ou la beauté naturelle du lieu & de la saison, ou bien l'honneste & douce conuersation d'une gaye & vertueuse compagnie, me remirent sur les erres de mes premieres brisees, commençant à faire tantost vn Sonnet, tantost vne Complainte, vne Eclogue, vne description, & ne sçay telles quelles fictions Poëtiques, selon l'occasion qui lors se presentoit, avec vne infinité de tels vains & petits arguments, & sujets de legere marque & de peu de valeur, de sorte qu'estant en ceste ville, voulant recoudre ces inuentions mal coufues, mal polies & mal agencees, sans l'esperer ie trouue vn liure ramassé de pieces rapportees, chose veritablement qui n'a membre, ny figure qui puisse former vn corps entier & parfait. Toutesfois, Monseigneur, cognoissant la bonté de vostre doux & gracieux naturel, asseuré de la faueur que vous portez à la vertu & aux bonnes lettres, & que prendrez plaisir à recognoistre en la lecture de ce petit ramas, quelques traicts tirez & choisis des cendres de la venerable

Antiquité, i'ay bien osé luy donner iour sous vostre nom, & le vous presenter : esperant vous donner en peu de temps vn ouurage mieux tiffu & ourdy de meilleure main. Priant Dieu, Monseigneur, vous donner tres-longue & tres-heureuse vie. A Paris, ce douziesme iour de May, M. D. LXXII.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur

R. BELLEAY.



IN REMIGII BELLAQVEI
BVCOLICA.

*Pastorum Musam Damonis & Alphefibœi
Mirata in prato sæpe iuuenca suo est.
At quæcunque suo pastor canit Alphefibœo
BELLAQVEVS, mirans Gallia tota probat.*

IO. AVRATVS
Poeta Regius.



LA SECONDE IOVRNEE

DE LA BERGERIE

DE

REMY BELLEAV.

AV plus matin renaissant la douceur & continuation de ces plaisirs avec l'entresuite de ce beau iour, ayant lauë mes mains, ma bouche & mes yeux, d'eau fraîchement puisée de la belle & claire fontaine qui sourd de ce coustaue, le genoil en terre, les mains iointes, la face vers le ciel, ie dresse mes humbles prieres à ce grand Dieu, auteur de tout bien, plein de verité, de iustice & de misericorde, suyuant l'heureuse memoire des complaints & doleances de ce bon Iob, disant.

PRIERES. (1)

I.

DELIVRE-MOY de peine & de langueur,
 Mes iours sont courts, ce n'est rien de ma
 vie :
 Qu'est-ce de l'homme? & d'où te viêt l'enuie
 D'en faire cas, & de l'aimer, Seigneur?

Pour l'esprouer de moment en moment
 Tous les matins tu luy fais voir ta face,
 Le visitant des faueurs de ta grace,
 Et prens souci mesme de son tourment.

Mais quand fera-ce, ô mon vray Redempteur,
 Que j'auray trefue, & que de ma saluie
 le pourray fain arrouser ma genciue,
 Et l'aualent refreschir ma douleur?

Dieu gardien, i'ay peché : mais pourquoy
 M'as-tu créé si contraire à toy, Sire,
 Que ce malheur me charge & me rend pire
 En combatant moy-mesme contre moy?

Oste, oste donc de ce pauvre perclus
 L'iniquité, haste-toy de m'absoudre!
 Car aussi tost que feray mis en poudre
 En me cherchant ne me trouueras plus.

1. Paraphrase de divers passages du *Livre de Job*. Ces vers ont été imprimés, sous le titre de *Prières et saintes Doléances de Job*, dans un recueil où figuraient des strophes et cantiques du sieur de Valagre, de la Maison-Fleur, Philippe des Portes, Joachim du Bellay, Ronsard et autres auteurs du temps. Ce recueil a paru en 1587 (Paris, Matthieu Guillemot).

II.

De viure plus ma pauvre ame s'ennuye
Et se desplaist du malheur de sa vie :
Doncques, Seigneur, librement ie diray
Ce qui la tient de si pres assiegee,
Et en l'aigreur de mon ame affligee,
A toy, Seigneur, ainsi ie parleray.

Ne me condamne : il n'est pas equitable,
Ou me declare en quoy ie suis coupable,
Pour me iuger. Hé veux-tu reprouuer
Et ruiner ta pauvre creature,
De tes saints doigts l'ouurage & la facture,
Et des meschans le conseil approuuer?

As-tu les yeux de chair, comme nous, Sire?
Vois-tu ainsi que l'homme? & ton Empire,
Tes iours, tes ans, comme ceux des humains,
S'escoulent-ils? Et quoy? as-tu enuie
De rechercher si asprement ma vie
Veu que ne puis eschapper de tes mains?

III.

Tes mains m'ont fait & repestri de chair,
Comme un potier qui de grace gentille
Tourne en vaisseaux vne masse d'argille :
Puis tout soudain tu me fais trebucher.
Souuienne-toy, auant que me damner,
Que de limon & de bourbe fangeuse
Tu m'as formé, & qu'en terre poudreuse
Après ma mort me feras retourner.

Tu m'as coulé comme le lait nouveau,
Qui s'espaisfit & se caille en presure,

De nerfs & d'os assemblé ma figure,
Puis reuestu & de chair & de peau :
Tu m'as donné & la vie & les ans,
Me conduisant au sentier de ta grace,
Et aux rayons de ta diuine face
Guidé mes pas, mon esprit & mes sens.

III.

Combien ay-ie de forfaitures,
D'offenses iniques & dures?
Monstre-moy en quoy i'ay meffait,
Et me declare mon forfait.
Pourquoy me caches-tu ta face,
Et me bannissant de ta grace
Destournes ton visage amy,
Me tenant pour ton ennemy?
Veux-tu esprouuer ta puissance
Contre la fueille qui ballance,
Qui chancelle & branle à tous vens?
Quoy? me veux-tu liurer bataille,
Poursuyuant le chaume & la paille,
Qui n'a plus d'humeur au dedans?

Hà! tu me tiens trop de rudesse,
Seigneur, & sous ta main maistresse
Le souffre trop de passions,
Trop de maux, trop d'afflictions,
Et rigoureux de chaisne dure
Tu tens mes piez à la torture,
Et aux ceps qui sont imprimez
Dessus mes talons décharnez.
Et comme le bois mort se mine,
Pourry & mangé de vermine,
Tout ainsi ie vis en langueur :

Ou comme le drap d'une robe,
Où la tigne ronge & derobe
Le fil, la grace, & la couleur.

V.

L'homme nay de la femme, en vivant peu de temps,
Est plein de mille maux & de mille tourmens :
Il est comme la fleur qui naissant est coupee,
Et fuit ainsi que l'ombre, & n'a point de duree :
Tu ne laisses pourtant de luy porter faueur,
Le tirant avec toy en iugement, Seigneur.

Hé qui peut (sinon toy) rendre vne chose pure,
Qui de nature est falle, & de semence impure?
Son âge est limité, & tiens par deuers toy
Le nombre de ses mois, dont la borne & la loy
Jamais ne s'outrepasse. Esloigne-toy donc, Sire,
Et le laisse en repos iusqu'au iour qu'il desire,
Autant qu'un creditier apres le long sejour,
Du beau iour qu'on luy doit souhaitte le retour.

VI.

Sera-ce toy, qui sous la terre basse,
Et au plus creux d'enfer me cachera,
Iusques à tant que ta fureur se passe,
Et ta rigueur, Seigneur, s'appaisera?
Dy-moy le iour que tu auras memoire
De moy, Seigneur, & que verray ta gloire.
Hé penfes-tu qu'homme sans ton support
Puisse reuiure apres qu'il fera mort?

L'attendray donc toute la vie mienne,
Iusques à tant que mon eschange vienne,

Puis m'appellant respondray à ta vois :
Car bien te plaist l'œuvre de tes saints doigts.
Ie ne fay pas dont ne sçaches le nombre,
Sans toutesfois me tirer de l'encombre
De ce peché, qui m'oppreffe & me nuit,
Ne donnant trefue au malheur qui me fuit.

VII.

Mon haleine est devenue
Si courte & si corrompue,
Et la fin me presse tant
Que ie ne voy plus que l'ombre,
Et la fosse noire & sombre
D'un sepulchre qui m'attend.

Les voisins qui m'accompagnent
Ce font ceux qui me desdignent,
Et tous se moquent de moy :
Mon œil tout honteux s'abaisse,
Et demeure en la détresse,
Seigneur, que d'eux ie reçois.

Sauue-moy donc ie t'en prie,
Et defen ma pauvre vie :
Loge-moy dedans ton fort,
Puis vienne qui me combatte
Main à main & qui m'abatte,
Toufiours seray le plus fort.

Mes emprises sont passées,
Mes iours, mes vœux, mes pensées,
Et tous mes desseins rompus :
Le iour m'est nuit, & m'est claire
La nuit au lieu de lumière,
Tant mes sens sont corrompus.

J'ay fait mon lit en tenebres,
Et sous les tombes funebres
Je m'en vay tenir prison.
La pourriture est mon pere,
Les vers ma sœur & ma mere,
Et le tombeau ma maison.

Où est donc mon esperance,
Et qui a la cognoissance,
Seigneur, de ce que j'attens,
Sinon toy, qui seul embrasses,
Qui tranches, & qui compasses
Le ciel, les iours & les temps?

VIII.

Mes os sont pris tout le long de mon dos
Contre ma peau, & ma chair vlceree
En s'y collant s'est du tout retiree,
Et ne puis plus qu'une ordonnance d'os,
Sauf eschappé des fieres destinees,
Monstrant la peau de mes dents descharnees.

Prenez pitié, prenez pitié de moy
Vous, mes amis, iusqu'à tant que ie meure :
La main de Dieu m'a touché à ceste heure
En sa fureur, ie le sens & le voy ;
Laissez-moy donc puis que Dieu me tourmente,
Ne rongez plus ma charongne puante.

Que mon propos fust escrit en papier,
Et ma douleur en pierre bien taillee,
Ou d'un burin grauee & cizelee
Sur une table ou de plomb, ou d'acier,
A celle fin qu'elle fust eternelle
Et à iamais on eust memoire d'elle.

Je ſçay que Dieu vit eternellement,
 Et ſçay auſſi apres que la vermine
 Aura rongé la chair de ma poitrine,
 Que de mes yeux le verray pleinement,
 Et ſe tiendra le dernier ſur la terre
 Haut eſſeué pour nos pechez enquerre.

Lors ie verray là haut dedans les cieux
 Sa maieſté, & contemplant ſa face
 Me cacheray ſous l'aile de ſa grace :
 Et rien que luy ne verray de mes yeux,
 Pauvre pecheur, ayant mis l'eſperance
 De mon ſalut en ſa grande clemence.

IX.

Pourquoi m'as-tu tiré du fond de la matrice,
 Moy qui ne ſuis qu'ordure & que fange & que vice ?
 Mort-né ie fuſſe mort, iamais œil ne m'eut veu
 Chetif comme ie ſuis, & ferois auſſi peu
 Que i'eſtois auant que d'eſtre :
 Car ſi toſt que ie vins naiſtre
 L'on m'eut du ventre au tombeau
 Porté comme en vn berceau.

Le nombre de mes iours eſt bien petit, ô Sire !
 Laiſſe-moy donc parler, permets que ie ſoupire,
 Et que ie me conſole auparauant qu'aller
 Aux lieux ſombres & noirs où me faut deualer
 Sous la terre tenebreuſe,
 Au lieu de la nuit ombreuſe,
 En ce lieu où eſt le fort
 Que tient l'ombre de la mort.

Au lieu où ſans retour il nous conuient deſcendre,
 La proye du tombeau, des vers, & de la cendre :

Au lieu où le defordre & la sedition
Exercent pesse-messe vne confusion
Entre les nuits eternelles,
Loin de nos lumieres belles,
Dessous l'Empire d'horreur,
D'ombres, de plaints, & de peur.

Ayant mis fin à mes prieres, sortant de mon logis, de bonne aduenture ie rencontre l'un de mes plus familiers amis, auquel ie féy le discours de point en point, des songes qui m'estoyent suruenus en celle douce & plaisante nuit. Sans y penser, ce gracieux propos nous desrobe la souuenance d'autres entreprises, de façon que nous nous trouuons à la porte d'un iardin le plus beau & le plus accompli qu'on pourroit souhaitter, soit pour le cōplant d'arbres fructiers, à pepin, ou à noyau, comme de pommes, poires, guignes, cerises, griottes, oranges, figues, grenades, pesches, auant-pesches, presses, persiques, paues, perdigoines, raisins muscats, prunes de damas noires, blanches, rouges : bref de tous les meilleurs fruits & plus exquis qu'on sçauroit recouurer en nostre France, aux saisons ordonnees par la prouidēce de ce grand Dieu : soit pour la beauté du parterre, arrousé de trois fontainettes d'eau viue qui sourd des flancs de ce rocher, & qui fait un canal de largeur d'une toise & demie, passant au trauers de ce iardin, enrichi de compartimens, entrelas, bordures, chiffres, armoiries, allees, clostures, cabinets, labyrinthes, berceaux, arcades, & de tous autres enrichissemens que l'œil pourroit souhaitter. Or ne voulant perdre l'occasion de ceste douce rencontre, ie me delibere de librement communiquer à ce mien amy

vne partie de mon labeur. Le premier qui se presenta, ce fut vne complainte de Promethee, attaché à bras estendus sur le mont Caucaze, dont luy fey lecture. Je vous laisse à interpreter, sous les eschanges de ce temps, ce qui se peut entendre sous la peau de ceste fable tant celebree des anciens.

COMPLAINTE DE PROMETHEE. (1)

AV SEIGNEVR P. DE RONSARD.

NOBLE race des Dieux, semence Titanine,
 Qui retires du ciel ta premiere origine,
 Cousine de ce Dieu qui porte à trois fourchons
 Vne fourche en sa main, la crainte des Tritons,
 Cousine de ce Dieu qui choisit en partage,
 Maistrisant ses puisnez, le celeste heritage.

Et toy, ô Terre, mere & des Dieux & des ans,
 Qui premiere enfantas l'audace des Titans,
 Si la pitié se loge en ta douce poitrine,
 Œillade tendrement ceste chair ta cousine,
 Ce ventre decharné, ces tendons & ces nerfs,
 La proye du tombeau, des ombres & des vers :
 Et si tu fens encor les douceurs d'une mere,
 Sonde iusques au fond l'apostume & l'vlcere

1. « Quoique Belleau ait toujours vécu dans la religion catholique, dit l'auteur de la *Bibliothèque française*, il a laissé échapper dans sa comédie intitulée *la Reconnue* un trait qui a rendu sa foi suspecte à quelques-uns. » Ce poème de Prométhée nous semble venir à l'appui de l'opinion émise par l'abbé Gouget : ne retrouve-t-on pas en effet, dans cet « audacieux » qui essaie de dérober un rayon du feu céleste pour animer son œuvre; ne retrouve-t-on pas, dans la peinture de « cette misérable curée, » l'image de la foi nouvelle qui veut projeter son flambeau sur l'humanité, du protestantisme persécuté, anéanti, mais toujours renaissant et vivace?

Qui me ronge le flanc, & voy ce pauvre corps
Sans foye, sans poulmon, qui souffrant mille morts
Ne sçauroit trespasser, tant il est miserable.

Approchez donc, Coufins, & de main fauorable
Secourez vostre sang, secourez vostre nom,
Et le tige sacré de la noble maison
Dont vous estes issus, & que la nonchalance
De vos cœurs paresseux n'efface la vaillance
De vos premiers parens, qui vous ont rendus tels,
De vous faire egaller presque aux immortels.

Donc ne forlignez point, & que la seule gloire
D'une entreprise braue esleue la memoire
De vos actes guerriers, imitant vos ayeux,
Qui pour brauer le ciel eschelerent les Dieux :
Voyez ce pauvre corps, aux cymes raboteuses
De ces monts esleuez en pointes fourcilleuses,
Lié, pris, garrotté, ainsi que le nocher
Espiant mont sur mont la tempeste approcher,
Garrotte son nauire, & d'ancre & de cordage,
Pour desfier le vent, & les coups de l'orage,
Qui va poussant les flots iusques au ciel profond,
Puis les va recreusant du ciel iusques au fond,
Renuersant vn grand mont de vagues entassees,
Battant & rebattant les costes empoissees,
Et les flancs entr'ouuerts de son courbe vaisseau,
Qui tremble à la mercy & du vent & de l'eau.

Secourez donc, Coufins, ceste ame genereuse,
Ame trop fine & fiere, & trop audacieuse,
Qui premiere entreprit aller dedans les cieux
Descourir les thresors que recelloient les Dieux :
Qui premiere entreprit d'une main larronesse,
Mesme dedans le sein, & sous la main maistresse
De ce grand Iupiter, de desrober le feu
Pur, celeste & diuin, aux hommes incogneu :
Hommes vrayment grossiers, faits & poitris d'argille

Molle, grasse, gluante, & terrestre, & fragile,
Suiette à se caffer en cent & cent morceaux.
Hommes sans sentiment, semblables aux vaisseaux
Que le potier gentil d'une masse assemblée
Façonne en esbranlant la course redoublée
Du moyeu de sa rouë, & la tournant cent fois
En ces vistes retours, les fait naistre en ses dois.
Hommes sans air, sans feu, sans esprit, & sans ame,
N'eust esté mon larcin qui rapporta la flamme
Du sein de Jupiter, la cachant dans le fond
De la molle espaisseur qui fait enfler le ionc.
Hà flamme malheureuse, & cherement rauie!
Flamme, en te rauissant tu m'as rauy la vie!
La main de Jupiter, du monde l'artizan,
Irrité contre moy, m'a filé ce lian,
Forgé, tourné, trempé dessous la main ouuriere
De ce grand forgeron : inuention meurtriere,
D'attacher membre à membre en tourment eternal,
A gros clous aimantins, vn pauvre criminel.
Hà cruelle industrie, & plus cruel encore
Le meurtrier affamé, qui gourmand me deuore,
Et qui fait que ie reste & de chair & sans chair,
Hoste perpetuel de ce maudit rocher :
Rocher, dure maison des plus dures Furies,
Le sanglant eschaffaut de leurs forceneries.

Donc pour me tourmenter, cet aigle, ce bourreau,
Ce ministre ensouffré, ce carnacier oiseau,
Qui couue sous le vol de son aile courriere
De ce grand Jupiter la foudre & la colere,
De trois iours en trois iours d'un vol triste & gaucher
Vient d'ongles & de bec à couper, à hacher
De mes poulmons enflez l'esponge renaissante,
Et de mes creux boyaux la plissure innocente.
Miserable curee! & ce friant repas
Fait naistre à chaque fois quelque nouveau trespas.

Puis quand il a gorgé son ventre insatiable
 Soudain reuolle au ciel, & d'un cry effroyable
 Ouurant son bec crochu & renflant ses poulmons
 Va remplissant cet air, ces roches, & ces monts,
 Desployant librement és celestes contrees
 Ses ailes de mon sang gloutement enyurees :
 Et faut que Iupiter serue de receleur
 A ce bourreau cruel, tyran de mon malheur. .
 Puis quand mon estomac, mes boyaux & mon foye
 Decharnez ont rendu quelque nouvelle proye,
 Cet oiseau affamé, haue & palle de faim,
 Pour se paistre, goulou, se plonge sur mon sein,
 A fin de tirasser à secouffes mordantes
 Et d'ongles & de bec mes entrailles viuantes.

Ainsi gardant l'arrest du destin qui me suit,
 Malheureux ie nourry celuy qui plus me nuit :
 Et qui plus me tourmente, est que vif ie n'espere
 De pouuoir en mourant rompre ceste misere.
 Car mourir ie ne puis, souffrant en ces desers
 Tout le malheur commun de ce grand Vniuers,
 N'ayant plus doux voisins, en mes peines cruelles,
 Que Scythes, que rochers, que rigueurs eternelles,
 Que neiges, que frimas, que glace, que durté,
 Barbares de nature, & pleins de cruauté.

Pour auoir detrempé de la terre amassée,
 A fin d'en façonner l'image compassée
 De l'homme, en retastant la paste entre mes dois :
 Pour l'auoir animée & d'esprit & de vois,
 Pour auoir eschauffé ceste masse, de forte
 Qu'au sortir de ma main, elle qui sembloit morte,
 Commence à se mouuoir, commence à esbranler
 Ce limon detrempé qui s'efforce à parler :
 Pour auoir emprunté de la flamme celeste
 Dedans le ciel voulté! Les estoiles i'atteste
 Que ie ne l'ay pensé, ny fait, ny attenté

En mespris des hauts Dieux ny de leur maïesté.
Car si tost que i'eu mis le feu dedans sa bouche,
En soupirant trois fois, ceste idole farouche
Prend couleur au visage, & voulant s'embellir
Commence à s'animer, s'allonger, s'amollir,
Commence à manier ceste ordonnance belle,
Et comme vn ieune enfant ce fantosme chancelle,
Marchant comme celuy que l'extreme chaleur
D'une fieure alteree, ou la froide rigueur
Ont tiré de l'accez, qui ne peut ioindre ensemble
Les genoux engourdis, ny le pié qui luy tremble.

Les nerfs prindrent la force & tout le sentiment,
Le foye le desir, & les poulmons le vent
Qu'on aspire de l'air : l'ame & la fantaisie
Se mirent au cerueau, le plus chaud de la vie
Se logea courageux au plus profond du cœur,
Que le sang entretient en sa moite chaleur.
En cent & cent rameaux se fourcha la grand' veine
Pour rafraischir le corps, ainsi qu'une fontaine
S'escarte en cent ruisseaux & cent petits surgeons
Pour arroser les prez & la moëlle des ions.
Pour liaison des os & de leurs emboitures
Se firent des tendons, des nerfs & des coutures,
Et des muscles aussi, à fin de s'abaisser,
Se mouuoir, se courber, s'allonger, se hausser.
La main d'ongles s'arma, & les os se vestirent
D'une robe de chair, & puis vuides remplirent,
Ainsi que d'une graisse, ou d'un suif surfondu,
Leur vuide qui se creuse en rondeur estendu.
La bouche s'entr'ouurit, & ceste viue idole
Pousse hors peu à peu le vent de la parole :
Comme le Rossignol, qui sur le renouveau
Apprenant à couper son ramage tant beau,
Ne fait que gazouiller, & de sa voix foiblette
Ne peut encor enfler sa petite gorgette.

Puis asseurant ses pas, il commence à marcher,
 A rire, à foupirer, se plaindre, se fascher :
 D'un poil aspre & rebours la teste se herisse,
 Le coude, le iarret, & le genoil se plisse,
 La léure prend son teint, descourant au dedans
 Pour renfermer la langue vn double clos de dents,
 Le poil bien arrangé aux bords de la paupiere,
 Comme auirons couplez aux bancs d'une galere,
 Commence à s'allonger, puis desillant les yeux,
 Veit pour son coup d'essay la lumiere des cieux.

Il veit ce beau Soleil, l'œil de Dieu & du monde,
 Tournoyant dans le ciel : il veit la terre & l'onde,
 Les cerfs dans les forests, & les oiseaux dans l'ær,
 Et le peuple escaillé qui court dedans la mer.
 Il veit les monts vestus de fleurs toutes nouvelles,
 Et les champs arrosez de secondes mammelles
 De fontaines d'eau viue, & d'argentins ruisseaux.
 Il veit dedans le ciel cent fortes de flambeaux :
 Il veit dos contre dos becheuet accouplees
 A l'entour de l'essieu, deux Ourfes estoilees.
 Il veit les yeux ardans, & les plis du Dragon,
 La Vierge port' epy, & la nauire Argon,
 Le Bellier, le Lyon, le Verseau Ganymede,
 Et le Cheual vollant sur le chef d'Andromede,
 Les cornes du Toreau, le Cancre, les Afmons,
 Mais ils n'estoyent encor nobles de ces beaux noms.
 Il veit sans entamer de la poincte mordante
 Ou du coutre ou du soc, la poitrine innocente
 De la Terre s'enfler, il veit son sein germer
 En fertiles moissons, sans peine & sans semer.
 Il veit sans s'estonner sur les plaines humides
 Et Glauque, & Panopee, & les sœurs Nereides
 La teste hors des eaux, mais il les veit de loin :
 Car les pins cheuelus n'auoyent senti le coin,
 Ny le tairiere encor, ny le fer des doloires

Pour creuser en vaisseaux & fustes & galaires.
On n'auoit point encor, de voile & d'auiron,
Vollé dessus le dos & tranché le giron
De Tethys la chenuë, & ses ondes pucelles
Librement estendoyent leurs courfes eternelles,
Sans crainte de s'enfler de tourbillons venteux,
Ou de blanchir leur sein sous les flots escumeux.

Pour auoir donc pestri ceste noble figure,
Qui contemple & qui voit toute l'architecture
De ce grand Vniuers, qui fait hommage aux Dieux
Et qui rend en mourant mon larcin dans les cieux,
Qui a fait & basti des temples & des villes,
Rangé les citoyens dessous les loix ciuiles,
Et les peuples errans tous ralliés en vn,
Fait fumer les autels d'encens & de parfum :
Qui premier a trainé le coutre & la charrue
Sur les flancs de la terre, & la teste cornuë
Des bœufs couplez au ioug, halletant & soufflant
Sous le foc argenté qui les champs va taillant :
Qui premier a trouué l'experience humaine
De partir en saisons & le temps & la peine
Du simple laboureur, marié les rameaux
De la Vigne sauuage aux branches des Ormeaux,
Vogué sur l'Ocean à rames et à voiles,
Mesuré le Soleil, la Lune & les Estoiles :
Bref, qui pour enrichir les premieres beautez
Du monde mal-poli, a les arts inuentez.
Donc pour auoir bien fait, las ! faut-il que i'endure
Attaché, malheureux, sur ceste roche dure,
A gros crampons de fer & de piez & de mains,
De cet oiseau cruel les assauts inhumains ?

Ainsi se lamentoit l'imager Promethee
Cruellement traitté sur la cyme éuentee
Du roc Caucaisien, n'ayant en son malheur
Plus fidelle secours que la langue & le cœur.

Suyuant ceste longue & fraische arcade, ravis en admiration par la lecture de ces beaux vers, nous entrons dedans vn autre cabinet, qui fait l'encongnure de la pante de la muraille : là nous nous reposons, prenans plaisir à la lecture d'un autre poëme. C'estoit la fable d'Ixion, dedans le ciel, naifusement representé, qui fait l'amour à Iunon. Ce que Iupiter ayant descouvert, pour l'abuser luy contrefait vne feinte Iunon d'une nuee, qu'il engrossa, pensant que ce fust celle qu'il pourfuyuoit. De ce masque nasquirent les Centaures, figure de l'Amour ambitieux, ce que verrez mieux descrit par le discours de ces beaux vers : le poëme commence en ceste forte.

L'AMOVV AMBITIEVV D'IXION.

LE chante d'Ixion l'emprise audacieuse,
 L'impudence, l'orgueil, & l'idole venteuse
 De la feinte Iunon, grosse de vent & d'ær,
 Ouvrage industrieux des mains de Iupiter :
 Qui seul entre les Dieux, plein d'amoureuse grace
 Et d'humaine pitié, pour purger son audace,
 Le rait dans le ciel, luy faisant cet honneur
 De monstrier à ses yeux son espouse & sa sœur,
 La royale Iunon, & tant d'autres Deesses,
 Tant de diuinitez, tant de belles Princesses,
 Tant de rares beautez, tant de thresors cachez
 Dans ce palais voûté, tant d'honneurs recherchez
 Des hommes d'icy-bas, mais qui n'ont la puissance
 Sinon apres la mort d'en auoir cognoissance :
 Tant de rayons dorez qui roulent de trauers,
 Biaizant la rondeur de ce grand Vniuers :

Tant d'astres, tant de feux, tant de lumieres belles,
 Tant de ronds agencez sur les cornes iumelles
 De celle qui de nuit galoppe ses moreaux,
 Pour donner trefue au Dieu qui croupit dās les eaux :
 Tant d'animaux couplez, tant de flammes errantes,
 Tant de cloux attachez sur les voûtes roulantes
 Du lambris estoilé de lamperons sacrez,
 Sous le crystal voûté des paillons dorez :
 Tant de cercles en cours, tant de feux, tant d'images,
 Transformez, bien-heureux, en estranges visages,
 Ourfes, Dragons, Serpens, Chéures, Belliers, Toreaux,
 Lyons, Aigles, Dauphins, Cancres, Poissons, Oiseaux :
 Et pour armer son fort, tant de venteux nuages,
 Gros de foudre, d'esclair, de tonnerre & d'orages,
 Tant de traits ensoufrez, la puissance des Dieux
 Et de leur maiesté, citoyenne des cieux.

Heureux qui iouissant de ces faueurs celestes,
 Bruslas de passions & de feux immodestes :
 Heureux qui iouissant du souuerain bon-heur
 Sauourois à longs traits l'ambrosine douceur,
 Et le nectar sucré de l'immortelle vie :
 Mais la fange mortelle, immortelle ennemie
 Des saintes puritez de la Diuinité,
 Te rendit ennemi de ta felicité :
 Et tant plus Iupiter se monstra fauorable,
 Moins tu luy fus courtois, honneste & desirable.
 Car pour s'estre rendu trop familier à toy,
 Plus luy fus ennemi, & plus manque de foy,
 Abusant de l'honneur & de la courtoisie
 Qu'humain il te portoit, sans que la ialousie
 Le trauaillast en rien, ne pensant à l'erreur,
 Qu'ingrat, tu machinois pour souiller sa grandeur.
 Car t'ayant inuité pour manger à sa table,
 Enyuré de nectar, & du mets desirable
 Dont se faoullent les Dieux, osas bien malheureux

T'adresser à Iunon, & en fus amoureux.

Amour, traistre à sa race, allume dans ses veines
Vn feu prompt & subtil, dont les chaudes haleines
Luy alterent le sang, luy seichent les poulmons
De soupirs eschauffez : ainsi que sur les monts
Aux rayons du Soleil les neiges écoulées
Se fondent peu à peu par les fraïches valees :
Ou tout ainsi qu'on voit que les feux pallissans
Saccagent les tuyaux des espiz iaunissans.
Il veit la maïesté de son port venerable,
Ses graces, son parler, sa façon accostable,
Et ses yeux seulement dignes de contenter
Les diuines ardeurs de ce grand Iupiter.
Il veit sur son beau sein vne moisson de roses,
Mille baisers mignars entre ses léures closes,
Les crespillons frisez de ses beaux cheveux blons,
Et l'yuoire polli de ses bras gros & lons,
Le corail soupirant de ses léures mollettes,
Vn sentier odoreux entre deux montagnettes,
Vne façon gentille, vn fouris gracieux,
Et le sourcil vouûté, la grace de ses yeux.
Il sent le bafme doux des haleines soufflées
De sa bouche vermeille, & de ses dents perlées :
Bref, en fièvre d'amour, espie l'heure & l'heur
D'aborder la Deesse, & luy ouurir son cœur,
Trouuant à ses penfers si tres-heureux passage,
Qu'oublïant le deuoir, le seruice, & l'hommage
Deuz à sa maïesté, il ose peu à peu,
De rage espoïnçonné, luy descourir son feu.

Mais plus cache son mal, plus chetif il essaye
De monstrier sa douleur, & rengreger sa playe,
Plus la voit plus il brulle, & plus il suit ses pas
Plus il tombe en erreur, & de vie en trespas :
Se consommant ainsi que la torche enciree
Qui s'amorce du feu, quand la meche enfouffree

S'esprend, la flamme glisse, & pourfuiuant sa pois
Deuore le coton, & la cire & le bois.

Amour sans fin le pousse, & la peur le retire,
L'un le fait esperer, & l'autre le martyre :
Mais qui peut resister à l'effort de ce Dieu ?
Ce miserable amant trouue l'heure & le lieu
De tirer à l'escart ceste belle Princeesse,
Et luy dire en secret la douleur qui le presse,
Sans crainte que ce Dieu, qui d'un bras punissant
S'arme dedans le ciel d'un sceptre rougissant
A trois sillons de feu, élançant sur sa teste
Les traits auant-coureurs de sa fiere tempeste :
Sans crainte que ce Dieu, seure & sourcilieux,
Descourrist les fureurs de ce fol orgueilleux
Comme il fist tost apres : car la chaste Emperiere
Depite, vergongneuse, & rouge de colere,
Accostant son espoux, luy dist de poinct en poinct
L'audace d'Ixion, qui viuement la poind.

« Quoy ? dist-elle, faut-il apres estre irritée
De cent nouueaux larcins, que ie sois inuitee
Par un traistre assassins, de fouiller ma grandeur,
Et les chastes flambeaux du lit de mon Seigneur ?
Moy, fille de Saturne, & l'espouse royale,
Et la sœur de ce Dieu, qui de main liberale
Verse de nostre ciel la manne & le miel doux
A ces hommes ingrats du bien qu'ils ont de nous ?
Hommes vrayment ingrats, impudens, pleins d'audace,
Indignes des faueurs de l'immortelle grace,
Indignes d'œillader la grande arche des cieux,
Et le flambeau doré de ce Dieu radieux :
Comme si leurs encens, ou leurs beaux sacrifices,
Leurs Boucs, ou leurs Toreaux, ou leurs grâds edifices
Sacrez à nostre honneur, nous pouoyent maistriser
De leur donner secours, ou les fauoriser :
Comme si les odeurs des offrandes premieres

Importunant le ciel de leurs humbles prieres,
Montassent iusqu'à nous, qui n'auons rien commun
Auecque leurs autels, leurs Boucs, ou leur parfum. »

A tant met fin Iunon à ses iustes complaints,
Quand ce grand Iupiter pour ses iustes attaintes,
Ayant le sang esmeu, & le visage pers,
Fist trembler deffous luy la Terre & les Enfers,
En secouant le chef, promettant à sa femme
Se venger promptement de ce meurtrier infame.
Mais auant qu'esbranler la course à son tombeau,
Le faisant à iamais en vn tourment nouveau
Le bourreau de soy mesme, inuente vne industrie,
Pour finement tromper l'ardeur de sa furie.

Hé qu'est-il impossible à ce grand Iupiter?
Pour mieux couvrir sa ruse, il cache dedans l'ær
Vn fantosme venteux, figurant vne image,
Sous le crystal enflé d'un amoureux nuage.
Il l'anime de vent, la reuest d'une peau,
Donne le teint vermeil à son visage beau :
Prend la molle toison d'une nue entassée
A longs replis frisez, puis l'ayant ramassée
En gros ballons enflez, en recourbant le dos
La brasse, la pestrist, & la foule à poings clos :
Puis l'ayant courroyée, & mollement trempée,
Il en ébauche un corps, en fait une poupee
Grosse de vent & d'air, toute semblable d'yeux,
De couleur & de voix, de taille & de cheveux
A la belle Iunon, à fin que la parole,
Sous le masque emprunté de ceste vaine idole,
Par ces menteurs attraitis tirassent Ixion,
Pour luy enfler le cœur de vaine ambition.
Et pour mieux faire voir ceste feinte forcierre,
Luy moule une compagne, Iris la messagere,
Luy bigarrant les doigts, les léures & le front,
D'incarnat, iaune & pers, qui semblable la font

A celle qui courriere annonce les nouvelles
Des hommes d'icy-bas aux troupes immortelles :
A fin que sous le fard de ce corps menfonger
Pipast plus finement ce barbare eſtranger.

« Va, va, diſt Iupiter, idole charmerreſſe,
Trouue cet amoureux, & dy que ta maiſtreſſe
L'attend deſſus Athos, pendant que ſuis abſent
Eſcarté loin du ciel, & que le mal recent
D'une ialouſe ardeur luy va troublant ſon ame,
Libre auſſi bien que moy, de defrober la flamme
De quelque doux larcin : puis preſente à ſes yeux
Ceſte feinte Iunon, fantoſme ingenieux. »

Ayant dit ces propos, ces feintes animees
De ſoupirs & de voix, & des chaudes fumees,
Des eſponges de l'air, noſtant à coups de bras,
Fondent deſſus le mont, & plongent à chef bas.
Iris reuolle au ciel, parfaict ſon ambaffade
A ce pauvre amoureux, furieux & malade
D'eſtrange paſſion : mais ce diſcours menteur
Le fait toſt eſperer d'aller ſa fureur.

D'aïſe doncques ſurpris, ceſte feinte courriere
Le voile d'une nuë, & luy donnant carriere
Le guide droit au lieu où ceſte image feint
L'attendoit pour tromper la rage qui le poind.
Car ſi toſt qu'il la veit, cuidant que ce fuſt celle
Qui commande aux honneurs de la troupe immortelle,
Il l'embraffe & la baiſe, & comme furieux
Luy preſſe l'eſtomac, mord la bouche & les yeux,
Les léures & le col de la feinte menteuſe,
Appaiſant les fureurs de ſa flamme amoureuse
D'embraſſemens legers, & d'un baiſer pipeur
Sous le vif contrefait de l'image trompeur :
Suçotant, mordillant à petites ſecouſſes
Le corail imité de ſes deux léures douces
Sous le fard d'une peau. Hâ trop outrecuidé,

Qui d'un vol trop hardi & follement guidé
 Tentas, audacieux, d'une fiere impudence
 Souiller de germe humain la celeste semence,
 Voulant mesler ta race à la diuinité,
 Qui n'a rien de commun à nostre humanité !
 Toy qui d'impiété ayant l'ame pollue ,
 Couarde à la vertu, au vice resolue ,
 Errante & vagabonde, & qui ne voit sinon
 Mille bourreaux affreux pour defaire Ixion :
 Ne trouuant sur la terre homme ni Dieu propice
 Qui te voulut purger du sanglant malefice
 Dont tu es attaché, te rendant odieux ,
 Et viuant & mourant, aux hommes & aux Dieux ,
 Pour le meurtre assassin au sang de ton beau-pere
 Que tu fis trebucher, meü de froide colere ,
 En un torrent de feu, pour l'hostelage doux
 Qu'il esperoit de toy, gendre & nouuel espoux. (1)
 Car t'ayant inuité au relief de la noffe,
 Au lieu de le cherir tu luy creuse' vne fosse
 Couuerte par dessus, & poudree au dedans
 D'artifices de feu & de mouchons ardans ,
 Qui le bruslerent vif, & le mirent en poudre :
 Ainsi qu'en un fourneau, où l'on met pour dissoudre
 La miniere de fer, le feu gourmand & vif
 Deuore ce qu'il trouue & le bruste hastif.
 Mais le bon Iupiter, plein de toute clemence ,
 Le tira dans le ciel pour purger son offense,
 Où le trop de faueur le rendit amoureux ,

1. Ce récit est assez embarrassé. Il fant, pour le comprendre, se rappeler qu'Ixion, ayant épousé Dia, fille de Déionée, précipita son beau-père dans une fosse pleine de charbons ardents. N'ayant pas trouvé de prêtre qui osât le purifier d'un tel crime, il se jeta au pied des autels de Jupiter, qui l'admit à sa table. Ixion, épris de Junon, tenta de la séduire. La pièce explique bien comment Jupiter substitua à la déesse une nuée, etc. Ce mythe a une origine hindoue.

Non pas en petit lieu, mais trop audacieux
Il s'attaque à Iunon, dont ne veit que l'idole :
Prompt et iuste guerdon de son emprise fole,
Qui le fist trop ofer, en fin le deceuant
Embrassant pour le vray vne image de vent.

Or le germe bastard de ceste fausse estreinte
Fist engrosser la nuë, & la rendit enceinte,
Et ne vint à son terme, ains accoucha soudein
D'un monstre si fertile, que le monde en est plein.
Forcee elle auorta, & creua de grosseffe,
Ayant le ventre plein de ceste pipereffe,
Qui sous les faux attraits & faueurs d'un bon œil
N'a rien dedans le cœur que le vent d'un orgueil.
C'estoit Ambition, race prompte & legere,
Qui courant çà & là, ainsi qu'une estrangere,
Où le vent la conduit, n'a point autre dessein
Qu'à forger sa fortune, & suyure l'incertain.
Heritiere des vents & fille de la Nuë,
N'ayant rien sur sa peau qu'une apparence nuë,
Qu'une montre du vray, sans arteres, sans cœur,
Sans veines, sans poulmon, sans foye & sans chaleur,
Qui voguant çà & là d'une vifte secouffe,
Fait voile où la faueur, & le bon vent la pousse,
Nourrissant au dedans, sans trefue & sans repos,
Un feu de soufre vif, qui brusle iusqu'à l'os.
N'ayant dans l'estomac qu'estoupes alterees,
A fin de donner vie aux flammes enfouffrees,
Dont nuit & iour se paist, sans cesse desirant
L'apparence d'honneur qu'elle va soupirant
Ores par le desir, ores par ialousie,
Ores par la grandeur, par force ou par enuie,
Comme le vent la pousse en estranges hazards,
Race qui tient encor des Centaures bastards,
Qui premiers engendrez de l'idole feconde
Coulerent icy-bas pour en peupler le monde.

Mais vouloir entreprendre en plus haut lieu d'honneur
 Qu'on ne doit esperer, le plonge en cet erreur,
 Outrepassant la borne & la iuste mesure
 Du pié qui le conduit, qui le guide & l'assure.
 Car les feux trop hardis & l'effort violent
 De ce Dieu qui l'enfla d'un orgueil insolent,
 Le firent pour exemple au plus profond abyme
 Exercer, malheureux, les peines de son crime :
 Poussant, tournant, virant, hastant & poursuivant
 D'un malheur indomté, le mal qu'il va fuyant.
 Car le fuyant le suit, & la fuitte est la fuite,
 Le tour & le retour des maux de son merite,
 Roulant à dos versé tantost haut, tantost bas,
 Les yeux deuers le ciel, & de teste & de bras
 De son mal renaissant les courtes eternelles,
 Piez & mains garroté sur les volantes aëles
 D'un roüet cramponné à gros liens de fer,
 Supplice inusité aux ombres de l'Enfer.

Toy doncques, Barquerol, qui à voiles hautaines
 Vogues sur l'Océan des amoureuses plaines,
 Garde, ie te supply, que le trop de faueur
 Ne te face oublier & te hausse le cueur,
 Plus souuent abusant des graces attrayantes,
 Des humaines douceurs, des carresses riantes
 De quelque bon visage ou de quelque œil gentil,
 Qui te verse en l'erreur d'un estrange peril.
 Garde, ie te supply, que l'amoureux orage
 D'un gouffre perilleux ne te pousse en naufrage.
 Si tu veux butiner, poursuy l'équalité,
 C'est le port d'assurance, & la tranquillité
 Toustours y fait sejour : mesure ta puissance
 Iustement à ton pié, & iamais ne t'auance,
 Si tu cherches ton heur, d'entreprendre plus haut
 Où le desir te pousse & la force te faut.

Or qu'Amour soit sans yeux, si faut-il prendre garde

De ne voler trop haut : car qui trop se hazarde
 En fin mal-auiisé trebuche d'un faux pas,
 Ne seruant que de fable aux yeux du peuple bas.
 Et pense que la main, la main industrieuse
 De ce grand Artisan n'est point si paresseuse,
 Qu'elle ne forge encor mille nouveaux tourmens
 Pour abaïsser l'orgueil de ces trop vains amans.

Ces beaux vers nous meirent en verve de la poésie, nous guidant sur les traces du iour de deuuant pour aller en queste de l'amour. Pourfuyuant donc le tour de ce iardin, nous lifons les soupirs d'une Nymphé : & commencent en ceste forte.

COMPLAINTE. (1)

IL faisoit tard, & ia la nuit muette
 Alloit couurant sous son aile brunette
 D'un voile obscur la poincte des rochers :
 La sur la mer les timides nochers
 Auoyent dressé le timon & les voiles
 A la faueur du ciel & des estoiles,
 Qui tremblotoient sur le coulant de l'eau,
 Au lustre d'or d'un beau croissant nouveau :

1. Cette pièce et celle qui la suit avaient été primitivement publiées sous le titre de *l'Innocence prisonnière* et de *l'Innocence triomphante*. Une troisième, *la Vérité fugitive*, devenue *Chasteté* (v. note p. 67, 1^{re} Journ.), complétait ce recueil (in-4°, 1561, sans nom d'imprimeur). Les variantes que nous donnons sont empruntées à cette édition.

L'Innocence prisonnière est un plaidoyer en faveur du prince de Condé, après son arrestation aux États généraux d'Orléans et sa condamnation à mort (1560). On se rappellera que Condé était seigneur de Nogent; c'est à ce titre que le poète nogentais, attaché à la maison de Guise, pouvait encore défendre la cause de l'ennemi de ses illustres protecteurs.

Quand tout foudain de la mer azuree
 Le vey sortir vne Nymphé sacree
 A demy corps sur les flots paroissant,
 Ainsi qu'au ciel paroiffoit le croissant,
 Qui frizotoit d'une main longue & belle
 De ses cheueux vne blonde cordelle,
 A filons d'or vaguement esendus,
 Et dessus l'onde en ondes estendus :
 Puis entr'ouurant vn rang de perles fines,
 Va foupirant ces paroles diuines,
 Croifant les bras, & iettant l'œil aux cieux,
 Et de tels mots se lamentoit aux Dieux :

« Dieux, qui verfez de cruches argentees
 Dedans ces flots, les courfes indomtees
 De cent ruisseaux & cent fleuves cornus :
 Dieux, qui ramez sur les replis chenus,
 Et qui traidez fans timon & fans hune
 Avec les vents, le coche de Neptune :
 Et vous, Tritons, qui d'un cor esmaille
 Allez soufflant sur le dos escaillé
 De ces Dauphins : & vous, belles Naiades,
 Tournez vers moy vos piteufes œillades,
 Et entendez mes plus aigres douleurs,
 Compagnes, las ! du cryftal de mes pleurs.

» Vous avez veu dessus les riués molles
 Ariadné perdre au vent ses paroles,
 Et de Thetis entendu les regrets,
 Pleurant fon fils le plus vaillant des Grecs :
 Escoutez donc la voix triste & dolente,
 Et les regrets d'une Nymphé innocente,
 Qui maintenant n'a secours ny recours,
 Pour se douloir, qu'à ces flots qui font sourds.
 Les bois, les rocs, & les verdes campagnes,
 Et le sommet des plus hautes montagnes

Sont les tesmoins de cet outrage mien,
Mais de l'entendre ils ne m'ont fait ce bien.

» Donc maintenant vous, ondes eternelles,
Or que foyez de nature cruelles,
Escoutez-moy, & vous humbles Zephyrs,
Lors que ferez enflez de mes soupirs,
Portez soudain dessus vos ailes peintes
Iusques au ciel mes languissantes plaintes,
Puis que çà bas rien ne me peut venger,
Ny de mon chef ce malheur estranger.
C'est donc à vous à qui ie me vien rendre,
Puis que la terre a desdaigné d'entendre
Ma iuste plainte, encor que de ma vois
Soyent animez les rochers & les bois,
Qui, possible est, rechanteront l'outrage
Fait à l'honneur de mon chaste courage (a),
Que i'ay souffert atteinte sous la main
D'un faux rapport doublement inhumain.

» l'estoy contente, & viuoy bien-heureuse,
Seule à par moy, tant soit peu soucieuse
De la grandeur, encore que tel lieu
Me fust donné de nature & de Dieu.
Car ie n'eus onc l'aile tant abaissée
Que ie ne l'eusse aisément auancee
Et mise au vol librement parmy l'ær,
Si retranché ne m'eusse le voler :
Rien que la paix & la crainte diuine
N'auoit entree en ma chaste poitrine,
Rien plus apres ne commandoit sur moy
Que le seruice & l'amour que ie doy
A mon Seigneur, que garderay fidelle (b)

a. Var.: *De mon haut parentage....*

b. Var.: *L'amour de mon Roy,
Que i'ay gardé & garderay fidelle....*

Jusqu'à la mort, tant soit-elle cruelle :
 Assez par tout la preuue se respand,
 Pour tesmoigner de la foy de mon sang.
 Mais tout soudain la desloyale Enuie,
 Jalouse, hélas ! des douceurs de ma vie,
 Vient s'opposer à l'heur de mon repos,
 Vient à troubler & ma chair & mes os,
 Mon cœur, mes sens, & de mon innocence
 Veut triompher, ainsi que de l'offense.

» Donc ce fut toy, qui trahis le bon-heur
 De mon repos, Enuie au double cueur,
 Vieille marâtre, affreuse & descharnee,
 Aux piez boiteux & à l'eschine ernee,
 Qui paiz ton foye en la chair des serpens,
 Toufiours portant la roüille sur les dens,
 Dedans les yeux vne traistresse œillade,
 Dans l'estomac vne humeur aigre & fade,
 Dessus la langue vne peste, vn erreur,
 Sur le visage vne palle frayeur,
 Dedans la main mille & mille sagettes,
 Mille boucons, mille flammes secrettes,
 Dont le plus iuste & mieux cognoissant Dieu
 Honteusement icy perdrait son lieu.

» Donc ce fut toy, ambitieuse & braue,
 Qui de parler & d'apparence graue
 Te vins asseoir dessus mon pauvre chef,
 Logis mal-propre à si traistre mechef :
 Car ie n'eus onc si mauuaise pensee,
 Que de vouloir en rien rendre offensée
 La fermeté ^(a) de mon maistre & Seigneur.
 Tu le sçais bien, ô Dieu, qui dans mon cueur
 Descouure' à l'œil mes passions empreintes,
 Si i'en nourry qui foyent doubles ou feintes.

a. Var.: *La Maïesté*....

Non, non, ma terre & ma sainte faueur
 N'ont point cherché de mendier l'honneur
 Ny la grandeur d'une si basse forte.
 L'Ambition en sa naissance auorte (a),
 Et se descouvre, en remarquant le nom
 De pere en fils d'un infame furnom.

» Or ie me rens où le fort me conuoye
 Et la Fortune, & pour n'estre la proye
 Ny le iouët d'un langage trop vain,
 Ferme en mon cœur, i'abandonne soudain
 Ce que plus cher i'estimois en ce monde,
 Et par les champs (b) errante & vagabonde
 Seule à par moy ie contoy mes douleurs,
 Baignant mes yeux d'une source de pleurs,
 Sans toutesfois perdre la cognoissance
 De ce grand Dieu qui met en apparence
 La verité, quand faisons il en est,
 Et foudroyant tout ce qui lui desplait.
 Car sa iustice est iuste & veritable,
 D'autant qu'il est le seul iuge equitable.
 Son parler saint n'est charmé ny pipeur,
 N'est point fardé, menfonger ny trompeur,
 Nous le voyons, la verité non feinte

a. Var.:

*Non, non, ma terre & ma race & mon sang
 N'ont point cherché de maintenir leur rang
 Ny leur grandeur en si honteuse forte :
 La Cruauté en sa naissance auorte.....*

b. Var.:

*Ny le iouët de si cruelle main,
 Seure en ma foy i'abandonne soudain
 Ce que plus cher i'estimois en ce monde,
 Et par la France.....*

Se monstre au iour par sa parole sainte.
 Nous en voyons les signes descouuers,
 Et trop cogneus par ce grand Vniuers,
 Si ne voulons d'un masque d'impudence
 Couvrir, meschans, nostre vieille ignorance,
 Et nous flatter nous-mesmes en nostre erreur,
 Ou pour un bien, ou pour une faueur,
 Qui pour un temps sur la terre semee
 Se perd au vent ainsi qu'une fumee.

» Or ce grand Dieu, qui courbe sous sa main
 Tout ce grand ciel, & qui dessous le frain
 Retient l'orgueil de la race mortelle,
 Lors qu'on pensoit (ô volonté cruelle!)
 Souiller l'honneur de mon chaste vouloir,
 Vient dans le ciel haut se faire apparoir,
 Armant de feu sa dextre rougissante (a)
 Pour accabler l'audace pallissante
 D'un qui pour estre & libre & mieux à luy,
 Veut triompher par le malheur d'autrui. (b)
 Puis desployant les poinctes de sa foudre
 Renuerse tout, saccage & met en poudre
 En ruinant & iettant à l'enuers
 Le dur effet d'un cœur feint & peruers,
 Qui me donna suffisant tesmoignage
 De la fureur empreinte en son courage.

a. Var.:

*Lors qu'on pensoit (ô volonté cruelle!)
 Le tige saint de son peuple abyssmer,
 Vient tout soudain de sa puissance armer
 Et de son nom sa dextre rougissante.....*

b. Var.:

*D'un cueur mechant qui pour ne s'offenser
 En son plaisir, ne veut Dieu confesser.*

» Le ciel tefmoin de l'heur & du malheur
 Aura pitié de ma iufte douleur,
 En me fauuant, & me feruant de guide,
 Entre les flots de cefte plaine humide. (a)

» Tire-moy donc de ce fâcheux efmoy,
 Venge mon tort, & pren pitié de moy,
 De moy qui fuis efclaue & prifonnieri
 A la merci d'une vague legiere.

» Vien donc, Seigneur, & me fois confortant,
 Affeure-moy que ton œil furueillant
 Garde les bons, & que l'ame innocente
 Eft bien fuiette à la pince mordante (b)
 Et de l'Enuie & d'un mauuais rapport.
 Sois donc, Seigneur, mon rampart & mon fort,
 Mon feur appuy : Daudid fut mis en fuitte
 Par les deferts, à l'inftante pourfuitte
 D'un faux rapport, dont il fut le vainqueur.
 Iofeph fut proye à l'ardente fureur
 Et au rapport d'une impudique femme,
 Pour de peché ne fouiller point fon ame,
 Qui toutesfois, innocent, fait paroïr
 La volonté de fon chafte vouloir.

» Doncques, Seigneur, te montrant veritable,
 Tourne vers moy ta face pitoyable,
 Fay le fentier : car fortir ie ne puis

a. Var.:

*Le ciel s'en deult, l'air, la terre & les vents
 Soupire encor le fang des innocents,
 Et fe plaindra humble deuant la face
 De ce grand Dieu, qui defia le menace.*

b. Var.:

*Garde ton peuple, & mefme que les Princes
 Sont tous fubiets aux mordantes efpinces.....*

Sans ton secours du peril où ie suis :
 Monstre, Seigneur, à la pauvre Innocente
 Dedans le ciel ceste coulonne errante
 A grands sillons, qui de longs traits de feu
 Traçoit deuant le passage incogneu
 Au peuple saint, par la flamme chenuë
 Durant la nuit, & le iour par la nuë.

» Donques, Seigneur, guide-moy sur le port :
 De tous costez vne image de mort,
 Le trait au poing va menaçant ma teste,
 Reste sans plus qu'une horrible tempeste
 Ne m'engloutisse & me perde en son sein,
 Si ie n'ay tost le secours de ta main. »

A tant se teut, & le ciel se desferre
 Tout aussi tost d'un foudroyant tonnerre
 A costé gauche, & ie vey de mes yeux
 (Miracle estrange) en ces flots perilleux
 Mille Tritons, mille Naiades belles
 Qui soufleyoyent sous le bat de leurs ailes
 Ceste Deesse, & luy donnoyent encor
 Mille baisers, & mille presens d'or,
 Puis se trouuant sur le port d'assurance
 Dresse son vol du costé de la France,
 Et disparut tout ainsi qu'un vaisseau
 Forcé du vent se perd au fond de l'eau.

CHANT DE TRIOMPHE. (1)

IA dans le Ciel la belle Aube doree
 Pouffoit le iour de sa couche pourpree,
 Et du Soleil les courriers attelz

1. Publié après que Condé fut rendu à la liberté, sous le titre de *l'Innocence triomphante*. (V. note page 210.)

Aux deux limons, par les champs estoilez
 Au grand galop auançoient leur carriere :
 Quand le sommeil sur ma lasse paupiere
 Couuoit moiteux, tenant mes yeux estraints
 D'un doux lien sous ses ailes contraints :
 Lors qu'en songeant ie descouure & i'aduise
 La maiesté d'une Deesse assise
 Dessus un char de Triomphe; esmaillé
 De fin azur, martelé & taillé,
 Comme ie croy, de la main forgeronne
 Du Dieu boiteux, és forges de Lemnonne.

En or massif le branquart s'allongeoit,
 Dessus le tour des rouleaux s'arrangeoit
 Au lieu de cloux un rang de perles fines,
 Les bords frangez d'ondoyantes crespines
 D'un or filé à grands houpes flotoyent
 Dessus les flancs des cheuaux qui ronfloyent
 Et repouffoyent d'une cadence fiere
 Contre les vents la bruslante pouffiere,
 Et remordoyent sautant & hennissant
 Le frein aux dents, d'escume blanchissant :
 Le poil poly, & la couleur naïfue
 Plus que la neige en blancheur excessiue,
 Estoit en eux, & toutes les beautez
 Que l'on souhaitte en cheuaux bien domtez.

Ceste Deesse en son char triomphante,
 Braue portoit une robe ondoyante,
 A longs replis, que les humbles Zephyrs
 Enfloyent au vent de leurs tiedes soupirs :
 Et paroissoit comme Venus la belle,
 Quand par le ciel en sa coche immortelle
 Se fait rouler, quand ses oiseaux mignards
 D'un vol pressé deux à deux fretillards,
 En tremoussant de leurs ailes legeres,
 La font glisser doucement en Cytheres.

Du costé droit la Pitié vers les cieux,
 A iointes mains alloit dreslant les yeux :
 De l'autre part pour compagne fidelle
 Là Verité se tenoit aupres d'elle,
 Dedans sa main braue portant l'escu
 De viue Foy, sous lequel a vaincu
 La Cruauté de sa dextre guerriere,
 Dessous ses piez la tenant prisonniere,
 Et garrotee en cent chaînes d'airain,
 Rouïllant les yeux enyurez d'un desdain,
 Et soupirant vne fureur mutine
 Dessus sa langue & dedans sa poitrine,
 Monstrant d'horreur le visage tout blanc,
 Et vomissoit vn torrent plein de sang,
 Branlant encor sa main ensanglantee,
 Et menaçant de sa bouche enchantee
 D'Opinion & de charme trompeur
 Cil qui ne croit par force en son erreur. (a)

Là les Fureurs, les tourmens, les orages,
 Pendoyent au char, comme mortes images :
 Là soupiroit la pallissante Mort,
 Riche despouille à si vaillant effort :
 Là l'Imposture (b) en signe de conqueste,
 La bouche close, & couuerte la teste
 D'une grand' nuë, alloit à pas contez :
 Là les malheurs (c) renuersez & domtez
 L'accompagnoient d'une fort longue fuite
 D'hommes masquez au visage hypocrite,

a. Var.:

*D'Opinion, de mensonge & d'erreur
 Celuy qui suit les traces du Seigneur.*

b. Var.: *L'Ignorance.*

c. Var.: *Les Abus.*

Tous reueſtus de grand's robes de dueil,
De couleur perſe, ayant la larme à l'œil. (a)

Là deſcouuroit cent teſtes monſtrueuſes
L'Opinion aux langues venimeuſes,
L'Opinion qui n'eut iamais de bout,
Qui croit en tout, & qui doute de tout,
Qui n'a cerueau que de cire auſſi molle
Que ce qui naiſt du vent de ſa parolle :
L'Opinion qui n'a rien de certain,
Qui touſiours bruit & ſe trauaille en vain
De ſe baſtir vne ferme aſſurance
Sur le ſablon de legiere inconfſtance.
L'Hypocriſie au viſage plombé,
Là deſcouuroit vn genoil recourbé,
Vn ſourcil trouble, vne longue criniere,
Pleine de craſſe, & de griſe poudriere :
Là ſe douloit & portoit ſur le dos
La Repentance, & repos ſans repos,
Et ſous vn maſque en apparence vaine,
L'eſpoir douteux, & la douleur certaine.

Là le Peché, la face contrebas,
Se mord, ſe ronge, & ſe mange les bras :
Il eſtoit ſalle, infect & deteſtable,
Sous vn attrait traiſtremment fauorable,
Et ſ'il auoit la couleur & la peau
Telle qu'un mort retiré du tombeau,
Le poil rebours, la barbe heriſſee,
L'œil eſcraillé, la dent noire & caſſee,
La léure torte, & le regard affreux,
Boſſu, boiteux, bref tout malencontreux :
Et ſe douloit, chetif, de ſe voir eſtre,
O changement! accablé ſous la dextre

a. Var.: *Aſſis ſur vn cercueil.*

De celui-là qui vainqueur l'estouffoit,
Sur qui vaillant nagueres triomphoit.

Puis couple à couple vne troupe captiue,
A bras croisez marchoit toute craintive,
L'œil contre terre honteusement baissé,
Et me sembla que plus pres auancé
L'enten sa voix, qui chantoit à la gloire
De l'Eternel vn hymne de victoire
Si doucement que raur ie me sens
Toft par l'oreille, & mon cœur & mes sens.

« Seigneur (dist-elle) ô Seigneur que i'adore
Seul dans les cieux, que i'aime, & que i'honore
De tout mon cœur, seul autheur de mon bien,
Pere de tout, & qui tout feis de rien :
Qui fais rouler sur l'un & l'autre pole
Le Ciel voûté au vent de ta parole :
Qui tiens au frein (comme dans vn vaisseau)
Es bords marins la colere de l'eau :
Qui nous fais voir par la nuit tenebreuse
Des astres beaux la danse lumineuse,
Puis les chassant, qui redores le iour
D'un beau Soleil qui renaist à son tour :
Qui nous fais voir par fuittes eternelles,
Quatre saisons de parures nouvelles,
En fleurs, en fruiçts, en espiz barbelus,
En raisins noirs, en arbres cheuelus,
En cent thresors que Nature desferre
Pour nostre bien sur le sein de la Terre
Qui nous anime, & en effects diuers,
Ce qui soupire en ce grand Vniuers.

» Soit donc loué le Seigneur à toute heure,
Et son saint nom, car c'est luy qui m'asseure
De sa grandeur, me promettant les cieux,
Qui tient ma langue, & qui m'ouure les yeux.

Sus donc, Seigneur, que les peuples estranges
 Sçachent ton nom, & chantent tes louanges,
 Puis qu'au soupir seulement de ton los
 Tremblant de peur s'écarterent les flots
 Loin du coulant de la mer estonnée,
 Quand de peril la troupe destournée
 Veit des rochers les argentins ruisseaux
 Rouler à val par les sentiers nouveaux,
 Veit le sommet des plus hautes montagnes
 A petits bonds sauter par les campagnes,
 Ainsi qu'on voit sauteler l'aiglelet
 Dedans la pree enyuré de son lait.

» Sus donc, mon ame, auant, qu'on se dispose
 A le vanter! car ma léure declofe
 Autre que luy iamais ne vantera,
 Autre que luy iamais ne chantera :
 Car il est seul qui commande & preside
 Dedans le Ciel, c'est l'escorte & la guide
 Des fouruoyans, c'est luy seul qui a mis
 Le bras vainqueur dessus ses ennemis.

» Il nous asseure, & sa puissance amie
 De nostre bien n'est iamais endormie :
 C'est le confort des pauvres affligez,
 C'est le secours des peuples outragez,
 C'est le Seigneur sous l'ombre de ses aëles
 Qui nous defend des menaces cruelles
 D'un cœur peruers (a), & qui nous va gardant
 Des feux lancez du Soleil trop ardent
 Durant le iour, & durant la nuit brune
 Du froid caché sous les rais de la Lune.

» Dessus mon chef ia douleur sur douleur
 S'amonceloit, & malheur sur malheur,

a. Var.: *De ces peruers.....*

la Faux-rapport m'aguetoit pour m'estreindre
 En ses liens, pour tremper & pour teindre
 Dedans mon sang ses traits empoisonnez.
 Et comme on voit les espiz tronçonnez,
 Cassez, froissez en brindelles menues,
 Quand en Esté vn bataillon de nues
 Armé de foudre & de gresle & d'esclair,
 Tonnant, bruyant & sifflant dedans l'air,
 Avec les vents butine & met en vente
 Du laboureur la moisson & l'attente :
 Ainsi i'estoy la honte, & le desdain,
 Et le ioüet d'une cruelle main,
 Qui de fureur & de flamme amorcée,
 De toutes parts me tenoit efforcée.

» Desia la mort m'attendoit sur le pas,
 Pour me trainer aux ombres de là bas :
 Desia m'estoit l'esperance raüe
 De sauouer les douceurs de la vie :
 La Cruauté & la trop vaine Foy (a)
 la se vantoyent de triompher de moy,
 Et de mon nom effacer la memoire,
 Pour s'enrichir au butin de ma gloire,
 Et à longs traits s'enyurer de mon sang.
 Mais ce grand Dieu qui sa grace respand
 Dessus les siens, & qui soigneux les garde,
 En se vengeant quelque chose qu'il tarde,
 Qui les rend forts, & qui ne permet pas
 Qu'un petit poil seulement tombe bas
 Hors de leur chef, car il en tient le conte,
 Vient au combat, les renuerse & les domte,
 Et reste feul (comme il est glorieux)
 Sur le malin braue & victorieux,

a. Var.: *La pariure Foy.....*

Et de bon œil tournant vers moy sa face,
 Me prodigua les threfors de la grace
 Qu'Isac receut, quand humble alloit panchant
 Le col pressé sous le glaive tranchant.

» Mais il ne faut consulter les oracles
 Des liures saints, les euidens miracles
 Qu'on voit à l'œil escouler de ses mains
 Nous seruiront de fidelles tefmoins.
 Tu le sçais bien, France, mais ie n'essaye
 Icy pourtant de rafraischir la playe
 Qui tousiours saigne, & qui ne guarit or,
 Et qui pourroit apostumer encor,
 Si de pitié ta face tu neournes
 Vers nous, Seigneur, & si tu ne destournes
 De nostre chef le foudre punissant,
 Si tu ne viens, ô Seigneur, bannissant
 Loin de ton peuple, & de ta pauvre France
 (Qui t'en requiert) les traits de ta vengeance.
 Las! c'est assez, contente-toy, Seigneur,
 Mets, s'il te plaist, trefue sur ta rigueur!
 Las! c'est assez, elle a senty les armes
 De ta fureur (a), tu le vois à ses larmes
 Qui font encor pendantes à ses yeux :
 Estanche-les d'un pardon gracieux,
 D'un œil benin, ou d'autre benefice,
 Qui dans le ciel repousse ta iustice,
 Pour ne venir aux rigueurs de ta Loy.

» Mais en faueur de ton peuple & de moy,
 Sauue, Seigneur, ceste nef balancee,
 La sur le dos de la vague eslancee
 Pour l'engloutir, & sous un air serain
 Fay-nous sentir les faueurs de ta main :

a. Var.: *De ta grandeur.....*

Si que puissions en la terre promise,
 Entrer heureux, à fin que l'on te prise
 De cœur entier, comme le peuple Hebrieu
 Libre le feit, quand retiré du lieu
 De sa prison, de sa peine incroyable,
 D'effort, de faim, de labeur importable,
 Sur les tyrans d'Asie tu le mis,
 Le fer au poing au Royaume promis.

» Aumoins, Seigneur, permets que l'innocence (a)
 De nostre Roy ne porte nostre offense,
 Et que tres-bon (b) il ne souffre pour nous
 Le trait vengeur de ton iuste courroux.
 Garde, Seigneur, de toute ame maligne,
 Comme tuteur ceste race orpheline,
 Si que voyons la mere, & les enfans,
 Avec leur France à iamais triomphans. »

A tant se teut ceste voix chanteresse,
 Et le sommeil tout aussi tost me laisse,
 Ne voyant rien paroistre dans les Cieux,
 Que le Soleil qui m'entroit dans les yeux.

Dedans vn canton de ce Iardin, estoit vn
 paysage representant les honneurs & plaisans
 exercices d'un mois de May. Là se voyoit vne
 troupe de Nymphes legerement, mais propre-
 ment vestues, les vnes dormoyent dessus l'herbe
 tendrette, & mollement trempee du degout
 emperlé de la fraische rosee : les autres dan-
 foyent d'un pié dispos & gaillard : les autres

a. Var. :

Aumoins, Seigneur, aumoins fay que l'enfance...


b. Var. : *Et qu'innocent.....*

II.

15

cueilloyēt de leurs mains delicates des œillets, du thym, de la mariolaine, des roses franches, aiglantines, muscades, entre les ronces & les espines, seruāt de fort & de rempart pour armer, & seruir de gardes à si noble & si gentille fleur : les autres laçoient des tresses à trois cordons pour en façonner des chapeaux, & en couronner le crespé d'or de leurs cheueux crespelus, ondoyans, & vaguement espars dessus leurs espauls : les autres faisoient la Musique pres le murmure doux d'un ruisseaulet argentin, inuitant le Rossignol à redoubler, comme à l'enuy, les fredons mignardement decoupez & doucement fuyuis : autres faisoient l'amour, se baïsoient, s'entre-donnoient la cotte-verte⁽¹⁾. Les beautez dôcques & singularitez de ce lieu & du fuget, avec les douces fraischeurs d'une si belle & plaisante matinee, embasmee des souefues odeurs de ce parterre, nous inuiterēt à chanter de mesme haleine les louanges de ce doux mois.

DESCRIPTION DV PRINTEMPS.

 VOICY l'Aronde passagere,
 Qui de son aile printaniere
 Chassant les glaces de l'hyuer
 Rend ferain & l'air & la mer :
 Puis de sa bouchette cornue
 Ainsi que d'un petit marteau,
 Maçonne & creuse le berceau
 Pour la ieune & tendre venue
 Du petit emplumé bestail,

1. Se caressaient sur l'herbe.

Qu'elle mufse, quand elle arriue
D'outre mer, fous vne foliue,
Ou fous la voûte d'un portail :
Ne voulant defcouvrir l'incefte,
Le crime & la table funeste
Qu'elle drefsa pour tout iamais,
Infame de son entremets.

Le bouton de la rose franche
S'enfle sur l'espineuse branche,
Et aux rais d'un nouveau Soleil
Emprunte son beau teint vermeil :
Les vignes fouples reuerdifsent,
Ourant l'œil d'un tendre bourgeon,
Les arbres d'un nouveau ietton
Arment leurs flancs qui raieunifsent,
Auparavant qui vieilliffoient.
Les eaux vont espurant leurs sources,
Commençant à faire leurs courfes
Plus claires qu'elles ne fouloyent.
Plus ne se voyent desbordees
Les eaux, ny leurs courfes bridees
De glaçons, qui d'un pas cruel
Courent sur un nouveau degel.

Les cerfs dans les forests bondifsent,
Les poustres (1) dans les prez hennifsent,
Le poisson fraye deffous l'eau,
Sur le roc lutte le cheureau :
Le blé meurdry de la froidure,
Et blefme de iarçans frimas,
Maintenant n'a plus le chef bas,
Mais touffu reprend sa verdure :

1. Juments.

Es bois les oifillons petits,
Sauuez des neiges importunes,
Vont iargonnant de leurs fortunes
Dessous les pauillons faitis
D'un bois ramé, ou d'un bocage,
Ou dessus le mouffu riuage
D'une fontaine fautellant,
Ou d'un ruisselet doux-coulant.

La terre gelee & recuite
Du froid, par la douce entrefuite
De mille printaniers plaisirs,
Se destrempe aux vents des Zephyrs :
La bize farouche & cuifante
Ne nous retient plus au foyer,
Ny les froidures de l'hyuer,
Dans le toict la troupe bellante :
Les prez bigarrez de couleurs
Plus ne blanchissent de bruines,
Ny paresseux en leurs cassines
Plus ne chomment les Laboureurs :
Bref, le soleil, la terre, & l'onde,
Et toute l'apparence ronde,
Ramenent leur belle saison
En France, & des biens à foison.

Tout y rit, fors toy larmoyante,
Fors toy, France, triste & dolente,
Qui ne peux choisir le bon-heur,
Pour t'affranchir de ton malheur :
Et semble que le voisinage,
Ny le pays, ny l'amitié
Ne peut rompre l'inimitié
Qui se forge sous cet orage :
Et ne sçay quel astre fatal

Nous pousse à ce vent, qui nous guide,
Comme deffus la plaine humide
Le bateau glisse à contreual,
Sans que nous sentions en nous-mesme
De ce temps la rigueur extreme,
Et comme esblouis nous courons
Pour trebucher où nous tirons.

Fay donc, Seigneur, que nos Prouinces,
Nos temples, nos feux, & nos Princes
Se couplent d'un lien si doux
Que la paix demeure entre nous :
Que les querelles domestiques,
La vengeance ny la rancueur,
Ou quelque autre importun malheur,
N'offensent plus nos Republicues,
A fin que nous puissions heureux,
Sans guerre, sans peur, sans enuie,
Tirer le fil de nostre vie
Hors de ces troubles orageux,
Et qu'en ceste saison nouvelle
Nous voyions la gente Arondelle,
La terre, & le ciel, & les ans,
Nous ramener vn beau Printemps. (1)

Ayant doncques paracheué le tour de ce iardin, la chaleur commençant desia fort à se renforcer pour la hauteur du Soleil, nous tournons à main gauche, entrés en vn petit bocage fort espais, & fort peuplé de grands arbres, marque des plus belles de ce lieu : puis nous

1. Les vœux du poëte ne furent pas exaucés, puisque la Saint-Barthélemy eut lieu l'année même où la Deuxième Journée de la Bergerie parut pour la première fois.

retirant sous la fraischeur de l'ombre d'un Plantain (1) large & branchu, discourant de l'Amour, nous tombons en propos de la guarison de ceste violente & incurable passion, sçauoir s'il y a pratique de remedes pour s'en tirer. L'un disoit que le temps ayant fait la playe, & entamé la partie plus offensee, porte l'emplastre & l'appareil pour la reioindre, & pour la guarir : l'autre que l'absence y peut beaucoup, moyennant un autre exercice plus violent pour destourner les apprehensions desia enforcees, par la puissance de l'obiet, qui perpetuellement se presente à nos yeux comme un fantosme pour nous traualier : l'autre que le desdain causé de quelque mauuaise grace, ou de quelque vaine ou fausse & imaginee persuasion, engendre le mespris, le mespris la dissolution de ce nœud, qui parauant faisoit la liaison de deux esprits estroittement conioincts & vnis par le ciment d'Amour : l'autre que le trop de priuauté & de iouissance, ou le trop de cognoissance, rendoit vne amitié vulgaire, & en fin commune & vniuerselle à tous, que le plus prompt & plus souuerain remede à ceste fièvre, estoit de se donner au change, descharger sa colere à toutes breches & à toutes rencontres, estant l'unique purgation pour destourner ceste humeur trop abondante dedans les veines, qui peu à peu gaigne le fort de la raison, où semant la sedition, trouble ce qui est de plus tranquille en nostre ame. Puis discourûmes sur les charmes & forcelleries ordinaires des Anciës, qui fut occasion que ie tiray de mon sein vne petite Eclogue sur les remedes de l'Amour. Il y a trois bergers, Ianot, Bellin, & Perot (2).

1. Platane.

2. Baif, Belleau, Ronsard.

ECLOGVE.

SVR LA GVARISON D'AMOVV.

AV SEIGNEVR DE FONTENAY,

FRANÇOIS HOTMAN (1).

IANOT.

BROVTEZ, chéures, broûtez, broûtez l'herbe
tendrette
Sous les ombrages frais de la verte coudrette,
Broûtez, & remportez ce soir dedans le tect
Le ventre plein de treffle, & le tetin de laiçt.

BELLIN.

Broûtez, chéures, broûtez, que l'humeur nourriciere
Que le ciel engourdy retenoit prisonniere
Sous les glaces d'hyuer, comble de laiçt nouveau
Le pis trois fois enflé de mon petit troupeau :
Si qu'en peu de seiour mes biquettes barbues
Soyent confites en graisse, & de poil bien vestues.

IANOT.

Hà Dieu ! que ie vous plains, quand la froide faison
Vous retient si long temps, camuses, en prison,
Où vous ne broûtez point les herbes nouuelletes,
Où vous ne fleguez point les odeurs des fleurettes,
Et ne voyez de l'œil les verdissans rameaux,
Ny le frais argentin des gazouillans ruisseaux,
Ny faouerez du ciel la celeste rosee,
Dont l'herbe en ce doux mois est si bien arrosee.

1. Célèbre jurisconsulte, né à Paris en 1524, mort à Bâle en 1590. Ses œuvres ont été publiées à Genève en 1599 (3 v. in-folio).

BELLIN.

Allez doncques paissant, & passant ce beau iour
Sous les douces faueurs du ciel, & de l'Amour :
Allez, & n'ayez peur que les dents assassines
Des vieux loups affamez n'abordent vos cassines.

IANOT.

Allez, & n'ayez peur que le ciel dessus vous
Descharge appesanti son humide courroux :
Car i'ay veu le Soleil aux tresses annelees,
Sortir net, pur & beau, des campagnes fallees,
Et harfoir du croissant, qui le beau temps semont,
Les cornichons poinctus versez en contremont.

BELLIN.

Broûtez donc hardimêt, broûtez donc, camufettes,
Dedans ces beaux pastis esmaillez de fleurettes :
Ie vous guide de l'œil, & vous suy pas à pas,
Et si vous arrestez, paissant, ie ne faux pas
De m'arrester aussi : car c'est pour vous, compagnes,
Que ie vy bien-heureux en ces vertes campagnes,
Et c'est à vous aussi que ie donne mon cueur,
Ma houlette, mon chien, ma fleute, & mon labeur.

IANOT.

Mais ie voy ce me semble vne troupe esgaree
D'aigneaux & de brebis, esparfe par la pree :
Sont celles de Perot qui, la nuit & le iour,
N'estime rien plus cher que parler de l'Amour.

BELLIN.

C'est luy, ie le cognoy, car il n'a rien en teste
Ny plus auant au cœur, que la fiere tempeste,
Et l'espineux fouci de cet enfant oiseau,

Qui le fait oublier soy-même & son troupeau :
 Et pense autant à luy que de mains languissantes
 Le pense à ramasser les fueilles pallissantes
 Des vieux chesnes branchus, que la bize en sifflant
 Es premiers iours d'Hyuer és bois alloit pillant.

LANOT.

Hà! qu'il est mal-seant au pastoureau champestre
 De se rendre forçat, & trainer le cheuestre
 Sous les voiles d'Amour, aussi il ne doit point
 Auoir autre souci, que de tenir en point
 Tout son petit bestail, & de gente allaignesse,
 Le garantir du loup, & quand la nuit le presse
 Le ramener au tect, & de soigneuses mains,
 Corne à corne, conter les chéures & les dains,
 Le garder du pourry, & de la clauelée,
 De charme, de venim, & d'herbe enforcelée,
 Le tenir dans la pree en Esté fraichement
 Pres le coulant d'une eau, en Hyuer nettement
 Sous la chaleur d'un chaume, & garder qu'une œillade
 Ne le face rongneux, ou pouffif, ou malade :
 Non pas faire l'amour, & beuvant ce poison
 S'enyurer doucement & perdre la raison,
 Devenir fol, aueugle, & prendre la sagette
 Pour le baston nouailleux de la douce houlette :
 Perdre le sentiment au lieu de l'auoir bon,
 Laisser moisir au croc & l'anche & le bourdon,
 Sans daigner seulement tant soit peu prendre peine
 De luy prester les doigts, ou la langue, ou l'haleine.
 N'auoir autre souci que d'escorcher la peau,
 Et la molle toison de son pauvre troupeau :
 N'auoir autre souci que de la douce flame,
 Qui coulant par les yeux, va reschauffant son ame,
 Discourir de la grace, & du trait des beaux yeux
 De sa fiere maistresse, & du ris gracieux

Qui se dore en sa bouche, & sur ses léures closes,
Va desrobant l'odeur des œillets & des roses.

BELLIN.

Ié le vay àccoster, c'est luy, car ie cognois
Sa houlette, son chien, & l'entens à la vois.

PEROT.

Fay dōc, fay dōc, Amour, que mes douleurs s'appaisent,
Que mon feu s'amortisse, & mes soupirs s'accoisent,
Ou que ma playe aumoins reçoiue guarison!
Fay que mes sens troublez, mon œil, & ma raison,
Oubliant ces beaux yeux, qui si fort me desuoyent,
Dessous leurs traits ardans deormais ne fouruoyent!
Donne quelque secours à ce pauvre berger,
Et le retire, Amour, du perilleux danger
De mort, qui le poursuit, & de la folle attente
Qui doucement le trompe, & point ne le contente!

IANOT.

Perot, gentil berger, qui çà & là espars,
Laisse' aller ton troupeau sans chien, de toutes parts,
Perot, où penfes-tu? ie t'ay cogneu si sage,
Et si bien aduisé au fait du pasturage,
Et maintenant, ô Dieu! que tu deuiens grison,
En ceste malheureuse & fascheuse saison,
Tu parles de l'Amour : quelle fureur estrange
A fait de tes penfers vn si nouuel eschange?
Quel charme, quel venim, quelle herbe, quel malheur
A plongé ta nature en ce maudit erreur?

PEROT.

Hà! qu'il est doux à voir, lors que la mer troublee
D'un grand monceau de flots & de vagues enflée,
Du haure recourbé, le branle d'un vaisseau,
Flotter à mas rompu sur les vagues de l'eau!

BELLIN.

Mais plus doux voir celuy qui fans mas & fans voiles,
Remerciant le ciel, les vents, & les estoiles,
A vaincu la tourmente, & se voit sur le port
Eschappé doucement du peril de la mort.

PEROT.

L'ardeur que ie nourris à l'entour de mon ame,
Allume dedans moy vne si douce flame,
Que le plus grand plaisir qu'on sçauroit estimer
N'est rien au prix du feu qui me vient consommer.

IANOT.

L'ay senti comme toy ses amorces friandes,
Ses feux, ses rets, ses traits, & ses ruses plus grandes :
Mais l'âge & la raison, le tourment & la peur,
M'ont tiré de l'accez dont i'estois en fureur.

PEROT.

Si tu sçauois, Ianot, quelque bonne recette
Contre les feux ardans du feu qui me sagement,
De bon cœur te prierois la vouloir engrauer
Sur ceste escorce tendre, à fin de l'esprouuer.
Ie te donne vn cheureau le plus gras de la troupe,
Ou si tu l'aimes mieux, ie te donne vne coupe
De frefne bien madré, faite deffus le tour,
Si tu me peux guarir des charmes de l'Amour.

IANOT.

Ie te diray, Perot, i'ay fait experience
De quelques grands secrets dont i'ay la cognoissance.

PEROT.

Il ne faut rien celer, à fin de secourir
Vn amy trauaillé, qui cherche à se guarir :
Et si par ton moyen ie puis tirer ma vie

Esclaue des rigueurs de ma fiere ennemie,
 Je priray le Dieu Pan que ton petit troupeau
 Croisse de iour en iour, & deuienne plus beau :
 Que l'Hyuer luy soit doux, & pour son pasturage
 L'herbe tousiours aux prez, & au test le fourrage
 Ne luy manque iamais, & qu'en toute faison
 Le fourmage & le lait se caille en ta maison.

IANOT.

Va te plonger trois fois dans le fleuve d'Argire (1),
 Et te laue le corps, puis moitte le retire
 Et l'essarde à la Lune, à fin que la vigueur
 Et le charme de l'eau penetre iusqu'au cueur :
 Ou te couure le corps de la terre empoudree,
 Du pié iusques au chef, où se sera voitree
 Vne mule brehaigne (2) : ou pren du cameleon,
 Pour chasser ce venim, le foye & le poulmon.
 Pren le poil du castor, & le reduis en poudre,
 Sur vn feu de cyprés, puis le laisse dissoudre
 Vne nuit dedans l'huile, & t'en graisse le chef,
 C'est vn charme diuin pour guarir ton mechef.
 Ou si tu peux, Perot, pren de la tresse blonde
 De celle qui te rend malheureux en ce monde,
 Et t'en lace vn ruban, puis en le despliant
 Et crachant par trois fois, dy : « Le vay desliant
 Ce cordon, qui retient mon ame prisonniere. »
 Puis le brusle, & au vent iettes-en la poussiere
 Droit par dessus le dos, car c'est charme tres-bon,
 Pour en perdre l'odeur, la memoire & le nom.
 Pren l'aile d'un hibou, puis la trempe & la mouille
 Dans le pourpre forcier du sang d'une grenouille,

1. La nymphe *Argyre* (*argyros*, argent), c'est-à-dire dans le fleuve argenté.

2. Stérile.

Hôteſſe des buiſſons, puis marche, & en trois tours,
 L'arrachant plume à plume, arrache tes amours.
 Ou ſi tu veux, Perot, faire preuue certaine
 Pour tromper la fureur de l'amoureuſe peine,
 Coupe vn rameau de freſne, & t'en arme le flanc,
 Les tempes & le front, puis eſcry de ton ſang
 Les lettres de ſon nom deſſus l'eſcorce tendre,
 Et fay ferment au ciel de iamais n'entreprendre
 Sur les loix de l'Amour, le grand maïſtre des Dieux :
 Ainſi tu flechiras la rigueur de ſes yeux.
 Voyla ce que ie ſçay de plus vrayes recettes,
 Pour eſtindre l'ardeur de tes flammes ſecrettes.

PEROT.

La derniere me plaïſt, mais las ! ie cognois bien
 Que pour guarir mon mal il ne ſe trouue rien
 De propre, ny de prompt, & qu'il n'y a magie
 Qui puiſſe prolonger les ſoupirs de ma vie !
 Rien ne me peut changer, ny vous, ny vos traueux
 Ne pouuez eſtranger le moindre de mes maux.
 Non pas ſi ie beuuois les ondes iauniſſantes
 D'Hebre au ſablon doré : les neiges palliſſantes,
 Les antres ny les bois, les deſerts ny les mons,
 Ne ſçauroyent appaiſer le vent que mes poulmons
 Soupirent à longs traits d'une haleine cuiſante.
 Non, ſi i'eſtois alors que l'eſcorce mourante
 Des ormeaux cheuelus, ſe ride & ſe fletriſt
 Sur le limon du Nil, qui ſecond les nourriſt :
 Amour maïſtriſe tout, & maïſtre de mon ame,
 Retient ma liberté dans les yeux de ma dame :
 Et ne voy rien çà bas, qui promette ſupport
 Aux charges de mon mal, qu'une ſoudaine mort.

Mais en memoire aumoins d'une maïſtreſſe dure,
 Bergers, ie vous ſupply baſtir ma ſepulture
 Dans le fort eſpineux de quelques vieux halliers,

Le repaire des loups, des ours, & des sangliers :
Où iamais le Soleil aux crespines dorees
Ne darde ses beaux rais, mais les nuits obscures,
L'horreur & la frayeur pallissant à l'entour
Sous les rigueurs du ciel, y facent leur sejour :
Les songes, les demons, la gresle & les orages,
Y facent à iamais leurs venteux hostelages.
Qu'il n'y ait que serpens, qu'orfrayes & corbeaux,
Huppes & chahuans, & les tristes oiseaux,
Dont le vol gauche & lent, & les diuins murmures
Ne portent aux humains que sinistres augures.
Mais sur tout ie vous pry que dedans mon cercueil,
Du costé de mon cœur, l'odeur de ce bel œil
Soit mise en vn sachet, sous les toiles fatales,
Ouurage industrieux de ses mains liberales.
Et vous supply, Bergers, que vous preniez vn don
En memoire de moy, ma loure à haut bourdon,
Ma fleute, mon flageol, mon chien, ma panetiere,
Et gardez que le nom de ma maistresse fiere,
Pour auoir bien aimé, ne soit mis au hazard
Des traits enuenimez d'un importun iazard :
Mais qu'il vous soit sacré, chaste, saint, honorable,
Comme vous cognoissez que ie l'ay venerable,
N'ayant tant de regret de me voir desseicher
Mourant, que d'absenter cet œil qui m'est si cher :
Puis grauez au poinçon, sur l'escorce voisine
D'un fresne bien choisi, ma mort & ma ruine,
A fin qu'en bien croissant, croisse & s'enfle tousiours
L'immortel souuenir de mes chastes amours.

« Cy gist le bon Perot en sa crespes iouuence,
Qui receut plus de bien qu'il n'eut onc d'esperance :
Mais le trop luy fist perdre & le sens & l'odeur
De sauourer l'Amour qui le mist en fureur,
La fureur à la mort, & la mort sous la terre,
Qui dessous ces halliers son pauvre corps enferme. »

IANOT.

Retirons-nous, Perot, le Soleil se retire.

PEROT.

Mais las! sans retirer cet amoureux martyr
Qui de sa violente & plus vive chaleur
M'altere le poulmon, & m'eschauffe le cuer.

FIN DES MOYENS PLUS PROMPTS, ET CHARMES PLUS VIOLENTS,
SVR LA GVARISON D'AMOUR.

La lecture de ces plaifantes receptès nous mist en la recherche de la cause de ce mal, disant que l'intemperature du corps est la source & l'origine des passions, & perturbations de l'ame : la passion, alteration, & alienation des sens, cause que le desir & la volonté de l'esprit, perd sa legitime & naturelle action : & comme la temperature d'humeurs modere & met au frein de la raison les promptes & violentes affections de l'esprit, tenant en bride les courses legeres de l'appetit desordonné, ainsi l'intemperature, mortelle ennemie de l'une & de l'autre santé, trouble les sens, allume vn feu de sedition dedàs nous, qui fait que suyuant ceste affection corporelle, l'esprit fouruoie & tombe en erreur. Et comme la violence d'Amour glissant secrettemēt dans nos veines, par l'obiet, & par le rayon d'un œil, assiege en fin le fort de la raison, & par consequēt apporte d'estranges & dangereux changemens au corps : ainsi le corps affligé de maladie, communique son mal aux actions de l'esprit, le faisant participer de sa passion, de sorte que si le sang est pur & net, & la temperature de l'humeur iustemēt moderee, l'homme

a l'esprit plus net, plus tranquille, & moins fuiet à se passionner de l'Amour. Conclusion, la source & l'origine de ce mal prouient de l'intemperature & abondance d'humeur, receuant les violentes impressions d'un obiect exterieur, laquelle humeur estant purgee, chasse & appaise la fureur de ceste passion amoureuse. Allongeant le fil de ces propos, nous entendons la voix d'un pescheur sur les bords de la Marne, qui va bagnât de ses ondes repliees les murailles de ce iardin: il estoit appuyé du dos contre vn saule creux, espiant de l'œil le tremblement leger du liege de sa ligne deliee, amorcee d'un moucheron, pour tromper l'innocence du poisson affamé, surpendu aux languettes de l'hameçon: il disoit des chansons sur la pescherie, & vous promets qu'il auoit esté fort bien nourry, de bonne grace, & de bonne nature, comme vous cognoistrez cy apres. Nous ayant descouuerts, il commence à chanter à pleine voix, comme s'il eust coniuuré de nous donner plaisir.

LE PESCHEVR.

GENTILLE Pauvreté, secours de nostre vie,
Nourrice des vertus, mere de l'industrie,
Du manœuure artizan le fidelle entretien,
Hostesse de l'honneur, exercice du bien,
C'est toy, Dame, c'est toy qui de bonté naïue
Nous fais viure contens : car ta grace inuentiue
Enfante les Soucis, les Soucis le Labeur,
Le Labeur la Santé, & au front la Sueur,
La Sueur la Vertu, la Vertu la Noblesse,
La Noblesse l'Honneur, & l'Honneur la Richesse.

C'est toy, Dame, c'est toy, humaine qui te ris
 De l'orgueil des plus grands, que tu tiens à mespris :
 C'est toy, Dame, c'est toy, qui donnes la science
 Aux hommes mal-polis, faisant experience
 Des labeurs inuentez, sans laisser engourdis
 Les membres de paresse, & de somme estourdis.
 Car du branle importun de ses ailes legieres
 Secouant le sommeil de nos lentes paupieres,
 Tu deffilles nos yeux, puis les souncis mordans
 Nous rongent les costez, & de mouchons ardans
 Nous ventousent la peau, seulement pour l'enuie
 D'eschapper doucement les hazards de la vie.

Ce Pefcheur toutesfois (1), or que la pauureté
 Le tallonnaft de pres, s'estoit fort enreté
 Dans le piege d'Amour : car ce doux feu s'amasse
 Quelquefois sans esgard dedans vne ame basse.
 Il estoit amufé, pensif, deffous le frais
 D'un rocher cauerneux, & ie croy tout exprés
 Pour faire sous l'horreur de ces voûtes mouffues
 Ses complaints aux vents, & aux vagues bossues :
 Pendant que ses filets, sa ligne, son harnois
 Se sechoyent estendus moites sur le grauois :
 Attendant que le vent eust soufflé sa colere,
 Pour repouffer en mer la barque poissonniere,
 Et tendre ses engins, son trible, son tramail,
 De ses doigts artifans l'ordinaire trauail.

Or les rocs d'un costé; aux poinctes fourcilleuses,
 Faifoient borne aux fureurs des vagues escumeuses,
 Et s'estoit retiré pour le flot violant,
 Puis l'orage appaisé alloit ainsi parlant :

1. L'auteur se met ici lui-même en scène; cette heureuse médiocrité qu'il chante, le nom de la maîtresse qu'il célèbre, le démontrent facilement.

« Dôcques ma triste voix, mes sanglots & mes plaintes,
 Mes soupirs redoublez & mes larmes non feintes,
 Iront avec les vents? Hà trop cruel Destin!
 Qui me pousse en fureur pour les yeux de Catin :
 Me forçant d'embrasser ce qui plus m'est contraire,
 Et ne puis, malheureux, le voyant m'en distraire?
 Ie croy que cet archer, ce gentil descocheur,
 Vestit pour me tromper le masque d'un Pêcheur.
 Pour amorcer il prit les yeux de ma cruelle,
 Les fiche à l'hameçon, se mist en ma nacelle,
 Et moy, pauvre chetif, tirant pour le poisson
 Ie deuore goulû la ligne & l'hameçon.
 En prenant ie fus pris, & depuis n'eus la force
 De pouuoir degorger vne si douce amorce :
 Depuis ie n'eus repos, car soudain la fureur
 S'eslance dans mes yeux, & deuale en mon cuer :
 Soudain ie fus surpris, & dedans la marine
 Ie desrobe ce feu, qui brulle ma poitrine.

» Le ciel tranquille & beau, & les vagues de l'air
 S'accordent au repos des vagues de la mer :
 Les Thons, les Marfouins, les Dauphins, les Baleines,
 Dorment sur le sablon, sans sentir les haleines
 Des Zephyrs appaîsez, & semble que ceste eau
 Soit vn marbre poly, ou quelque grand tableau
 Entremeslé d'azur, où les riuës muettes
 N'entendirent iamais le iargon des Mouettes,
 Prophetes du fort temps, ny les noirs tourbillons
 Ne froncerent les eaux en humides sillons :
 L'Huître, dedans le creux de sa boîste emperlee,
 Dort contre le rocher estroitement collee :
 Tout est tranquille & coy, fors que moy malheureux,
 Qui flotte à la merci de ces vents amoureux.
 Ma fortune pourtant n'a point d'autre assurance,
 Que tout ce que ie fay, que tout ce que ie pense,
 Ingrate, te desplaist & te vient à desdain.

» Pour te faire plaisir ie chante, mais en vain,
Et ma voix seulement à ces rochers cogneü
S'enuolle auec les vents, compagne de la nuë :
Si sçay-ie bien pourtant que plus grandes que toy
Et de meilleure part, tiendroyent conte de moy,
S'elles auoyent ballé sous la douce cadance
Des accens de ma voix. Ainsi la cognoissance
De ton amour me nuit, & ferois bien heureux
S'oncques ie n'eusse esté de Catin amoureux.

» Je tendrois maintenant quelque amorce secrette
Pour prendre du poisson, voguant en ma barquette,
Hachant & renuerfant à grands coups d'auiron
La grand' plaine falee, errant à l'enuiron
De quelque vieille roche, espiant la contree
Fertile de poisson, d'escaille & de maree,
Pour la porter en ville, & n'apporter ma main
Vuide dans ma maison, mais pesante d'airain.

» Je ferois maintenant de grand's nasses d'esclisse
Et de saule & d'osier, & de ionc qui se plisse,
L'en ferois l'emboucheure estroite & longue, à fin
D'y trouuer le turbot prisonnier au matin :
De long poil de cheual ie ferois de la tresse,
Où pendroyent attachez la ligne tromperesse,
Et le fer amorcé de trois cents hameçons,
Pour defrober les nuits, & tromper les poissons :
Je lacerois des rets, attachant au cordage
De ce bois qui dans l'eau legerement furnage,
Et puis pour l'affondrer iusques dans le sablon
Du plus creux de la mer, i'y lacerois du plon.
J'aurois tousiours chez moy mille ruses gentiles,
Mille sortes d'appas, mille façons subtiles
Pour faire des engins, des baches, du veruain,
A fin de n'estre oisif & de chasser la faim :
Tousiours ferois en mer, pour tromper la fortune,
Et butiner apres les troupes de Neptune :

Bref, la chasse au poisson me feroit le plaisir
Sur tous autres plaisirs que ie voudrois choisir.
Mais las ! i'ay ce malheur, que plus ie me tourmente,
Bannissant loin de moy ce qui plus me contente,
Moins me prens à mercy, ainsi perdant le temps
Ie ne te fers sinon d'ombre & de passetemps.

Qu'as-tu fait des presens que ie t'ay faits, cruelle ?
Où est ce fin coral & ceste pierre belle,
Cet ambre, ce parfum, tant de perles de pris,
Qu'en te moquant de moy, ingrater, tu as pris ?

» C'estoit doncques pour toy, œil selon, plein d'enuie,
Que i'ay dessus la mer, au hazard de ma vie,
Cherché les plus beaux dons qu'on sçauroit souhaiter
Pour emperler ton col & pour te contenter ?

» Mais puis que ie cognoy que ie ne puis complaire
Seulement à tes yeux, hà ie me veux retraire
Sous l'extreme rigueur des soupirs d'Aquilon,
Dessus la mer de glace, ou conter le sablon
De la riue Erythree, & voir le peuple More,
L'Afrique, la Libye, & plus auant encore,
Poussé d'une fureur, ou ie me ietteray
De la plus haute roche en mer, & me noiray !
Seulement ie vous pry, ô Deitez sacrees,
Qui douces habitez sous les ondes vitrees,
Tombant receuez-moy, à fin qu'entre vos bras
La cheute me soit douce, & soit doux le trespas.
Nymphes, ayez égard à ma peine soufferte,
Palemon, Panopee, & Glauque, & Melicerte,
Ayez pitié de moy, & me caressez tous,
Quand plongé dessous l'eau ie seray pres de vous.
Possible quelque iour ceste roche vantée,
Infame de ma mort, ne fera plus hantée :
Et le sage nocher, approchant ceste part,
Destournant son vaisseau fera voile à l'escart. »

Ainsi se lamentoit ce Pescheur miserable,
Imprimant ses regrets sur le mouuant du sable,
Et n'eut point acheué si tost que dans les cieux
La courriere des nuits n'apparust à mes yeux.

Je vous promets que ce gentil Pescheur nous donna tant de plaisir, & recita de si bonne grace ceste Eclogue passionnee, qu'il nous fit oublier & nos propos, & rompre nostre dessein, nous donnant hardiesse de l'accoster, & de nous informer de luy, & de sa fortune plus auant. Apres plusieurs discours, il nous conta comme il auoit esté autresfois sur la mer, & qu'un vieil Marinier Sicilien (1), luy auoit appris le fuget de ceste complainte avec vne infinité d'autres : nous luy fumes tant importuns, qu'il nous fit ceste courtoisie d'en reciter vne autre à voix basse, de deux Mariniers pescieurs : & commence ainsi.

LES PESCHEURS.

AV SEIGNEVR ANTOINE DE BAIF.

DEVX Pescieurs amoureux retirez de fortune,
Sous le creux d'un rocher pour la vague
Importune,
Le tonnerre, l'esclair, & l'orage nouveau,
Qui tous comme à l'enuy les battoient dessus l'eau,
Lors que leurs compagnons espoinçonnez d'enuie

1. Théocrite, que Remy Belleau a imité dans la plupart de ses églogues et qui lui a fourni le sujet de la pièce précédente et de celle qui suit. Le début du *Pêcheur* est presque mot pour mot celui de la 21^e idylle de Théocrite.

De pêcher du poisson, le secours de leur vie,
 Arrachoyent d'hameçon, de ligne & d'esperuier
 Leur butin escaillé fautant sur le grauiet,
 Se mettent en discours du temps & de leurs pertes,
 De mille cruautéz en leurs amours souffertes.
 Hé! qu'est-il en ce monde impossible à l'Amour?

Ces deux pauvres Pêcheurs, en ce peu de sejour,
 Ne perdent point le temps, mais priuément ensemble
 Discourent du filet qui si fort les assemble,
 Et des traits messagers & postes de ce Dieu,
 Qui iamais ne rougist pour se mettre en bas lieu.
 Ils se plaignent tous deux de leurs maistresses fieres,
 Laisant là creuasser leurs barques poissonnieres
 Aux haleines des vents, moisir leur attirail,
 Leurs nasses, leurs engins, & pourrir leur tramail,
 Sans daigner seulement se mettre en allagresse
 De les tendre au Soleil, tant sont pleins de paresse :
 Et sans le souuenir, qui prouient de la faim,
 Y passeroient les nuits iusques au lendemain.
 L'un s'appelloit Ianot, de nature gentile,
 Bon pêcheur à la ligne, à chanter bien habile :
 L'autre auoit nom Thenot, ieune, frais & dispos,
 Qui commence premier à dire tels propos. (1)

THENOT.

O saintes Deïtez, Deesses Nereïdes,
 Qui douces habitez les campagnes humides,
 Si vous nourristes onc en ce marin sejour
 Ce feu prompt & subtil qui prouient de l'Amour,
 Vierges, departez-moy de ces nouveautéz rares,
 Des perles, du corail, que les nochers auares
 Vont fouïllant dans la mer, ou quelque autre butin

1. Belleau leur a donné les deux noms de Baïf (Jean-Antoine)
 à qui la pièce est dédiée.

Pour flechir la rigueur des beaux yeux de Catin!
 Ou si ces beaux presens n'ont pouuoir de l'attirer,
 Trouuez ie vous supply, dans ce marin repaire,
 Quelque nouuelle plante, ou quelque bonne odeur,
 Pour adoucir mon mal, & guarir ma douleur!

IANOT.

Protee, grand berger des campagnes vitrees,
 Des troupeaux escaillez, & des Nymphes sacrees,
 La guide & le pasteur, escoute ceste fois,
 Et me donnant secours enten ma triste vois!
 Fay qu'Yfabeau s'accorde à mes humbles prieres,
 Ou ces rochers battus des vagues marinières,
 Comme moy malheureux d'un martyre nouveau,
 Seruiront à mes os de marque & de tombeau.

THENOT.

Comme vn esquif courrier volle d'ailes legieres
 Souefuement dessus l'eau, quand les haleines fieres
 Des vents impetueux ne la font escumer,
 Et qu'on voit seulement le grand front de la mer
 Se frizer doucement en petites fronceures
 Sous les tiedes soupirs & les molles enfleures
 Des Zephyrs tremblottans, ainsi couloyent mes iours
 Sous les douces faueurs du ciel & des Amours,
 Lors que viuant heureux ma cruelle ennemie
 Eschauffoit dans son cœur les soupirs de ma vie.

IANOT.

Depuis, ô cruauté! que son visage ami,
 Se destournant de moy, s'est fait mon ennemi,
 Comme vn vaisseau battu & rebattu des ondes
 Quand les vents mutinez des fondrières profondes
 Poussent haut le sablon iusques au fil de l'eau,
 Et troublent l'Ocean d'un orage nouveau,
 Tout ainsi i'ay vescu depuis que ma rebelle

Se monstre à mes desseins & fascheuse & cruelle,
 Depuis qu'elle commence (ô trop fascheux esmoy
 Qu'il faut que ie confesse) à se moquer de moy.

THENOT.

La Carpe & le Brochet habitent és riuieres,
 Les Saumons citadins des costes poissonnieres
 Reposent dans la mer, l'Ombre sur le grauois,
 L'Huistre contre le roc, les Cerfs dedans les bois :
 Et moy qui n'ay repos tant seulement vne heure,
 Vagabond & seulet, sans adieu, sans demeure,
 l'erre autour de la porte où mon cœur fait seiour,
 Esclaue & prisonnier dans les rets de l'Amour.

IANOT.

l'ay la cadene au pié, & n'ay pour me conduire
 Pilote qu'un enfant, qui pousse mon nauire
 A la mercy des vents, au golfe de la mort,
 Au lieu de le guider seurement à bon port.

THENOT.

La Perche aime l'eau douce, & les Thons la salee,
 Le Cancre les rochers, l'Anguille l'eau troublee :
 Et moy j'aime les yeux de Catin mon soucy,
 Qui n'eut oncques de moy ny pitié ny mercy.

IANOT.

Sans ma gente Ysabeau, la riue sablonniere,
 La bache, le veruain, la coste poissonniere,
 La ligne, l'hameçon, & bref rien ne me plaist,
 L'air & le poisson mesme, & la mer me desplaist.

THENOT.

Sans ma belle Catin, le gentil exercice
 De tramer des filets, & des engins d'esclisse,
 De canne, de roseaux, enyurer le poisson,
 Le prendre à l'esperuier, au feu, à l'hameçon,

Éspier le temps propre à faire vne tendue
 Aux bouches d'une escluse, vne amorce espadue,
 Ne me vient à plaisir : bref deux astres iumeaux
 (O puissance d'Amour!) me bannissent des eaux.

IANOT.

Le pefcheur aime l'eau, la ligne, la nacelle,
 L'amorce, l'hameçon, & la pefche nouvelle :
 Et moy i'aime le fein, la bouche & le discours
 D'Yfabeau mon foucy, ma grace & mes amours.

THENOT.

Le marinier a peur de la tempefte fiere,
 D'un escueil, d'un abord, d'un rocher, d'un corsaire :
 Et moy de la colere & des yeux de Catin,
 Qui me tire en l'erreur d'un malheureux destin.

Ainsi se lamentoyent de leurs maistresses belles
 Ces Pefcheurs amoureux, aux tempestes cruelles,
 N'ayans remede prompt pour vomir ce poison
 Que parler de ce mal qui trouble la raifon.

Ce Pefcheur ayant acheué ce petit discours,
 defcouure quelque changement de temps, qui
 comméçoit à fe couvrir d'un fort espais nuage,
 de forte qu'il sembloit nous menacer de quelque
 pluye. Toutesfois apres auoir ietté l'œil au
 Ciel, & nous affeurant du contraire, nous dist
 qu'il auoit autresfois appris d'un grâd Marinier (1)
 à faire iugement de tels prefages, difant ce qui
 s'enfuit prenant fon commencement des signes
 & apparences celestes qu'on peut recognoistre
 au leuer & au coucher du Soleil, difant.

1. Aratus, poète grec, contemporain de Théocrite. Il a composé sur l'astronomie un poème intitulé *les Phénomènes*.

APPARENCES CELESTES

DV SOLEIL (1).

Si vous auez besoin pour faire vn long voyage
D'vn iour tranquille & beau, il faut que son
visage

Soit pur, net & poly, & qu'on n'y voye point
Vn trait tant seulement qui fouille son beau teint,
Et que son cercle, alors que sa face nouvelle
Va redorant les champs de sa flamme immortelle,
Ne soit point marqueté de diuerfes couleurs :
Car ce font du fort temps certains auant-coureurs.

Si de mesme parure, à l'heure qu'on deslie
Les toreaux sur le soir, sa face est embellie
De clarté pure & nette, & de gentille ardeur,
En se couchant ainsi sans nué & sans noirceur,
Espanchant sa clarté mollement temperee,
La iournee ensuiuant te soit bien asseuree.

Mais c'est & pluye & vent quand son cercle eslançé
Paroist sur le matin cave, creux, enfoncé,
Et que de son beau chef la tressure doree
Rend ses rais mi-partis, les vns deuers Boree,
Les autres vers le Sud, & que tant seulement
Se monstre le milieu de son rond iustement.

Regarde puis apres la face rayonnante
De ce Dieu flamboyant (si la clarté brillante
A tout le moins permet de se voir à tes yeux),
Car elle est veritable, & son feu radieux

1. Ces *Apparences du Soleil et de la Lune*, intercalées par l'auteur dans la 2^e Journée de ses *Bergeries*, font partie du poème d'Aratus, traduit plus tard en entier par Remy Belleau et imprimé dans notre 3^e volume.

Iamais n'est mensonger, mais toute l'assurance
Des eschanges du Ciel vient de sa cognoissance.

S'il est rouge en visage, & qu'il porte le teint
D'incarnat, iaune & pers, ou comme l'on voit peint
Le repli d'une nuë, alors qu'elle chemine
Haute esleuee en l'air d'une couleur sanguine,
Ou que d'un noir obscur il voile son flambeau,
C'est signe tres-certain d'une abondance d'eau.

S'il est rouge sans plus, c'est un venteux orage :
Mais si confusément il porte le visage
Taché de rouge & noir, c'est augure tres-seur
De voir & pluye & vent pelle-mesle en fureur.

Si le Soleil fortant de sa couche doree,
Ou se plongeant au soir dans la mer azuree,
Darde en poincte ses rais, ioints ensemble & couplez,
Et en un mesme lieu ramassez & doublez,
Ou s'il est englouti de l'espaisse fumiere
D'un nuage enfumé, quand de la nuit premiere
Il vient iusques au iour, & du iour iusqu'au soir,
Tels iours ne courent point que l'on ne voye choir
Grande rauine d'eau sur les flancs de la terre.

Si deuant que ce Dieu la paupiere desferre,
On voit sur le leuant le brouillas amassé
D'une petite nuë, & tost apres haulsé,
Il monstre dans le ciel sa face coloree
De beaucoup de couleurs, au dedans bigarree,
Et ses rayons aussi, lors te faut assurer
Que la pluye à venir doit longuement durer.

Si son cercle au matin en croissant on voit naistre,
Et plus large & plus grand se faisant apparoitre,
Puis comme languissant & rehaussant son feu
Il va rapetissant sa largeur peu à peu,
Il porte le beau temps : mais alors qu'il deualle
Dans le sein de Tethys, s'il a la couleur palle
Et blesme sur le soir, c'est orage certain.

APPARENCES DE LA LVNE.

Voy deffous l'ombre epais de la Nuit claire
 & brune
 D'un & d'autre costé les cornes de la Lune,
 Qui change fort souuét & de forme & de teint:
 Car Vesper de son ombre en cent façons la peint.
 Puis la face du temps la figure & la borne,
 Luy plantant sur le front & l'une & l'autre corne
 Sur le troisieme iour sans plus, & sur le quart :
 Et selon qu'elle est peinte, alors elle depart
 Ces deux iours seulement par ces formes empreintes,
 Pour tout le mois entier assurances non feintes.

Si le troisieme iour elle estend son flambeau
 Delicat, pur & net, elle est pour le temps beau :
 Mais si le teint vermeil de sa face nouvelle
 Deuiét rouge & sanguin, c'est vn vent qu'elle appelle.

Si le quatrieme iour vne lente espaisseur,
 Vne crasse, vn brouillas, vne espaisse grosseur
 Va couurant son visage, & par dedans les nuës
 Ses cornes va trainant rebouches & mouffues,
 Se ressentant encor du trois humide & lent,
 C'est de l'eau fort voisine, & bourrasque de vent.

Si courant le troisieme on ne la voit penchee,
 Ny la corne en dedans crochue & rebouchee,
 Mais que des deux costez son croissant vniment
 Dresse ses cornichons au ciel également,
 Dés le soir tu verras vne tempeste fiere
 De vents impetueux courir la nuit entiere.

Si le quatrieme iour on la voit tout ainsi
 Droit esleuee au Ciel, sans pencher le fourci,
 C'est d'orage vn amas : mais si la haute corne
 Se recourbe en dedans debile, lasche & morne,

Atten le vent Boree : s'elle croche en amont
C'est pour vn vent Austral que tels signes se font.

Si d'un cercle arrondi peint de rouge teinture,
Entierement par tout s'attache vne ceinture
A la troisieme Lune environnant ses bors,
Il te faut esperer vne tempeste alors :
Et d'autât qu'elle est rouge & beaucoup plus ardente,
Elle en est plus cruelle & plus fort violente.

Quand d'un visage plein au ciel va paroissant,
Ou quand elle est trenchee en son demy-croissant,
Et d'une & d'autre part regarde sa lumiere :
Ou bien quand elle croist en sa flamme premiere,
Et qu'un nouveau croissant dresse son premier cours,
Ou lors qu'elle respand ses cornes en decours,
Puis quelle est sa couleur : car sa seule teinture
Donne de chasque mois certaine coniecture.

Son lustre clair & beau marque le temps serain :
S'elle est rouge sans plus, elle enseigne le train
Et le chemin des vents : s'elle est brune & tachee,
C'est de l'eau qui çà bas doit tost estre espanchee.

Or chasque iour du mois ne porte iugement,
Mais le troisieme iour, & le quart seulement
Iusqu'au nouveau croissant qu'on la voit mi-partie,
Et depuis ce croissant, iusqu'à tant que remplit
On luy voye la face, & depuis ses pleins iours
Iusques au décroissant qui languist en decours.

Or le quatrieme iour fidellement te donne
De tout le mois courant cognoissance tres-bonne,
Et le troisieme aussi iusqu'au mois finissant :
Si deux cernes ou trois d'un voile brunissant
Ceignent entierement tout le rond de la Lune,
Il te faut asseurer qu'il doit naistre de l'une
Un grand vent, & de l'autre un temps serain & clair :
Le vent de celle-là qui se froisse par l'air,
Le temps serain & beau de celle en l'air semee,

Qui languist peu à peu & s'escoule en fumee.
Si deux tant seulement couronnent son beau front,
C'est orage certain s'elle ne tient son rond,
Et comme en ondoyant sa face est courbe & torte,
C'est orage plus grand & tempeste plus forte,
Et plus forte beaucoup si ce cerne est tout noir,
Ou, s'il se rompt par l'air, plus dure encore à voir.

Dōcques tu cognoistras, soigneux, par la nuit brune,
Pour tout le mois entier les signes de la Lune.

Puis quand la mer est trouble, escumeuse & enflée,
Et qu'on entend de loin sur la grée ensablée
Murmurer vn long bruit, & le marin escueil
Dressant la teste au ciel ronfle & s'enfle d'orgueil :
Ou quand les hauts sommets des roches fourcilleuses
S'animent à siffler des haleines venteuses,
C'est presage affeuré d'orageux tourbillons.

Ou quand dessus le sec, ou les moites sablons,
En foule de la mer retourne la Mouëtte,
Et grosse de iargon de sa bouche caquette,
Puis se reporte en mer, c'est un signe de voir
Tost apres sur les eaux vn grand vent esmouuoir.
Ou quand par l'air serain contre les vents rebelles
En troupe le Heron va desployant ses ailes :
Quand le Canart sauvage & les oiseaux plongeurs
Frappent de l'aile en terre, ou au sommet des mons
La nuë devient longue, & de la blanche espine
Des chardons herissez vole la laine fine
Comme petit duuet, vieillisse de leurs fleurs,
C'est signe tres-certain des plus grāds vents futurs.

Ou quand la mer est sourde, & ses flocons paroissent
Surnageant çà & là, ou les nuaux se froissent
Au plus chaud de l'Esté, & de foudre & d'esclair,
De ceste part le vent se mutine par l'air :
De ceste part aussi, que par la nuit brunette
Des estoiles du ciel vne flamme se iette

Et s'escoule par l'air à longs fillons ardans,
 Blanchiffans par derriere, & sans fin se dardans :
 Mais si les traits aigus de ces feux ordinaires
 Tombent confusément l'un à l'autre contraires,
 Sans ordre se meslant, de toutes parts le vent
 Il te faut esperer : car il aduient souuent
 Qu'il varie au souffler, & ne peut-on cognoistre
 Quelle part aux humains il se fait apparoitre.

Si d'Eure ou d'Aquilon l'esclair va s'eslançant
 De Note ou de Zephyr, le nocher pallissant
 Doit peindre double peur sur son triste visage,
 Tant le ciel & la mer luy vont forgeant d'orage :
 Car l'air par trop chargé alors veut espancher
 Vn deluge de pluye, & de foudre vn rocher.

Puis on voit quelquefois vne troupe de nuës
 S'entasser en roulant comme toisons chenuës,
 Messagers de la pluye, & l'air se va troublant,
 Quand l'arc qui ceint le ciel son cercle va doublant.

Ou quand on voit autour d'une estoile brillante
 Vn cerne fait en rond de couleur brunissante :
 Ou des marefcs bourbeux les oiseaux peinturez
 Sans repos se plonger dans les flots azurez :
 Ou sur les bords d'un lac la legere Arondelle
 Battre l'eau en vollant & du ventre & de l'aëlle :
 Ou les peres germains des petits grenouillaux
 Sans trefue gazouiller la teste hors des eaux
 Sur la riuë fangeuse, ô race miserable !
 La proye des Serpens : ou d'un chant lamentable
 Le Hibou solitaire au matin s'attrister :
 Ou sur le haut riuage en callant se planter
 La Corneille iafarde, arriuant la tempeste,
 Ou se bagner dans l'eau, & l'espaule & la teste :
 Ou quand mesme on la voit toute dans l'eau nouër
 Et d'un graue chanter en troupe s'enrouër.
 Mesme entre les troupeaux la Genisse beante

Le muffle vers le ciel, a fenty l'eau coulante
 Tirant l'air embrouillé de ses larges naseaux :
 Et les sages fourmis de leurs petits caueaux
 Toft retirant leurs œufs, & la chenille errante,
 La chenille aux cent pieds contre les murs rampante,
 Seur tesmoin de la pluye : on voit mesme les vers
 (Entrailles de la terre) errans & descouuers.
 Alors voit-on aussi la Poule appriuoisee,
 Noble race des Coqs, d'une voix redoublée,
 Comme l'eau dessus l'eau distille, cacailler,
 Ou de son bec cornu son pennache espouiller.

Et quelquefois aussi & Corbeaux & Chouettes
 De la pluye future ont esté les prophètes,
 Quand on les voit en troupe enfuiure le chanter
 D'un Milan rauisseur, & de voix imiter,
 Quand l'eau sentent rouler de la celeste voute,
 Presque le bruit de l'eau, qui tombe goutte à goutte :
 Ou quand plus grauelement ils redoublent leurs voix,
 Battant leur aile espaisse : ou quand dessous les toits
 Ou dessous les auents la Chouette legiere
 Se retire à couuert, ou l'Oye cazaniere
 Va tremouffant de l'aile, ou sur le marbre mol
 La Mouette en criant va redoublant son vol.

Doncques celui vraymēt qui la pluye veut craindre
 Ne doit prendre à mespris de ces signes le moindre.
 Ou quand plus asprement on voit les moucherons
 Mordre iusques au sang, & de leurs piquerons
 Outrepasser la chair : ou par la nuit ombreuse
 Tout autour des naseaux de la lampe nuiteuse
 Des petits potirons en grains s'amonceller :
 Ou comme en ondoyant la flamme sommeiller,
 Et souuent petiller iettant ses estincelles,
 Comme petits bouillons, & ses flammes iumelles,
 Et ses rais languissans perdre force & vigueur.

Ou quand au plus serain, à l'ardante chaleur

On voit voler en haut vne troupe legiere
 De Canars infulans : la poïlle cuisiniere,
 Le chaudron, la marmitte, estinceller au feu,
 Tu te dois affeurer qu'il se tarde bien peu
 Que l'orage ne tombe : ou quand deffous la cendre
 Le charbon flamboyant fait vne crouste tendre,
 Semblable aux grains de mil, tu pourras bien deuant
 Prognostiquer l'orage, & la pluye & le vent.

C'est vn temps pur & beau, quand en troupe la Gruë
 D'un vol libre & dispos tient sa course estendueë :
 Mais c'est signe certain que l'orage s'ensuit
 Quand la vieille Corneille on oit chanter la nuit :
 Ou bien quand sur le soir à soudaine retraitte,
 Retournant du manger babille la Chouette,
 Ou le Pinçon fringotte au leuer du matin :
 Et bref quand les oiseaux pour l'orage mutin
 Fuyent loin de la mer, & la Rouge-Gorgette,
 Et l'Orchil, vont rentrant en leur creuse logette :
 Ou quand deffus le soir en troupe les Chouquars
 Bien grassement repeuz, se couchent babillars :
 Ou quand la blonde Auette en cent lieux marquettee
 Ne s'esloigne en paissant de sa vouste eclifsee,
 Voisine de son miel & de ses pauillons :
 Ou quand la Gruë en l'air n'estend pas les fillons
 De son vol droitement, mais recule en arriere :
 Ou quand par le vent coy l'Aragne filandiere
 Rompt le fil de son crespé, & par l'air ne l'estend :
 Quand aux cendres le feu à grand' peine s'esprend,
 Ou que du lamperon la flamme est paresseuse,
 Espere ce iour-là la tempeste orageuse.

Ce Pescheur nous ayant communiqué ces
 diuins presages, non content de nous auoir
 donné tant de plaisir, nous fait present d'un

papier, qu'il disoit auoir apporté d'un voyage qu'il auoit faict sur mer, où estoient viuement empreintes les larmes sur le trespas de son bon maistre & de sa bonne maistresse.

LARMES SVR LE TRESPAS

DE MONSEIGNEVR RENÉ DE LORRAINE,

MARQUIS D'ELBEUF (1).

THENOT, IANOT, BELLIN, MARINIERS.

THENOT.

VNE tremblante peur tient mon ame faisie
Et me caille le sang, oncques iour de ma vie
Le ne vey tel orage, & semble à voir la mer
Que le monde s'esbranle à fin de s'abyfmer.
Qu'en penfes-tu, Ianot?

IANOT.

Le peril où nous sommes
Me fait defesperer de la race des hommes :
Le ne voy que malheur, qu'un air gros & fumeux,
Qu'un trouble mutiné, qu'un amas escumeux
Ply sur ply redoublé : ie ne voy qu'un nuage,
Qu'un tourbillon venteux, qu'un noircissant orage

1. Le quatrième fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, né le 14 août 1536, mort en 1566.

Publié pour la première fois (Paris, Gabr. Buon, 1666, in-4) sous ce titre : *Larmes sur le trespas de René de Lorraine et de Louise de Rieux, marquis et marquise d'Elbeuf, ensemble le Tombeau de François de Lorraine, duc de Guyse.* (V. pour ce dernier p. 60.)

Courant, bruyant, sifflant, desrobant de nos yeux
L'esperance de vie, & le iour & les cieux.

THENOT.

Je ne voy que l'horreur d'une fumiere espesse,
Courant de tous costez une aboyante presse
De bataillons enflez, pelse-messe estriuans
Sous les feux secoûez des haleines des vents,
Hostes soudains et fiers de ces roches armees
De tonnerre, d'esclair, & de grosses fumees :
Bref ie n'entens sinon les prophetes iargons
Des mouettes, des vents, & des vistes plongeons,
Qui d'un vol gauche & prompt portet les aduentures
De quelque orage grand : car ces diuins augures
Ne monstrent dedans l'air, sur l'eau, ny sur le port,
Que les palles frayeurs d'une image de mort.

IANOT.

On ne voit plus en rond, à voustures doublees,
Les Dauphins s'esgayer sur les plaines salees,
Ny les Tritons soufflans en leurs cors esmaillez,
Guider dessus les eaux les troupeaux escaillez.

THENOT.

Palemon, Panopee, & Glauque, & Melicerte,
Sages, ont delaisié la grand' plaine deserte,
Preuoyant ce desastre, & cuidant qu'en ceste eau
Dieu voulust rebastir quelque monde nouveau :
Car cet orage est tel, & la tourmente telle,
Que iamais œil mortel n'en veit de si cruelle.

IANOT.

Mais i'entreuoy Bellin qui marche droit à nous,
Il est triste en visage, & plombé de courroux,
Morne, palle & pensif, baissant l'œil contre terre
Comme frappé de l'astre, ou d'un coup de tonnerre :

Il a quitté les rets, l'amorce & l'hameçon,
 La ligne, le veruain, la riué & le poisson,
 Et se va retirer en quelque antre sauuage,
 Pour pleurer sa fortune, & là finir son age.
 Il le vay accoster. Bellin, approche-toy :
 Que veut dire ce temps? tire-nous hors d'esmoy.

BELLIN.

Ne vous estonnez point de ces diuins prefages,
 Legers auant-coueurs des sinistres orages :
 Car c'est le iour fatal, le iour trop malheureux
 Que l'on ferre, ô malheur! le corps cheualeureux
 D'un beau prince Lorrain dans la fosse poudreuse,
 Le seiour tenebreux de la Parque orgueilleuse,
 Des ombres, de la peur, & de pleurs, & d'ennuis,
 Sous l'empire d'horreur, du sommeil & des nuits.
 Qui voguant pour son Roy, & courant la fortune
 Sur le dos escumeux des fillons de Neptune,
 Comme vn simple forçat, pour faire son dessein,
 Enduroit le trauail, la fueur et la faim :
 Enduroit, genereux, le chaud & la froidure,
 Commandant sur la poupe, espiant l'auanture
 De combattre ou mourir, estimant à grand heur
 L'eschange de sa vie à ce beau nom d'honneur.
 Imitant ses ayeux, qui du fer de leur lance
 Grauerent dans le Ciel l'honneur & la vaillance,
 Ne forlignant en rien en tous actes guerriers
 Et faits cheualeureux, dont ces preux Cheualiers
 Tous issus de sa race ont auancé leur gloire
 Jusqu'aux monts Palestins, marques de leur memoire.

THENOT.

Tesmoin en soit celuy qui braue se fit Roy
 Sur le peuple ennemy de Dieu & de la Loy,

Ce vaillant conquereur qui rangea ses armées
Sous les ombres captifs des palmes Idumees (1).

IANOT.

Tesmoin en soit celuy qui du peuple mutin
Fit rougir le sablon du riuage du Rhin (2),
Et ce grand cheualier qui remit en franchise
La liberté des Roys, du peuple & de l'Eglise,
Qui sans estre vaincu a tousiours eu cet heur,
Et viuant & mourant, de demeurer vainqueur (3).

THENOT.

Tesmoin en soit celuy qui à rames couplees
Hachant & renuerfant les ondes empoulees,
Dés sa ieunesse tendre a si bien combatu,
Que les vents & les temps, publiant sa vertu,
Diront que si la mort d'une ialouse enuie
N'eust si tost retranché les beaux iours de sa vie,
Qu'il rangeoit accablez sous sa vaillante main
Les plus forts ennemis du beau tige Lorrain.
Mais Dieu, qui n'aime pas le sang ny la vengeance,
A remis leur bon droit sous sa iuste balance,
Attendant que le temps, ministre à sa rigueur,
Rabaisse leur orgueil & dompte leur fureur.

Diray-ie ce qu'il fit, prodigue de sa vie,
En tous actes guerriers, seulement pour l'enuie
D'honorer son renom de quelque belle mort?
Alors qu'il affronta iusques dedans le port,
Party de Malthe exprés, enuiron la Diane,
Pour vaincre ou pour mourir, la troupe Rhodiane?

1. Godefroy de Bouillon, premier roi chrétien de Jérusalem, l'une des tiges de la maison de Lorraine.

2. Claude sauva la Lorraine de l'invasion des paysans révoltés de l'Alsace et de la Souabe.

3. François de Guise, le chef du parti catholique.

Ordonnant tout ainſi, dans ſes vaiſſeaux couplez,
 Que le chef qui commande aux eſcadrons ailez
 Des mouchettes à miel, ce volant capitaine
 Aux ailerons dorez, qui partiſſant la peine,
 Se fait craindre & ſeruir, aux vnes commandant
 De confire le miel, aux autres ce pendant
 Volant de fleur en fleur muſſer en leurs cuiſſettes
 D'un petit bec larron les odeurs des fleurettes,
 Aux autres de reduire és pauillons crouſtez
 Le lambris canelé de leurs palais vouſtez,
 Aux autres recevoir les fleurantes rapines
 De l'eſſaim trauaillé, pour pendre en leurs caſſines.
 Car ſi toſt qu'il les veit, il range flanc à flanc
 Galeres en bataille, & foldats ranc à ranc,
 Fait dreſſer les pautois contre les bataillolles,
 Fait recreſper au vent bandiere & banderolles,
 Et les eſclaves Turcs emmenoter ſoudain,
 Pour mettre mieux à chef ſon furieux deſſein,
 A fin qu'il demeurast planté ſur l'accourcie (1),
 Braue pour commander, & raccourcir ſa vie
 Si beſoin en eſtoit, ferme comme vn rocher
 A l'abord d'un vaiſſeau, ou bien à l'accrocher,
 Met la flamme à l'anten', voit ſon artillerie,
 Puis proué contre proué en ſi grande furie
 Courent s'entre-heurtant à force d'auirons,
 De rames & de bras, que les deux eſperons
 Volerent haut en l'air en eſclas & en poudre,
 Hachez, froiſſez menu comme d'un coup de foudre.
 Ainſi que deux toreaux piquez de l'aiguillon
 D'une ialouſe ardeur, pire que le freſlon,
 Courent fumant, muglant, & de force forcee
 Se choquent front à front, corne & teſte baiſſee.

Puis ils viennent aux mains, & à coups de canon

1. Passage pour aller de la poupe à la proue du vaiſſeau.

Il defrobe le mats, la poupe & le fanon,
 Rafe voiles & bancs, bancades & antene,
 Apoftis, & fougons iufques à la carene.
 Tout fe voit defcouuert, fans plus on voit voler
 Testes & tolopans, bras & iambes en l'air,
 Sous la brune epaiffeur d'une groffe fumee
 Dont le Ciel fe couurit, & la mer animee
 D'espouuantables cris, rouge & teinte de fang,
 Se trouble à l'environ & rehausse le flanc. (1)

Diray-ie ce qu'il fit, quand ces troupes cruelles
 L'eurent outré, nauré de cent playes mortelles,
 Comme eftant demy-mort, il reprit toft le cœur,
 Et feul les foustenant, feul demeura vainqueur,
 Batant, frappant menu, tout ainfi que la gresse,
 Coup fur coup redoublé, qui hache & qui martelle,
 Traiftresse, defrobant deffous vn air ferain
 Du pauvre laboureur l'efperance & le grain?

BELLIN.

Tefmoin en foit celui qui de nouvelle playe
 Dueil fur dueil redoublé par fon trespas effaye
 De me faire hayr la lumiere des cieux,
 Ou me noyer chetif au torrent de mes yeux,
 Mon maiftre, mon feigneur, le fecours de ma vie,
 Que i'ay dans fon tombeau pauvret enfeuelie,
 Sans iamais efperer de pouvoir de rechef
 Nourrir ce poil grifon qui languift fur mon chef :
 Sans iamais efperer de trouver telle place
 D'honneur ou de faueur, car fi de quelque grace,
 De careffe ou d'accueil l'homme fe peut vanter,
 Je pouvois à bon droit des grands me contenter. (2)

1. René de Lorraine commandait les galères du roi lors de la campagne d'Italie.

2. On fait en effet que Belleau avait été admis fort jeune

Mais, hà cruelle mort! hà mort cruelle & fiere!
Qui ne loge' en ton cœur ny pitié ny priere,
Ialouse de mon heur, d'une traistresse main
Tu nous as desrobé ce beau prince Lorrain,
Ce Marquis grand & fort, ieune, vaillant, adextre,
Fust qu'il branlast à pied vne pique en sa dextre,
Ou qu'il piquast les flancs à grands coups d'esperon
D'un cheual blanc d'escume, ou à coups d'auiron
Vouast en sa galere, ou donnast vne charge
A l'abord d'un vaisseau, paré de sa grand' targe,
Auancé d'un plein saut : car ainsi ie l'ay veu
Rouge de feu gregeois & de lances à feu,
Poudreux, noir, enfoufré & couuert de fumee,
Se lancer furieux contre la poupe armee,
Combatant pesse-messe à bouche de canon,
Pour acquerir d'honneur vn immortel renom.
Tout ainsi qu'un esclair qui passe & qui trauerse
D'un feu prompt & subtil l'espaisseur noire & perse
D'un gros air mutiné coup sur coup foudroyant,
Des traits de Iupiter les rochers poudroyant.

Que fit-il tout ieunet pres des murs de Boulongne,
Viement animé des fureurs de Bellonne?
Que fit-il à Ranthi, quand marchant des premiers
Il força l'Espagnol de cent cheuaux legiers?
Se demellant ainsi d'une presse guerriere
Qu'un Sanglier arroqué dedans une fondriere
D'une meute de chiens, escumant, herissant,
Qui de hure & de dents se fait voye en poussant.

Que fit-il genereux dessus la riue Angloise,
Estant fait Viceroy dedans l'isle Escossoise?

auprès du marquis d'Elbeuf. Etait-ce à titre de compagnon de jeux et d'études, ou bien les talents de Belleau, qui ne comptait que huit ans de plus que René, s'étaient-ils déjà assez révélés pour qu'il fût digne d'être le précepteur du père avant de devenir celui de Charles son fils?

Que fit-il sur la Meuse, en Itale, en Piémont,
Sur les riuës du Tybre & sur les bords du Tront? (1)

Diray-ie de son cœur? & comme estant en selle,
Monté sur vn coursier aux murs de Ciuitelle,
Vn mousquet foudroya son cheual sous l'arçon?
Et comme sans frayeur ny changer de façon
Retourne au petit pas retrouver sa tranchee?
Comme la pique au poing & la teste panchee,
Vn premier iour de May, il donnoit vn assaut
Sans vn commandement qui le mit en défaut?

Diray-ie ses bontez, sa nature gentile,
Sa façon compagnable & sa grace facile?
Ses discours bien couplez, son gracieux accueil,
Vne douceur naïfue, & comme d'un bon œil
Il caressoit courtois les hommes remarquables
Du beau nom de vertu, qui les rend venerables?

Diray-ie les effets de son gentil esprit,
Prompt, gaillard, inuentif, & comment il apprit
La musique, le bal, l'esperon & l'escrime,
A forger, à tourner, & conduire la lime,
Pour n'estre en faction oisif, ou partisan,
Imitant ce grand Dieu, du monde l'artisan,
Qui iâmais ne repose, ains tourne, pousse & guide
Ce grand tour merueilleux qu'il retient sous sa bride?

Ses plus grands passetemps estoyent à s'exercer
A ietter, à pousser, tirer, franchir, lancer
La barre, le ballon, l'arc, le faut & la pierre :
Mais sur tous il aimoit & la chasse, & la guerre,
A piquer les cheuaux les moins faits & plus forts,
Nourrissant courageux dedans vn noble corps
Vne ame genereuse, accorte, prompte, aimable,
Sous vne maïesté doucement accostable.

1. L'auteur associe René aux faits d'armes de son frère François sous les yeux duquel il combattait.

Bref vn grand cheualier, vaillant & gracieux,
 S'est defrobé de nous pour aller dans les cieux,
 Où se riant il voit les passions humaines,
 Les troubles, les discords, les actions mondaines
 De ce siecle de fer, tenant place au milieu
 De ses freres germains qui sont aupres de Dieu :
 Ayant marqué d'honneur leur race & leur memoire,
 Pour de la terre au ciel emporter la victoire.
 Car leur vaillante main, ny leurs temples guerriers
 N'ont conquesté sinon la faueur des Lauriers,
 Viue marque à iamais d'une gloire immortelle,
 Pour le sang genereux de ceste race belle,
 Digne de commander dans le ciel, & non pas
 De fouller ceste terre indigne de leurs pas.

Car leurs rares vertus n'ont sceu si bien combattre
 Qu'ils ayent peu fuir, rompre, vaincre ou abatre
 Le soupçon & la dent, la fureur & l'effort
 Du poison de l'enuie, & de Mars, & de Mort.

Ainsi se lamentoyent aux vagues importunes
 Ces trois pauvres Pescheurs de leurs tristes fortunes,
 N'ayant autre secours en ces nouveaux tourments,
 Que ferner leurs souspirs aux haleines des vents.

TOMBEAV

DE MADAME LOYSE DE RIEVX,

MARQUISE D'ELBEVF (1).

VIERGES Deesses Nereides,
 Qui deffous les voustes humides
 De ce grand bastiment venteux,

1. Louise de Rieux, comtesse d'Harcourt, mariée au précédent le 3 février 1554.

Auez de vos mains roufoyantes
Effuyé les larmes roulantes
Des viues sources de vos yeux,
Lors que Thetis efcheuelee,
Sur le corps du fils de Pelee
Defchirant fon vifage beau,
Fit fes complaints deffous l'eau :
Pleurez ceste bonne Princeffe,
Ceste Nymphé, ceste Deeffe,
Qui a rendu fur vofre bord
Les derniers fouspirs de la mort.

Et que la celefte rofee
Dont ceste riue eft arrofée
Au mois de nos mois le plus doux
S'efcoule en larmes emperlees,
Et que les campagnes falees
Flots fur flots s'enflent de courroux.
Puis que les flancs des roches dures,
Et toutes vos ondes pariures
Sentent l'efchange des Zephyrs
En longues fuittes de fouspirs :
Si que la memoire honteufe
De ceste mort trop defpiteufe
Flotte de mer en mer, à fin
De ne trouuer ny bord ny fin.

Palemon, Glauque, Panopee,
Fuyez ceste arene trempee
D'un desbord efcumant de pleurs :
Et vous à voiles & à rames
Qui courez fur ces eaux infames,
Fuyez & faites voile ailleurs,
Puis que les fieres Deftinees,
Defrobant les douces anneés

De ceste Princeſſe, ont pris port
Toutes enſemble ſur ce bord :
Et que les vents et les orages
Soyent les hoſtes de ces riuages,
Hoſtes indignes de loger
Meſme le Barbare eſtranger.

Ayant raui la chaſte flame
De la plus noble & plus chere ame
Qui iamais enrichit vn corps,
Chere ame, qui maintenant erre,
Sous les tenebres de la terre,
Entre les images des morts.
Suiuant de ſi pres à la trace
Son cher eſpoux, qu'en peu d'eſpace
Se trouuent entre leurs ayeux
Faits nouueaux citoyens des Cieux :
Tant ſon amour fut violente
Que trop longue luy fut l'attente
De mourir, pour auoir cet heur
Au ciel de ſuiure ſon Seigneur.

Car le regret de ſon abſence
Luy trancha ſi toſt l'eſperance
De ſa vie & de ſon bon-heur,
Que ſoudain la douleur extreme,
Sans confort ſinon de ſoy-meſme,
Luy gela le ſang & le cœur.
Et comme la roſe pourpree
Fueille à feuille deſſus la pree,
Batuë de pluye & de vent,
Tombe flettrie en vn moment,
Ainſi ceste Dame bien nee,
Ceste Princeſſe eſpoinçonnee
De violente affection,
Mourut en ceste paſſion.

Hà mort trop fiere & trop cruelle!
Qui as rauï ceste ame belle,
L'arrachant ainſi que la fleur
Qui deſſous la poincte mordante
Du foc ſe renuerſe mourante,
Perdant la force & la couleur,
Pour la conduire, legere Ombre,
En ce Royaume noir & ſombre,
Et la guider ſur les retours
De ces grands mareſcages ſours,
Où les Parques inexorables
Deſſous leurs fuſeaux imployables
Tournent & deuident les ans,
Et les iours des pauvres viuans.

Paſſant par les foreſts obſcures,
Où les riuieres non pariures
S'enflent à hauts bouillons ardans :
Où cent colonnes aimantines,
Et cent portes diamantines
Sont ouuertes à tous venans,
Pour trouuer la terre embafmee,
Douce, qui ſans eſtre entamee
Du foc ny du coudre tranchant,
Va ſes richesses eſpanchant :
Où les Ombres ſur les fleurettes,
Au murmure des ondelettes,
Heureuſement trompent les temps
Deſſous les faueurs d'un Printemps.

Pleurez donc ceste ame gentille,
Ceste ame courtoise & tranquille,
Pleine d'amour & de bonté,
Entre les petits compagnable,
Entre les Princes venerable,

Sous vne douce maïesté :
Qui d'une voix foiblette & tendre
Souspire encor dessous la cendre
L'amour & les soucis cuisans
Qu'elle avoit de ses deux enfans :
Prince & Princesse dont la grace
Porte les marques de sa race,
Et les vertus dessus le front,
Qui beaux & bien-heureux les font.

Or vivez, le précieux gage,
Le riche & bien-heureux partage,
Issu du beau tige Lorrain,
Cousin de race & d'alliance
A CHARLES, qui dès sa naissance
Porte le sceptre dans la main.
Vivez, & en plus longues fuittes
Et en plus heureuses conduites
Tirez le filet de vos iours,
A fin qu'ils ne vous foyent si cours,
Mais que Dieu liberal vous donne
Sous vne vieilleffe grifonne
Ceste faueur, en le fuiuant,
De saouurer l'heur en vivant.

Et vous, ô âmes genereuses,
Vivez entre les bien-heureuses,
Couplees de ce mesme lien
D'amour, qui durant vostre vie
Nourrissoit vos cœurs sans enuie
D'avoir iamais vn plus grand bien :
Venez doncques bien asseurees
Là haut és celestes contrees,
Et que la cendre de vos os
Prenne en la fosse vn doux repos,

Jusques au iour que la iustice
Du grand Dieu bannira le vice
Loin du Ciel, les bons triomphans
De l'heur promis à ses enfans.

Et vous, Nymphettes Prouençales,
Versez de vos mains liberales,
Sur le tombeau de ces deux corps,
Des œillets, des lys & des roses,
Et toutes les odeurs escluses
Qui s'embaument dessus vos bords :
Et fouhaitez qu'à iamais tombe
Sur le marbre de ceste tombe
Le sucre, la manne & le miel,
Douce faueurs de vostre ciel.
Puis engrauez sur ceste roche
L'ingrat & funeste reproche
Des Parques, qui pres de ceste eau
Mirent deux corps en vn tombeau :

Passant, icy deffous enclose
En repos la cendre repose
D'une Princesse dont le nom,
La vertu, le sang & la race,
L'honneur, la douceur & la grace
Viuront d'un eternal renom :
Qui de dueil aigrement saisie,
Dedaignant foy-mesme & sa vie,
Après la mort de son Seigneur
Qu'elle auoit plus cher que son cœur,
Aima trop mieux mourir contente
Le suiuant, que de viure absente,
Honorant l'ombre de ses pas
D'un noble & bien-heureux trespas.

Ces larmes ne furent pas recitees sans que tous n'en espondissions de nos yeux, meuz à compassion, pour l'estrange mort de ces deux nobles personnages, & pour la perte de l'esperance de tant de pauvres seruiteurs : ce qui nous fit souuenir du peu d'asseurâce des choses qui sont en ce monde, estant assaisonnees d'une faulce confite de douceur & d'aigreur, de plaisir & de desplaisir. Partant de ce lieu, prenons congé de ce gentil Pescheur, le priant nous venir trouuer sur l'heure du disner pour nous aider à tirer le fil de ce beau iour. Ce pendant mon compaignon & moy retombons sur le dernier propos que nous auions tenu ensemblément, qui estoit des charmes & forceries d'amour, disant ce mien compaignon que la douce rencontre de ce Pescheur auoit esté occasion qu'il ne m'auoit montré une Eclogue d'une Sorciere : quoy disant me monstre une feuille de papier, où estoit une description d'huyet, fort à propos, & vous promets que la lecture nous fut un souverain rafraichissement à la grande chaleur qui lors estoit en sa force, commençât ainsi.

L'HYVER.

AV SEIGNEVR ESTIENNE IODELLE. P. (1)

L'HYVER palle de froid, au poil aspre & rebours,
Des fleuves languissans auoit bridé le cours,
La bise commadoit sur les tristes campagnes,
Les arbres sembloyēt morts, le sommet des môtagnes,

1. L'un des poètes de la Pléiade, sinon le plus célèbre par ses œuvres, du moins le plus fameux par ses joyeusetés. A Jodelle revient l'honneur des premières représentations de comé-

Les rochers & les bois, pour la froide saison,
 Portoyent de neige espaisse vne blanche toison :
 On ne voyoit finon les riues descouuertes
 Des marefts paresseux, & les bordures vertes
 Des fontaines d'eau viue, & des coulans ruisseaux :
 Dedans les chefnes creux se mussoyent les oiseaux
 Le pied dedans la plume, & la famine dure
 Seule les tiroit hors pour chercher leur pasture :
 Les lingots distilez en pointes de glaçons
 Pendoyét aux bords des toits, l'onglee & les frissons,
 Mesme deuant le feu, de la troupe tremblante
 Tenoyent les doigts iarcez de froidure mordante.
 Bref, l'extreme rigueur de la morte saison
 Tenoit clos & couuert chacun en sa maison.

En la nostre pourtant la petite mesgnie (1)
 Ne se trouuoit iamais de paresse engourdie,
 Quelque temps que ce fust, chacun voulant choisir
 Quelque honneste labeur pour se donner plaisir :
 Car si tost que l'oiseau à la creste pourpree
 Reueilloit du matin la lumiere doree,
 Vn chacun se leuoit. Collin, ce bon cheurier
 Bien né pour le mesnage, & non moins bon ouurier,
 D'emboucher le flageol, encor que la vieilleffe
 Luy raccourcist le vent, d'une gente allaignesse
 Commandoit à ses gens, aux vns d'auoir le soin
 De donner aux toreaux de la paille & du foin,
 Aux pourceaux de la foine, aux brebis camusettes
 Des fueilles pour brouter & des branches tendrettes,
 Aux autres commandoit de faire des gluaux,
 Des laçons, des filets pour tromper les oiseaux,
 D'équiper la charruë, & pour son attirage
 Treffer du poil de chéure à faire du cordage.

dies et de tragédies, dans lesquelles, ainsi que le dit Pasquier,
 son ami Belleau « iouïssoit les principaux roulets. »

1. Famille.

II.

18

De forte que chacun sçauoit son faict, tant pour le regard de la bouuerie, que pour la bergerie. Le soir venu, apres auoir soupé chacun reprenoit son ouurage & trauailloit à l'entour d'un grand feu, filles, garçons, tous pesselles, foulageant leur trauail des chançons qu'ils disoyent, & des contes qu'ils faisoient l'un apres l'autre. Je vous en feray vn d'une Sorciere, le plus gentil du monde, que nous fit Thenot, & vous fera à mon auis agreable, pour les charmes estranges qu'il disoit auoir veus & entendus, nous contant qu'une fois allant à la recourse d'une de ses brebis, que le loup luy auoit emportee, il auoit esté surpris de la nuit, & que s'estant esgaré dedans vn bois fort espais, & fort esloigné de gens, se trouua de maladventure pres de la loge d'une vieille, où la lumiere le guidoit, & où veritablement il se fust fait cognoistre, n'eust esté que par vn des pertuis de la porte il la veit en furie, disant ces propos.

TOUT cela qu'on peut voir me rend obeissance,
 P l'abbaisse des rochers la superbe arrogance,
 Et de leurs flancs cauez ie fay saillir les eaux
 Qui s'amassent en lacs, & coulent en ruisseaux.
 Le grand trouble escumeux de la mer se retire
 Honteux dessous ma voix, les soupirs de Zephyre.
 S'appaissent deuant moy, & me sont seruiteurs
 Les vents, legers appas des marines fureurs.
 Je rebouche l'acier, & l'audace des armes
 Couarde s'engourdit sous le vent de mes charmes.
 Les tigres, les lyons, les serpens esmaillez,
 Et le troupeau muet des poissons escaillez, (1)

1. Il y a évidemment ici une lacune qui se reproduit dans toutes les éditions. Cette pièce est du reste de celles trouvées

Charmes si violens que leur puissance forte
S'estend iusques au ciel, & du ciel à la porte
Où les triples abois d'une effroyable horreur
Aux Ombres de là bas donnent crainte & frayeur.

Je fay bien plus encor, car j'arrache la Lune
Du ciel en terre basse, & si de couleur brune
Elle porte le tēint, ie le fais argenté,
Jaune, paille-doré, ou de pourpre sanguin,
Ainsi comme il me plaist, rendant serue & suiette
Sa carriere à mes vers, & sa face brunette.
Par mes charmes forciers ie retarde le train
Des cheuaux du Soleil, que ie mets sous le frein :
J'arreste à contrepoil les coulantes riuieres,
Je retire les morts du fond des cimetieres,
Et les fay cheminer, leur rattachant des nerfs,
Et des yeux empruntez par le chant de mes vers.
Je commande aux arrests des celestes lumieres,
Et fay quand il me plaist, par figures forcieres,
Flots sur flots entassez les grands monts escumer,
Et les pins cheuelus reuerdir en la mer.
J'altere, quand ie veux, la terre & les herbages,
Je fay pleurer le marbre & parler les images
De bronze & de metal, & ferrer de la main
Dans les temples voustez la sueur de l'airain.
C'est moy qui fay partir des esclatantes nuës
Le tonnerre enfouffré, & les toisons chenuës
Qui farinent la terre, & les cheurons ardans,
La gresse, le frimas sur les ailes des vens.

L'oyant ainsi parler, vne frayeur soudaine,
Ce disoit ce berger, me desrobe l'haleine :
Vne froide sueur coule sur mes genoux
Qui me caille le sang & me haste le poux.

en manuscrit après la mort de Belleau et publiées par ses amis,
sans que l'auteur ait eu le temps d'y mettre la dernière main.

Du pied iusques au chef ie remire sa grace,
le contemple ses yeux, ie contemple sa face.
Tout le long de son dos ses cheueux en deux parts
Flotoyent mal-agencez de tous costez espars,
Dessous vn front ridé se monstroït l'ouuerture
D'un grand œil escraillé, frangé d'une ceinture
Teinte en pourpre sanguin, comme il auient souuent
A l'entour de la Lune au leuer d'un grand vent.
Elle auoit le nez court, la face pallissante,
D'escume & de courroux la léure blanchissante.

Puis fait vn cerne en terre avec les doigts, se
plante au milieu, iette sur des charbons ardans
du soufre vierge, de l'hysope, de la ruë, & vne
poignée de laine noire arrachée d'entre les
cornes d'une brebis qu'elle vouloit sacrifier,
puis se mouille les yeux & le visage du sang
d'un hibou, à fin que les tenebres de la nuit,
comme elle disoit, ne l'empeschassent de voir,
à fin aussi qu'elle ne se troublast, ou trouuast
espouuantee de la diuersité des figures estranges
à l'inuocation des esprits. Se met vne langue
& vn œil de serpent dans le sein, se poudre le
corps du cœur d'un lyon, seché aux rayons de
la Lune, pour auoir commandement sur les
serpens, sur les oiseaux, & sur toutes les bestes
sauuages.

Puis ie la vey mordant d'une pince enrouillée
Ses ongles tout crasseux, & toute escheuelee
S'oindre le corps de graisse & de venin recuit,
Puis va parlant ainsi aux ombres de la nuit :

« O Dieux qui commandez sous les noires contrees,
Dans le vague de l'air, sous les ondes vitrees,
Et toy, Lune, qui tiens dessous vn voile obscur

Tout ce monde renclos, le silence & la peur,
 Alors que pour auoir vos lumieres propices,
 L'on fait à vostre honneur des secrets sacrifices,
 Trouuez-vous en ce rond, & de charmes forciers
 Auancez le galop à vos ieunes coursiers.
 Hastez-vous ie vous pry, que ie pousse en furie
 De tout poinct ce cruel qui tient ma pauure vie
 Serue de sa rigueur, & qui ne daigne pas
 Faire pour me cherir tant seulement vn pas.
 Ie luy feray sentir la force de mes charmes,
 Ie le feray brusler tout vif dedans ses larmes
 De rage espoinçonné, l'estreignant de si pres
 Que s'il ne veut aimer il mourra tost apres.
 Et plus tost on verra les courantes riuieres
 Trainer encontremont leurs humides carrieres,
 Ou le ciel auallé plus bas que n'est la mer,
 Faire place à la terre & de flots escumer,
 Que son ame ne brusle en sa froide poitrine,
 Comme dedans le feu brusle ceste refine. »

Disant ces mots, elle iette de la poix refine
 dedans le feu, & en parfume vne image de
 cire vierge qu'elle tenoit en la main gauche.
 Ceste image estoit estroittement lacee par le col
 de trois cordons de laine, de couleurs diffe-
 rentes : puis tournant trois tours à l'entour du
 cerne, autant de fois elle piquoit ceste image,
 avec vne longue aiguille de cuiure, enforcelee
 par la poincte, la part où deuoit estre le cœur
 en ceste cire, disant ces vers :

Tout ainsi i'espoinçonne & traperse le cœur
 De ce cruel ingrat qui me met en fureur,
 L'estreignant aussi fort en l'amoureux martyre
 Qu'entre ces lacs courans i'estrains fort ceste cire.

Elle n'eut pas si tost acheué de murmurer ces mots entre ses dents, que ie voy la Lune changer de couleur, & peu à peu s'abaïsser, se couurant de l'espeſſeur d'une nuë, brassant, ce me sembloit, vn orage dessus ceste logette, que ie vey peu apres assiegee de hurlemens et de cris espouventables. Ce qui me fit retirer plus viste que le pas dedâs ma petite cassine, surpris de fièvre & de frayeur, pour l'estrange aduerture de ces charmes que ie vey tres-volontiers, pour apprendre à mes compagnôs de se garder de telles & si violentes passions.

Aimant trop mieux garder mes brebis camufettes,
 Sur la molle fraischeur des herbes nouuelletes,
 Que trauailler mon ame & la nuit & le iour,
 Languissante à iamais sous les charmes d'Amour.

Voyla le doux fruit que nous recueillîmes à la faueur de ceste fraische matinee. Ayant pris nostre petit repas, discourant des plus grandes & plus souhaitables faueurs de l'Amour, nous disons que le baïser bien pris & bien donné estoit veritablement vne des plus rares felicitiez qui se pouuoÿt remarquer en ce plaisir, estant le vray rafraïschissement de l'ame passionnee & esprise de ce feu. Sur ce propos nous lisons des baïſers, mais s'il se descouure en ces mignardises quelque trait dont les chastes oreilles se pourroyent sentir offensees, en cela, s'il leur plaist, ils accuseront les antiques Grecs & Romains, sur le patron desquels le tout a esté façonné & mis en œuvre.

SVR LES BAISERS

DE R. BELLEAV,

S. DE SAINTE-MARTHE. (1)

IE vous baïse, baisers, & dans vostre harmonie
Le goust vne pareille ou plus grande douceur,
Que n'estoit celle-là que goustoit vostre auteur,
Quand il vous recueilloit és léures de s'amie.

Mais ie desireroy que sa Muse accomplie
Nous chantast le doux bien de ce dernier bon-heur,
Que cherche pour la fin de toute son ardeur
Quiconque au feu d'Amour brulle sa douce vie.

S'il a receu cet heur, il le doit bien vanter,
S'il ne l'a point receu, il ne peut contenter
Les sçauans en amours : car vous estes passage

A autre plus grand bien : et selon mon aduis,
Qui vous a pris baisers, s'il n'a pris d'auantage,
Estoit digne de perdre encor ce qu'il a pris.

1. Scevole de Sainte-Marthe n'est pas seulement le grave juriconsulte; on reconnaît dans ce sonnet l'auteur des *Vers d'amour*, charmant tribut payé par le poète aux mœurs de l'époque.

BAISERS

DE REMY BELLEAV (1)

A NICOLAS HANEQVIN,

SEIGNEVR DV FAY (2).

MOVCHES qui maïssonnez les vouſtes encirees
 De vos palais dorez, & qui dés le matin
 Volez de mont en mont pour effleurer le
 thym,
 Et fuçotter des fleurs les odeurs ſauourees :

Dreſſez vos ailerons ſur les léures ſucrées
 De ma belle maïſtreſſe, & baiſant ſon tetin
 Sur ſa bouche pillez le plus riche butin
 Que vous chargeaſtes onc ſur vos ailes dorées.

Là trouerez vn air embasmé de ſenteurs,
 Vn lac comblé de miel, vne moiſſon d'odeurs :
 Mais gardez-vous auſſi des embuſches cruelles.

Car de ſa bouche il fort vn braſier allumé,
 Et de ſouſpirs ardans vn eſcadron armé,
 Et pour ce gardez-vous de n'y bruſler vos ailes.

1. Les chantres de l'amour devaient être naturellement en grand honneur à cette cour galante des Valois, et les poètes érotiques de l'antiquité étaient les maîtres dont s'inspiraient ces doctes et charmants esprits. Les Baisers de Belleau sont encore imités de Jean Everard, plus connu sous le nom de Jean Second. Quoique mort à vingt-quatre ans, Jean Second a laissé, sous le nom de *Baisers*, des poésies latines fort légères et partant fort estimées alors.

2. Gentilhomme percheron, de la famille des Hurault de Cheverny. (V. Mémoires de Cheverny.)

QVAND ie presse en baissant ta léure à petits mords,
Vne part de mon ame est viuante en la tienne,
Vne part de la tienne est viuante en la mienne,
Et vn mesme fouspir fait viure nos deux corps.

Mais la tienne s'ennuye & cherche le dehors,
A fin de retrouver sa demeure ancienne,
La mienne la veut fuiure, & delaisse la sienne,
Ainsi pour vous ie suis viuant entre les morts.

Et si tu n'as au cœur quelque amoureuse enuie
De venir promptement au secours de ma vie,
Ie demeure sans poux, sans force & sans chaleur.

Baïse-moy donc, maistresse, & me sois secourable,
Aumoins pour ceste fois, d'un baïser fauorable,
Qui bien-heureux me face en vn si beau malheur.

CÆ begayant parler, ce sous-ri amoureux,
Cet œil à demi-clos, ces blanchettes perlettes,
Ce corail fouspirant, ces roses vermeillettes
Me font en vous baissant deuenir langoureux.

Puis versant doucement ce doux miel saoureux,
Qui coule à pètit flots de vos léures pourprettes
Sur ma langue, qui sent les rencontres secretes
Des poinctes de la vostre, hé que ie suis heureux!

Ou soit que ie t'embrasse, ou soit que ie suçotte
Le petit bout moiteux de ta langue mignotte,
Qui vient en couleurant dedans moy s'essancer,

Ou soit que ie m'enyure en ton haleine douce,
Ie sens vne douceur qui me pousse & repousse,
Tirant mon ame à foy, & me fait trespasser.

HA! que i'aime à sentir les poinctes serpentines
 Errantes çà & là, de costé, de trauers,
 D'vne langue qui flotte entre les rancs ouuers
 De roses, de crystal, & de perlettes fines!

Hà! que i'aime à fucer ces paroles diuines,
 Riches d'un beau langage & de propos diuers!
 Hà! que i'aime à baïser ces tetons descouuers,
 Et voir ce poil frizé d'ondoyantes crespines!

I'aime bien tout cela : mais surtout ie me meurs,
 Quand en baïfant ie voy les poignantes ardeurs
 De cet œil amoureux, qui du mien s'est fait maistre,

Quand en baïfant ie tire vne moite liqueur,
 Quand en baïfant i'aspire vne tiede chaleur,
 Qui me rend malheureux, & me plaist bien de l'estre.

QUAND ie baïse tes yeux, ie sens de toutes parts
 La fleur de l'Oranger, la fleur de l'Aubespine,
 Le Thym, le Poulliot, & la Rose aiglantine,
 La Framboïse, la Fraïse, et les fleurons de Mars :

Mais quand en me baïfant douce tu me depars
 Les soufpirs desfrobez de ta blanche poitrine,
 Le iarçon tremblottant de ta léure poupine,
 Et l'air entrecoupé de petits mots mignars,

Ie quitte, dedaigneux, les tables plus friandes
 De la bouche des Dieux, ie quitte leurs viandes,
 Le Nectar, l'Ambroisie, & la Manne & le Miel :

Ie les quitte vrayment, & la troupe immortelle
 Ores me commandast de manger avec elle :
 Car sans toy ie ne veux commander dans le Ciel.

QUAND ie vay recueillant dessus tes léures douces
Vn baïser moite & glout,
Quand ta langue & la mienne à petites secouffes
Frayent bout contre bout,
Ceste humeur deuient glere, & se prend, & se caille,
Pour faire vn petit corps,
Ie le sens qui defia nuit & iour me trauaille
De mille et mille morts.
Le corps que ie conçois en ces douces estreintes
Est un monstre nouveau,
Car gros ie sens bouger en mes costes enceintes
Vn ieune enfant oiseau.
Ie sens des traits aigus, & des ailes bruyantes
Qui me battent le flanc,
Ie sens le bout d'un arc & des flammes ardantes
Qui m'eschauffent le sang.
Ie croy que c'est Amour qui se germe en ma bouche
De ceste douce humeur :
C'est luy, ie le sens bien, car il fait escarmouche
Au rempart de mon cœur.
Et conçois tout ainsi par ta bouche (ma vie)
Qu'on dit, par le baïser,
Sur le sable recuit des deserts de Libye,
La Vipere s'enfler.
Mais ie crains que ce Dieu cherchant nouuelle issue,
Au lieu de me guarir,
Ainsi que la Vipere en naissant ne me tue,
Et me face mourir.

IE n'en mentiray point, quand ce baïser ie pris
 Sur les bords rougissans de ceste léure tendre,
 Ie restay si transi que ie ne puis apprendre
 De quels liens charmez furent lors mes esprits.

A-t-il point quelque feu qui m'ait le cœur espris
 Pour le faire brusler et le reduire en cendre?
 Non, car ie sens vn froid dedans mon corps s'épandre,
 Qui traistre et desloyal en baïfant m'a surpris.

Est-ce point de ses yeux quelque ialouse enuie
 Qui m'a de ses attraits ainſi l'ame rauie,
 Et detrempé le cœur de l'aigreur que ie sens?

Ouy : car en suçottant le miel dessus sa bouche,
 L'ay veu, & m'en souuiens, vne œillade farouche
 Qui de ses traits aigus a defrobé mes sens.

Lors que pour vous baïser ie m'approche de vous,
 En fouspirant, mon ame à secrettes emblees
 S'escoule hors de moy, sur vos léures comblees
 D'un Nectar dont les Dieux mesmes seroyent ialoux.

Puis quand elle s'est peuë en ce breuuage doux,
 Et la mienne & la vostre ensemble sont meslees,
 Tout aussi tost ie sens les forces escoulees
 De mon corps affoibly qui demeure sans poux.

Que feras-tu, chetif? qu'en dites-vous, ma vie?
 C'est par vostre douceur qu'elle a tousiours fuiuite,
 Que son corps est resté de ses membres perclus.

Hà! changez ce baïser : hà! changez-le, maistresse,
 Changez-l', ou dans vos bras mon ame ie vous laisse.
 Non, ne le changez pas, mais ne m'en donnez plus.

HA! ne me baïsez plus, mignonne, ie me meurs,
Vostre langue à ce coup a mon ame rauie :
Adieu doncques mon ame, adieu doncques ma vie,
Ces souspirs de ma mort soyent les auant-coueurs.

Puisqu'il conuient mourir entre tant de douceurs
Confites de Nectar, de Miel, & d'Ambroisie,
Mourez, l'enfant Amour à mourir vous conuie :
Qui voudroit dedaigner ses tant douces faueurs?

Mais voyez, ie vous pry, la noble architecture
Et le marbre animé de vostre sepulture
Où ferez pour iamais, c'est le temple d'un Dieu.

Ce n'est rien que coral, que blanchettes perlettes,
Que basme, que parfum, que roses vermeillettes.
Mon Dieu, qu'il est heureux qui meurt en si beau lieu!

HA! doux baïser, fils aîné de la Rose
Qui déroba de la playe d'Adon
Le teint vermeil, & prit de Cupidon
Le doux parfum dans sa léure declose.

Hà! doux baïser, où la grace repose
De mon plaisir, baïser le seul brandon
Qui fit ardoir l'amoureuse Didon,
Lors qu'elle fut dans la cauerne enclose.

Ie sçay fort bien que baïser ses beaux yeux
Est vn plaisir qui n'appartient qu'aux Dieux,
Mais approcher ceste bouche diuine,

Ie ne sçay rien pour le confesser mieux,
Ou soit en terre, ou soit dedans les cieux,
Qu'on peut iuger d'un tel bien assez digne.

EN m'esgayant vn foir fur le petit riuage
 De mon fleuve argentin, mon Desir, i'apperceux
 Volleter dedans l'air deux petits traits de feu
 Qui me sembloient trainer quelque fuitte d'orage.

Ie m'arreste tout court pour iuger ce presage,
 Sans me troubler en rien, ne me sentir esmen :
 Mais soudain ie les voy s'approcher peu à peu
 Pour me courir le chef, les yeux & le visage.

Puis entr'ouurant la bouche, & voulant m'efforcer
 A fin d'auoir secours, ils viennent s'elancer
 Au profond de mon ame, où ils font residence.

Alors ie senty bien que ces feux allumez
 Estoyent de ma Catin les souspirs animez,
 Dont elle auoit promis consoler mon absence.

QUAND esperdu ie voy les beaux yeux de ma Dame,
 Ie ne voy rien çà bas que i'estime plus cher
 Que les baïser, les voir, & les pouoir toucher,
 Et tirer de leurs rais quelque gentille flame.

Quand ie voy son tetin, ie sens partir mon ame
 Errante çà & là, à fin de l'approcher :
 Quand ie voy son beau front, ie deuiens vn rocher,
 Et sous sa blanche main tout craintif ie me pasme.

Mais quand ie sens de pres la celeste rosee
 Dessus le fin coral de sa léure arrosée,
 Et l'air de ses souspirs, ie demeure tranfi.

Bien est vray que son oeil en cent corps me transmue,
 Le tetin & la main, mais la bouche me tue,
 Et douce en la baïsant me fait reuiure aussi.

HEA! vous refusez, Catin, fus auant que l'on vienne,
 Et d'un baiser doré qu'on tire doucement
 Mon ame chancelante, à fin que promptement
 Par eschange gentil ie me païsse en la tiemme.

Sus donc embrasse-moy, mignonne, qu'on me tienne
 La bouche sur la bouche, & la dent sur la dent,
 Puis l'entrouurant vn peu, darde legerement
 Vn petit trait de bouche en poursuivant la mienne.

Tout ainsi que l'on voit sur le Printemps nouveau,
 Dans le trou d'un rocher, le petit couleureau
 Suiure le moucheron de sa langue doublee :

Puis me ferre aussi fort que ferrément se ioint
 L'Huistre dans son escaille. Ainsi l'ame se poind
 Et fait dans nostre bouche vne douce meslee.

QUE ie te crains, Catin, car ce petit archer
 Enfonçant l'autre iour son arc pres de l'oreille,
 Tout aussi tost qu'il veit la beauté non pareille
 De tes yeux languissans, ne peut onc descocher.

Il veit ta grace belle, il veit ton beau marcher,
 Ta taille, ton tetin, & la rare merveille
 Du corail souspirant de ta bouche vermeille,
 Où soudain il s'elance, à fin de s'y cacher.

Il la baise cent fois, & en cent mille fortes
 Parfumant ces baisers des odeurs que tu portes,
 Jurant de n'adoucir tes cruelles rigueurs.

Et c'est pourquoy, mon cœur, vous estes si cruelle,
 Si dure, si fascheuse, & si douce & si belle,
 Et pourquoy vostre bouche est si pleine d'odeurs.

N'EST-CE grand cas qu'un feul trait de fes yeux,
 Vn feul mouuoir, vne feule eftincelle
 Me fait brufler d'une flamme cruelle,
 Et le brufler m'est doux & gracieux?

N'est-ce grand cas qu'un creffe industrieux
 A petits nœuds, vne blonde cordelle,
 Me tient lié d'une douce cautelle,
 Et le lien m'est mal delicieux?

N'est-ce grand cas qu'une bouche emperlee
 En me baifant a mon ame affolee,
 Et court apres en la voulant cherir,

Et me plaift fort de demeurer fans ame?
 Ainfi m'est doux de brufler de fa flame,
 Eftre en fes lacs, & en baifant mourir.

QVI n'a veu quelquefois au leuer du Soleil,
 Lors qu'il ramene au ciel fa charrette doree,
 Vn beau matin de may, fur la rofe pourpree
 Vne fraifche blancheur fous vn beau teint vermeil,

Vienne voir ma maiftrefse, alors que le fommeil
 Luy tient les yeux fermez, & la bouche ferree :
 Il verra d'un beau teint fa face coloree,
 Qui n'a, & qui n'eut onc au monde son pareil.

Il verra tout autour les Amours & les Graces,
 Les faueurs, les rigueurs, les douceurs, les audaces,
 Les Zephyrs tremblottans dans fes creffes cheveux.

Mais las! faites, ô Dieux, s'autre que moy l'approche,
 Que fa bouche terniffe, & deuienne de roche:
 Non, ne le faites pas : fi, faites, ie le veux.

MAIS las! où volez-vous, belles blondes auettes,
Et trauaillez si loin vos crespes ailerons,
Pour suçoter le miel à petits becs larrons,
A fin de le muffer en vos tendres cuiffettes?

Venez avecques moy, venez mes doucelettes,
Sur la bouche à ma dame, & de vos piquerons
Gardez bien d'offenser les deux riches tendrons,
Rougissans sur les bors de ses léures mollettes.

Plus ne vous faut chercher la fleurante moisson
Sur les croupes d'Hymette, icy d'autre façon
Emplirez en tout temps vos ruchettes esclofes.

Car en sa bouche naist vn printemps odoreux,
Vne fraische rosee, vn Zephyr amoureux,
Dont fleurissent les lys, les œillets & les roses.

VENVS voyant vn iour peintes en vn tableau
Les léures de Catin, elle deuient honteuse,
Baisse l'œil contre-bas, & toute vergongneuse
De pleurs trempe son voile & son visage beau.

Elle appelle son fils & le ieune troupeau
Des Graces & des Jeux, & se plaint dedaigneuse
D'auoir eu des beautez la palme glorieuse,
Et se voir maintenant vaincue d'un pinceau.

Hà! peintre trop gentil, qui troubles la poitrine
De souspirs, & de pleurs les beaux yeux de Cyprine,
Sous le mort contrefait de ces trompeux appas.

Et quoy? s'elle voyoit de la peinture viue
La bouche souspirante & la grace naïfue,
S'elle pouuoit mourir ne mourroit-elle pas?

DES mouchettes à miel les vnes vont aux fleurs,
 Les autres vont lechant les perlettes rofines
 Des larmes de Narcisse, & les gommés ambrines,
 A fin de les confire en celestes liqueurs :

Les vnes feulement y font pour les honneurs,
 Et pour y defcharger les fleurantes rapines
 De l'effaim trauaillé, & pendre en leurs cassines
 Le lambris cannellé de cire & de fenteurs.

Tout ainfi peut-on voir la Cyprine doree,
 Mefnager le butin en la bouche fucree
 De ma belle maiftrefse, à fin de l'embafter :

Amour y fait le miel, les Graces le diftillent
 En humides baiſers, puis les Zephyrs les pillent
 Et en font des ſouſpirs qui parfument noſtre air.

MAIS que dois-ie eſperer de toy, ma douce Amie?
 Mais que dois-ie eſperer de toy, mon cher ſoucy,
 Quand ie ne puis auoir feulement le mercy
 De tirer un baiſer de ta bouche, ma vie?

Ou ſi i'en tire vn ſeul, c'eſt qu'il te vient enuie
 D'en careſſer vn autre, & vrayment c'eſt ainſi
 Qu'on abuſe aiſément vn pauvre cœur tranſi
 Des yeux traîtres & fins d'une douce ennemie.

Oncques ie ne baiſay tes léures enſucrées,
 Que ie n'euffe tes yeux d'œillades eſgarees,
 Et de regards troublez coniurez contre moy.

Si tu es quelquefois en ta face riant,
 Ce n'eſt que par acquit, ie n'y pers que l'attente.
 Que puis-ie donc attendre ou eſperer de toy?

IE te coniure, Amour, par les traits que tu portes,
 Par le flambeau doré que tu tiens en ta main,
 Par le voile sacré qui couvre ton beau sein,
 Ton visage, tes yeux, & tes ruses accortes.

Je te coniure, Amour, par les puissances fortes
 De ce grand Ciel ton pere, & par le ris humain
 De Cyprine ta mere, à dire le dessein
 De celle qui me tue en mille & mille fortes.

Je n'ay que desplaîsir de son visage doux,
 Je n'ay rien que plaîsir de son aigre courroux,
 Et me baîse tousiours quand elle est en colere.

S'elle est en son beau iour, ell' ne tourneroit pas,
 Fussé-ie Cupidon, ny les yeux, ny les pas.
 De telles passions que faut-il que i'espere?

Mon ame, tu te pers & t'enfuis esgarée
 Sur la bouche vermeille à ma belle maistresse,
 C'est là, ie le sçay bien : car elle est ton hostesse,
 Et mieux en autre lieu ne peux estre asseuree.

Tu sçais bien le chemin, estant fort coustumiere
 D'y faire ta retraite : & quoy? si la cruelle
 Ne te vouloit loger ny recevoir chez elle,
 Te fuyant, te chassant ainsi qu'une estrangere?

Je t'irois rechercher : mais vn corps qui n'est ioint
 A l'ame, ne sent rien & ne chemine point :
 Mais ce qui reste encor de vif & d'amoureux,

Et deust-il en mourir, iroit pour le sauuer :
 Et crains qu'il ne se perde en la voulant trouuer,
 Mais si c'est sur sa bouche, hé! que ie suis heureux!

HA, ie vous tiens, Catin, c'est vous que ie demande.
Fuyarde, dedaigneuse, est-ce donc la façon
De s'eschapper de moy? Hà, vous payrez rançon,
Vrayment vous la payrez auant que ie vous rende.

Ou me laissez becquer ceste amorce friande,
Ceste léure sucrée, ainsi que le poisson
Mordillant, fretillant autour de l'hameçon,
Deuore ses appas d'une bouche gourmande.

Ie la veux becqueter, suçotter, engloutir,
Et si veux qu'elle sente, auant que de partir,
D'un petit trait de dent l'atteinte vengeresse.

Hà! vous pleurez, mon cœur, si ne cuidois-ie pas,
DouceMENT enyuré entre si doux appas,
Non, ie ne cuidois pas vous offenser, maistresse.

IE puisse donc mourir promptement deuant toy,
Catin, s'en te baissant ma pauvre ame escoulee
Entre les deux coraulx de ta bouche emperlee,
Presque n'a prins congé de son hôte & de moy.

Ie puisse donc mourir, mon cœur, si ie ne croy
Que vous ne reteniez mon ame enforcelee,
Car la vostre en baissant a fait vne meslee,
A fin de la surprendre & la tirer à foy.

Ie puisse donc mourir deuant vostre presence,
Si ie sçay que ie fais, si ie sçay que ie pense,
Tant ie suis enyuré d'amoureuses douceurs :

Et si i'approche encor ceste bouche mignarde,
A fin d'escarmoucher ceste langue fuyarde,
Ie puisse donc mourir s'en baissant ie ne meurs.

MA fillette, ma sœur, mon cœur, ma ialousie,
 Ma ioye, mon soucy, mon heur & mon malheur,
 De mon chaste vouloir & la perle & la fleur,
 Qui porte' en tes beaux yeux & ma mort & ma vie,

Je languis, ie me meurs, si vous n'aeuz enuie
 De me donner secours par la douce faueur
 D'un doux baïser, confit en la celeste humeur
 Qui coule en la pressant de ta bouche, m'amie.

Je finiray mes iours, car i'aime tant ces yeux,
 Ces roses, ces œillets, ces sous-ris gracieux,
 Et sur tout vostre sein & vostre léure tendre,

Que si pour me guarir ie ne reçois de vous
 Vn humide baïser sous vn visage doux,
 Vous verrez tost reduit mon pauvre cœur en cendre.

HA, ie vous pry, mes yeux, foyez-moy si courtois
 De me fournir de pleurs, n'espargnez la fontaine
 Qui ne tarit iamais de l'humeur de ma peine,
 Soyez-m'en liberaux, aumoins à ceste fois!

Je sens vne douleur qui m'estoupe la voix,
 Qui me glace le sang & retient mon haleine,
 Je voy desia la mort cruelle qui me mene
 Où les simples bergers sont grands comme les roys.

Ceste douleur me vient d'une ialouse enuie
 Que j'ay de voir, absent, les graces de ma vie
 Auant que de mourir, & de baïser encor

L'yuoire blanchissant de sa chaste poitrine,
 De voir ses yeux, sa main, & sa marche diuine,
 Puis en baïsant mourir dessus ses léures d'or.

IE disois, ma Catin, mon Dieu que ie vous baïse!
Ie ne veux rien de vous sinon le seul baïser :
C'est bien peu de faueur, mais il peut appaïser
L'ardeur qui me consomme en l'amoureuse braïse.

Soudain vinstes à moy, & moy ie tressaus d'aïse,
Espérant ce bon-heur de vous pouuoir baïser,
Et puis en vous baïfant de pouuoir deuïser
Du doux mal qui me plaïst & me tient en malaïse.

Mais las! que fistes-vous? vous vinstes seulement
D'vn petit bout de léure approcher doucement
Les deux bords languissans de la mienne alteree.

Quoy? est-ce là baïser, dites-moy, mon Desir?
Non, mais c'est me laisser, sous ombre d'vn plaïsir,
Le regret importun d'vne ioye esperee.

TOUT ainsi que l'on voit vne couple accouplee
De ieunes coulombeaux dessus vn ruisselet
Se baïser tour-à-tour, d'vn bec mignardelet,
Iargonnant, fretillant d'une gorgette enflée :

Tout ainsi ie baïsois ceste bouche emperlee,
Ges roses, ces œillets, ce coral vermeillet,
Tirant & repoussant vn souspir doucelet,
Dont fut presque mon ame en sa bouche essoufflee.

Mais las! on dit bien vray que l'amoureux plaïsir
A tousiours à la queue vn nouveau desplaïsir,
Car apres ce baïser vn adieu me contente.

Alors ie cogneu bien que le bec compagnon
Souuent trompe en baïfant le pigeonneau mignon,
Le repaïssant en fin d'vne trompeuse attente.

IE meure, mon Desir, si ce parler accort,
Ce baïser moite & sec, ceste bouche enyuree
Des odeurs d'un printemps & de manne sucree,
Ne m'ont fait en baïfant compaignon de la mort.

Je meure, mon Desir, s'ils n'ont rauy si fort
Et si fort trauaillé ma pauvre ame alteree,
Que, folle de plaisir, elle fuit esgaree,
Cerchant à son malheur quelque heureux reconfort.

Je meure, mon Desir, si ce baïser mignon,
Ce baïser moite & sec, ce baïser compaignon
De souspirs embasmez, ne rend tout ce qu'il emble.

Car s'il me suce l'ame, ou le sang, ou l'humeur,
Soudain me la redonne, & me rend ma chaleur,
Et par un doux souspir tous ses larcins ensemble.

Si tu veux que ie meure entre tes bras, m'amie,
Trouffe l'escarlatin de ton beau pelisson,
Puis me baïse & me presse & nous entrelasson,
Comme autour des ormeaux le lierre se plie.

Desgraffe ce collet, m'amour, que ie manie
De ton sein blanchissant le petit mont beïsson :
Puis me baïse & me presse, & me tien de façon
Que le plaisir commun nous enyure, ma vie.

L'un va cherchant la mort aux flancs d'une muraille,
En escarmouche, en garde, en assaut, en bataille,
Pour acheter un nom qu'on furnomme l'honneur :

Mais moy ie veux mourir sur tes léures, maïstresse,
C'est ma gloire, mon heur, mon thresor, ma richesse,
Car i'ay logé ma vie en ta bouche, mon Cœur.

Embrasse-moy, mon Cœur, baise-moy, ie t'en prie,
Presse-moy, serre-moy, à ce coup ie me meurs,
Mais ne me laisse pas en ces douces chaleurs :
Car c'est à ceste fois que ie te pers, ma vie.

Mon amy, ie me meurs, & mon ame assouuie
D'amour, de passions, de plaisirs, de douceurs,
S'enfuit, se perd, s'escoule, & va loger ailleurs,
Car ce baiser larron, me l'a vrayment rauie.

Ie pafme, mon amy, mon amy, ie fuis morte.
Hé! ne me baisez plus, aumoins en ceste sorte,
C'est ta bouche, mon Cœur, qui m'auance ma mort.

Oste-la donc, m'amour, oste-la, ie me pafme,
Oste-la, mon amy, oste-la, ma chere ame,
Ou me laisse mourir en ce plaisant effort.

Ie vey, n'a pas long temps, le portrait si bien fait
Et si bien retiré de ma fiere aduventure,
Son visage si beau, que la gente nature
Pour y prendre plaisir en feroit vn plus laid.

Ie vey ce front, ce poil si tres-bien contrefait,
Cet œil si bien rendu, qu'en sa morte poincture
Il me faisoit trembler de sa feinte peinture,
Ne luy restant que l'ame à fin d'estre parfait.

Mais que m'en aduint-il? ô estrange infortune!
Pendant qu'en ce tableau sa bouche i'importune
De cent baisers mignards qui couuoyët en mon cœur,

Pendant que ie soufflois en mille & mille sortes
Et la glace & le feu dessus ses léures mortes,
Ie les vey ramollir & changer de couleur.

APPROCHE-TOY, Catin, & me baïse en la bouche,
 Approche-toy, m'amour, & viens aupres de moy.
 Hé! seras-tu tousiours & sans sçauoir pourquoy,
 M'amour, à ton amy & cruelle & farouche?

Si l'amour que tu dois à ce beau nom te touche,
 Ou si quelque pitié se loge dedans toy,
 Approche-toy, m'amour, autrement ie me voy
 Seicher deuant tes yeux comme vne vieille fouché.

Monstre-moy donc, Catin, ces roses, ce crystal,
 Que ie suce & refuse, & baïse le coral
 De ta léure sucree : ainsi que la sangsue

Qui se colle & se pend au iarret du pescheur,
 Suce tant, qu'enyuree & de sang & d'humeur,
 Tombe morte en suçant, & en viuant se tué.

MON Dieu, retirez-vous, retirez-vous, friande,
 Dedans vostre rampart, sans plus liurer l'assaut
 A ce pauvre chetif, à qui le cœur défaut,
 Et qui rien que la mort pour secours ne demande.

Il n'est ia de besoin que plus il se defende :
 Hâ! vous l'avez surprins, ouy, traistresse, en surfaut,
 Et tellement surprins, que maintenant il faut
 Que mort sur vostre bouche en vous baïsant se rende.

Mais auant que mourir, ie te supply, mon cueur,
 Verse encor vn petit de la douce liqueur
 Qui s'escoule en pressant de ta léure iumelle :

Puis me donne vn soufpir, & darde doucement
 Vn petit trait de langue assez legerement,
 Ainsi mourant, ma mort ne peut estre que belle.

N'OYANT plus les discours discourus chaftement
De mon chafte Defir, ne voyant plus fa grace,
Ne baifant plus fa main, fa bouche ny fa face,
Ie deuïens foudr, muet, & pers le fentiment.

Moy-mefme ie me pers, cherchant allegement
Au mal qui me tourmente, & fi ne trouue place,
Ruiffeau, riue, canton, ny lieu qui ne me braffe
Malheur deffus malheur, & tourment fur tourment.

Doncques eftant banny de l'heureufe prefence
De ma chafte Catin, i'ay perdu l'efperance
Qui douce m'allaitoit en fi iufte deuoir.

Las! i'ay bien plus perdu, car te perdant, ma vie,
I'ay perdu, malheureux, par ne fçay quelle enuie,
Le parler, le fentir, le toucher & le voir.

VERS SENAIRE S IAMBIQUES.

QVAND fur ta léure douce à plat ie vay fuçant
L'ambrofine douceur qui mon ame époifonne,
Au ciel ie penfe eftre fait alors vn demy-Dieu,
Ou quelque image plus diuin, fi plus fe peut.
Mais cefte douceur tu detrempes fi foudain
De fiel, & d'aigreur, & de poison fi cruel,
Que moy qui viuois comme Dieu, content & grand,
Miferable, chetif, trifte, penfif, langoureux
Ie deuïens : le pis eft que ce mal m'entre fi auant
Au cœur, que mes fens & le plus chaud de ma vie,
Vaincus de douleur, font en efrange accident
De mort, la fièvre en moy fecrettement coulant,
Qui court deffeichant & minant mon pauvre corps,
Et tellement me poind, que douce m'eft la mort,
Santé fureur extreme, & l'aigre doux amer.

O doux baïser colombin,
 Poupin, fucrin, tourterin,
 Qui fur ces léures declofes
 Vas preffottant, fleurottant,
 Mignottant & fuçottant,
 L'œillet, le lys & les rofes.

Ces menus fouspirs larrons,
 Ont tiré fur les fleurons
 De fa bouche tendre & molle
 Mon ame, qui de plaifir
 Soule, ne voudroit choifir
 Autre lieu tant elle eft folle.

Mais, baïfer, fi tu voulois
 M'arrofer vne autre fois
 De cefte humeur familiere,
 Je fuis feur qu'au gré d'Amour,
 Bien toft feroit de retour
 En fa demeure premiere.

LAISSERAY-IE tes yeux, d'Amour la douce proye,
 Ne butinant rien d'eux, qu'une piqueure au flanc,
 Comme cil qui nauré laiffe perdre fon fang,
 Ne voulant, furieux, qu'on luy bande fa playe!

Mais cherchant guarifon fi faut-il que l'effaye
 S'il eft vray ce qu'on dit, que le coup fe reprend
 Retafté de l'autheur, & que l'Amour apprend
 De Telephe à guarir le mal dont il nous paye.

Doncques fuyuant ta grace, humble & deuotieux,
 Je te donne, maiftrefse, & ma vie & mes yeux,
 Imitant le Pafteur qui porte vne couronne

Pour mettre au frôt des Dieux haut en marbre efleuez:
 Mais fe trouuant petit, la met deuant leurs piez,
 Excufant fon defaut d'une volonté bonne.

NAVRÉ de vos beaux yeux, ie traine languissant,
 Sec, estique & perclus, les trames de ma vie,
 Et viuottant ainsi, ie n'ay pourtant enuie
 Mettre fin au malheur, qui me va punissant.

Car la fiéure me plaist, & me va guarissant
 Le mal qui n'est fanté, mais ce qui plus m'ennuye
 Est le contentement, dont mon ame assouie
 De son propre malheur se va tousiours paissant.

Sous les liens d'Amour ie trouue ma franchise,
 En prison liberté, sous le feu qui s'attise
 A l'entour de mon ame vn rafraichissement.

Ainsi le bon Socrate en ses malheurs extremes,
 Ayant les fers aux piez, trouuoit sous ses fers mesmes
 Pour flatter son malheur vn doux chatouillement.

VN feu prompt & subtil fort des yeux de ma Dame,
 Qui m'altere le sang, & me rend furieux :
 Vn crespe d'or frizé volle autour de ses yeux,
 Qui presse de cent nœuds estroittement mon ame.

O gracieux lien, ô doux feu qui m'enflamme !
 Par vos saintes faueurs ie languis bien-heureux,
 Et me plaist de languir en ces lacs amoureux,
 Et brusler eschauffé d'une si douce flamme.

Mais si tu veux, mon Cœur, promptement appaiser
 Ce feu gourmand & vif, il ne faut qu'un baïser,
 Et non pas vn baïser qui l'ame point ne touche,

Mais vn baïser mignard, long, humide & fucré :
 Hà Dieux ! ce seroit trop, estre en ce poil doré,
 Brusler de ses beaux yeux, & iouïr de sa bouche.

AUTANT que de vos yeux se pouffent de regards,
Autant de traits aigus s'ancrent dedàs mon ame,
Et le moins acéré si tres-auant l'entame,
Que ie meurs en langueur, nauré de toutes parts.

Yeux trempez de rigueur & chastement mignars,
Vous auez de ce Dieu & les traits & la flamme,
Mais gardez-vous aussi que vous-mesme il n'enflamme,
Mirant en ce crystal vos beaux rayons espars.

C'est vn Dieu fin & caut, traistre & plein de vëgeance,
Si vous le dedaignez, gardez qu'il ne s'eslance
Luy-mesme dedans vous par ce miroir trompeur,

Et que ce beau crystal ne soit ce crystal mesme,
Dont Narcisse brulant de l'amour de soy-mesme,
Eschangea son beau corps en vne belle fleur.

AINSI que le berger voyant vn grand orage
Se braffer dedans l'air, retire son troupeau,
Ainsi ie fuis le trouble, & le tourment nouveau
Où le desir me pousse, & l'amoureuse rage.

Mais tant plus ie le fuy, plus vn espais nuage
De penfers orageux me trouble le cerueau :
Plus ie cherche le port, plus mon fresle bateau
Retombe à la mercy d'un impiteux naufrage.

Mais si par tes beaux yeux ie recognois le port,
Et me puis retirer du peril de la mort,
Il n'y aura paroy, ny table où ie ne dresse,

Où ie n'engraue l'heur, la trefue & le repos
Que l'auray de l'Amour, nourrissant dans mes os
Vn heureux souuenir de tes graces, maistresse.

YEVX, hostes de mon ame, & les gardes fidelles
 D'Amour deualizé de flammes & de dards,
 Mais maintenant armé des amoureux regards
 Qu'il prend des feux ardans de vos chastes prunelles!

Yeux, où naissent d'Amour les viues estincelles
 Qui font que ie languis, que ie seiche, & que i'ars!
 O sauoureux baïser, ô bouche qui depars
 Vne moisson de fleurs de tes léures iumelles!

O cheueux gredillez en menus crespillons,
 Des Zephyrs gracieux les doux euantillons!
 O main, le vray support & secours de ma vie!

Si ie puis quelque iour descourrir le thresor
 Caché sous ses beaux yeux & sous ses tresses d'or,
 Sur le nectar des Dieux ie n'auray plus d'enuie.

MON cœur s'alla camper dedàs vos yeux, maïstresse,
 Cuidant se ramparer contre les traits d'Amour,
 Pauvre mal-aisé qui choisit vn seiour
 Où depuis ne receut que malheur & destresse.

Il auoit pris ce lieu pour vne forteresse,
 Mais ce soldat rusé, tout ainsi qu'un autour
 L'empiete, le raut, luy fait perdre le iour,
 Le tenant prisonnier sous sa main pilleresse.

Il prit doncques mon cœur, & ne le vistes pas,
 Ne sçachant que vos yeux confits de doux appas
 Le vindrent suborner iusques dedans mes costes.

Apprenez donc, maïstresse, à loger la pitié,
 Apprenez à vos yeux n'vser de cruauté,
 Et qu'ils traittét, humains, plus doucemét leurs hostes.

I'ESTOIS aueugle, Amour, mal-appris, mal-adeſtre,
Mais ton flambeau forcier me deſſilla les yeux,
Me fit voir & ſentir vn threſor precieux
De graces, que ſans toy ie ne pouuois cognoiſtre.

Le threſor que ie vey auſſi toſt me fit eſtre
Eſueillé, prompt, accort, courtois & gracieux :
Ores plus ie le voy, plus i'en ſuis amoureux,
Et ne puis, affamé, à ſouhait m'en repaiſtre.

Mais que me ſert, Amour, d'auoir les yeux ouverts?
Plus ie voy, plus ie brule, & plus ſont deſcouuerts
Les maux que ie reçoÿ, moins ce feu diminué,

Plus ie vy d'eſperance, & plus le deſeſpoir
Retranche mes penſers : que me ſert donc le voir,
Si le feu qui m'eſclaire eſt celuy qui me tué?

Tv m'as creué les yeux, ie le confeſſe, Amour,
Et ta main delicate a fillé mes paupieres,
Car depuis que ie vey les celeſtes lumieres
De celle en qui ie vis, ie perdy le beau iour.

Depuis dedans mon ame ont touſiours fait ſeiour
L'eſperance & la peur, & tes ailes courrieres,
Ton voile, ton flambeau, & tes fleches meurdrieres
M'ont troublé le cerueau, fait ignorant & ſourd.

Chaffe, ie te ſupply, chaffe, Amour, ceſte nuë
Qui flotte ſur mon chef & me couure la veuë,
C'eſt ton voile pipeur qui traistre me ſeduit.

Va en Gnide ou Paphon abuſer l'innocence,
Toy qui remets les vieux en leur premiere enfance,
Et fais ſemblable à toy celuy qui plus te fuit.

I'AVOIS n'a pas long-temps fait esclauue mon cueur,
 Pour seruir les beautez d'une gente maistresse,
 Esperant que le temps, l'amour & la careffe
 De mon loyal seruice, adoucist sa rigueur.

En seruant i'esperois, mais vn espoir trompeur
 Par vne douce amorce a pipé ma ieunesse,
 N'ayant en fin receu que trauail & tristesse
 Pour toute recompense & toute autre faueur.

Lassé de supporter ce trop fascheux martyre,
 Cherchant nouveau party, content ie me retire
 Sans plus rien esperer d'elle ny de ses yeux,

Fuyant la cruauté de ceste fiere amante,
 Ainsi que le Nocher sauué de la tourmente,
 Se trouuant sur le port, fuit les rocs escumeux.

SVR VN CHIFFRE. AV SEIGNEVR DE NOGENT.

LE Chiffre à ce beau nom, que si fouuent ie baïse,
 Et pour qui i'ay voué mon seruice loyal,
 N'est fait d'or ny d'argent, ny d'un autre metal,
 Ny rougi sous le feu d'une nouuelle braïse.

Amour l'a rebrasé dans sa viue fournaïse,
 Detrempé de mes pleurs & forgé de mon mal,
 Tiré de ce poil d'or & de ce fin coral
 Qui rit sur vostre bouche & me tient à malaise.

Donc si les pleurs sont miens & si le mal est mien,
 Si le poil d'or frisé & le coral est tien,
 Nous sommes de moitié en ce nouveau meslange.

Maistresse, ie te pry, pren ce qui vient de moy,
 Et me laisse iouir de ce qui vient de toy,
 Tous deux serons contens par ce nouuel eschange.

LE Chiffre que voyez c'est vostre nom, maistresse,
 Lacé dedans le mien à menus entre-lacs :
 Pleust à Dieu que mon cœur retinst entre ses lacs
 Le vostre prisonnier d'une aussi douce presse!

Je ne ferois ainsi, en ma tendre jeunesse,
 Charmé des traits d'Amour, ny de ses doux appas,
 Ny roy de vostre cœur ie ne languirois pas
 Sous le crespé doré de vostre blonde tresse.

Je ne languirois pas sous le trait de vos yeux
 Qui m'ont derobé l'ame, & rendu furieux,
 Esclaué pour iamaïs de vos graces, ma Dame.

Mais en portant ce Chiffre où ne se cognoist rien,
 Iustement par moitié, qui ne soit vostre ou mien,
 Je croy que sentirez vne part de ma flame. (1)

Ayant gousté les douceurs de ces baisers,
 n'estant chiche des presens que les Muses luy
 auoyent departis liberalement, apres plusieurs
 discours des passions d'Amour, il nous a fait
 present de certaines petites chansons. La pre-
 miere commençoit ainsi.

A M. NICOLAS, SECRETAIRE DV ROY. (2)

BA! mon Cœur, que ie vis heureux
 Maintenant que suis amoureux!
 O! Ha! belle nuit entre les belles,
 Si souuent i'en auois de telles

1. On remarque que le chiffre du poète et de sa maistresse est également celui de son seigneur (B-C, c'est-à-dire *Belleau-Catin* et encore *Bourbon-Condé*), Louis de Bourbon, prince de Condé, à qui l'auteur a déjà dédié plusieurs pièces. (V. p. 210.)

2. Simon Nicolas, secrétaire du roi, « personnage remarquable pour ses vertus, bontez, gentillesces d'esprit et preud'homie, et

Je ne voudrois pas estre Dieu!
 Tantost nous nous faschons ensemble,
 Tantost vn baïser nous rassemble
 Doucement : puis ce boutefeu
 Amour, entre deux bouches closes,
 Inuente mille douces choses
 Pour nous en donner à choisir :
 Sa flamme n'estant paresseuse
 En la passion amoureuse
 D'allumer vn nouveau plaisir.

Tantost nous luttons bras à bras
 Dessus le lit, entre les draps,
 Tantost nuë me veut combatre,
 Auecques son tetin d'albastre
 Me pressant le ventre & le flanc :
 Puis faisant tantost la farouche
 S'enfuit, me dresse vne escarmouche
 Et se couure d'un linge blanc,
 Ou du drap, ou de sa chemise,
 Pour retarder mon entreprise,
 Et me fait retirer honteux,
 Ne voulant pas que ie l'approche,
 Ferme tout ainsi qu'une roche
 Encontre les flots escumeux.

Comblé de plaisir ie m'endors :
 Elle aussi tost dessus les bords
 De mes léures se vient estendre :
 Moy sentant de sa bouche tendre
 Mille petits baisers mignards,
 Le bout de sa léure mignotte

pour l'honneur qu'il porte à ceux qui font profession des bonnes lettres. » Ronsard lui a dédié une ode qui respire un certain parfum de joyeuseté. (RONSARD, éd. Blanchemain, t. 2, p. 349.)

Couleurant qui flotte & reflotte
 Deçà, delà, de toutes parts,
 Je meure, si mon ame atteinte
 De trop de plaisir, n'est contrainte
 Laisser ce corps, puis sur son sein
 Penché tout transi je souspire,
 Faisant signe qu'elle retire
 Sa bouche, ou je mourrois soudain.

Safrette (1), que fait-elle apres?
 Quand ie dors elle approche pres,
 Leche ma paupiere fillee
 Du bout de sa langue mouillee,
 Et me fait entr'ouvrir les yeux :
 Puis se iettant sur moy, folastre,
 loint au mien son tetin d'albastre
 Bout à bout pour m'esueiller mieux.
 Mais combien de façons gaillardes,
 Combien de liaisons mignardes,
 Combien d'embrassements nouveaux,
 Combien sur ses léures mollettes
 Fis-ie de morsures douillettes,
 Et combien de baisers iumeaux?

Plustost la terre auortera
 D'un faux germe, & nous trompera,
 Et le soleil plustost encores
 Gallopera de courriers mores
 Par la grand' carriere des cieux :
 Plustost les fleuves à leur source
 Tourneront leur humide course,
 Et plustost dans les chesnes vieux
 Le poisson fera sa demeure,

1. Agréable, appétissante, vive, joyeuse.

Qu'ailleurs qu'entre tes bras ie meure,
Ne voulant vn plus doux lien,
Qu'ailleurs ie transporte ma flame :
Car vueille ou ne vueille ma Dame,
Vif & mort tousiours feray sien.

Sus donc, pendant que le beau iour
Nous permet de faire l'amour,
Soulons nos yeux des mignardises,
Des faueurs, des douces franchises
D'Amour, derobons ce plaisir.
Aussi bien la longue nuitee
A grands pas s'auance hastee,
Qui n'en donra pas le loisir.
Vn iour poussé de ceste sorte
Qui ces delices nous apporte,
Vaut mieux qu'une montagne d'or,
Vaut trop mieux qu'un siecle d'annees
Qui sans plaisir sont escoulees,
Ny le sceptre des Rois encor.

Hà! si nous voulions dispenser
Nos iours, pour ainsi les passer,
Il n'y auroit ny nef armee,
Guerre ny discorde semee,
Trouble ny fer en nos citez :
Le sang ny les flammes ciuiles
Ne couleroyent dedans nos villes
Entre les peuples irritez :
Les corps naurez de mains meurtrieres
Ne rouleroyent en nos riuieres,
Ny la France, ia par trois fois
Aux piez honteusement foulee,
Lasse courroit escheuelee
Pour auoir de nouuelles lois.

Ceste chanſon finie, nous diſcours de la grande & violente chaleur de ce iour, ne pouvant trouver rafraîchiſſement plus doux ny plus agreable que la lecture de ces diuerſes inuentions. A propos ce Berger me monſtra vne petite comparaïſon d'un amoureux paſſionné de la cruauté de ſa Dame & d'une Cigale, auant-courriere des chaleurs, douce & gracieuſe prophete de l'Eſté.

LA CIGALE.

DV LATIN DE PASSERAT. (1)

A LVY-MESME.

LOIN de la ville, eſtrangé de mes ſens,
 L'erre en ce bois champeſtre,
 Où nul teſmoin à mes foucis cuiſans
 Ny iuge ne peut eſtre.

Vne Cigale ſ'y plaint,
 L'y feray donc ma complainte :
 Poſſible qu'elle eſt atteinte
 Du meſme trait qui me poind,
 Pendant que Pan ſous quelque antre ſauuage
 Sur le my-iour ſe retire à l'ombrage.

1. Jean Passerat, né à Troyes en 1534, professeur d'éloquence au Collège royal. C'est de lui que notre chartrain Regnier a dit avec quelque flatterie :

Passerat fut un Dieu sous humaine semblance,
 Qui vit naître et mourir les Muses en la France,
 Qui de ses doux accords leurs chansons anima ;
 Dans le champ de ses vers fut leur gloire semée,
 Et comme un même sort leur fortune enferma,
 Ils ont à vie esgalle, esgalle renommée.

La Cigale est une des rares pièces de Passerat qui aient eu les honneurs de la traduction. Du Four en a donné cependant quelques-unes dans son *Recueil d'épigrammes* imprimé en 1669.

Sus donc auant, fouspire auecques moy
Ma liberté rauie,
De mesme corps nous sommes moy & toy,
Et de semblable vie :
Tu n'as que la seule voix,
Et la seule voix me reste,
Et mesme douleur moleste
Nos membres secs comme bois.
Ta douce voix monstre l'air qui s'enflamme,
Et la mienne est le tefmoin de ma flamme.

Ie chante assez, & iamais ne respond
Ma fourde rigoureuse :
Auec le masle, hé! tu ne chantas onc,
Cigale dedaigneuse.
Tout mon boire & mon manger
Ce font pleurs : toy alteree,
Tu ne pais que de rosee
Pour faim & soif allegier.
Ton œil chancelle, & mon ame fouruoye :
Tu es du Parthe, & moy d'Amour la proye.

Tu es fans bouche, & de bouche n'ay plus
Le parler ny l'vsage,
Lors que ie veux, tout tremblant & perclus,
Luy descouurir ma rage.
Aux champs l'ardante chaleur
De l'Esté doucement portes,
Mais deffus tes ailes fortes
Ne fens qu'une seule ardeur :
Moy pour le feu de l'amoureux martyr
Et de Phebus, bruslé ie me retire.

Or adieu donc, seul honneur de ce bois,
Dame & Royne puissante,

Corps eschangé du sang Laomedois,

Et l'image viuante.

Toufiours la manne & le miel,

Et ceste humeur emperlee

En larmes amoncelée

Pour toy distille du ciel.

Toufiours la mere à Memnon te caresse,

T'aime, t'honore, ô douce chanteresse.

De mesme haleine, ce Berger nous recita
l'Epitaphe d'un petit chien, nommé Trauail.

EPITAPHE DE TRAVAIL.

AV SEIGNEVR DE LA CHARGEVE.

TRAVAIL, ie cognois à ceste heure
Qu'il faut que toute chose meure,
Et qu'il faut que d'un mesme pas
Nous courions ensemble au trespas.

Il n'y a faueur ny caresse

Ny de Prince, ny de Princesse,

Qui puisse retarder le cours

Ny la vifesse de nos iours.

Trauail, qui passa ceste vie

Et sans trauail & sans enuie :

Trauail, libre de passion

D'auarice & d'ambition :

Trauail, qui d'humeur foucieuse,

Ou d'autre opinion venteuse,

Iamais n'entreprist amoureux

Trauailler son repos heureux,

Deuoit-il pas estre deliure

De la Parque, & doucement viure

Sans vieillir? Mais quoy? le destin
 Nous fait naistre pour prendre fin.
 Car alors que ie le veis estre
 Le feul fauori de son maistre,
 Potelé, grasset, en bon point,
 Prompt, gaillard, ie ne cuidois point
 Que si gentille creature
 Deust vieillir, & que la nature
 Des la naissance l'auoit fait
 Exempt de mort & de son trait.

Trauail auoit la taille belle,
 Seruiteur secret & fidelle
 De son maistre, s'il en fut onc.
 Trauail n'auoit pas le nez long,
 Il l'auoit court, longue l'oreille,
 Et s'il auoit, rare merueille,
 Le poil cendré, le poil tout gris,
 Gris argenté, gris de fouris,
 Poli, net : & la gente beste,
 Lors qu'elle sentoit malhonneſte,
 Elle auoit bien le sentiment
 De n'approcher l'accouſtrent
 De son maistre, ains tirant arriere
 Tout honteux se cachoit derriere
 Quelque coffre ou deſſous le banc.
 Trauail n'eut onc foye ny fang
 Troublé de colere ou de rage,
 Trauail cognoiſſoit au viſage,
 A la grace & à la façon
 La mine d'un mauuais garçon.

Trauail auoit cent mignardises,
 Cent & cent ruses bien apprises
 Pour se monſtrer humain à tous :
 Il eſtoit gracieux & doux,
 Meſmement à ceux que son maistre

Vouloit pour amis recognoistre.

Trauail cognoissoit les faueurs
Qu'il deuoit mesme aux seruiteurs,
Grande au grand, & au moindre moindre.
Trauail scauoit flatter & poindre,
Trauail estoit bon courtifan,
Trauail n'estoit point partifan
Pour faire entreprise secrette,
Iamais ne fit qu'une retraitte,
Qu'un seruite & qu'une maison :
Trauail auoit de la raison,
Trauail n'alloit iamais au change.

Et quoy? n'est-ce pas chose estrange
Qu'il iugeoit de l'affection
Du maistre, & de sa passion?
S'il auoit la face tranquille,
Trauail ne l'auoit moins gentille,
Ou s'il auoit le front chagrin,
Trauail l'auoit triste & mutin :
Mais s'il auoit la face belle,
Trauail d'une douce cautelle,
Par un mignard allechement,
Contrefaisoit ce changement,
Puis de la queue & de la teste
Le caressoit, luy faisoit feste,
Ainsi qu'en la prosperité
Compagnon de l'aduersité.

Trauail faisoit la sentinelle
En court, & d'emprise fidelle
Gardoit la chambre, sachant bien
Qu'oïsis il ne seruoit de rien,
A fuiure le pas de son maistre :
Ailleurs onc ne le voit-on estre
Tant soit peu loin de son Seigneur,
Tant luy fut loyal seruiteur.

Trauail auoit l'haleine douce,
 Trauail n'auoit ny toux, ny pousse,
 Trauail auoit l'esprit gentil,
 La dent blanche & le nez subtil,
 Pour descouurir vne embuscade :
 Trauail estoit sain & malade
 Ainsi que son maistre l'estoit.
 Trauail sur la nappe fautoit
 Hardiment, & pour faire prise
 De quelque peu de friandise :
 Car oncques il ne fut gourmand,
 Vray est qu'il fut vn peu friand,
 Mais ce n'estoit que d'allaigresse
 D'une douce & tendre ieunesse.

Iamais Trauail ne fut en cours
 Ny pour les loups, ny pour les ours,
 Seulement la gentille beste
 Se mettoit doucement en queste
 Apres le petit oisillon :
 Ou bien volant le papillon,
 Le freslon, la guespe ou la mouche,
 Dreffoit gaillard son escarmouche.

Trauail ne fut iamais repris
 D'auoir offensé la perdrix
 De son maistre: aussi la mignonne
 Cognoissant la volonté bonne
 De Trauail, sans guerre & sans peur,
 Viuoient vnis de mesme cœur,
 Tant il auoit de preuoyance,
 De bon sens & de cognoissance
 D'aimer ce que son maistre aimoit,
 Et de fuir ce qu'il fuyoit.

Mais quoy? la vieilleffe importune
 A bien fait changer de fortune
 A Trauail en deuenant vieux :

Trauail est maigre & chaffieux,
Il touffe, il se plaint, il se gratte,
Et faut maintenant qu'on l'apaste
Pour soustenir son pauvre corps :
Ses membres sont perclus & morts,
Ayant perdu en peu d'espace
La beauté, la force & la grace,
Et l'honneur de son beau printemps,
Tant forte est la pince des ans.

Or donc puis qu'il faut que la terre,
Trauail, ton petit corps enferme, .
Encor que meritaſſes mieux
D'estre au ciel que ce furieux,
Ce chien tout brullant de colere,
Qui nous eschauffe & nous altere,
Et qui de fiéureuse chaleur
Nous trouble le sang & l'humeur :
Je veux bastir ta sépulture,
Trauail, pour n'estre la pasture
Des loups gourmans ou des corbeaux,
Ou du peuple escaillé des eaux.

Je veux, Trauail, qu'en ces lieux sombres
Tu n'ayes frayeur ny des ombres,
Ny des Parques, ny de la voix
Du portier aux triples abois :
Car ayant choisi pour demeure
Ce lieu tranquille, ie m'asseure
Qu'en maison qui soit sous les cieux
Viuant ne pourrois estre mieux
Ny mourant : car de main soigneuse
Dessous vne lame poudreuse,
Pour dormir vn dernier relais
On te logera pour iamais,
Où feront grauez à la gloire
De Trauail & de sa memoire,

Pour n'estre la proye des vers,
 Ny de l'oubli, ces petits vers :
 Cy gift Trauail, qui de son maistre
 Fut aimé ce qu'il pouuoit estre,
 Trauail qui son bon maistre aimoit
 Tant que maistre aimer se pouuoit,
 Qui sans peur & sans ialousie
 Tira les trames de sa vie,
 Et qui, lassé de viure plus,
 Mourut de vieillesse perclus.

AV SEIGNEVR R. GARNIER.

SORTEZ, amoureuses delices,
 Souspirs, baisers, douces malices!
 Sus auant, sous-ris gracieux,
 Gayetez, & vous mignardises,
 Graces, faueurs, folles emprises,
 Sus, fus auant loin de mes yeux!
 Sortez, mignardes, ie vous prie,
 Laissez-moy fain de la furie
 De ce cruel, qui si long temps
 A trauaillé mes ieunes ans,
 De ce Dieu forcier, qui tourmente
 Les cœurs d'une trompeuse attente,
 Et qui par vn charme diuin
 Les enyure d'un doux venin.

Venez à moy, sage accointance,
 Honneur, chasteté, continence,
 Repos, modestie & santé,
 Et toy verité qui aguettes
 D'un œil vif les fautes secretes
 D'Amour, rempli de cruauté :

Et s'autre puissance diuine,
Par herbes ou par medecine,
Peut guarir vn pauvre amoureux,
Vienne à moy maintenant, heureux
D'estre libre de la rudesse
D'une rude & fiere maistresse,
N'ayant plus le titre d'honneur
De ce beau nom de seruiteur.

En vain vous retournez, mignonnes,
Aigres douceurs & faueurs bonnes,
Et vous, ô gracieux esmoy,
Plaisirs, caresses attrayantes,
Souspirs, baisers, graces riantes,
En vain vous retournez à moy :
En vain ces beguayans murmures,
Ce miel, ce fiel, & les pointures
De ces traits aigus & legers,
Viennent à moy pour messagers :
En vain certes vous prend enuie
D'assieger cil qui vous desfie,
En vain vous assiegez le fort
Qui peut soustenir vostre effort.

Las! pourquoy donc viens-tu estendre
Tes bras mouls, & douce te rendre
Dessus mon col, & descocher
De ces yeux trompeurs qui me tuent
Les traits ardans qui me transmuient
Tout vif dans le corps d'un rocher?
Ne ferre point les léures tiennes
Si ferrément contre les miennes,
Ne ferre point ce marbre blanc
Si ferrément contre mon flanc!
Le cognoy tes ruses, maistresse,

Ce n'est plus à moy qu'on les dresse :
Or que l'Amour soit inuentif,
Si ne fuis-ie plus apprentif.

Mais ie voy, las! vne eau coulante
D'un roule tremblottant fuyante
De ses yeux escouler soudain :
Ie voy vne pluye emperlee
En petits pois amoncellee
Bouillonner dessus son beau sein :
Ie voy un larmoyant orage
A petits flots sur son visage
Couler du torrent de ses yeux :
J'entens ses souspirs furieux,
Ses façons, ses iustes complaints,
Ses sanglots, ses larmes non feintes,
Et tout ce que peut dire un cœur
Ouvé & vaincu de douleur.

Que feray-ie, moy miserable?
Verray-ie, cruel imployable,
Fondre cet œil qui m'est si cher?
Seray-ie fort contre ses charmes,
Ses souspirs & ses chaudes larmes,
Qui me font deuenir rocher?
Auray-ie pas un cœur de glace,
Si froid ie regarde sa face
Et ses beaux yeux sans l'esmouuoir
A pitié pour la recevoir?
Seray-ie si dur, si barbare,
Que voyant ceste beauté rare
Ie ne puisse amollir mon cœur
Pour luy demeurer seruiteur?

Non, non, forttez, sage accointance,

Honneur, chasteté, continence,
 Repos, modestie & fanté,
 Et toy verité qui aguettes
 D'un œil vif les fautes secrettes
 D'Amour plein de ma loyauté!
 Venez, amoureuses delices,
 Souspirs, baisers, douces malices,
 Graces, faueurs, venez à moy,
 Accompagnez mon doux esmoy!
 Venez à moy, ie vous veux fuiure,
 Constant & resolu de viure
 Et mourir fol & furieux
 Doucement deffous ses beaux yeux.

VERS SAPPHIQUES. (1)

COMPARABLE aux Dieux l'homme peut se vanter
 Qui se sied heureux vis-à-vis de tes yeux,
 T'oit & voit de pres de naïfue douceur
 Sous-rire & parler!

Grace qui les sens me derobe, & qui fait
 Sauteler dedans moy & debate mon cœur :
 T'œilladant ie meurs, & la voix s'accourcist
 Foible dedans moy.

1. « Les vers sapphiques ne sont, ny ne furent, ny ne seront
 iamais agreables, s'ils ne sont chantez de voix viue, ou pour le
 moins accordez aux instrumens, qui sont la vie et l'ame de la
 poésie. Car Sapphon chantant ces vers ou accommodez à son
 cistre, ou à quelque rebec, estant toute rabuffee, à cheueux
 mal-agencez et negligez, avec un contour d'yeux languissans et
 putaciers, leur donnoit plus de graces que toutes les trompettes,
 fifres et tabourins n'en donnoient aux vers masles et hardis d'Alcee,
 son citoyen et contemporain, faisant la guerre aux tyrans. »
 (RONSARD.)

Mes fouspirs sont lents, & ma langue d'un froid
 Morne s'engourdist : fubit un petit feu
 Sous ma peau s'espand, se repand & prend cours,
 Qui seiche mon cœur.

Rien de mes yeux morts ie ne voy, que l'horreur
 D'une double nuit, mon oreille sans fin
 Tintoninne & bruit, la sueur de mon corps
 Froide s'espandant.

Ie fremis tremblant, le frisson me faist,
 Palle ie blesmis comme l'herbe des champs,
 Sans chaleur, sans pouls, d'amoureuse langueur
 Presque ie transis.

A SES YEUX.

AV SEIGNEVR DE MARMAIGNE.

QVAND premiers vous me fistes voir,
 O pauvres yeux trop miserables,
 Ces beaux yeux aux astres semblables,
 Et tant de graces concevoir,
 Et tant de beautez de ma Dame :
 Ce iour fut le commencement
 De mon aise & de mon tourment,
 Et la ruine de mon ame.

Frappé du trait de ses esclairs,
 Transi tellement ie m'estonne,
 Que ie tremble & que ie frissonne,
 Comme à petits branles legers
 Chancelle, tremble, tourne & vire,
 Parmy les verdissans rameaux,

Là cheuelure des ormeaux,
Deffous les fouspirs de Zephyre.

la mon cœur bouillant tressailloit
Pour aller droit à ma cruelle,
Et pour s'eschapper deuers elle
De peur & d'aïse fautelloit,
Ainsi qu'au giron de la mere
L'enfant branfle ses petits bras,
Entre les langes & les draps,
Pour se pendre au col de son pere.

Ou comme les oiseaux petits,
En vain qui s'efforcent d'estendre
Leur aileron foiblet & tendre
Pour voller & quitter leurs nids :
Ou le poisson dedans la nasse
Prisonnier, ou dans vn bateau,
Se debat pour retrouver l'eau,
Sautelant vif dessus la place.

Quand la preuoyante raison,
De long temps ayant cognoissance
De sa force & de sa puissance,
Se doutant de quelque traïson,
Affiet mes yeux aux eschauguettes
Deffus la porte de mon cœur,
Pour sentinelle, & croy, de peur
De quelques embusches secrettes.

Mais las ! mes yeux, fans nul effort
Vaincus de douces mignardises,
Ou de sommeil, ou de surprises,
Vous auez rendu vostre fort,
Vous auez trahy vostre maistre,

II.

21

Puis mon cœur est fortý dehors,
Laisfant vuide ce pauvre corps
De cela qui le faisoit estre.

Si bien qu'il n'y a rien dedans
A qui vous puissiez satisfaire.
Pour pleurer il vous faut retraire
A celle dont les yeux ardans
Tiennent mon ame prisonniere
Et mon cœur, puis vous la prirez
De les rendre, & la flechirez
Si pouuez, par humble priere.

Mais s'elle se va despitant
Contre vous, comme trop cruelle,
Iettez vos rayons dessus elle,
Et la regardez tant & tant
Qu'esblouis retourniez sans flame,
Aueugles & ne voyans rien,
Aussi vuides que le corps mien
Qu'elle a priué de cœur & d'ame.

AV SEIGNEVR D'HERVILLE.

MAIS viens çà, dy-moy, Catherine,
Lors que ta bouchette poupine
Presse celle de ton amy,
Lors que vos deux léures bessones
Bout contre bout frayent mignonnes,
Tenant les yeux clos à demy :
Dy-moy, n'es-tu pas l'amoureuse
En ce monde la plus heureuse ?
Dy-moy, n'es-tu pas l'amoureux
En ce monde le plus heureux ?

Suçant à petites morfures
Ces rondes & belles enflures,
En recueillant dessus ses yeux
Des baisers qui sentent trop mieux
Que les parfums de l'Arabie,
Que les odeurs de la Syrie,
Et que tous les bismes encor
Que souspirent les mignardises,
Et les caresses mieux apprises
De Venus à la tresse d'or.

Puis dy-moy, lors que tu reposes,
Couché sur le couffin de roses
De son beau, ieune & tendre sein,
Quand bras à bras & bouche à bouche
Elle te dresse vne escarmouche,
Embrassant ton col d'une main :
Puis quand de l'autre elle manie,
T'appelant sa grace & sa vie,
Ton poil, tes tempes & ton front,
Te montrant ses beautez, qui sont
Le riche thresor que nature
Cache en si belle creature :
Après cent desplaisans plaisirs,
Après cent & cent desplaisirs,
Mille complaints, mille larmes,
Après tant d'amoureux allarmes,
Et que la plus rare douceur
De l'un & de l'autre est coulee.
En ceste tant douce meslee,
Voudrois-tu quelque plus grand heur ?

Voudrois-tu plus d'heur, plus de gloire,
Que de mourir en la memoire
D'un si doux & plaissant tourment ?

Dy-moy, cet amoureux martyr
Ne vaut-il pas mieux qu'un empire
Qui tremble sous le changement?
Puis dy-moy, lorsque tu te monstres,
Après tant de douces rencontres,
Tant de iustes, tant de combats,
Foible & recreu entre ses bras,
Quand l'humeur lente & sommeilleuse
Sur ta paupière paresseuse,
D'un sommeil doux & gracieux
Glissant, ferme & colle tes yeux :
Songeant, ne vois-tu pas encore
Cet œil brunet qui te deuore
Et qui te repaît nuit & iour?
Ne vois-tu pas sa face belle,
Sa grace & sa léure iumelle,
Et son poil où niche l'Amour?

Viuez donc, âmes amoureuses,
Viuez heureusement heureuses,
Suiuant la douceur de ses lois :
Viuez, & ne portez enuie
Aux plus grands honneurs de la vie
Ny des Empereurs, ny des Rois.
Sus donc auant, qu'on s'entrebaïse,
A fin de rallumer la braïse
Et les plus secretes chaleurs
Qui chaudes couuent en vos cœurs :
Qu'estroittement on s'entrelasse
Bras dessus bras, & qu'on embrasse
Serrément cet yuoire blanc,
Bouche sur bouche, & flanc sur flanc.
Car si tost que les destinees
Auront de nos ieunes années
Derobé le plus doux plaisir,

Vn seul repentir de ieunesse
Sera le remords en vieillesse
Qui portera le desplaisir.

CHANSON.

M'AMOUR, si ie suis noirette,
Et si i'ay le teint noiret,
L'œil brun, la face brunette,
La gorge & le sein brunet,
Le cheveu noir, la peau noire,
Tout noir, hors la dent d'yuoire,
Et le coral soupirant
De ma bouchette pourpree,
Qui d'une haleine sucee
Iroit les Dieux attirant :
Faut-il pourtant que l'on fasse
Pour cela moindre ma grace?
Et quoy, pour cela faut-il
Que mes yeux ne sçachent poindre,
Ou que l'amour en soit moindre,
Ou mon esprit moins gentil?

La nuit est sombre & noirette,
Et dessus les astres beaux
Poste la Lune brunette
Au galop sur les moreaux.
Venus aime les nuits sombres,
Les lieux recois, & les ombres
Des taillis & des forests,
Au lieu le plus solitaire
Fait sa retraite ordinaire,
Comme au fond d'un antre frais.

Y a-t-il viue estincelle
Qui ne viue en la prunelle
Et aux rayons d'un œil noir?
Y a-t-il puissance aucune
D'Amour sous la couleur brune
Qui ne soit gentille à voir?

Le iugement de la Grece
Sur la couleur des beaux yeux,
Du fourcil & de la tresse
Qui se frise à petits nœuds,
Est-il pas pour la noirette,
Pour la safrette brunette,
Dites, ie vous pry, mon Cœur?
Y a-t-il baiser au monde
Plus fade que de la blonde,
Et qui ait moins de douceur?
Mais de la brune mignotte
Y a-t-il tetin ou motte
Ou plus ferme ou plus mignard,
Port ou grace mieux seante,
Plus douce ou plus attrayante,
Ou maniment plus gaillard?

Doncques ie te pry, ma vie,
Puis que ton cœur est à moy,
Et que ton ame rauie
Vit en moy, la mienne en toy,
Donne-moy la bouche tienne :
Approche, voyla la mienne,
Suce & refuse le bout
De ma bouchette sucree,
En te fleurant alteree
D'un baiser humide & glout,
Gourmand, goulu, qui deuore

Mon ame & ma vie encore,
 Qui l'attend dessus le bord
 De la léure vermeillette
 De ma safrette brunette
 En qui i'ay tout mon support.

Ayant paracheué la lecture de ces chanfons, nous montós au chasteau, où de bonne aduventure se faisoient des nopces, qui fut occasion qu'estans desia esmeus & eschauffez de l'ardeur du iour & de la poësie, nous chantons cet Epithalame françois, qu'un gentil Berger lodunois (1) tourna promptement en vers latins, pour faire essay si les graces de nostre langue se pourroyent rendre en ce langage estranger.

EPITHALAME.

AV SEIGNEVR SCEVOLE DE SAINTE-MARTHE.

VIENS çà bas, Deesse gentille,
 Qui fous le creux d'une coquille
 Fis calmer les flots escumeux :
 Et toy, ô Hymen Hymenee,
 Chante la plus belle nuitee,
 Qui iamais embrunift les cieux.

Et vous, Nymphettes amoureuses,
 Qui sur les riuës sablonneuses
 De la Marne au flot argentin,

1. Ce berger lodunois est Scevole de Sainte-Marthe lui-même, né à Loudun en 1536.

Au soir sur le frais de la pree
D'une cadence mesuree
Dansez d'un mouuement poupin.

Chantez les graces immortelles,
Les vertus, les lumieres belles,
Chantez l'honneur de ce beau iour,
Qui porte les plus saintes flames
Qui iamais brullerent deux ames
Du chaste flambeau de l'Amour.

Chantez la façon & la grace,
Et l'honneur vierge de sa face,
Son front, sa bouche & son œil doux :
Puis chantez la douce nature,
Les vertus & la nourriture
De son ferme & loyal espoux.

Je voy ia la nuit qui s'approche,
Et ce beau Vesper qui descoche
Ses traits parmy les astres beaux :
L'entreuoy sa coche azuree,
Qui traine vne troupe doree
Après foy de petits flambeaux.

Prens, Amour, & l'arc & la trouffe,
Et au vent de ton aile douce
Lance tes fleches dans leurs yeux,
Puis dessus leurs léures pourprees
Verse les odeurs enfucrees
Du miel doux qui coule des cieux.

Verse à ce beau iour, ie t'en prie,
Tous les parfums que l'Assyrie
Nous donne pour benin secours,

Et les bonnes fenteurs encore
Qui se trouuent où la gent More
Sans friser a le poil rebours.

Fay que leur chambre toute pleine
Soit de thym & de mariolaine,
Et que les fillettes du ciel
Dessus leurs couchettes mollettes,
Comme en leurs petites ruchettes,
Vollent pour y faire le miel.

Comme la vigne tendre & molle,
Grimpant, se tortille & se colle
A l'entour des ormes branchus :
Ou comme l'importun lierre
Embraße le cheſne & le ferre
Auec ſes petits doigts crochus :

Ainſi faut mollement s'eſtendre
Tout à plat ſur ſa bouche tendre,
En preſſant ces freres beſſons,
Ces tetons qui ne font que poindre,
Puis s'entrelacer & ſe ioindre
En mille gentilles façons.

Eſtant en ces douces eſtreintes,
Laiſſe cent morſures empreintes
Dessus le beau marbre entaillé
De ſon col, tant qu'il y demeure
La marque comme d'une meure
Cheute dedans du lait caillé.

Fay-luy mille douces careſſes,
Baïſe ſes yeux, baiſe les treſſes
Du creſpe de ſes beaux cheueux,

Puis tout tremblant parle & fouspire,
Comme au doux branle de Zephyre
Murmurent les trembles peureux.

Qu'on mesure l'eau des riuieres,
Et grain à grain les sablonnières
Du haut riuage Erythrean,
Les flambeaux de la nuit brunette,
Et toute la troupe muette
Du peuple qui court l'Ocean,

Plustost que l'on sçache le conte
Des plaisirs que la douce honte
Couure de cent mille douceurs,
Couure de mille mignardises,
De libertez & de franchises,
Qu'inuentent ses ieunes chaleurs.

Comme la rose languissante
Par vne chaleur violente
Se fanit, se seiche & se cuit,
N'ayant espoir qu'en la rosée
Du ciel, à fin d'estre arrosée
Au frais de quelque douce nuit :

Ainsi la vierge grandelette
Nourrist vne flamme secrete,
Qui luy brulle & seiche le sang,
Souffpirant apres la foiree
Qui la rend libre & deliuree
De la peur qu'elle a sur le flanc.

Leue-toy donc, lumiere belle,
Monstre-nous ta face nouuelle,
Darde-nous tes chastes flambeaux,

Defia le Soleil dedans l'onde
A plongé sa perruque blonde,
Et sa charrette au fond des eaux.

Viens donc, Vesper, & ne retarde
Ceste bouche chaste & mignarde,
Grosse & fertile de baisers :
N'espargne ta flamme sacree,
Et que ceste couple honoree
Mette fin à ses doux penfers.

Ainsi que les lauriers sans feuilles,
Sans cire & sans miel les abeilles,
Auril sans fleurs, Aoust sans chaleur,
La mer sans poissons & sans voiles,
Et la nuit brune sans estoiles,
Perdent leur grace & leur honneur :

Tout ainsi le lit perd sa grace,
Si l'Amour n'y trouue sa place,
Car c'est là où ce Dieu oiseau
Couue, pond & porte bechee
A la ieune & tendre nichee
Qui se chauffe de son flambeau.

Meslez doncques, ames gentilles,
Ces flammes qui coulent subtiles
Dans les os, comme au renouveau
Le couleureau dans les fleurettes,
Ou comme les troupes muettes
Courent au fray par dessous l'eau.

Puis fay que la paix y reside,
Amour, & ton feu soit leur guide
A tromper les iours & les nuits;

Les brulant d'une mesme flame,
Si que tous deux ne foyent qu'une ame
Franche & libre de tous ennuis.

Leur faisant aussi ceste grace,
De bien tost honorer leur race
D'un bel enfant, en qui seront
Les rares vertus des grands peres;
Et qui portera des grand' meres
Le chaste honneur dessus le front.

Fay qu'une vieilleſſe compagne
Heureusement les accompagne
Jusques aux léures du tombeau :
Bref que ceste couple amoureuse
Passe la riue tortueuse
A mesme heure, en mesme bateau.

SCÆVOLA SAMMARTHANVS.

O quæ vecta leui spumosa per æquora concha
Iussisti insanos olim, Dea, ponere fluctus,
Descende è cælo : tuque Hymen ô hymenæe
Huc ades, & noctem qua nunquam faustior vlla
Aurea festiuo tollas ad sydera cantu.

Et vos, ô Nymphæ, quæ prata per herbida lætos
Ducitis arte choros, nitidis qua lucidus vndis
Parrisum lambit sinuosus Sequana littus,
Vos immortalem cantu celebrate decorem,
Et merita amborū, & niueam hanc super omnia lucem
Collucentem igxi, quo nunquam purior alter
Casta cupidinea consumpsit pectora tæda.

Dicite formosæ vultus atque ora puellæ,

*Et penitus nulla maculatum labe pudorem :
Tum niueos pueri mores, cultamque iuventam.*

*Ecce diu optatæ iam noctis amica propinquant
Tempora, iam tremulas orta sub nube sagittas
Procedens Vesper media inter sydera spargit :
Lucentem video cœli per nubila currum
Eius & astrorum post se agmina longa trahentem.*

*Sume age, pulcher Amor, pharetrâ, sume ocyus arcum
Et lenem alarum ad motum volitantia mitte
In blandos tua tela oculos, & mellis odori
Cœlestem roseis labris infunde liquorem.*

*Funde hodie quicquid lætorum mittit odorum
Aut gens Assyria, aut spectanda nigredine membra
Quæ gerit, & crispis nulla caput arte capillis.
Jac thymus ut thalamû, fac suavis amaracus ornet,
Peruolitentque vagæ, ponantque apiaria circum
Melliferæ volucres, condantque liquentia toto
Mella toro, & donis cœlestibus omnia fragrent.*

*Mollis ut umbrosa lasciuit in arbore vitis,
Ut se hedera amplexu vario per robora fundit,
Atque tenax velut vnguiculis tota implicat vncis :
Candida sic teneræ fusus per membra puellæ
Ora premens, geminumque sinus turgentis honorem
Inferre te optatæ, tandemque innectere totis
Artubus, & firmo se glutine corpora iungant.*

*Hos inter lusus impressas dente relinque
Mille notas, niuei quæ puro in marmore colli
Nigrescant, nitidi ut si fortè coagula lactis
Deciduum inficiat viridanti ex arbore morum.*

*Ergo age, delicias fac mille, & dulcia fige
Bafia, mille oculis & bafia mille capillis.
Ergo age, delicias dic mille, & pectore ab imo
Crebra loquens tremula deduc suspiria voce :
Quale olim, Zephyri moueat si blandior aura,
Populus albenti tremulum det crine susurrum.*

*Sit fas flumineas potius comprehendere lymphas
 Quotque in Erythræo voluantur littore arenæ,
 Lucida quot rutilent distincto sydera olympo,
 Quotque natent liquidis animalia muta sub vndis,
 Quàm dulces numerare iocos, & grata duorum
 Gaudia, virgineo bene dissimulata pudore
 Blanditias inter molles & libera vota
 Mille modis, quos ætatis calor ipse ministrat.*

*Ut rosa feruenti quæ Solis ab igne perusta est
 Purpureum amittit languenti flore colorem,
 Nec spes vlla, nisi hanc nocturnus recreet humor :
 Sic matura viro secretis virgo calefcit
 Ignibus, & totas consumitur ægra medullas
 Suspirans noctem, quæ tantos vna labores
 Finiat, & solitum depellat corde timorem.*

*Surge igitur, lux alma, novos nunc exere vultus,
 Iam Sol cæruleo flauum caput æquore tinxit
 Pronus & immenso curram sub gurgite merfit :
 Surge bone, ô Vesper, neu gaudia læta moreris
 Basiolis fœcunda parant quæ promere labra,
 Sparge tuos latè radios, pulcherrime Diuûm,
 Seque duo longis exoluant pectora curis.*

*Ut foliis viduæ laurus & piscibus æquor,
 Florilegæ sine melle vt apes, sine syderibus nox,
 Ver sine floribus, & rapidis sine solibus æstas,
 Sic sine Amore torus languet, perditque leporem :
 Hic etenim ales Amor teneris velut incubat ouis,
 Hic teneros primùm pullos excludit amico
 Igne fouens, natisque alimenta optata ministrat.*

*Quare agite, ô Charitum & Veneris dulcissima cura
 Fœlices animæ improbulos miscete calores,
 Qui furtim in penitas liquefacta per ossa medullas
 Labuntur, qualis sub odoris floribus anguis
 Vere nouo serpit gelidus, mutique sub vnda
 In Venerem currunt stimulante libidine pisces.*

*Tu fac mitis, Amor, thalamum pax aurea semper
Incolat, interea duce te labentia fallant
Tempora, & æquali caleant duo viscera flamma,
Inque vnâ coëant geminæ per mutua mentes
Jœdera, neu tristes ea turbent gaudia curæ.*

*Mox lætam quoque prole domum fœlicibus auge
Auspiciis, castoque vtero nouus exeat infans,
Maternum pulchra referat qui fronte pudorem,
Ingenioque patres & honestis moribus æquet.*

*Jac Deus, vt placidæ certo fluat ordine vitæ
Perpetuus tenor ambobus, facilisque senectâ
Extremam tumuli seros perducât ad oram,
Tamdemque vna duos fato lux tollat eodem,
Et vehat vnanimes in eadem nauita cymba.*

Las de chanter, nous faisons la retraite au fief d'Haplaincourt, lieu propre pour prendre le frais & pour se defalterer. En ceste grotte nous trouuons mille belles inscriptions latines & françoises, chiffres, deuises. Entre autres singularitez, il y a deux fontaines de vin perpetuellement coulantes, & liberalemêt espandues en ceste noble maison : là nous trouuons grauez sous les piés de Bacchus ces petits vers.

LE SIFFLET.

AV SEIGNEVR D'HAPLAINCOVRT.

SIFFLET, gentil secours de nostre vie,
SAuale-soin, chasse-melancolie
Quand par ton bruit sans bouchon l'on entend
Aussi soudain où le bon vin se vend :
Sifflet, l'honneur de la troupe sacree

Des compagnons à la gorge alteree,
 C'est toy gentil par qui nous souspirons,
 Chantons, soufflons, & par qui nous tirons
 De l'air voisin les douceurs de la vie,
 Et qui bousché l'ame nous est rauie.

C'est toy qui rends nos poulmons allumez
 D'un esprit vif, qui les rend animez
 Par l'air enclos, qui dedans les arteres
 Guide & recuit les humeurs prisonnieres,
 Qui seicheroyent sans le mol esuentail
 De ce doux vent qui les pousse au trauail.

Par toy l'oiseau à la creste pourpree,
 Au plus matin, lors que l'aube doree
 De ses beaux doigts entame le beau iour,
 Reueille ceux qui vont faire l'amour,
 Quand paresseux dedans le lit sommeillent
 Et sans lequel iamais ne se reueillent.

Par luy les daims & les cerfs bocagers,
 Biches, cheureuls, & fans aux piés legers,
 Sont pourfuiuis d'une haleine alteree
 Iusqu'aux abois & iusqu'à la curee.

Les chiens courans s'animent au siffler,
 Et les troupeaux emplumez dedans l'ær.
 C'est le sifflet qui rallie & rassemble
 De cent quartiers mille soldats ensemble :
 C'est le sifflet qui fait que le forças
 Court à la rame & fend l'eau par compas :
 C'est luy qui fait les secrettes harangues,
 Et en sifflant qui fait plus que cent langues
 Ne feroient pas, tant il est bien appris.
 C'est luy qui fait dessus le verd pourpris,
 Pres d'un ruisseau à l'onde argentelette,
 Sauter à bonds la troupe camufette
 Des boucs barbus : & bref c'est le sifflet
 Qui du sommeil esueille le valet.

C'est le sifflet qui ouure & qui reueille
 Par son haut bruit la paresseuse oreille
 D'un fin laquais, qui feroit le sourdaut
 S'il n'entendoit le sifflet prompt & haut
 De son seigneur. Et bref la terre ronde
 Et ce qui court escaillé dessous l'onde,
 Tout ce qui bruit és campagnes de l'ær,
 Comme les vents, s'animent au siffler :
 Et croy vrayment que ceste architecture
 N'est qu'un sifflet, & non pas d'Epicure
 Les petits corps qui tombent de trauers,
 Et se couplant font ce grand Vniuers.

Les Dieux au ciel, suiuant le bon Homere,
 Sifflent bruyans, & ronflant de colere
 Les vents esmeus sifflent par ce grand ær,
 La foudre siffle, & les Dieux de la mer,
 Et parmy l'air les troupes non mortelles
 Sifflent volant & remuant les ailes :
 Les Chéure-piés, les Faunes & les Pans
 Sifflent és bois & font bruire les champs.
 Les cours, les ports, les forests, les riuieres,
 Sifflent courans en humides carrieres :
 Bref ici bas, les hommes, les oiseaux,
 Et les poissons prisonniers sous les eaux,
 Sans le sifflet au monde secourable
 Mourroyent soudain d'une mort miserable :
 Bref ce qui vit dessous le firmament
 N'est qu'un sifflet & rien qu'un petit vent.

Doncques, Siffleurs, compagnons de cet ordre,
 Viuez vnis en paix & sans desordre,
 Viuez heureux & beuez à longs traits,
 Chaud en Hyuer, en Esté sous le frais,
 En seruant Dieu & gardant vos prouinces,
 Bons seruiteurs du Roy & de nos Princes :
 Tous resolus de perdre le sifflet

Plustost cent fois qu'endurer estre fait
 Trouble entre vous, & que la medifance
 Ne rompe point ceste douce alliance,
 Tous honorant & de bouche et de cœur
 De ce sifflet le noble fondateur.

Sortis de ceste fraische & plaifante grotte, apres vne infinité de plaifans discours, le soir venu, voulant avec l'odeur de ce beau iour enseuelir nostre plaisir en la memoire de quelque douce fin, resolus de continuer la partie le iour suiuant, & de nous trouuer ensemble à la fontaine Bersabee, ce gentil Pescheur nous fit present, avec le bon soir, des complaints d'une Nymphes sur le trespas d'un gentil Berger, ensemble des amours de Daud, pour en faire lecture le lédemain, & commencer avec le iour vne nouvelle entrefuite de plaisir : toutesfois retirez en nos chambres, ne pouuans nous garder de les esuenter, lisons l'un & l'autre assez legerement.

COMPLAINTÉ D'VNE NYMPHE
 SVR LA MORT DE IOACHIM DV BELLAY,
 ANGEVIN. (1)

LA NYMPHE.

PLEVREZ, Nymphes, pleurez, & vous coustaux
 bossus,
 Prez, monts, iardins & fleurs, & vous antres
 moussus,

1. Ainsi qu'il a été dit, cette Complainte forme la deuxième partie du *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay*.

Accompagnez ma voix & ma iuste complainte!
 Seine, retiens tes pas, si que ton eau contrainte
 Renforce de sousepirs sous le marbre glissant
 De ton peuple escaillé le mouuoir languissant!

Pleurez, Nymphes, pleurez, & portez la nouuelle
 De la funebre nuit, ô nuit trois fois cruelle,
 Jusqu'aux flots escumeux des riuës de la mer :
 Puis les sousepirs des vents le soufflent parmy l'ær,
 L'air le pleuue ça bas, pour pleurer la memoire
 De l'honneur Angeuin & des Nymphes de Loire!

Il est mort DV BELLAY, DV BELLAY que les Dieux
 Auoyent transmis du ciel pour estre en ces bas lieux
 Le mignon d'Apollon, & des Muses la grace,
 Et le plus rare honneur de son antique race!
 Las! il nous est rauï, n'ayant parfait le cours
 Qu'à demy seulement du plus beau de ses iours. (1)

Pour reconstituer le poème en entier, le lecteur devra se reporter à la page 150 (v. note) et suivre jusqu'à la fin la variante de la page 156, que les diverses éditions ont négligé de donner :

*Approchons, mon Bellin : les Dieux sont accostables,
 Nous entendrons au vray ses plaintes lamentables.*

LA NYMPHE.

Pleurez, Nymphes, etc.

Du Bellay, surnommé l'*Ovide français* par ses contemporains, fut un des plus charmants esprits de cette riche pléiade. Quelques vers d'une élégie de Guillaume Aubert (de Poitiers) peignent sa physionomie :

Du Bellay envers tous se monstre droiturier,
 Prudhomme, craignant Dieu, sage, discret, entier,
 Non ingrat du plaisir, de conscience bonne,
 Profitant à chascun, et n'offensant personne,
 Bening, libéral, humble, et doux à ses amis,
 Et constant à tenir ce qu'il avoit promis :
 Il couvroit néanmoins sous son courtois langage
 Un magnanime cœur tesmoing de son lignage.

Les œuvres de du Bellay ont été imprimées d'abord séparément, puis réunies par Frédéric Morel (Paris, in-4, 1561); elles ont été ensuite plusieurs fois rééditées à Paris, Lyon et Rouen.

1. Né à Liré, près Angers, en 1524, il mourut à Paris à l'âge de 36 ans.

Comme le laboureur d'une esperance vaine
 S'attend à la moisson d'avoir sa grange pleine,
 Ne voyant seulement que les sillons couverts
 D'une espaisse verdure & de fourmens tous verts :
 Puis ne restant sinon la dent de la faucille,
 Vne gresle furoient qui renuerse & qui pille,
 Qui froisse le tuyau, & qui le plus souvent
 Emporte la moisson & l'esperance au vent :
 Lors triste & tout honteux, l'œil bas, basse la teste,
 Va recueillant apres l'outrageuse tempeste
 Ce qui reste espendu çà & là, grain à grain,
 Pour le mettre au grenier d'une soigneuse main :
 Ainsi nous a deceus l'attente tromperesse
 Que nous auions de luy pour sa docte ieunesse.

Ainsi, Pasteurs, cueillez & recueillez encor
 Le reste de l'orage & le riche thesor
 De ses vers doux-coulans, qui viuront d'age en age
 Pendant que le François n'oubliera son langage,
 Et pendant qu'Apollon aura quelque soucy
 De l'honneur de ses Sœurs & de son lut aussi :
 Pendant qu'à flots ondez les coulantes riuieres
 Drefferont dans la mer leurs humides carrieres.

Hà, Loire trop heureux d'avoir dessus tes bords
 Receu les doux accens & les graues accords
 Du poulce Vendomois (1), & la touche argentine
 Des fredons animez de la lyre Angevine !
 Or fasse maintenant la puissance des Dieux
 Qu'ell' puisse accompagner celle qui luit aux cieux :
 Et l'autre, or qu'elle soit veufue de sa compagne,
 Sans iamais s'engourdir que tousiours accompagne
 La maïesté des Rois, enyurant le soucy
 Des Bergers attristez, de son trait adouci.

Pleurez, Nymphes, pleurez, & en pleurant, à force

1. C'est-à-dire de Ronsard.

De main & de poinçon, engrauez fur l'escorce
De ces ormeaux fueillus ce defaſtré malheur,
Teſmoins à l'aduenir de ma triſte douleur.

Coupe tes blonds cheueux, Apollon, & deſnuë
Les filets ordonnez de ta lyre cornuë :
Redoublez vos ſanglots & verſez larmes d'yeux,
Satyres, Chéure-piés, Faunes & demy-Dieux :
Nymphes aux beaux ſourcils, Deeſſes Oreades,
Abandonnez vos monts, & vous, belles Naiades,
Le cryſtal reſfriſé de la doux-coulante eau,
Et venez larmoyer autour de ce tombeau,
De ce tombeau muet, tombeau qui tient en ſerre
Ce que le ciel gardoit de gentil ſur la terre.

Et vous, Muſes, troublez voſ argentins ruiſſeaux
Et le parlant cryſtal de vos coulantes eaux,
Puis de face honteuſe & de bouche craintiue
Laſchez la bride au dueil, hauſſez la voix plaintiue
Juſqu'au ciel azuré, ſi que l'aſtre mutin
Cognoiſſe ſon forfait, accuſant le Deſtin
D'auoir rauï l'honneur de voſtre bande heureuſe,
Pour eſtre le iouët de la Parque orgueilleuſe :
Luy qui par l'vniuers voſtre nom eſpandoit,
Et qui deuant les Rois immortel le rendoit.

Froiſſe ton arc, Amour, & à plumes pendantes
Frappe ton eſtomac : tes ſagettes bruyantes
Languiſſent ſur la corde, & ton ardent flambeau,
La guide de ſes yeux, ſoit guide à ſon tombeau.

Que de rayons dorez le ſourcil des montagnes
Ne ſoit plus embelli, que les verdes campagnes,
D'un voile noir-obſcur bruniffant leurs couleurs,
Faſſent porter le dueil aux plus vermeilles fleurs :
Vne eternelle nuit, vne horreur ſolitaine
Me ſoit le clair flambeau de la lampe ordinaire,
Et meſme que les feux qui redorent les nuits
Sillent mes yeux couuerts d'une nuë d'ennuis.

Que le fier estomac des roches plus hautaines
Detrempe son orgueil aux plus humbles fontaines :
Soit mortel l'amarante, & de la rose peint
De brunette couleur le pourpre & le beau teint.

Qu'on oye des oiseaux les gorgettes fereines
Ramollir en pitié les plus chaudes haleines
Des Zephyrs animez au branle des cerceaux
De leur dos enlacé dedans ces verts rameaux.

Double & double la voix & les plaintes modestes
Peintes dessus l'email de tes lettres funestes,
Hyacinthe, & te plaignant fay plaindre avecque toy
Narcisse, en se mirant trop amoureux de foy.
Qu'on n'entende par l'air que le chant de l'orfraye,
Au lieu d'espiz crestez qu'il ne naisse qu'yuraye,
Que des lauriers sacrez les cheveux verdoyans
Eschangent leur couleur en cypres larmoyans,
Comme des lys froissez la teste blanchissante
Se penche contre bas peu à peu languissante,
Ou comme dans les prez, à l'ardante chaleur,
On voit l'herbe fanir & perdre sa couleur.

La celeste rosée & la pluye menuë
Qui tombe au mois d'Auril en larmes se transmuë,
Et les pipeaux moiteux des pasteurs attristez
Soyent animez de plaints & de pleurs irritez.

Que le miel doucereux dans la ruche eclissée
Se detrempe en aigreur, & la fleur amassée
Au leuer du Soleil, des fillettes du ciel,
Ne se puisse confire en la douceur du miel.
Et bref que l'vniuers pleure ce saint Poëte,
Qui n'est plus qu'ombre vain sous la cendre muette,
Rien plus qu'un masque feint, luy qui par l'vniuers
Nostre France honorant, faisoit bruire ses vers.

Sus donc, larmes, forttez, forttez & faites place
A mes sousepirs, enclos sous vne espaisse glace
Qui tient ferré mon cœur & renglace mes os,

Sans donner à mes yeux ny trefue ny repos :
 Car à fin que ma playe immortelle apparoiſſe,
 Je veux de iour en iour qu'en empirant accroiffe.
 Or puiſſe donc ma vie eſtre eternelle, à fin
 Que ma triſte langueur ne puiſſe prendre fin.

Entre les durs rochers Echo toute eſplore
 Ne va plus imitant ta bouchette ſacrée :
 Les bois ne parlent plus, les paſtoureux ſont ſourds,
 Et leur pipeau muet qui chantoit les amours.

Iamais des arondeaux la querelleuſe troupe
 Ne mena ſi grand dueil deſſus la longue croupe
 Des ſommets fourcilleux, ny plus de paſſions
 Deſſus les bords marins n'eurent les alcyons :
 Iamais pour douze enfans paſſez au fil des armes
 Niobé ne ietta plus iuſtement des larmes,
 Larmes qu'on voit encor en vn marbre pleurant :
 Ny Priame d'Hector pour l'auoir veu mourant :
 Ny l'oïſeau de Memnon és ſecrettes valles
 De l'Orient perleux, à petites volees
 Qui ſe bat à l'entour d'un malheureux cercueil
 Du fils Tithonien, ne mena ſi grand dueil :
 Que des compagnes Sœurs la troupe non mortelle
 Doit aigrement porter ceſte playe cruelle,
 Deſpitant le malheur, le deſtin & le fort,
 Et la meurdriere main de l'importune mort.

A tant ſe teut la Nymphe, & toute eſcheuelee
 S'eſlance dans la grotte en vn fond recelee,
 Tirant à longs ſouſpirs de ſa bouche vn helas !
 Qui la va pourſuiuant & tallonnant ſes pas
 Juſque dedans le creux où vieillir delibere
 A iamais de langueur, & d'ans, & de miſere.

Lors Thoinet & Bellin tous deux la larme à l'œil,
 Tous deux noirs de ſouſpirs, tous deux noyez en dueil,
 A pas mornes & lents vont à l'vrne ſacrée,

Et de creme & de vin, & de manne sucree,
De roses & d'encens, vont parfumant le lieu,
Disant à leur amy vn eternal adieu.

Mais pour trop soupirer ne se pouuant entendre,
Entaillerent ces vers dessus l'escorce tendre
De ces ieunes ormeaux, à fin qu'à l'aduenir
En croissant, de ce mal croisse le souuenir :

Pasteurs, si quelque soïn du deuoir fauorable
Que deuons au cercueil, touche encor les viuans,
S'il reste quelque honneur aux ombres, dont les ans
Ont laissé de leurs pas quelque marque honorable,
Honorez ce Poëte, & son nom & ses os,
Puis dites : A iamais de ceste noble cendre
Puisse couler le miel, son ombre puisse prendre
Dessous les myrtes saints vn eternal repos !

Comme des passereaux la beante nichee
Qui perd sa mere aux champs, attendant la bechee
D'vn iargon importun pour appaiser sa faim
Crie pour la reuoir, & la reclame en vain :
Ainsi ces deux Bergers, d'vne face esperduë
Sont demeurez confus, & de voix espanduë
Par l'air vont redoublant DV BELLAY mille fois,
Et rien que DV BELLAY ne s'entend par les bois.

LES AMOVRS DE DAVID

ET DE BERSABEE. (1)

AV SEIGNEVR DE LA PIERRE.

DESIA ce petit Dieu, de ses ailes couplees,
Auoit ramé du ciel les plaines estoilees,
Couru l'air & la mer, & ses feux descouuerts
Se monstroyët peu à peu par ce grand vniuers:

1. V. cet épisode de la Bible au II^e livre de Samuel, c. XI.

Quand de ruse plus grande & de course eslancee
Plonge dessus les murs des villes de Iudee,
Tout ainsi qu'un faucon aguettant son gibier,
Ou mussé dedans l'eau, ou dedans un herbier,
Ne montrant que le bec, fond de roide secousse,
Espiant d'un oeil vif le hazard qui le pousse.

Là trouue ce grand Roy maçonnant, bastissant
De la sainte cité le mur qui va croissant.
Il sçait que de Iessé & le sang & la race
Doit perir vne fois, & tomber sous l'audace
Des forces de Satan, & sous l'impiété,
Ministres de sa proye & de sa cruauté.

« Quoy? (dit ce petit Dieu) & ma flamme & ma force
N'auroit-elle pouuoir d'une friande amorce,
Et d'un trait plus aigu, de surprendre ce Roy,
Et de le rendre esclave aux rigueurs de ma loy?
Retranchant son dessein & l'œuvre encommencee
Pour ce Dieu qu'il retient & loge en sa pensée?
Moy qui d'un bras armé, des hommes le dompteur,
Depuis le siècle d'or, suis demeuré vainqueur?
Moy qui fis escouler & déborder les ondes
Des grands torrens du ciel, les versant vagabondes
Sur les flancs de la terre, à fin de l'abyssmer,
Faisant flots dessus flots les hauts monts escumer?
Moy à qui Semirame, amoureuse gentille
Honorant ma grandeur, dedia sa grand' ville
Babylon la superbe, & ses murs les témoins
De ma puissance forte & des traits de mes mains?
Moy cause que Sodome, & sa terre voisine
Arsé du feu du ciel, inuenta sa ruine?
Et qui fis que les Grecs approcherent vaillans
Mille vaisseaux armez encontre les Troyans?
Moy qui fis que Samson, cheualier grand & braue,
Rendit force & fureur, honneur, & vie esclave,
Et ce long poil fatal à couper au cizeau

D'une maistresse en fin qui le mist au tombeau?
Moy doncques (dit Amour) n'auray-ie la puissance
D'esbranler de ma main la royale constance
Et le fort de son cœur? » Aussi tost perd la voix,
S'enuolle, prend son arc, sa fleche, son carquois,
Son voile, son flambeau, & tremoussant les ailes
Vient aborder, finet, les beautez immortelles
De la femme au soldat qui porta malheureux
Les lettres de sa mort, message aaventureux.

Il voit donc Bersabee, au plus beau de son age,
Ores que sous le ioug d'un chaste mariage
Elle fust asseruie : il la voit en beauté
Surpasser les beautez de toute la cité.
Il voit le chaste honneur de son front venerable,
Large, plein & poli, sa grace incomparable,
Le porfil de son nez iustement mesuré,
Sa taille, sa façon, son port bien asseuré,
Le coral souspirant de ses léures mollettes,
Doublement ramparé de moyennes perlettes,
Les souspirs embasmez, les sous-ris gracieux,
Et le rayon doré de l'esclair de ses yeux,
Flamboyant & brillant comme l'auant-courriere
Entr'ouurant du soleil la moiteuse paupiere.
Il voit de son beau col l'yuoire blanchissant,
Mille flocons retors de son poil iaunissant
Vaguement esgarez sur sa large poitrine :
Ses deux bras gros & longs, & la rondeur marbrine
De ses doigts allongez sur vne blanche main,
Le teint frais & vermeil, & la gorge & le sein
Semez comme à l'enuy & de lys & de roses.
Il voit en ce beau corps mille beautez encloses,
Mille fortes d'appas, de charmes & d'attraits,
Suiet propre à l'Amour pour employer ses traits.
La voyant, aussi tost se transforme & s'altere
En un corps fantastique, sans veine & sans artere,

Sans foye, fans poulmon, fans tendons & fans chair,
Inuisible, venteux, & de substance d'air.

Or deçà, or delà, d'une emprise secrette
Ce fantosme d'Amour, espiant, eschauguette
Berfabee, attendant le temps propre & le lieu
Lors que dedans les yeux pourroit faire son ieu.

Doncques l'ayant trouué, iette l'arc & la trouffe,
La fleche & le flambeau, puis de roide secousse,
Comme vn oiseau plongeon dans les flots escumeux
Messager de l'orage, il se lance en ses yeux.

« Rouillez-vous (dit-il lors) mes sagettes meurdrières,
Maintenant que ie tiens les poignantes lumieres
De celle en qui ie veux ma puissance esprouer :
Ie ne veux plus de vous, ici ie veux trouuer
Des traits mieux acerez & de meilleure poincte
Que la vostre cent fois, & de plus viue atteinte.
Les yeux feront mes traits, mes rets & mes forciers,
Mes charmes, mes appas, mes fidelles courriers :
L'ombre de leurs sourcils en vousture penchee
Sera mon arc vainqueur de l'ame non touchée
De ma douce fureur : ie le feray sentir
A ce Roy qui ne veut à mon vueil consentir. »

A tant se teut Amour. Elle aussi tost commence
A sentir de ce Dieu la diuine presence,
Plus qu'elle ne fouloit contregarde son teint,
Commence à s'attifer, à se tenir en point,
Auoir la main polie, & la dent blanche & nette,
La chauffe bien tirée, & la coiffe bien faite.
Tantost va partissant ses cheveux en deux parts,
Puis les laisse flotter, & vaguement espars
Ombrage son beau col & son sein où les Graces,
Les Amours, les attraits & les douces fallaces,
Logent pour attirer & plonger en erreur
Vn cœur, fust-il de roche ou de metal plus dur.
Tantost en retroussant leurs tresses vagabondes

Nœud sur nœud, ply sur ply, les fait crepper en ondes
Sur le haut de la teste, en menus entrelas :
Tantost cache son sein d'un voile, & ne veut pas
Qu'on le puisse entrevoir, quand souëvement il pousse
Et repousse un souspir d'une cadence douce :
Tantost le tient ouvert, desployant les thresors
Que nature recelle en un si noble corps :
Tantost pare son col d'un rang de perles fines,
Contr'imitant le port & les graces diuines
De la chaste lunon. Pauvrette que le sort
Attire doucement au peril de la mort,
Ne sçachant que son hôte, en se riant, luy brasse
Un bien sans desplaisir qui peu souuent se passe !

Quelquefois s'elgayant, pour mieux prendre le frais
Recherche les taillis & l'ombre des forests,
Se baigne, pour lauer sa peau tendre & douillette
Dans le coulant secret de l'onde argentelette
Qui sourd de son iardin, & sautelle à bouillons,
Creusant une fontaine en cent petits surgeons,
Jaillissant, bondissant dedans une grand' cuue
Toute de marbre blanc, où la Dame s'estuue
Et laue son beau corps. Mais las ! ceste fraischeur
Ne pourroit de son ame attiedir la chaleur,
Ny de ce petit Dieu les flammes plus secretes,
Qui tire de ses yeux mille & mille fagettes
Aussi dru que la gresle, ou qu'au fort de l'hyuer
S'esparpille la neige, alors que dedans l'ær
Les vents vont esbranlant & secouant les nuës
Grosses de noirs frimas & de toisons chenuës.

Il tire donc au Roy, qui seul de son chasteau
Contemploit amoureux ces beautez dedans l'eau,
Où les voyant fut pris David, ce grand Prophete,
David choisi de Dieu pour son diuin poëte,
Son chantre, son guerrier, braue, vaillant, facond,
Et qui en pieté n'eut iamais de second.

Mais qui peut résister à la force indomtable
De la main de ce Dieu qui n'a point de semblable ?
Il encorde son arc, il le courbe, il le tend,
Met le doigt sur la corde, il enfonce, il attend,
Puis d'un siffle bruyant il descoche, & la vire
Volle droit dans ses yeux, tant justement il tire.

A ce coup la frayeur coula dedans les os
De ce Roy qui fremit, brûle & perd le repos.
Hâ, Roy qui ne sçait pas que ce Dieu s'est fait maître
De son cœur, de ses yeux, pour s'y faire cognoître !
Des yeux, ce trait doré entra iusqu'au dedans
Du foye & du poulmon, & de mouchons ardans
Luy reschauffe le sang, & de nouvelles peines
Luy trouble le cerueau, recuit dedans ses veines
Un ulcere, un venin, un feu qui va brûlant
Un cœur fust-il d'airain, tant il est violent.
Plus n'a foudry de rien : la belle Bersabee
Retient dedans ses yeux son cœur & sa pensée,
S'en est rendu captif, esclave & seruiteur,
Elle dame & maîtresse, & Amour son seigneur.
Ce qu'il fait, ce qu'il dit, & cela qu'il compose,
N'est rien que de l'amour, ne songe en autre chose :
Pour sceptre, dans la main il porte le flambeau
Qui luy donne la vie & le guide au tombeau,
Pour sa lyre un carquois, & au lieu de couronne,
De ce bandeau fatal son beau chef environne,
Si que par cet échange Amour est triomphant
Du grand Roy de Judée, & le Roy d'un enfant.
Il songe seulement les moyens & les ruses,
Les charmes, les attraites, les fraudes, les excuses,
Pour librement jouir de ces rares beautés,
Qui travaillent son cœur de mille cruautés.

Que fait doncques ce Roy ? Il la guigne, il l'appelle,
Elle vient, il la baise, il discourt avec elle :
Hé, que ne font les Roys ! il la caresse encor

De promesses, d'estats, & riches presens d'or.
Bref elle deuient grosse, & son ventre commence
A s'enfler peu à peu de royale semence.

Or le fait plaist au Roy, le flatte en son plaisir,
Il approuue sa faute, & puis se vient saisir
D'une nouuelle peur, il craint le vitupere
Et l'infame surnom d'estre dit adultere,
Outre que le mary, braue & vaillant guerrier,
Pour lors estoit absent, exerçant le mestier
Des armes & de Mars, voulant pour sa patrie
Espandre, liberal, & le sang & la vie.
Il reuiet de la guerre au soudain mandement
Du Roy, qui luy commande à venir promptement.
Arriué, dedaigneux & chagrin, ne fait conte
De femme ny d'enfans, mais les laissant il monte
Droit au palais royal, où il trouue son Roy
Morne, triste & pensif pour l'amoureux esmoy.
Il s'enqueste en quel lieu ses troupes sont campees,
Quelle part l'ennemy a ses forces rangees,
Ce qu'il fait, ce qu'il brasse, ou s'il est ramparé,
S'il branle, s'il a peur, ou s'il est asseuré.
Vrie en ceste guerre armé pour sa province
Respond de point en point, & contente son Prince :
Chetif qui ne sçait pas que le cruel destin,
En le pipant, luy forge vne piteuse fin!

Or Daudid s'apperçoit que le soldat dedaigne
Auoir à ses costez sa femme pour compaignie,
Le voyant parester à son nouveau retour,
Sans visiter les siens, és troupes de la cour,
Que de femme & d'enfans la tant chere presence
Ne l'esmouuoit en rien : tout aussi tost il pense
Son crime descouuert, n'ayant autre recours
Qu'à la force, des grands l'ordinaire secours.

Le Roy donc en erreur, soupçonneux, amoncelle
Malheur dessus malheur, & d'emprise cruelle

Il machine la mort à ce pauvre guerrier.
Hâ malheureux Amour, David s'est fait meurdrier,
Qui premier que te voir rien plus n'auoit dans l'ame,
Au cœur, ny dans les yeux, que la celeste flame
Des graces du Seigneur, dont il estoit espris,
Autre feu que le tien, qui si tost l'a surpris!
Hâ fâlle volupté, qu'insolens sont tes crimes,
Et le boubier fangeux de tes profonds abysses!

La nuit estoit ia close, & les flambeaux dorez
D'un lustre estincelant par les champs azurez
Se monstroyent à l'enuy, & la chaste courriere
Sur ses moreaux couplez auançoit sa carriere :
Tout le monde dormoit, David seul ne dort pas,
Recherchant le moyen, tant il a le cœur bas
Et souillé de l'Amour, de massacrer Vrie,
Pour libre mettre paix ou trefue à sa furie.
Il demande la plume, & pensif & refuseur
Il songe, il fantastique, & d'un semblant trompeur
Feint escrire à son camp d'affaires d'importance :
Mais las! c'est en ostant tout moyen de defense
A ce pauvre innocent, qu'on le range au defaut
D'un bataillon rompu, ou au premier assaut,
Et du rang des premiers, à fin que sans demeure,
Affrontant l'ennemy, tout promptement il meure.

Doncques au plus matin qu'en son rosin attour
La belle Aube doree eut reparé le iour,
Vrie prend sa lettre, à son camp s'en retourne
D'un pié prompt & gaillard, où peu de temps sejourne
Qu'il ne fust mis à mort : mal-caut qui ne sçait pas
Qu'en se hastant, hastoit l'heure de son trespas!
Dieu ce pendant au ciel, qui fait la sentinelle
Sur le fait des humains, voit l'emprise cruelle
De ce tyran meurdrier, qui, pour estre auancé
En dignité de Roy, offense l'offensé,
Luy suborne sa femme, & d'une ame maline

Au lieu de la garder en fait sa concubine.
 DIEV doncques en fureur voyant ce cœur peruers,
 Fait trembler sous ses piés la terre & les enfers
 En secouant le chef, & de noire colere
 Fait entr'ouurir du ciel l'une & l'autre barriere.

A ce trouble orageux, vne palle frayeur
 Des citoyens du ciel glisse dedans le cœur,
 Et tremblent tout ainsi que les forests chenuës
 Quand les vents mutinez criblent dedans les nuës
 Vn murmure inuisible, auant-coureurs certains
 Au palle nautonnier d'orages inhumains.
 Pour venir en conseil, se fait vne assemblée
 De petits Dieux moyens, & de la troupe ailee.
 Comme pigeons peureux pourfuiuis de l'oiseau,
 En preuoyant de loin quelque ramas nouveau
 Se brasser dedans l'air, vont abaissant les ailes,
 Craintiuës vont ainsi les bandes immortelles,
 Cherchant l'occasion du changement soudain
 Au Seigneur qui deuant estoit calme & serein.

« Est-ce point (disoyent-ils) qu'il veut noyer la terre,
 Ou qu'il vueille embraser du feu de son tonnerre
 Les fondemens sacrez de son palais vousté,
 Ou que perdant le monde, il ait la volonté
 De rebrouiller encor par vn nouveau meflange,
 Comme il fit du chaos, quelque machine estrange? »
 Car ils auoyent bien sceu qu'il deuoit vne fois
 Foudroyer & brusser l'ouurage dé ses doigts.

Or au milieu du ciel se dresse & se descouure
 De ce grand forgeron l'industriex chef-d'œuure :
 C'est vn trosne d'or fin, riche de diamans,
 De perles, de saphirs, de rubis flamboyans,
 Trosne, siege fatal, où ce grand Dieu preside
 Qui prend soin des humains, qui conduit & qui guide
 Ce qui marche sur terre & qui volle dans l'aër,
 Et le troupeau muet qui flotte dans la mer.

On dit qu'aux deux costez y a deux sœurs assises :
 Iustice est au bras droit, qui les fautes commises
 Des hommes forfaitteurs feuerement punit,
 Et d'un graue fourcil loin du ciel les bannit,
 Tousiours l'espée au poing, portant la contenance
 Et l'œil executeur de la iuste vengeance
 Et iustice de Dieu, qui dedans son palais
 Habite, rigoureuse, & n'en bouge iamais :
 Clemence est l'autre sœur, qui d'un visage honneste
 Et d'un œil tout benin modere la tempeste,
 Adoucit le courroux, l'orage & la fureur,
 Destourne la colere & le bras du Seigneur.

« Et quoy? (dit ce grand Dieu) faut-il que l'impudence
 Et l'infame peché de l'homme, dont l'essence
 A pris son origine au celeste pourpris,
 Dedaigne son autheur & le tienne à mespris?
 Moy qui l'ay fait seigneur des bois & des montagnes,
 De ce qui vogue és eaux & court par les campagnes,
 Et des scadrons plumeux qui rament pour voler
 D'auirons bigarrez les grand' plaines de l'air :
 Moy qui l'ay fauory d'esprit, de sens & d'ame,
 Pour contempler de iour l'incomparable flamme
 Du soleil radieux, & sous le voile obscur
 Des ombres de la nuit, les flammes de sa sœur?
 Pour voguer sur le dos de la mer escumeuse,
 Trancher & renuerfer la terre plantureuse,
 Cognoistre ma grandeur, & de se rendre fort
 Contre l'aduersité & peril de la mort?
 La race de Iacob portera tesmoignage
 De ma bonté diuine. Hé, qui fit le passage,
 Quand du Roy Pharaon les plus vaillans guerriers
 Furent pris dans le creux des humides sentiers?
 Tous furent etouffez, noyez, plongez és ondes,
 Elle, hors du peril des campagnes profondes,
 Trouue le droit chemin que ie fey de ma main

Flanqué contre les flots comme d'un mur d'airain.
Vous sçavez que du ciel j'ay bien voulu descendre
Pour luy donner mes lois, & pour luy faire entendre
Ce qu'il faut observer, pour jouir asseurez
De l'immortel sejour entre les bien-heurez.
Mefme ce beau soleil qui reluit & rayonne
Seruira de tefmoin à la volonté bonne
Que j'eus au peuple Hebreu, lors que pour son secours
Continuant la nuit, ie retarday son cours.
L'eau mesme du Iordain en deux parts retranchée
Se pourroit souuenir de ma grace espancée
Sur ce peuple choisi, tant de murs renuersez
En seront les tefmoins, tant de ramparts forcez,
Tant de Roys mis au ioug, tant de citez captiues,
Au seul bruit de l'airain tant de troupes fuitiues :
Bref, de mon bras armé j'ay conduit & remis
Libre, fort & vainqueur, au royaume promis.
Qu'ay-ie fait pour Daud, & de quels benefices
Ay-ie recompensé quelques petits seruices
Sacrez à ma grandeur? De berger j'ay fait Roy,
le luy ay departy & ma grace & ma loy,
Fait vaincre le geant, & d'heureuse conquête
Mis le sceptre en la main & la couronne en teste,
Et par miracle grand j'ay fait surmonter seul
L'orgueil & le mespris des forces de Saül.
Imitant toutefois les fautes de ses peres,
Ayant mis en oubly les traits de mes coleres,
A rai sa fuiette, & de meurdre inhumain
A de sang innocent ensanglanté sa main.
Or voyez, ie vous pry, voyez le pauvre Vrie
Humble deuant mes piés, qui lamente & qui crie
Et demande vengeance. Hà, ie vous puniray,
Adultere assassín, & sentir vous feray
Que c'est d'offenser Dieu & sa bonté diuine :
le vous abyfmeray iusques à la racine,

Diffamant & fouillant d'un reproche eternel
La memoire, la race & le nom d'Israël! »

Ayant dit ces propos, la larme à l'œil, Clemence
Se mettant à genoux, en ces plaintes s'avance :
« Hé, ne permets, ô Dieu, qu'on t'appelle vengeur,
Ou de nom de cruel qu'on te nomme, Seigneur!
Tu es doux & clement, & ta bonté notoire
Chante par l'univers les honneurs de ta gloire,
Nous cognoissons tes faits, ta force & ta grandeur,
Embrasse la clemence, & laisse ta rigueur :
Ou s'il te plaist, ô Dieu, exercer la vengeance,
Permits, ie te supply, fonder la conscience
De ce pauvre pecheur, possible un repentir
A luy faire pardon te fera consentir. »

Si tost n'eut acheué, que plustost la colere
Du Seigneur ne tournaist en sa douceur premiere.
« Or voy-ie bien (dit-il) qu'il faut que le pardon
Surmonte ma rigueur, mais il faut pour guerdon
De ce double peché, qu'une aigre penitence
Appaise ma iustice & purge son offense. »

A peine eut dit ces mots & finy son propos,
Qu'il depesche un courier. Il a dessus le dos
De cent & cent couleurs deux ailes bigarrees,
Comme on voit en esté és nueuses contrees
Un arc qui ceint le ciel : iusques à ses talons
Un cresp blanc & net comme en petits sillons
Flottoit à longs replis, une perruque blonde
A l'entour de son col s'esgaroit vagabonde.
Luy commande voler droit en Hierusalem,
Là trouver diligent le prophete Nathan,
Luy descouvrir le fait, & puis le fasse entendre
A Daud son seigneur, qu'il ait à le reprendre
Aigrement en secret, luy remontre le fait,
L'horreur de son peché & de son grand forfait,
Qu'il cognoisse sa faute & confesse l'offense,

L'affeure deuant Dieu, & fasse penitence.

Le Prophete auffi tost cherche & trouue son Roy:
 « Tu ne ſçais pas (dit-il) qui m'amene vers toy?
 C'est vn cas fort eſtrange aduenu dans ta ville.
 Vn homme ayant cent bœufs, & de brebis bien mille,
 D'un pauvre homme voſin, qui n'a tant ſeulement
 Qu'une ieune brebis, qu'il nourrit cherement,
 Qu'il repaiſt de ſon pain, qu'il mignarde & qu'il couche,
 Pour mieux la caſſier, meſme dedans ſa couche.
 Or ce riche paſteur voulant faire vn feſtin,
 Pour traiter liberal vn amy ſon voſin,
 Pardonne à ſon troupeau, à ſes chœures barbuës,
 A ſes ieunes bouueaux, à ſes troupes veſtueſ
 De laine ſur le dos, & de brigante main
 Pille & prend la brebis, meſme dedans le ſein
 Du pauvre miſerable, il la tue & l'appreſte,
 Feſtoyant ſon amy de ſa belle conqueſte. »

Dauid plein de courroux proteſte que le tort
 Fait au pauvre voſin eſt vn crime de mort.

Alors le ſaint Prophete en œilladant ſa face
 D'un ſourcil renfrongné : « Eſcoute la menace
 De ce grand Dieu (dit-il), ô Roy de tous les Rois
 Le plus indigne Roy, eſcoute donc ſa voix :
 C'eſt toy meurdrier, c'eſt toy qui aſ fait ceſte offenſe.
 Quoy? ne te ſouuiens-tu que ſa grand' prouidence,
 D'une pauvre maiſon, d'une caſe à bergers,
 T'a mis le ſceptre en main, retiré des dangers
 De la force des grands, & contre leur tempeſte
 Qu'il ſ'eſt armé cent fois pour couronner ta teſte?
 Et quoy? oſes-tu bien, infame, vicieux,
 Te monſtrer en public & regarder les cieux?
 Et quoy? ne vois-tu pas que le crime t'appelle,
 Pour receuoir honteux une peine crueſſe?
 Ne ſens-tu dans ton ame une effroyable horreur,
 Vn tyran qui te ronge & te mine le cœur?

C'est le péché, Daud, qui t'ouurant la paupiere
Derobe le repos à ton ame meurdriere.

Souviens-toy, Daud, qu'il vient vne faison
Qui foulera tes yeux du sang de ta maison,
Et de toy & des tiens, qui seront l'origine
Des guerres aduenir, autheurs de ta ruine. »

A peine eut dit ces mots, qu'une palle frayer
Vient saisir de Daud les veines & le cœur :
Puis reuenant à soy, sanglottant de tristesse,
Reconnoist son péché & sa faute confesse
Deuant la maiesté du Seigneur qui l'attend
Pour le prendre à mercy, & qui desia luy tend
Les mains pour l'embrasser : car tant plus nostre vice
Irrite sa rigueur, plus il nous est propice.

Il descend de son trosne, or de coups redoublez
Meurdrit son estomac, or de souspirs troublez
Il enfle ses poulmons, & pleurant abandonne
Le plaisir, le palais, le sceptre & la couronne :
Tantost en s'accusant il accuse l'Amour,
Abhorre son péché, deteste le beau iour
Qui premier luy fit voir les viues estincelles
De l'œil qui le raut en ses pinces cruelles.
Amour n'est plus son hôte, & n'a plus rien au cœur
Que de la main de Dieu la iustice & la peur.

Mais que fera ce Roy? Nathan plus le console
Et plus le va flattant de sa douce parole,
L'asseurant que ses pleurs & son langage doux
Ont apaisé de Dieu l'orage & le courroux,
Moins Daud s'en assure, & tant plus il essaye
Adoucir sa rigueur, plus rengrege sa playe :
Se perdant tout ainsi que l'innocent oiseau
Tombé dans les gluons au coulant d'un ruisseau,
Qui s'efforçant voler plus s'engluë & se lie,
Plus il bat de son aile & moins il se deslie.

Le Prophete s'en va, laissant dedans le cœur

De Daud pour confort l'esperance & la peur :
Chancelant tout ainsi que l'on voit vn nauire
Flottant entre deux vents, l'un le tourne & le vire,
L'autre plus violent le pousse à contreal,
Ainsi craint esperant, & doute de son mal.
Il hait plus que la mort la lumiere ordinaire
Du soleil radieux, vn antre solitaire,
Vn caueau tenebreux, vne fosse, vn rocher,
Luy plaissent maintenant à fin de se cacher.

Deffous les flancs cauez d'une roche taillee
Hors le palais royal se creuse vne vallee
Entre deux petits monts, où se voit dans le fond
Vn antre sombre & noir, large, creux & profond,
Des ombres le manoir & des nuits eternelles :
Là va faire son dueil & ses plaintes cruelles,
Disant : « Toy deormais, cauerneuse maison,
Tu seras mon palais & ma noire prison,
Et deormais aussi, ie te pry, d'age en age
Porte de ma douleur fidelle tesmoignage.
Et vous, flambeaux sacrez qui redorez les nuits,
Souuienne-vous aussi de mes tristes ennuis,
Voyez d'un pauvre Roy l'audace retranchee,
Et de la main de Dieu l'ame prise & touchee :
Et comme auez esté compagnons de mon heur,
Soyez aussi tesmoins de ma iuste douleur! »

Ayant fait ces regrets, prend sa lyre d'yuoire,
Baigne ses yeux de pleurs, sacrant à la memoire
De son peché commis les larmes & les sons,
Et les vers animez de ses tristes chançons.

FIN DE LA SECONDE IOVRNEE DE LA BERGERIE.

SONNET.

O bien-heureux Bergers, qu'une telle mufette
 A poussés dans les cieux : & toy qui vas passant
 Ceux que Grece a daignés du laurier verdissant,
 Plus heureux qu'ad Belleau d'autres lauriers t'appreste.

Heureux ce papillon, qui souplement volette
 Par l'immortel sentier d'un champ si florissant :
 Heureuse la cerise au caillé rougissant,
 Plus heureux mon Belleau, qui ce bon-heur leur preste.

L'hyuer ne fera tort à ses ailerons d'or
 Tracez par un tel peintre, & toy cerise encor
 Il ne faudra ny miel ny sucre à te confire

Pour garder longuement ta naïfue fraîcheur :
 Ses vers confits au miel d'Hybleanne douceur
 Garderont à iamais les fruits qu'il sçait elire.

CL. BINET. (1)

1. Claude Binet, de Beauvais, venait d'être reçu avocat au parlement de Paris, quand il connut Belleau et Ronsard dont il devint le disciple et l'ami. Ce fut Binet que le poète vendomois choisit, dans les derniers temps de sa vie, pour être le dépositaire et l'éditeur de ses œuvres.

On ne possède de Claude Binet que des poésies fugitives dont quelques-unes sont imprimées à la suite des œuvres de Jean de la Péruse (Paris, 1573). Une des pièces les plus curieuses du recueil de Binet est celle intitulée *l'Aymant*, où le poète fait d'une manière remarquable la description de la boussole et de l'aiguille aimantée.

La plupart des éditions de Remy Belleau ne contiennent pas de table à la suite du premier tome. Ce sonnet de Cl. Binet se trouve seulement dans l'édition de Gilles Gilles, 1585.





TABLE DES POESIES

CONTENUES EN LA

PREMIERE ET SECONDE IOVRNEE DE LA BERGERIE

DE REMY BELLEAV.

BAISERS.	Pages
Quand ie vay recueillant	283
<i>Vers senaires iambiques.</i> Quand sur ta léure. .	298
O doux baïser colombin	299
<i>Sonnets.</i> Ainfi que le berger.	301
Approche-toy, Catin.	297
Autant que de vos yeux	301
Ce begayant parler	281
Des mouchettes à miel.	290
Embrasse-moy, mon cœur.	296
En m'esgayant vn foir	286
Hà doux baïser.	285
Hà ie vous pry, mes yeux.	293
Hà ie vous tiens, Catin.	292
Hà ne me baïsez plus	285
Hà que i'aime à sentir	282
Hà vous refuez, Catin	287

<i>l'auois n'a pas long temps.</i>	304
<i>le disois, ma Catin</i>	294
<i>le meure, mon desir.</i>	295
<i>le n'en mentiray point.</i>	284
<i>l'estois aueùgle, Amour</i>	303
<i>le puisse donc mourir</i>	292
<i>le te conieure, Amour</i>	291
<i>le vey, n'a pas long temps</i>	296
<i>Sur les Baifers. le vous baife, baifers</i>	279
<i>Laisseray-ie tes yeux.</i>	299
<i>Lors que pour vous baifer.</i>	284
<i>Ma fillette, ma sœur.</i>	293
<i>Mais las! où volez-vous</i>	289
<i>Mais que dois-ie esperer</i>	290
<i>Mon ame, tu te pers.</i>	291
<i>Mon cœur s'alla camper</i>	302
<i>Mon Dieu, retirez-vous.</i>	297
<i>Mouches qui massonnez.</i>	280
<i>Nauré de vos beaux yeux.</i>	300
<i>N'est-ce grand cas.</i>	288
<i>N'oyant plus les discours</i>	298
<i>Quand esperdu ie voy</i>	286
<i>Quand ie baife tes yeux</i>	282
<i>Quand ie presse en baifant</i>	281
<i>Que ie te crains, Catin.</i>	287
<i>Qui n'a veu quelquefois au leuer</i>	288
<i>Si tu veux que ie meure</i>	295
<i>Tout ainsi que l'on voit</i>	294
<i>Tu m'as creué les yeux.</i>	303
<i>Venus voyant vn iour</i>	289
<i>Vn feu prompt & subtil</i>	300
<i>Yeux, hostes de mon ame.</i>	302

CHANSONS.

<i>Auril. Auril l'honneur</i>	43
-------------------------------	----

DES POESIES.

363

<i>May.</i> Pendant que ce mois	46
Faites-vous la fourde, Macee?	86
Et bref c'est vne chose	109
Volez, pennaches bien-heureux.	119
Douce & belle bouchelette.	134
<i>Chant d'allairesse sur la naissance de Mgr le</i> <i>marquis du Pont.</i> Sus auant, troupe	141
Courez, fuzeaux, courez	146
O cruel enfant.	165
Comme la vigne tendre.	170
<i>Description du Printemps.</i> Voicy l'aronde . .	226
<i>A M. Nicolas.</i> Hà mon cœur	305
<i>La Cigale.</i> Loin de la ville	309
<i>Au S. Garnier.</i> Sortez, amoureuses delices. .	316
<i>Vers sapphiques.</i> Comparable aux Dieux. . .	319
<i>A ses yeux.</i> Quand premiers.	320
<i>Au seigneur d'Heruille.</i> Mais viens ça . . .	322
M'amour, si ie fuis noirette	325

COMPLAINTES.

<i>De Promethee.</i> Noble race des Dieux. . . .	194
Il faisoit tard	210
<i>D'une Nymphé sur la mort de Ioachim du</i> <i>Bellay.</i> Pleurez, Nymphes, pleurez	338

DISCOVERS.

<i>L'Esté.</i> Tout estoit en chaleur	50
<i>La Chasteté.</i> Il estoit iour.	67
<i>Vendangeurs.</i> C'estoit en la saison	78
<i>Le Portrait de sa Maistresse.</i> Sus donc peintre. .	112
<i>L'amour ambitieux d'Ixion.</i> Ie chante d'Ixion. .	201
<i>Chant de triomphe.</i> Ia dans le ciel.	217
<i>Apparences celestes du Soleil.</i> Si vous auez. .	250
— <i>de la Lune.</i> Voy deffous l'ombre. . . .	252
<i>L'Hyuer.</i> L'hyuer palle de froid	272

Tout cela qu'on peut voir.	274
<i>Le Sifflet.</i> Sifflet, gentil secours.	335
<i>Les amours de David & de Bersabee.</i>	
Defia ce petit Dieu	344

ECLOGUES.

C'est de long temps, Tenot	19
De viuoter chetif.	150
<i>Sur la guarison d'amour.</i> Broûtez, chéures.	231
<i>Le Pescheur.</i> Gentille Pauureté.	240
<i>Les Pescheurs.</i> Deux pescheurs amoureux	245
<i>Larmes sur le trespas de Mgr le marquis d'El-</i> <i>beuf.</i> Vne tremblante peur.	258

EPITAPHES.

Ici mon beau soleil	59
<i>De Trauail.</i> Trauail, ie cognois	311

EPITHALAMES.

<i>De Mgr le duc de Lorraine.</i>	
Nymphes qui vos tresses blondes	88
Viens çà bas, Deesse gentille.	327
<i>O quæ vecta leui.</i> (Sc. Sammarthanus)	332

ODES.

<i>Chant de la Paix.</i> Je tealue	27
<i>A la Royne.</i> Laisse le ciel, belle Astree.	34
<i>A Mgr le duc de Guyse.</i> Comme l'oiseau	37

PRIERES.

Delivre-moy.	186
----------------------	-----

SONNETS.

Adieu, mon cœur.	138
Amour estant lassé	107
Cent fois le jour	101
Cet œil de Mars	123

Cher & chaste desir	130
Dieux de la Seine.	125
En cent perles ie vey	129
Hà barquerol	124
Hà bien-heureux dormeur.	105
Hà desplaisans plaisirs	103
Hà penfers trop pensez.	101
Hé que ne suis-ie.	121
Heureuse nuit	123
Heureuses fleurs	127
Je baïse & baïse	126
Je l'ay tousiours bien dit	99
Je n'auray iamais peur	126
Je n'ay membre sur moy	132
Je ne voy rien	102
Je veux dire qu'amour	137
Je voy dessus le port.	124
Il estoit nuit.	122
<i>Sur un Chiffre.</i> Le chiffre à ce beau nom	304
— Le chiffre que voyez.	305
<i>Vœu à l'Amour.</i> Les fruits versez	104
Le souuenir du bien.	129
Lune porte-flambeau	169
Œil, non pas œil	121
Or ie me suis	102
Pendant que vostre main	128
Plus souspire mon cœur	122
Pour tout iamais	103
Puis que tu n'es en rien	131
Qu'Amour voulant forger	110
Qu'approchant ses beautez.	110
Que me vaut de tracer.	130
Quiconque fut celui.	128
Qui n'a veu quelquefois à la chaleur.	105
Si tost que de te voir	131

T'esbahis-tu.	127
Tous mes meilleurs penfers	132
Tu demandes, Baif	104
Tu n'estois pas.	125
Viens, fomme, viens	176
Vn defir trop ardent.	108
Yeux, non pas yeux.	107

TOMBEAUX.

<i>De Mgr le duc de Guyse. Dessous l'ombre. .</i>	60
<i>De Mad. la marquise d'Elbeuf. Vierges Deesses. .</i>	266

FIN DV DEUXIEME VOLUME.



Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.